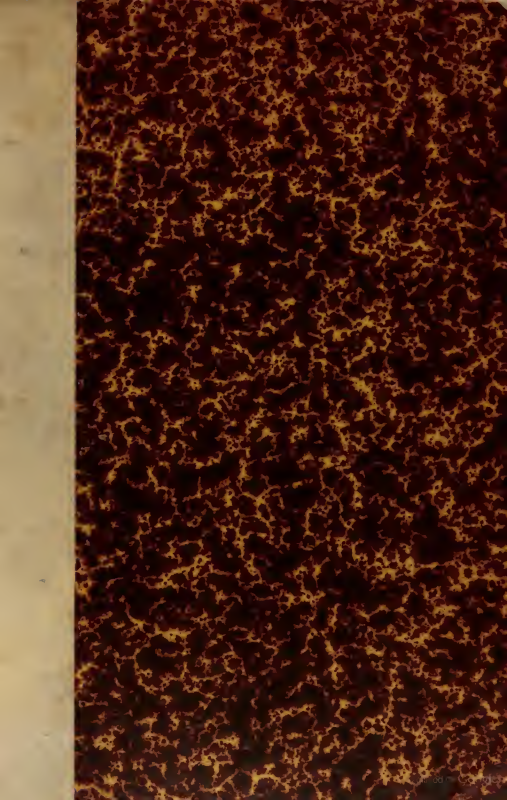






HISTOIRE

DU

COLLÈGE DE PORRENTRUY

(1590 — 1865)

PAR

LOUIS VAUTREY

ancien professeur au collège de Porrentruy
curé-doyen à Delémont.

Et hæc olim meminisse juvabit.
VINCULE.

PORRENTRUY,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE VICTOR MICHEL.
1866.



PRÉFACE.

Le 20 mars 1818, mourait à Porrentruy un ancien jésuite, professeur plusieurs années au collège de cette ville, qu'il avait quittée en 1793. Soleure avait été pour lui une seconde patrie ; il y avait rempli pendant plus de 20 ans des fonctions importantes dans l'enseignement. L'âge l'avait ramené à Porrentruy, où il avait retrouvé une famille dévouée et d'anciens élèves heureux de le revoir. C'était le R. P. Humbert Voisard, l'historien de l'Evêché de Bâle, le narrateur fidèle des premières années de notre révolution rauracienne. Après sa mort, l'héritier de sa bibliothèque trouva parmi ses livres, un fort volume in-folio sur lequel il avait vu souvent l'ancien jésuite penché de longues heures. Il y avait là comme une mine inépuisable de souvenirs auxquels il revenait sans cesse. Ce livre préféré, c'étaient les *Annales du collège de Porrentruy* ; c'était la narration faite scrupuleusement chaque année de tous les faits saillants arrivés dans cet établissement d'instruction publique, depuis 1588 jusqu'en 1771.

C'était un trésor pour l'histoire de notre pays : il y avait là, conservés par la plume des jésuites de Porrentruy, des dates, des faits, des noms perdus depuis longtemps dans la mémoire des peuples de nos contrées : c'était tout un passé de deux siècles qui se levait de la poussière de la tombe pour nous apparaître plein de vie et de vérité.

Ce répertoire si précieux nous a été remis par son propriétaire : nous l'avons reçu avec le respect et l'empressement qu'il méritait à tant de titres. Nous l'avons

parcouru attentivement, nous en avons fait de nombreux extraits, qui ressuscitaient à nos yeux l'ancien collège de Porrentruy. C'est alors que la pensée nous vint de faire, à l'aide de ces documents authentiques, une histoire de ce collège si renommé pendant trois siècles, et de grouper autour de ce foyer de sciences et de lumières tous les souvenirs qui s'y rattachent.

« Un historique du collège de Porrentruy, — disait dans un opuscule sur le cabinet de minéralogie, le géologue Thurmann, — de ses professeurs, de ses élèves, des changements qui se sont succédé dans son organisation intérieure, des vicissitudes même dans la destination de ses bâtiments, offrirait plus d'intérêt qu'on ne peut le croire, et présenterait une série de tableaux où figure plus d'un homme éminent et où se reflète remarquablement le caractère de chaque époque. » C'est cette pensée très-juste que nous avons cherché à mettre à exécution. Pour arriver à ce but, nous n'avons pas seulement suivi pour guide les *Annales du collège*, mais nous avons mis à contribution tous les documents que les archives du château et de la ville de Porrentruy, la bibliothèque du collège et les collections particulières pouvaient nous fournir. Nous n'avons rien avancé qui ne fût appuyé sur quelque pièce authentique : nous ne comprenons pas l'histoire écrite autrement.

La commission administrative de l'Ecole cantonale a bien voulu encourager notre œuvre et mettre à notre disposition un subside destiné à couvrir une partie des frais d'impression. Nous lui offrons ici l'hommage public de notre reconnaissance.

Delémont, 4 juin 1866.

L. VAUTREY, curé-doyen.

CHAPITRE PREMIER.

Fondation et origine du collège de Porrentruy. — Christophe de Blarer, Evêque de Bâle à 33 ans. — Il a recours aux Jésuites pour l'aider dans ses projets de réorganisation religieuse. — J. Itzæus, G. Wittweiler, Martin Conrad. — Fondation d'un collège à Porrentruy. — La ville fournit les premiers bâtiments. — Ouverture des classes (11 octobre 1571). — Le Prince voyage à la recherche d'un collège. — La ville cède gratuitement la Werkoff. — Miserez donné par Clément VIII au collège (1593). — Dotation. — Le Pape approuve la fondation du collège. — Lettre d'Aquaviva. — Pose de la première pierre (27 août 1597). — Consécration de l'église des Jésuites (12 novembre 1604). — Frais de bâtisse. — La ville construit le gymnase. — Pensionnat. — Mort de Christophe de Blarer (18 avril 1604).

1588 — 1608.

Le 22 juin 1575, le grand chapitre de Bâle, réuni à Delémont, choisissait, pour succéder au Prince-Evêque Melchior de Lichtenfels, le plus jeune de ses membres, Jacques-Christophe Blarer, de l'ancienne famille des Wartensée; il n'avait que trente-trois ans. (1) C'était un homme qui, à une volonté

(1) Il était fils de Guillaume Blarer de Wartensée et d'Hélène de Halwyl, fille de Gaspard et de Barbe de Hohen-Landenberg. (V. BUGELINUS, *Germania Chrono-Stemmatographica*, III, 91.) Le Père Voisard, dans son *Abrégé de l'histoire des Evêques de Bâle*, disait en 1781, de la famille de Wartensée : « Cette famille tire son origine de Suisse, et est encore en réputation à Zurich et dans l'Evêché de Bâle, où une branche s'est retirée et occupe depuis quelque temps la charge de grand-baillif à Pfullingen. » — Agricola, dans son *Historia Societatis Jesu, provincie Germaniae superioris*, t. II, p. 81, en parle également : « Elle résidait autrefois à Constance; elle habite encore dans le voisinage. Il y a eu, il y a 300 ans, un Blarer, évêque de Constance (c'est sans

de fer, joignait un esprit fécond, une activité dévorante, un besoin insatiable de faire et de propager le bien.

Depuis longues années déjà, les dissensions religieuses divisaient une grande partie de ses Etats. Bâle avait passé à la réforme, Laufen, Moutier, Bienne et d'autres villes de l'Evêché avaient déserté la foi catholique. Porrentruy même, la ville épiscopale, travaillée par Farel et ses ministres, menaçait de suivre cet exemple. Le Prince songea sans retard à arrêter les progrès de la nouvelle doctrine : pour cela, il lui fallait des auxiliaires forts, courageux, hardis et entreprenants. Il les chercha d'abord dans le clergé de son vaste diocèse ; mais, sans collège, sans séminaire pour acquérir la science ecclésiastique, son clergé était inhabile à lui prêter main forte. « Le diocèse de Bâle est assez grand, écrivait le Prince de Blarer au général des Jésuites, (1) et cependant il est entièrement dépourvu de pasteurs bons et capables..... Je ne sais, disait-il au provincial de Souabe, quel mal tourmente notre Allemagne ; elle abonde en prêtres, mais elle n'en fournit

doute Albrecht Blaarer von Gyrsberg, 64^e évêque de Constance, 1407-1441) ; plus tard, on remarque Diethelm, abbé de St-Gall (1530-1564) ; Ludwig II, abbé d'Einsiedlen (1526-1544), etc. — Le château de Wartensee était situé au-dessus du village de Staad, sur la montagne de Rorschach, au canton de St-Gall. (TROUILLAT, *Monuments*, t. I, p. CXXX.)

(1) « *Diocesis basileensis perampla satis est et interim tamen bonis atque aptis pastoribus omnino destituta.* » (Lettre du 12 juillet 1590, aux archives de l'ancien Evêché de Bâle, liasse : *collège de Porrentruy*.)... « *Nescio quo malo Germania nostra laboret, ut cum pluribus sacerdotibus abundet, plures doctos que et ad hæc munia obeunda idoneos, non ita multos habeat et quod deplorandum magis est, reperiri quosdam, qui sua à Domino talenta accepta, malunt in cathedralibus et aliis ecclesiis quæ curam animarum et laborem annexum non habent, obsidere, quam in publicam christianorum utilitatem et tam ingruentem ubique necessitatem proferre. Multum sanè diuque laboravi et verò in hunc usque diem laboro, ut idoneos pastores habeam, qui ditiones adhuc aliquot meas à pestiferis hæresibus purgent, reliquas... in fide contineant, sed neminem, proh dolor ! qui esurientibus panem salutis et vitæ frangere velit, reperio. Nec etiam scholæ tales aut semina per diocesium nostram sunt, unde pro his malis aliquid aliquando remedii expectari possit.* » (Lettre au Provincial de Souabe, du 12 juillet 1590. — Ibidem.)... « *Ne demum omnis generis et ætatis sexus in perpetuis tenebris et crassa dogmatum ignorantia... pastor enim horum populorum sum, non mercenarius.* » (Lettre au nonce à Lucerne, 12 juillet 1590. — Ibidem.)

guère qui soient pieux, doctes et capables;... ils assiégent les cathédrales pour y occuper les bénéfices, sans charge d'âmes; mais c'est en vain que j'en cherche qui puissent m'aider à délivrer de l'hérésie les provinces de mes Etats qui en sont infectées, ou maintenir dans la foi celles qui y sont restées fidèles. Personne, hélas! personne qui veuille rompre le pain du salut et de la vie à ceux qui ont faim. Dans mon diocèse, il n'y a ni écoles ni séminaires qui puissent apporter quelques remèdes à de tels maux..... Et cependant je ne puis laisser mes ouailles dans des ténèbres perpétuelles et dans une crasse ignorance des dogmes chrétiens. — Car je suis le pasteur de ces peuples et non un mercenaire. »

Ne pouvant trouver les ouvriers évangéliques qu'il cherchait dans le clergé de son diocèse, Jacques-Christophe les demanda aux Capucins, dont la renommée était grande en Suisse, à cette époque récente de la réforme franciscaine. A sa prière, le commissaire général de la Province helvétique, frère Etienne, lui envoya quelques religieux de son ordre qu'il regardait comme capables de répondre aux vœux du Prince. Malheureusement, ils étaient allemands, et ils auraient dû prêcher, catéchiser, confesser en français; Jacques-Christophe dut renoncer aux services de ces Pères et en réclamer d'autres. Un seul était encore à Porrentruy à la fin de l'année 1588. Le nonce de Lucerne autorisait l'Evêque de Bâle à le garder jusqu'à Pâques, sauf à se pourvoir dans la Province française de religieux sachant la langue du pays. (1) Le Prince était peu satisfait de ses démarches : les ouvriers ne répondaient pas à son attente; il renonça aux Capucins pour s'arrêter définitivement aux Jésuites, qui remplissaient l'Allemagne du bruit de leur nom. (2)

(1) Voir aux archives de la ville de Porrentruy, liasse *courants*, les lettres du nonce Octave Paravicinus, 21 juin et 21 décembre 1588, et du frère Etienne du 3 septembre 1588.

(2) Le Prince de Blarer écrivait, le 12 juillet 1590, au nonce à Lucerne : « In tantâ idoneorum pastorum inopiâ, mihi inter alios *capucinatorum* quoque ordo, tanquam huic negotio apprime utilis atque opportunus multorum relatione cele-

Dans un voyage qu'il fit à Lucerne, il passa quelques jours en retraite chez les Pères de la compagnie de Jésus, et prit avec eux des arrangements pour l'avenir. A sa prière, le nonce Octave Paravicini obtint du Pape Sixte V une lettre qui enjoignait au provincial Ferdinand Alber d'envoyer à l'Evêque de Bâle un jésuite de Lucerne. (1) Ce fut le père Jodocus Ittœus, accompagné d'un frère coadjuteur, qui fut désigné pour cette mission. (1588) En deux années, avec l'aide du Prince, cet éloquent religieux ramena toute la vallée de Laufen à la foi catholique délaissée depuis soixante ans. Deux autres jésuites vinrent plus tard joindre leurs efforts à ceux de leur illustre confrère : c'étaient les Pères Georges Wittweiler et Martin Conrad ; le premier, originaire de Bregentz, était avant son entrée dans l'ordre de St-Ignace, chanoine de Wisensteig en Souabe, et docteur en théologie. (2) Ils arrivèrent à Porrentruy le 6 mars 1590. Leurs prédications, dans le val de Laufen et en Ajoie, furent couronnées d'un immense succès. On admirait dans le Père Wittweiler une douceur de langage qui ravissait les cœurs les plus obstinés, une dextérité sans égale pour convaincre, sans les blesser, les esprits les plus prévenus. « C'est Dieu qui nous l'a envoyé, » écrivait le Prince de Blarer au provincial de Souabe. (3) Et en même temps, voulant attacher à ses Etats des hommes aussi distingués, Jacques Christophe décide la fondation à Porrentruy d'un collège qu'il veut remettre entre les mains des jésuites.

Le 12 juillet 1590, il écrit au nonce Paravicini qu'il se dé-

bratus fuit. Eos itaque hoc consilio postmodum hinc Porrentrui vocavi..... Sed quò magis expecto, eò minus spei desiderio que meo satisfieri video, nec malis illis quæ sublata cupiebam, per ipsos juvavi ; adde quod in hæc provinciâ, gallos adhuc nullos vel perpaucos... quorum tunc his in partibus necessarius est usus, habeant... » (Archives de l'ancien Evêché, *collège de Porrentruy*.)

(1) AGRICOLA, *Historia Societatis Jesu*, t. I, p. 326.

(2) Id., t. I, p. 340.

(3) ... « Singulari orationis suavitate, inobstinatos illos animos ita influit... ; singulari quâdam dextérité, ut summâ discussione duræ cervicis hominibus... ut non casu, sed Domino sic disponente, hinc missas videatur. » (Lettre du Prince de Blarer au Provincial de Souabe, du 12 juillet 1590, — *aux archives*.)

cide à demander six religieux de St-Ignace, dont quatre au moins doivent être prêtres, les uns français, les autres allemands. Il espère qu'ils sauront instruire ses peuples qui ignorent les premiers rudiments de la foi chrétienne : la jeunesse tirera un grand profit de leurs leçons et les fidèles se sentiront enfin ramemés à l'usage des sacrements qui est malheureusement tombé en désuétude. (1) — Le même jour, le Prince écrit au général des Jésuites à Rome : « il a recours à son ordre comme à une ancre sacrée ;... il lui recommande son Eglise perpétuellement bouleversée par les tempêtes. » (2)

Ensuite, il va à Fribourg en Brisgau, où se trouve son chapitre cathédral, et obtient son agrément pour l'érection du collège de Porrentruy (15 octobre 1590). Quelques mois après (17 mai 1591), il reçoit dans son château le P. Ferdinand Alber, provincial de la Germanie supérieure, et trois chanoines députés par le grand chapitre, et leur soumet ses propositions.

Il s'engage à fournir aux Jésuites un local pour eux et leurs élèves, une église avec les ornements nécessaires et une bibliothèque convenable. En outre, il assurera à la maison une rente annuelle de 2,000 florins. En échange, il demande aux Jésuites deux prédicateurs, l'un allemand, l'autre français, des maîtres pour cinq classes littéraires, et pour le château un sermon allemand les dimanches et fêtes. (3)

De part et d'autre, on tomba d'accord sur les points principaux de la convention. Il ne restait plus qu'à mettre le projet

(1) ... « Ut ignarum populum christianæ fidei rudimentis... passim instruunt... Juventutem bonis disciplinis erudiant... excitabunt corda fidelium ad sacramentorum usum frequentiorem qui, proh dolor! rarus nimium est. » (Lettre du 12 juillet 1590, *archives de l'Evêché*.)

(2) ... « Ad vestrum ordinem mihi jam dudum et probatum et in visceribus Domine vehementer carum, tanquam ad sacram ancoram confugiendum mihi necessarium duxi... Ex castro nostro Brundruto. » (Archives, — liasse *collège*, n° 6.)

(3) Voir aux archives de l'ancien Evêché de Bâle, liasse *collège*, n° 13, la pièce intitulée : *Acta inter R. Basileensem Episc. et R. P. Ferdinandum Alber, circa institutionem collegii Societatis in civitate Bruntruto ann. 1591, 7, 8 et 9 maii.*

à exécution : le Prince était, avant tout, un homme d'action ; nous allons le voir à l'œuvre.

En attendant qu'il puisse jeter les premiers fondements du collège qu'il veut élever, il s'entend avec le magistrat de Porrentruy pour fournir aux Jésuites un local provisoire. Il sait que la ville voit de bon œil l'érection d'un établissement qui doit lui être si utile dans l'avenir. Déjà, le 16 de novembre 1590, « Messieurs du Conseil et aulcung des desputez des 12 notables de la commune se sont présentés à chasteaul par devant la bonne grace de M^{re} l'Evesque, la prier très-humblement, puisque le R^{ev}^{me} et Illustrissime Seigneur avoyt deslibéréz dresser ung coleige de Jésuittes en son evesché, qu'il luy pleüst le dresser en ce lieu de Pourrentruy ;... ce que Sa Grace accorda disant qu'elle ne voullait rien de la ville ni aucune contribution pour ce faire, sy ne leurs plaisoyt, ains (mais) seulement qu'on peust à mander Jehan Petitat boucher, les hoirs Hans Ragaschin, Jehan Guier et Jehan Wullaume, desquels prétendoit rachapter leurs maisons pour faire ledict coleige et qu'on les heust à mander. » (2)

Trois jours après cette première démarche, suivant le désir exprimé par le Prince, « Messieurs Prevost, maistre bourgeois et conseil étaient allés visitez les maisons estant sur le cymetierre, à savoir celle de Mess. de S. Michel, celle à chastellain de Montjoye, celle à maistre Pierre Mathieu et celle des hoirs feu Bourquart Rossel, pour dresser des poilles pour les classes des Jesuytters, jusques autant que Sa Grace leur aura dressé et basti ung coleige. »

Aux premiers jours du printemps de l'an 1594, le magistrat mit les ouvriers à la vieille maison d'école qu'on voulait transformer en collège : on l'éleva d'un étage, on fit une charpente neuve ; un peintre de Laufon fut chargé de peindre la maison et « dresser un cadran du côté de la maison de cure ; Meisler Samsthrugny, chappuis du chasteau dressa le chesfallat ou

(1) Extrait du livre des missions de la ville de Pourrentruy, 1590 (aux archives de Porrentruy).

qu'est pendu la cloche ; on couvrit de blanche tolle le clochier ; Maiguin, menuisier, fit quatre chaudières (chaires), etc., etc. »

Plus tard, sur le « chesaulx acquis des hoirs feu Thomas Faivre, » la ville faisait construire, à ses frais, une *seconde maison du collège* qui lui coûtait 996 liv. 27 s. 2 d., soit environ 1793 fr. de notre monnaie. Les réparations faites à la vieille maison d'école avaient coûté à la commune 426 liv. 14 s., soit 786 fr. C'était pour l'époque et eu égard aux ressources de la ville, une dépense considérable. (1)

De leur côté, les confrères du chapitre de St-Michel avaient disposé leur maison et, moyennant un loyer annuel de 50 liv. hâl., ils en cédaient l'usage aux Jésuites, qui purent en prendre possession au printemps de 1591. Le 7 mars 1591, ils quit-

(1) Ces maisons, ainsi que celle du chapitre de St-Michel, étaient attenantes au cimetière qui entourait à cette époque l'église paroissiale. — Aux extraits déjà cités du *livre des missions* de la ville, nous ajouterons encore les suivants :

« 1591. — Payé à Antoine Ponteguy, masson, pour avoir dressé sur le mur de la vieille escholle un étage de 10 pieds de haut . . .	49 liv. 8 s. 12 d.
Payé à Jehan Parraultz, chappuis, pour avoir dressé et chappuisé la ramure dudit collège . . .	25 » » » » »
Pour 6 journées à dérocher la vieille ramure . . .	» » 30 » » »
A Jehan Clerc, pottier de terre de Levoncourt, pour avoir fourniz de caquelles pour les 2 fourneaux du poille bas et iceluy du moitan dudit collège.	9 » 19 » 6 »
Pour 24 chartez de pierres pour dresser un mur contre la maison Bailly et celle de Vernier Fleuriat	2 » » » » »
Pour 17 fenestres à sibies qui portaient 1014 sibies chacone à 6 deniers; 2025 carolats — 4 carolats pour 6 deniers — 630 esclanches — Pour du plain-verre mis es fenestres devant les 2 poilles	48 » 27 » 6 »
1592. Pour 65 loises 1/2 de mur à 50 sous la toise; — pour 30 jours de fenestrage et 2 portes de taille . . .	28 » 11 » » »
Pour 22 rames pour les fenestrages des 1 ^{re} et 2 ^e étage du collège : chacun 15 sols	16 » 10 » » »
A Jehan Carray pour avoir mis le verre esdites rames et avoir dressé les fenestres.	19 » 12 » 04 »
Pour 3 neufs fourneaux pour les 3 poilles du collège : pour chaque caquelle 5 deniers; pour chaque carro 8 d. 3000 tuiles	15 » 17 » 6 » 30 » 13 » 3 »
Pour 2 chayres et 2 scabeaux.	6 » » » » »
4 portes	3 » » » » »

(Aux archives de la ville de Porrentruy.)

tèrent le château, où jusqu'alors le Prince les avait traités comme ses hôtes : Christophe de Blarer continua à leur envoyer de sa table tout ce qui était nécessaire à leur subsistance.

L'ouverture des classes se fit solennellement le 11 octobre 1591, en présence du Prince et de toute sa cour. Le collège naissant comptait 60 élèves. Un des Pères fit à l'église paroissiale un discours de circonstance ; quelques élèves firent entendre un dialogue dans une des grandes salles de la maison de ville ; puis les professeurs commencèrent leurs leçons : ils étaient quatre chargés d'enseigner les humanités et la grammaire ; c'étaient, pour les humanités, le P. Etienne Lusnicus, pour la syntaxe, le P. Jean Zauponius ; le P. Claude Landoylietus avait la grammaire, et le P. Eustatius les rudiments.

Ce ne fut que l'année suivante qu'on ouvrit la classe de rhétorique ; le P. Ernest Mayerhofer en fut le premier professeur.

Lorsqu'on était obligé, les dimanches ou autres jours fériés, de *reconnoître les élèves et de leur prêcher ou apprendre la musique*, on les réunissait dans une salle de la courtine de la ville, que le magistrat avait cédée au collège pour cet usage. (1)

Pendant ce temps, Christophe de Blarer s'occupait de mettre à exécution ses projets de bâtisse. Voulant voir par lui-même les établissements d'instruction construits par les Jésuites, il fit, avec le P. Georges Witweiler, un voyage dans la Souabe et le Tyrol, et parcourut pendant deux mois les plus beaux collèges de ces pays (1592). A Dillingen, il fut traité par le Prince-Evêque d'Augsbourg et harangué en latin,

(1) « Sur la proposition faite par M. le maître-bourgeois Jehan Rossel, on accorde à Messieurs les Pères Jésuites la salle de la courtine pour amasser leurs élèves jusques autant que leur coleige soit dressé. » (Archives de la ville, registre des délibérations du conseil, 10 mars 1593.) Cette courtine occupait la place de l'hôpital actuel ; c'était une maison appartenant à la ville qui servait de *retraite des bourgeois par temps de guerre, comme aussi à faire noces, et aussi l'artillerie de la ville y estoit.* (Livre des missions, ann. 1593.)

au collège de cette ville, par le professeur de rhétorique, le P. Wolfgang Starkius. (1)

A son retour, Christophe de Blarer s'occupa de trouver un emplacement convenable à l'édifice qu'il projetait. La ville, sur sa demande, lui avait *fait présent de la Werckhoff d'enson la ville pour dresser le dit collège*; (2) plus tard, « Messieurs du conseil consentirent à accorder, en outre, que le circuit de la courtine dite la Werckhoff soit relargi et ce pour telles conditions qu'avant démolir les murailles de la ville et les trois tours étant au circuit, icelles murailles, ensemble de deux tours, soient redressés et fortifiés. » (3) L'emplacement cédé par la ville offrait de précieux avantages pour l'érection du collège : il était assez étendu pour que les bâtiments pussent s'y élever à l'aise; son isolement de toute habitation voisine

(1) AGRICOLA, *Hist. Soc. Jesu*, t. II, p. 45.

(2) Extrait du registre des choses et affaires mémorables traitées au conseil de la ville de Pourrentruy — Regina. (Archives de la ville.)

(3) Ex eod. loco, 18 sept. 1595. — C'est à tort, on le voit, que les historiens de l'Evêché, copiant le P. Sudan, ont représenté Christophe de Blarer en guerre ouverte avec les bourgeois de Porrentruy, au sujet du collège : suivant l'auteur de la *Basilea sacra*, le Prince, irrité de l'opposition qu'il rencontrait dans les conseils de la ville, les aurait menacés de transporter les marchés et les tribunaux à Alle, de ceindre de murs ce village et d'y bâtir un collège. Nous trouvons, au contraire, les magistrats très-empressés à demander à l'Evêque de Bâle qu'il lui *pléust dresser le collège en ce lieu de Pourrentruy* (1590); ils lui accordent la courtine d'enson la ville, parce qu'*iceulx reconurent unanimement qu'on le pouvoit bien gratifier d'autant, attendu que ce n'était qu'une chésal et que la cour le faisoit à l'honneur, profit et félicité de toute la ville. Donc Messieurs allèrent rendre le compte à sadite Grace et lui faire présent de ladite courtine, ce qu'il accepta agréablement.* (Livre des missions, 18 déc. 1589.) Ce fut encore la ville qui acheta le terrain sur lequel elle éleva le gymnase, qu'elle céda aux Jésuites (1606).

S'il y eut entre le Prince et ses sujets quelque dissentiment, ce fut au sujet des fortifications du haut de la ville, que Christophe de Blarer voulait faire abattre et que la ville tenait à conserver. Mais il n'y avait pas là de motif suffisant pour rompre la bonne entente qui existait entre le Prince et les conseils. — Du reste, les *Annales* du collège de Porrentruy, qui rapportent si exactement les moindres événements ayant trait au collège, ne disent rien de ces prétendues divisions et de l'opposition que la ville aurait faite aux projets de l'Evêque de Bâle.

devait favoriser les études et offrir aux élèves un air pur et vivifiant.

Le Prince ne put pas mettre les ouvriers à l'œuvre aussitôt qu'il le désirait ; il construisait à neuf son château qui tombait en ruines, et force lui fut d'attendre que ces premiers travaux fussent achevés pour commencer les autres. Il utilisa ce retard forcé pour assurer au nouveau collège des revenus fixes et suffisants. A quelques kilomètres de Porrentruy se trouvait le prieuré de Miserez, qui passait pour fort riche ; abandonné toute l'année, il voyait son prieur commandataire apparaître en Ajoie à l'époque des récoltes, et, ses récoltes faites, disparaître pour un an. Christophe de Blarer résolut d'attacher au collège de Porrentruy ce bénéfice, dont les revenus ne servaient qu'à enrichir un étranger. Grandgourt, le prieur de Bellelay, lui parut aussi de bonne prise et il l'associa, dans sa demande au Pape, à Miserez. Le Concile de Trente avait porté un décret qui autorisait l'annexion de bénéfices simples et sans charge d'âmes aux séminaires ou collèges que les Evêques fonderaient dans leurs diocèses. Le cardinal Paravicini, grand ami de Christophe de Blarer, appuya auprès de Clément VIII la demande de l'Evêque de Bâle. L'affaire fut poussée activement et le 29 avril 1593 le Souverain Pontife, en vertu de son autorité suprême, *unissait, annexait et incorporait* au collège de Porrentruy les prieurés de Miserez et de Grandgourt, avec tous les droits qui y étaient attachés. (1)

A la nouvelle de cet acte émané de la cour romaine, le couvent de Bellelay se hâta d'élever ses justes réclamations. Grandgourt était resté entre les mains des religieux de Bellelay qui l'habitaient ; à ce prieuré était attachée la paroisse de Montignez, desservie par un chanoine régulier de Grandgourt ; il n'était donc pas dans les conditions requises par le Concile de

(1) La bulle, conservée aux archives de l'ancien Evêché, est datée : *Romæ apud S. Marcum, anno Incarn. Domini 1593, III^e Kalend. Maii Pontif. nostri 2^e.*

Trente. Le St-Siège fit droit aux plaintes des prémontrés de Bellelay et Grandgourt leur fut restitué.

Quant à Miserez, personne ne réclama. Le prieur Bonvalloz était mort dans le courant de l'année, après avoir joui de son bénéfice pendant 43 ans. Son successeur, Gaspard Schenck, consentait à se désister de tous ses droits, moyennant une pension qu'on lui servit jusqu'à sa mort, arrivée en 1596.

Ce fut le 26 octobre 1593 que Christophe de Blarer prit possession de Miserez, en présence de son vicaire général, Frédéric-Firmin Prombach, de plusieurs ecclésiastiques et du notaire Pierre Gore de Neuchâtel. Il remit au P. Georges Witweiler, recteur du collège, les clefs de l'église de Miserez; puis, y pénétrant avec lui, il le conduisit au chœur, à l'autel, au clocher, et le déclara, au nom de Dieu, *maître et seigneur* de Miserez. (1)

D'après l'estimation faite par le Prince de Blarer, le prieuré rapportait chaque année 200 florins, soit environ 470 francs de notre monnaie, somme importante pour l'époque. Ses plus grandes propriétés étaient à Trévillers (département du Doubs, arrondissement de Montbéliard). A Miserez, le prieuré possédait, outre un moulin et une scie, « la demeure du vacheron et autres domestiques, la grande grange et establieries, avec l'escurie et estables des brebis, le grand verger derrière l'église, un courtil, une chenevierre au-dessus du ruisseau, un jardin des choux au-dessous, avec toute la grande prairie tout le long du chemin que l'on va à Charmoille devers minuit, l'autre prairie le long du ruisseau devers midi, encore une autre grande prairie dite le Prêle, vers le village de Fregiécourt; la closure dite en Morte-Terre en trois diverses piés, et plusieurs faux de pré dans la grande prairie vers le village de Miécourt. En outre, le mont de Miserey..... en quel lieu ung prieur de Miserey a sa signorie haulte et basse, et se il treu-vait auleongs chassans ou coupfans bois, il est amendable

(1) Archives. — Acte de la prise de possession de Miserez, liasse : collège, n° 46.

audit prieur. Item, la pesche dans la rivière que l'on appelle Allens (Allaine); que si on trouvait auleungs peschans, il est amendable audit prieur. » (1)

A ce beau domaine, Christophe de Blarer ajouta une rente annuelle de 2,000 florins du Rhin, à prélever sur les intérêts de 40,000 florins que l'Etat de Soleure lui devait. Plus tard, le chapitre de St-Ursanne s'engagea à payer chaque année au collège 125 liv. bâl. payables la veille de St-Jacques, apôtre, et 10 hichots d'avoine à tirer des dîmes de Cornol; le tout à prélever sur les revenus de la prébende annexée à la fabrique (16 janvier 1594). (2) L'abbaye de Bellelay prit de même l'engagement de donner chaque année aux Jésuites 10 bichots d'épeautre à prélever sur les dîmes de Dampfreux, Montignex et Pfetterhausen. (3) Le chapitre de Moutier assigna aussi au collège les revenus d'une prébende qui devait désormais rester vacante, revenus évalués à 100 florins. (4)

Le collège était donc convenablement doté. Grâce à son extrême habileté, Christophe de Blarer avait pu, sans charger l'Evêché de nouveaux impôts, arriver à cet important résultat.

En même temps, il faisait approuver à Rome par le Souverain Pontife la fondation du collège de Porrentruy, qui recevait, par cet acte solennel, sa suprême consécration. La hulle de Clément VIII est du 29 avril 1593. (5)

Presque en même temps, le général des Jésuites, Claude Aquaviva, par un acte solennel, déclarait le prince de Blarer

(1) Extrait du *Livre des contes du collège de Pourrentruy* (1654) (à la bibliothèque du collège) et du *Livre des censés et rentes appartenant à priorey de Miserey* (1470), aux archives de l'Evêché, liasse : *Prioratus Miseric.*

(2) Archives de l'Evêché, liasse : *collège*, n° 65.

(3) *Ibidem*, n° 64 et 47.

(4) « Ut patet ex instrumento desuper confecto, se suos que successores adstrinxerunt, 3^o idus decembris 1595. » (*Historia insig. Ecclesie colleg. monasterii Grandisvallis*, à F.-J.-J. Charlatte, præposito, 1764, p. 67. Mss.) — Le bichot formait quatre hectolitres et deux décalitres.

(5) Aux archives de l'Evêché, liasse : *collège de Porrentruy*, n° 40. « Nos igitur... fundationem, institutionem, concessionem, assignationem... apostolicâ auctoritate... perpetuâ approbamus et confirmamus, illis que perpetuæ et invariabilis firmitatis robur adjicimus. Datum Romæ apud Sanctum Marcum... »

fondateur du collège de Porrentruy et comme tel, l'admettait à la participation à toutes les bonnes œuvres et prières qui se faisaient dans la Société de Jésus. (1)

Au printemps de 1597, tout était prêt pour la pose de la première pierre du nouveau bâtiment du collège. Cette cérémonie eut lieu le 27 août 1597, avec une grande pompe et au milieu d'une immense affluence de peuple. Christophe de Blarer lui-même y prit la parole et dans un discours éloquent et plein de feu, rappela les motifs qui l'avaient déterminé à élever cette église et ce collège, dans sa ville épiscopale. « C'est à ses frais, dit-il, que ces constructions se feront ; de ses sujets il ne veut qu'une chose, c'est qu'ils gardent intactes la foi et la discipline de l'Eglise romaine, héritage

(1) Cette pièce fort curieuse, signée du général Aquaviva, est aux archives du château de Porrentruy, liasse : collège, n° 45. Elle est écrite, d'une fort belle main, sur une feuille de parchemin d'une grande blancheur : le titre, soigné, porte le monogramme du Christ. A un cordon de soie rouge, pend le sceau de l'ordre dans une capsule de cuivre. Ce sceau de cire rouge, de 4 centimètres $\frac{1}{2}$ de diamètre, est marqué du monogramme déjà cité ; au-dessus, le croissant et deux étoiles, avec ces mots : SIGILLUM PRÆPOSITI SOCIETATIS JESU.

Voici quelques extraits de ce document : *Claudius Aquaviva, Societatis Jesu præpositus generalis.*

• Omnibus in quorum manus hæ litteræ pervenerint : Salutem in eo qui est vera salus. — Cum Reverendissimus et Illustrissimus Princeps ac Dominus D. Jacobus Christophorus Episcopus Basileensis, divini honoris zelo succensus, atque animarum sibi à Deo commissarum salutis desiderio permotus, collegium unum nostræ Societati in oppido suo Bruntrutensi..... benignè ac liberaliter fundaverit ac dotaverit..... nos eodem quo et Ipse Rev. Dom. Jacobus Episcopus impulsus desiderio ac pro viribus nostris divinæ gloriæ amplificandæ occasioni, Ipsius que Ill. Dom. Jacobi pietati et liberalitati cooperari cupientes ; tum nostro, tum successorum nostrorum nomine..... fundationem ac dotationem hujusmodi..... debita cum gratiarum actione, acceptamus, eundemque R. atque Ill. D. Jacobum in prædicti collegii fundatorem admittimus, participem que facimus omnium suffragiorum et bonorum operum hujus minimæ societatis nostræ, que secundum illius constitutiones ejusmodi fundatoribus conceduntur. In nomine Patris et Filii et Spiritûs Sancti. Deum que ipsum ac Patrem Domini Nostri Jesu Christi precamur ut de inexhausto ejusdem filii sui dilectissimi meritum thesauro nostram ipse inopiam supplens ipsi Ill. Dom. fundatori uberem celestium donorum copiam largiri, plurimis que in hac vitâ meritis auctum, æternæ tandem gloriæ coronâ remunerare dignetur. — In cujus rei fidem præsentem litteras..... dedimus Romæ die XXI mensis octobris anno à Nat. Domini MDXCIII. — *Claudius Aq.* — *Jacobus Ximenes, secreta.* •

» pur et sans tâche de leurs pieux ancêtres. Pour lui, tous ses
» efforts, toutes ses paroles, toutes ses démarches, tendront à
» ce qu'aucune dissension religieuse ne s'élève plus entre les
» magistrats et le peuple. — Que la paix, que l'union la plus
» étroite fasse d'eux tous un seul corps animé d'un même
» esprit. C'est là le vœu le plus ardent de son cœur..... Il les
» aime tous comme un père : leur bonheur sera toujours sa
» seule pensée.....

» Et la mort même, s'écrie l'Evêque en terminant, la mort
» ne me séparera pas de vous. C'est ici, au milieu de ces bons
» religieux, de ces enfants, de vos enfants formés par eux à
» la vertu, que je veux dormir mon dernier sommeil..... et là
» j'attendrai la résurrection glorieuse..... Oh ! alors ! qui que
» vous soyez qui franchissiez le seuil de ce temple, je vous en
» prie, je vous en conjure, priez pour moi, priez pour le
» fondateur de ce collège, qui n'a eu en vue, en élevant à
» Dieu cet édifice, que votre bonheur en ce monde, votre salut
» dans l'autre..... » (1)

L'annaliste du collège ajoute, et on le croira sans peine, que ces paroles, prononcées avec ce feu qui transportait Christophe de Blarer, arrachèrent des larmes à tous les auditeurs.

Une fois commencés, les travaux se poursuivirent avec une grande activité : on sent la main de l'infatigable fondateur qui presse les ouvriers et les encourage.

En moins d'un an, les murs de l'église sont achevés ; tout le terrain assigné au collège hors des remparts de la ville, est entouré de fortes murailles. En 1599, on dresse la charpente de l'église que couronne un clocher de bois, on pousse la bâtisse du collège jusqu'au premier étage. En 1600, toutes les

(1) *Annales coll. Bruntr.*, p. 7. — Dans le livre des *Missions* de la ville de Pourrentruy, nous trouvons ainsi relatée cette cérémonie : « Item, le 27 du mois d'aoust que la bénédiction fut faite par M^{re} l'Ev. de Basle notre Prince, du collége et esglise nouvellement à bastir et dont sadite Grace posa la 1^{re} pierre des fondements ; et fist un exhortation vocale où que assisterent Messieurs du conseil. Et après ce, pour une perpétuelle mémoire furent diné par ensemble céans et fut costant XII sols VII deniers. »

constructions étaient terminées et il ne restait plus à faire que les aménagements intérieurs dont le Prince avait tout d'abord pris la direction.

Enfin, après une légère interruption occasionnée par le manque de matériaux et d'argent en 1602, les travaux furent complètement achevés et le collège livré aux Pères Jésuites. Ils en prirent solennellement possession le 26 et le 27 août 1604. Le lendemain, Christophe de Blarer, accompagné de sa cour et du magistrat de la ville, assista à un banquet offert par les religieux; les actions de grâces du collège lui furent adressées en grec, en hébreu, en italien et en français, au grand ébahissement de l'assistance. (1)

Trois mois après (12 novembre), avait lieu, avec toute la pompe du pontifical romain, la consécration de l'église, occupée déjà par les élèves depuis le 21 décembre de l'année précédente.

Le suffragant de Bâle, François Bær, évêque de Chrysopolis *in partibus*, (2) fit la cérémonie en présence de Christophe de Blarer, des députés des sept cantons catholiques suisses, du baron Rodolphe de Bolweiler, gouverneur de l'Alsace, de plusieurs chanoines du grand chapitre de Bâle et d'une foule innombrable accourue à cette solennité. (3)

(1) « Cum stupore omnium. » (*Annales*, p. 17.)

(2) Extrait des registres de baptême de la paroisse de Porrentruy. — « 1600 4 maii. — Per R. Episcopum Basileensem consecratus fuit solemniter in episcopum R. D. Bær, suffraganeus in ecclesiâ S. Petri, assistentibus abb. Lucelensi (Christoph. Birr) et Bellelay (Werner Briseance), nec non aliis quibusdam doctissimis præsulibus, etc. »

(3) Le maître-autel, sous l'invocation du S. Nom de Jésus, fut dédié à la Sainte Vierge, à S. Jean-Baptiste, à S. Jean l'Evangéliste, à S. Jacques et à S. Christophe, à S. Pantaléon et à S. Henri.

Les autels latéraux furent consacrés, celui de gauche à S. Pierre et à S. Paul, à S. André, à S^{te} Ursule et à S^{te} Catherine; celui de droite à tous les Saints.— Christophe de Blarer avait auparavant demandé à l'archevêque de Besançon l'autorisation de faire cette consécration. Porrentruy, on le sait, n'était pas du diocèse de Bâle. L'archevêque, par lettre du 13 novembre 1604, datée de Vuillafans, lui accorda ces pouvoirs.

Deux jours auparavant, le curé de la paroisse avait béni les trois cloches de la nouvelle église. (1).

L'œuvre était terminée ; Porrentruy avait un collège, — un collège dont la renommée devait s'étendre au loin et amener dans le sein de la cité épiscopale la vie et le bien-être.

Les frais de construction de l'église et du collège s'élevèrent à 123,146 liv. 5 sols de Bâle, ou 219,192 fr. 88 ct., somme énorme pour cette époque. (2)

La ville avait pris à sa charge les frais du gymnase. La construction de ce bâtiment, dont elle avait dû acheter l'emplacement, ne fut achevée que dans le courant de 1606. Ce fut aussi elle qui fournit le bois nécessaire à toutes ces bâtisses ; pour cet usage, elle se servit du droit qu'elle avait de prendre, dans les communes de la chatellenie, le bois nécessaire aux édifices publics. (3)

Christophe de Blarer voulut achever son œuvre, en bâtissant, en même temps, auprès du gymnase, un pensionnat destiné aux jeunes gens nobles de sa cour. Craignant pour eux les distractions inséparables de leur haute position, il leur consacra une retraite, où ils pussent, dans le calme de l'étude, former leur esprit et leur cœur aux sages leçons des Jésuites. Ce fut le 31 octobre, jour de St-Michel, (1607) que le nouveau bâtiment, plus tard appelé *la pagerie*, reçut ses jeunes hôtes. En 1608, on comptait au pensionnat 63 jeunes nobles. (4)

(1) Extrait des registres de baptême de la paroisse de Porrentruy. — « 1604, 10 novemb. Campanæ collegii fuerunt per me P. Clerc, parochum benedictæ et consecratæ. Major vocatur *Maria*, media *Ursula*, minor *Catherina*.

• *Patris generosis comite ab Ortenberg et duobus baronibus de Froburg, oriundis Belforti ibique natis. Matris Dominæ Ursulæ Blarer, nec non uxoris Domini Landschfunstein et Domini Bathasar.* »

(2) Note de l'archiviste Ertel. — P. VOISARD, *Abrégé de l'histoire des Evêques de Bâle*, p. 390.

(3) Ce droit fut réglé par un compromis de 1492, plus tard encore en 1760. — Voir TROUILLAT, *Rapport sur la bibliothèque*, p. 12.

(4) Voici l'inscription qui surmonte la porte d'entrée de ce bâtiment :

JAC. CHRISTOPH. BLARER A WART-
SEE. DEI. GRÆ. EPS. BASIL. INVENTUTI NOB-

Quelques mois après, comme si la mort n'avait attendu que la fin de ces travaux pour frapper le plus illustre de nos princes, Christophe de Blarer, terminait sa glorieuse carrière, après 33 ans de règne. (1)

Son activité n'avait rien laissé d'imparfait ; doté par lui, le collège n'avait cessé, depuis sa fondation, de voir sa main libérale s'ouvrir à ses moindres besoins. Ornaments précieux pour l'église, reliques pour les autels, livres pour la bibliothèque, pain du château porté chaque semaine et distribué aux pauvres écoliers, il n'avait rien épargné ; sa sollicitude s'étendait à tout et descendait jusqu'aux moindres détails.

En sa qualité de fondateur du collège, il fut enseveli dans l'église des Jésuites, dans l'étroit caveau qu'il s'était fait préparer de son vivant. Son oraison funèbre fut prononcée par le préfet des études, en présence d'un nombreux auditoire qui témoignait par ses larmes de la vivacité de ses regrets. (2)

ILI. ALENDÆ BON MOR. ERVDIENDÆ. HON.
LITT. INSTRVENDÆ. HANC DOMV. AD. PER-
PET. POSTER. MEMORIAM. SOMPTV. LIBE-
RALI. ÆDIFICAVIT ANNO DÑI MDCV.

Au fronton du collège, on lit encore cette inscription que la révolution de 1793 a mutilée :

JAC. CHRISTOPH. BLARER A WAR-
TENSEE. DEI. GRATIA. EP. BASILIEN.
OPTIMI. PRICIPIS. MEMORIE COM-
MUN. PATR. POP. SALUTI. CONSULE.
HOC. SOCIETATIS. JESU. COLLE-
GIUM. EXPENSIS. MUNIFICIS. E.
SOLO EXTRUXIT DOTA-
VIT. ANNO POST. XPM.
NATUM M.D.CIII.

(1) Il était né le 11 mai 1542 : Il avait par conséquent 66 ans.

(2) On voit encore dans le chœur de l'église du collège l'épitaque que le Prince Guillaume de Rinck, neveu de Christophe de Blarer, a consacrée à la mémoire de son illustre parent : elle est conçue en ces termes :

Helc est situs
Reverendissimus et Illustrissimus Princeps Jacobus Christophorus
Blarer à Wartensée, Episcopus
Basileensis,
Qui cum difficillimis temporibus
Episcopatum hæresi et alieno ære

2.



La mémoire de Christophe de Blarer est toujours restée en vénération dans le collège de Porrentruy ; jusqu'à leur suppression , les Jésuites célébraient chaque année , le 28 août , un office solennel pour leur illustre fondateur.

Après trois siècles, Jacques Christophe Blarer de Wartensee est encore aujourd'hui la plus belle et la plus mâle figure que nous présente la série des pontifes qui se sont assis sur le siège de Bâle.

Puissent ces pages, en rappelant quelques traits de sa vie si laborieusement employée, rendre son nom à jamais vénérable et cher à tous les maîtres, à tous les élèves qui se succéderont dans le collège fondé par sa main libérale !

Penè oppressum adilisset ,
Eumque sapientiâ et singulari constantiâ ,
Locis pluribus , utroque malo liberasset
Ac fortunas ejus
Ab avida inhiantium hæreticorum manu
Admirabili prudentiâ vendicasset ,
Fragilissimâ vitæ ratione
Opulentasset ,
Incredibili providentiâ et virtute confirmasset ,
Templum , Collegium et Gymnasium
Societ. Jesu feliciter ædificasset ,
Liberaliter que dotasset ,
Vitam hanc cum meliore commutavit
XIV calend. maii anno Christi
MDCVIII ætatis suæ LXVI
Episcopatus XXXIII.



CHAPITRE II.

Développements du collège. — 300 élèves en 1593. — Dotation des pauvres écoliers. — Réglemens de discipline, 1604. — Programme des études. — Visiteurs marquans : le cardinal d'Autriche, l'archevêque de Besançon, le nonce apostolique. — Sacre du Prince Guillaume de Rinck à l'église des Jésuites, 1609. — Saint François de Sales visite le collège, 1609. — La peste à Porrentruy, 1610. — Examens publics, thèses, etc. — L'ambassadeur de France, le nonce Alexandre Scapius, Robert Miron, l'archiduc Léopold, au collège. — 430 élèves en 1624. — Corps enseignant. — Garnison au collège, 1622. — Guillaume de Rinck enseveli à l'église des Jésuites, 1628. — Bienfaiteurs du collège.

1608 — 1628.

Jusqu'ici, notre attention a été absorbée par la construction et l'établissement du collège ; nous avons voulu tout d'abord assigner à chaque bâtiment sa date certaine, comme aussi constater les frais de bâtisse et la part qui revient à chacun dans cette entreprise. Il est temps que nous revenions aux maîtres et aux élèves et que nous suivions les premiers succès du nouveau collège.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que les classes furent ouvertes dans le bâtiment provisoire le 11 octobre 1591. La première année scolaire fut couronnée par une modeste distribution de prix dont le Prince fit les frais, précédée d'une petite pièce de théâtre et d'un dialogue. L'annaliste du collège

ajoute qu'un discours fait à l'église par le maître de la première classe, accompagna la distribution.

L'année suivante (1592—93), on comptait plus de 200 élèves. (1) Une nouvelle classe, la rhétorique, avait été ajoutée aux quatre autres ; le professeur de cette classe, le Père Ernest Mayerhofer, jouissait d'une grande réputation. Le Recteur, le Père Georges de Wittweiler, n'était pas moins distingué et passait pour un des sujets les plus remarquables de la Province.

Le nouveau collège avait en lui-même tous les éléments de succès. Patronné par le souverain, recommandé par les talents de ses professeurs, il devait attirer de nombreux élèves. Aussi en 1593, en comptait-on déjà 300, prenant tous en ville leur logement et leur pension ; plusieurs d'entre eux étaient de jeunes nobles d'Alsace et de Bourgogne. En 1601, l'historien du collège cite parmi les élèves, des barons et un comte : « de leur éducation, dit-il, dépend la conversion de presque toute l'Alsace. » (2) Agricola, dans son histoire de la Province, parle de huit nobles, qui en 1602 fréquentaient le collège ; en 1605, il en compte 70 *de vieille souche*. (3)

Les écoliers pauvres n'en étaient pas pour cela moins bien reçus parmi ces riches et nobles élèves ; ils étaient l'objet de soins particuliers et d'attentions toutes paternelles. Chaque semaine, le Prince leur faisait porter du château le pain nécessaire à leur nourriture ; en 1603, 50 pauvres jeunes gens reçurent ainsi le subside de l'Evêque de Bâle ; (4) l'année auparavant le collège avait, de sa propre caisse, fourni plus de

(1) Le Prince écrivait au général des Jésuites à Rome, le 24 avril 1592 : « Bruntrutanae nostrae scholae incrementa tam exiguo tempore sumpsere ut ultra ducentos adolescentes et ex praecipua hujus patriae nobilitate, modo habemus, quibus quotidie accedunt plures alii. » (Archives, n° 33.)

(2) « Ex quorum institutione totius Alsatiae penè dependet conversio. » (*Annales coll. Bruntr.*, p. 12.) Ce comte était de l'illustre famille d'Oettingen ; il avait été envoyé de Souabe à Porrentruy.

(3) « ... Nobiles vetusti stemmatis 70 ennuère. » (AGRICOLA, III, p. 200.)

(4) En 1603, le Prince donna aux pauvres écoliers 16 bichots de blé, soit 384 boisseaux (le bichot valait 420 litres 44.) — (AGRICOLA, III, p. 138.)

100 pièces d'or pour venir en aide aux étudiants malheureux.

Bientôt les donations arrivèrent ; déjà en 1597, le conseiller de Christophe de Blarer, Servatius Finguerlin, avait légué pour les pauvres écoliers 2000 livres de Bâle, soit 3560 francs, dont l'intérêt, s'élevant à 100 florins, devait leur être exclusivement consacré. En 1601, le gouverneur de l'Alsace se chargea de l'entretien complet de trois élèves qui se destineraient à l'état ecclésiastique. En 1603, le grand-chapitre de Bâle accorda aux pauvres écoliers 33 penaux de blé ; plus tard, (1606), sur les instances réitérées du Prince fondateur, il assignait, de concert avec les doyens du pays, une somme considérable, capable de fournir à l'entretien de dix élèves indigents.

En échange de tant de dons faits en leur faveur, les pauvres écoliers devaient se réunir tous les jours et s'exercer une heure à la musique et au chant, pour former ensuite un chœur et chanter à l'église.

Le nombre toujours croissant des élèves rendit nécessaires certaines mesures disciplinaires dont nos archives ont gardé le souvenir ; quelques étrangers s'étaient montrés récalcitrants, il fallut sévir et organiser une police spéciale pour les élèves. Voici les points principaux du règlement qui fut affiché en 1604 à la table noire de la maison de ville et rendu obligatoire pour les habitants comme pour les écoliers.

« 1, 2, 3. — Dans les disputes qui pourraient s'élever entre les élèves et les habitants, le juge sera le père Recteur ou le Préfet des études : ils pourront remettre la cause au Préfet de la cour.

» 4. — Si des élèves courent par la ville, au lieu de fréquenter les classes, ou refusent d'y aller sur l'ordre du préfet, le maire (*scultetus urbis*) les fera reconduire au collège par ses gens d'armes (*per suos ministros*) comme cela s'est fait jusqu'à présent.

» 5. — Défense de vendre aux élèves à crédit.

» 6. — Défense aux aubergistes de les recevoir, sous peine de 20 sous d'amende.

» 7. — Tout père de famille, sachant que ses écoliers

courent la ville de nuit, doit en prévenir le préfet des classes, sous peine de 10 sous d'amende.

» 10. — Si des écoliers se conduisent immodestement la nuit dans les rues, ils pourront être conduits en prison et le matin être remis au Recteur ou au Préfet.

» 11. — Défense aux élèves de demeurer chez une personne suspecte d'hérésie.

» 12. — Si après neuf heures du soir, on trouve des écoliers, jouant, banquetant, dansant dans quelque lieu ou maison que ce soit, les gardes de la ville doivent les arrêter.... (1) »

Vers le même temps, nous trouvons une requête adressée au prince de Blarer par le Recteur du collège : ce sont encore des mesures disciplinaires qui sont reconnues nécessaires. Le père Recteur demande que, pour maintenir la discipline, le Préfet de la cour ou le maire de la ville soit autorisé à faire conduire en prison par ses appariteurs les élèves récalcitrants, rebelles et insensibles aux châtimens ordinaires. Si un élève est reconnu capable de gâter les autres ou s'il ne veut pas fréquenter les classes qu'il soit chassé de la ville, s'il est étranger, dans le délai de deux jours. S'il a causé du scandale, il doit auparavant subir la peine de la prison. Les officiers de police devront arrêter la nuit les élèves qu'ils rencontreront avec des armes ou des instruments de musique et les conduire en prison (21 février 1607). (2)

Christophe de Blarer ne se contenta pas d'approuver ces mesures exigées par le bon ordre, mais, voulant obvier aux abus qu'entraînait la fréquentation des auberges, il fit publier une ordonnance sévère qui interdisait aux *hôteliers* de recevoir et d'héberger les élèves du collège. « Ayant avec grands frais, fondé et dressé le collège, escoles et autres dépendances des R. P. Jésuites... afin que la florissante jeunesse fust nourrie et instruite en toutes sciences libérales..., si est ce que à notre grand regret, sommes advertis que les jeunes

(1) Archives de l'ancien Evêché de Bâle, *collège de Porrentruy*, n° 70.

(2) *Ibid.*, n° 89.

escoliers de toutes qualités sont journellement et de plus en plus distraits tant par les hotes publics, taverniers, etc. que par nos bourgeois, habitants, etc., les entretenant et leur donnant moyen de toute dissolution et deshonnêteté, soit au boire, manger extraordinaire et superflu que en d'autres espèces de légèreté.... Pour ce, defendons et prohibons par les présentes à tous et chacun hôte public, tavernier, bourgeois, etc... de dorénavant recevoir en leur hotellerie, maison, aucuns escoliers... et de ne leur donner à boire ou manger, seul ou beaucoup, soit à crédit ou argent comptant... sous peine de trois livres d'amende.— Il sera permis aux hoteliers de donner jusqu'à 2 channes de vin pour porter en sa demeure, contre paiement complet. Auxquels escoliers, au jour de leur récréation, sera loisible, en la maison de leur demeure pouvoir boire à quelquefois une channe de vin ou deux par ensemble, en toute modestie, sans bruit et scandale. — Donné en notre chateau de Pourrentruy, le 28 octobre 1607. » (1)

On voit que le prince de Blarer surveillait de près la marche de son collège. Aussitôt que les élèves purent occuper les nouveaux bâtiments, il songea à donner à l'établissement les développements qu'il comportait. Dès 1605, à la rhétorique, il ajouta des leçons de dialectique et de casuistique ; c'était le complément nécessaire aux études de cette époque.

Chaque année, il faisait imprimer un programme détaillé qui indiquait aux élèves les livres classiques, les auteurs qu'ils devaient expliquer, les travaux qui les attendaient. Un exemplaire du premier de ces programmes est conservé aux archives du château ; il porte au-dessous de l'image de la Ste-Vierge les armes du Prince, et la date du 30 octobre 1591. En voici quelques extraits : « Dans la classe d'humanité, les ouvrages classiques sont : Cicéron, *de officiis*, Virgile, l'*Énéide*, lib. 1, 2 et 3 — Rochi Perusini, *de epistolis componenda liber* — Nicolai Clenardi, *institutiones linguæ græcæ*. Isocratis *ora'io ad Dæmonicum*.

(1) Archives, n° 98.

« En 1^{re} de grammaire, grammaire latine d'Alvares, Cicéron *epistolæ*, de *senectute*, Ovide, de *Ponto* lib. I et II., *Libellus de 8 partibus orationis apud græcos*. — En 2^{me} et 3^{me} de grammaire. — Alvares, Cicéron, éléments du grec... »

Le programme fait observer qu'aux leçons ordinaires, seront jointes des répétitions, des compositions, des exercices et des luttes littéraires, propres à exciter l'émulation. Le samedi, on doit expliquer l'Evangile en grec dans les classes d'humanités, en latin dans les autres : le vendredi, le catéchisme pour toutes les classes.

Cette pièce fort curieuse se termine par six distiques, dont nous citerons les deux derniers :

« Aureus in summo est Parnassi calmine ramus
Quem labor et madidus sudor habere potest
Arduus ascensus : labor arduus : omnia vincet
Fortius *Æneæ* pectore, pectus habens. » (1)

On voit que, dès ses débuts, le collège offrait toutes les garanties d'études solides et de discipline. Christophe de Blarer était fier de son œuvre : aussi se plaisait-il à la faire admirer par les nobles hôtes qui lui arrivaient.

En 1575, le cardinal d'Autriche, André, évêque de Brixen et de Constance, vint rendre à l'Evêque de Bâle la visite que ce dernier lui avait fait à Inspruck, lors de son récent voyage dans le Tyrol. (2) La ville de Porrentruy fit à l'archiduc une réception brillante. (3) L'archevêque de Besançon, Ferdinand

(1) Ce programme porte le nom de son imprimeur : « Bruntruti excudebat Hugo Ulmart, apud Joannem Fabrum. » Ce Jean Faber ou Faivre est le premier imprimeur établi à Porrentruy. On a de lui un choix des épîtres de Cicéron, petit in-8°, 1592. Quintiliani, *De institutione oratoriâ*, lib. VII, 1593, in-12. Ciceronis, *Orationes pro Licinio*, 1594, etc. (Voir TROUVILLAT, *Rapport sur la bibliothèque*, p. 82.)

(2) Le cardinal Andreas était fils de l'archiduc Ferdinand et petit-fils de l'empereur Ferdinand I^{er}. Après la mort de son père, il visita l'Alsace et le Sundgau, appartenant à l'Autriche ; c'est alors qu'il alla à Porrentruy. Il fut gouverneur des Pays-Bas : il mourut à Rome le 12 novembre 1608. (AGRICOLA, t. II, p. 115.)

(3) « Le merquerdy, 16^e de septembre, que le R^{me} et Ill^{me} Prince et Cardinal d'Ostrieche arriva en ceste ville, par l'advis de Mess. du conseil, fust trouvé

de Rye, apprenant l'arrivée du cardinal dans une des villes de son diocèse, se hâta de venir lui présenter ses hommages. Ces deux illustres personnages visitèrent ensemble le collège et donnèrent aux maîtres et aux élèves les plus beaux éloges.

Quelques années après (1607) dans la grande salle du gymnase, le collège recevait avec toute la pompe qu'il put déployer, le nonce apostolique Fabricius Verallus, qui était venu passer quelques jours à la cour de l'Evêque de Bâle. C'était comme un adieu qu'il venait donner à cet énergique défenseur de l'Eglise romaine. Quelques jours après, Christophe de Blarer faisait place sur le siège de Bâle à son neveu Guillaume Rinck de Baldenstein. (1)

Le nouveau Prince marcha tout d'abord sur les traces de son illustre prédécesseur. A peine élu, il visita le collège, promit aux Jésuites sa protection et en témoignage de l'estime particulière qu'il leur portait, voulut être sacré dans leur nouvelle église.

La cérémonie eut lieu, avec une grande solennité, le 12 juillet 1609 ; le prélat consécrateur fut le nonce apostolique Ladislas ab Aquinos.

Le collège, pour témoigner au nouveau pontife, la joie qu'il éprouvait de son élection, avait, à la rentrée des classes, donné une représentation toute à son honneur. La pièce était inti-

bon que l'on lui ferait quelque accueil et honneur avec l'artillerie le mieux que faire se pourrait et par conséquent fust chargé et mené es portes de Courtedoux et S. Germain, comme aussy derrier l'église Mr S. Pierre... » (Livre des comptes de la ville, aux archives.)

(1) Il fut élu par le chapitre de Bâle, réuni à St-Ursanne, le 19 mai 1608 : il était né en 1566 et était grand-doyen. — « La famille des Rinck de Baldenstein, Wildenberg et Rietberg, tire son origine des Grisons et s'appelait anciennement Paselli, Pasellen, ensuite Ringg ou Rinck. A la réforme, Erhard, arrière-grand-père du prince Guillaume, se retira dans le Brisgau avec son épouse Barbe d'Ehrenfels Schauvenstein, ses enfants et ses neveux. Georges son fils eut de Barbe de Krauseck un fils nommé Luc, qui épousa Véronique de Stetten, dont il eut Jean-Georges, mariée à Anastasie Blarer de Wartensee, sœur du Prince Christophe (on voit encore son épitaphe à l'église de S. Pierre, dans la chapelle de S. Jean, du côté de l'épître). Jean-Georges eut de ce mariage Guillaume, évêque de Bâle. » (P. VOISARD, *Abrégé de l'histoire des Evêques de Bâle*, p. 394.)

tulée *le triomphe de la vérité* ; elle dura deux après-midi tout entiers.

Quelques semaines après, le collège était de nouveau en fête ; il recevait un Evêque dont le nom était grand et célèbre dans l'église ; c'était St-François de Sales.

Le Pape Paul V, de concert avec les archiducs d'Autriche, avait nommé les Evêques de Genève et de Bâle pour examiner si les bénéficiers qui avaient la propriété de quelques puits à muire à Salins pouvaient les aliéner, car le souverain désirait en faire l'acquisition. Baume-les-Dames fut le lieu choisi pour la conférence ; St-François de Sales montra pour le Prince Guillaume la plus grande déférence et partagea toujours le sentiment de ce prélat. Invité à passer quelques jours à Porrentruy, il accepta l'hospitalité que lui offrait la famille du Prince et logea dans la maison qui, rebâtie depuis, est occupée aujourd'hui par la Préfecture.

Le saint Evêque visita le collège et bénit les maîtres et les élèves. (1)

Les fêtes qui marquèrent l'année 1609 furent suivies d'un désastre qui menaça le sort du collège et marque dans ses annales.

Un libraire de Porrentruy, (il s'appelait Philippe Espechs) avait fait venir de Bâle, pour la rentrée prochaine des classes, qui avait lieu le jour de St-Luc, une assez forte quantité de livres classiques (1610). La caisse arrive à Porrentruy le 15 octobre ; le libraire se hâte de l'ouvrir et de vendre les volumes reçus. Le lendemain, un bruit sinistre se répand dans

(1) La visite de Saint François de Sales à Porrentruy est attestée par le P. Voisard, *op. cit.*, p. 396, par M. Ertel, archiviste, qui l'a consignée dans les notes historiques qu'il nous a laissées, par la tradition populaire qui s'en est conservée. Le saint évêque envoya en 1617 à la famille de Gièresse, comme témoignage de son affection et de son estime, son portrait peint à l'huile. Ce précieux souvenir existe encore : il appartient aujourd'hui à la cure de Porrentruy, ainsi que le fauteuil qui, suivant une tradition constante, a servi au saint pendant son séjour dans cette ville. Le portrait porte avec ces mots : *actatis aux. 50 — 1617*, — les armes de l'évêque de Genève, qui étaient : *d'azur à deux fasces de gueules, chargé en pal d'un croissant d'or et de deux étoiles de même*. (Voir l'*Histoire du diocèse de Besançon*, par RICHARD, II, p. 29.)

la ville : « La peste est à Porrentruy, elle vient de Bâle ; elle est arrivée avec les livres de Bâle. » Et ce bruit, quelque étrange qu'il fût, n'était que trop fondé ! Le mal se déclare terrible, menaçant, et il passe bientôt d'une maison à l'autre, s'attaquant de préférence aux enfants, aux jeunes filles, et les enlevant en quelques instants. La peur est grande dans la cité ; le collège se ferme ; les Jésuites inutiles à la maison et au soin des malades, se retirent à Miserez, leur maison de campagne ; le Prince à Delémont ; une grande partie des habitants cherche un refuge dans les villes et les villages voisins. Ce n'est que trois mois après que le fléau paraît avoir cessé et que les fuyards reviennent en ville.

Les Jésuites de retour songeaient à rouvrir le collège, lorsque tout à coup la peste reparait dans une maison. Nouvelle panique ; nouvelle fuite. Le curé était absent. Un Jésuite, le Père Jean Pierron, le remplace ; la nuit, il va dans une chambre basse de la maison infestée, entendre les confessions de ces malheureux qui se pressent autour de lui. C'était la dernière station que faisait le fléau. Quelques jours après, la peste avait entièrement disparu. Cependant, le magistrat, craignant le retour du mal, fait défendre à la veuve du libraire (Philippe Espechs avait succombé au fléau) « de vendre aucun de ses livres qui avoient apporté la peste, ains qu'elle les mènera ailleurs, ou bien les vendra où qu'ils les avoient acheté. » (1)

En même temps, le Recteur du collège envoie au Prince le Père Pierre Marie, avec une attestation du magistrat sur l'état sanitaire de la ville. « Depuis deux mois, écrit le Père recteur, si on en excepte deux maisons, on peut circuler dans toute la ville. Il n'y a pas de danger que les élèves rapportent la peste avec eux ; ils ne sont pas plus à craindre que les étrangers que l'on admet en ville sous serment. On avertira les villes où est la peste de ne pas envoyer d'écoliers avant qu'ils n'aient résidé quelques semaines dans des lieux non infectés. Il importe de rouvrir le collège... » (2)

(2) Archives du château, collège, n° 105 (25 janvier 1611).

(1) *Départs et conclusions du conseil de Pourrentruy*, 18 février 1611 (aux

Les classes furent rouvertes le 7 mars 1611, jour de St-Thomas d'Aquin. Peu après, comme la peste sévissait en Souabe et en Suisse, menaçant de nouveau la ville, il fut décidé que chaque jour, au sortir des classes, les élèves iraient à l'église du collège, réciter le *salve regina*. Enfin, après quelques semaines de pénible appréhension, toute crainte disparut et l'on put reprendre sérieusement les études troublées par les inquiétudes de chaque heure.

Malgré cela, l'année scolaire se termina tristement : beaucoup d'élèves, retenus dans leur patrie par les craintes du fléau, n'étaient pas rentrés au collège ; leur absence se faisait vivement sentir.

La rentrée de l'année suivante n'en fut que plus brillante. Il n'était plus question de peste et de maladie ; les étrangers affluaient, et avec eux, la vie et l'abondance retraient dans les maisons de la ville.

Pour la première fois, cette année (1613), des examens publics furent établis au printemps et en automne pour les élèves qui suivaient les cours de dialectique et de casuistique. Ces exercices devinrent bientôt célèbres et attirèrent d'illustres auditeurs. Les thèses à soutenir par les élèves étaient imprimées ; on les envoyait dans les couvents voisins, à Belletay, à Lucelle, à Mariastein. On invitait les professeurs et les élèves de ces monastères à venir prendre part aux luttes savantes du collège de Porrentruy. L'assistance était nombreuse ; les questions posées étaient discutées, combattues, soutenues de part et d'autre. Et la lutte terminée, vainqueurs et vaincus prenaient part à une joyeuse collation servie par le collège à ses doctes hôtes.

A leur tour, les Prémontrés de Belletay, les Bernardins de Lucelle, les Bénédictins de Mariastein, invitaient les Jésuites à leurs luttes théologiques, et, de la sorte, s'établissaient ces douces alliances que la science seule formait, que la charité animait toujours et qui éveillaient, dans toutes ces écoles, une émulation qui portait les meilleurs fruits.

archives de la ville. — « La peste à Porrentruy ; il mourut 67 personnes. » (Journal du fr. Antoine Marie, capucin.)

Rien aussi n'était plus propre à donner aux études un élan nouveau que ces visites solennelles faites à de fréquents intervalles par d'illustres personnages. Sous ce rapport, le collège de Porrentruy fut toujours favorisé.

Nous citerons encore l'ambassadeur du roi de France, Louis XIII, Pierre de Castille, qui, en 1617, fit une longue station au collège, où il fut accueilli par une représentation théâtrale que les élèves donnèrent en son honneur.

Plus tard (1622), c'était le nonce Alexandre Scapius, dont le collège saluait la visite par une pièce jouée dans la grande salle du gymnase, et *qui dura six heures sans ennuyer le prélat*. (Nous citons l'annaliste du collège).

L'année suivante, nouvelles fêtes, nouveaux compliments, nouveaux exercices dramatiques en l'honneur de Robert Miron, ambassadeur du roi de France en Suisse. On vanta Louis XIII en vers, en prose, en latin, en français, en allemand. L'ambassadeur partit, enchanté de l'accueil et promettant de parler à son auguste maître de la réception qu'avait faite à son représentant le collège de Porrentruy. (1)

L'archiduc Léopold d'Autriche (2) ne fut pas moins bien accueilli, lors de sa visite, le 24 août 1624. Il était accompagné d'une suite nombreuse qui voulut visiter jusqu'en ses moindres détails, un établissement dont la renommée s'étendait jusqu'en Allemagne.

A cette époque, le collège comptait 430 élèves, la plupart étrangers, accourus de l'Alsace, de la Franche-Comté, de la Bourgogne et même de l'Allemagne. Les Jésuites étaient d'ordinaire de 18 à 23, répartis de la manière suivante :

(1) Robert Miron fut successivement conseiller au parlement de Paris, président aux requêtes du palais, ambassadeur en Suisse, intendant de la police et finances en Languedoc, prévôt des marchands à Paris, et président de l'assemblée du tiers-état, tenue à Paris en 1614 et 1615. Il mourut en 1641, âgé de 72 ans. (MORÉRI, *Dictionnaire historique*.)

(2) Léopold d'Autriche, 5^e fils de Charles d'Autriche, archiduc de Gratz et fils de l'empereur Ferdinand I^{er}, naquit en 1586. Il eut en partage le comté du Tyrol, et le premier porta le titre d'archiduc d'Innsbruck. Il mourut le 3 septembre 1632. (Ibid.)

1° le Recteur du collège, prédicateur français ou allemand, souvent confesseur du Prince ou de la maison ; il avait la direction du collège et n'était nommé que pour trois ans.

2° Le Père Ministre, chargé de la procure et de l'économat de la maison.

3° Le Préfet des études pour les classes supérieures.

4° Le professeur de métaphysique, qui pouvait être en même temps préfet du gymnase.

5° Le professeur de casuistique.

6° — de physique.

7° — de controverses.

8° — de logique.

9° — de rhétorique.

10° — des humanités.

11° — de 2° de grammaire.

12° — de 1^{re} de grammaire.

13° — d'élémentaire du 1^{er} degré.

14° — d'élémentaire du 2° degré.

Il pouvait y avoir encore un ou deux religieux, consacrés uniquement aux missions des environs et à la direction des couvents de la ville.

A leur charge ordinaire, les professeurs joignaient encore quelque fonction accessoire. Ils se partageaient les confessions dans leur église, les catéchismes dans leur maison, la surveillance du pensionnat, l'organisation de l'orchestre pour les offices ordinaires, la direction de la grande et de la petite congrégation des élèves, (1) comme aussi de la congrégation des bourgeois (2) et de la bonne mort.

(1) La congrégation de la Sainte-Vierge, sous le titre de l'Annonciation de Notre-Dame, établie dès l'origine du collège pour les élèves d'une conduite et d'une plété exemplaires, fut, en 1606, partagée en *grande et petite congrégation* : cette dernière fut placée sous le titre de la Purification de la Sainte Vierge. Ces congrégations pieuses avaient leur conseil composé des meilleurs élèves, leur règlement, leurs fêtes, leurs témoignages, leurs indulgences. — Nous possédons le registre in-folio qui renferme les noms des congréganistes de Porrentruy depuis 1605 jusqu'en 1720. Le *libellus sodalitatis* fut imprimé en 1395, à Porrentruy, par Jean Faivre.

(2) La congrégation des bourgeois, sous le vocable de l'Assomption, fut

Comme, depuis la fondation du collège, ils jouissaient du droit de prêcher à l'église paroissiale les dimanches et fêtes et d'y faire tous les catéchismes, il fallait aussi qu'un ou même deux Pères eussent cette double charge.

Pour le service intérieur de la maison, il y avait de 5 à 7 frères, chargés de la cuisine, de la lingerie, du jardin, de la porte, du service ordinaire ; un d'entre eux était attaché à la maison de Miserez et un autre à la Schliff.

Avec un personnel aussi nombreux, on conçoit que le collège ait pu s'étendre et se développer autant que le comportait l'affluence des élèves. Du reste, le Prince de Baldenstein, digne successeur de Christophe de Blarer, aidait puissamment à l'extention de l'établissement. Tantôt c'étaient des prix nouveaux, accordés par lui pour la religion dans les trois classes supérieures ; (1) (1617), tantôt l'enseignement de la logique, devenu, grâce à lui, plus approfondi. En 1620, il établit une classe de *controverse religieuse*, à laquelle il assigna le revenu de 2000 florins. Les élèves de casuistique devaient assister à ce cours. — D'ordinaire, il entretenait 12 pauvres écoliers et quelquefois plus encore, dans une maison particulière du faubourg ; il leur faisait apprendre la musique et se montrait pour eux comme un père. (2)

Les guerres qui désolaient l'Allemagne commencèrent à cette époque à avoir quelque retentissement dans l'Evêché de Bâle. En 1622, la ville de Porrentruy, effrayée des progrès des armes de Mansfeld, reçut une garnison pour veiller à sa garde. A ce surcroit de population, vinrent se joindre plusieurs familles nobles fuyant l'Alsace et demandant refuge à Porrentruy. Le collège lui-même donna l'hospitalité à huit jésuites chas-

fondée en 1610 : elle comprenait un certain nombre de bourgeois, qui avaient à l'église du collège leurs exercices et leurs réunions : chaque année, on imprimait le catalogue des membres de cette congrégation.

(1) Ces prix consistèrent pendant longtemps en médailles d'argent : c'est en 1606 que le Prince de Blarer établit ce nouveau mode de récompense ; jusqu'alors les élèves recevaient des livres pour prix.

(2) P. VOISARD, *Abrégé de l'histoire des Evêques de Bâle*, p. 398.

sés par la guerre, de Spire, de Molsheim, d'Haguénau. Le prix des vivres ne tarda pas à augmenter ; on craignit même une famine prochaine. Aussitôt le conseil de la ville réclame avec instance le renvoi immédiat des élèves du collège. Le Prince résiste d'abord ; le magistrat insiste ; il demande que les vacances soient au moins avancées de quelques mois. Le Prince refuse de nouveau et menace le conseil, s'il revient à la charge, de supprimer complètement les vacances et de faire continuer les classes sans interruption toute l'année. Le collège se contenta de loger garnison : le soir les soldats couchaient dans les classes qu'ils occupaient jusqu'au matin seulement ; *Mars et Pallas logeaient sous le même toit*, dit l'annaliste du collège.

Le Prince parvint bientôt à débarrasser les Jésuites de ces hôtes incommodes et tout rentra dans son ordre accoutumé. Jusqu'à sa mort, Guillaume de Rinck se montra plein de sollicitude pour le collège qu'il affectionnait tout particulièrement. Souvent il y demeurait des journées entières, s'occupant des moindres détails de la maison ; quelquefois même, les veilles des grandes fêtes, il cherchait un refuge contre le bruit de la cour dans la cellule d'un Jésuite et y passait la nuit.

Aussi voulut-il, comme son prédécesseur, être enterré dans l'église du collège ; le 30 octobre 1628, il fut enseveli dans le caveau de Christophe de Blarer, d'après la permission expresse du général Aquaviva. Ce n'était qu'aux bienfaiteurs insignes de leurs maisons que le général des Jésuites accordait cette faveur. (1)

(1) Voici l'épithaphe que les Jésuites composèrent en son honneur :

Hic dormit Wilhelmus
In vitâ semper vigilantissimus,
S. R. J. Princeps,
Et Episcopus Basileensis.
In templo Societatis Jesu
A laboribus quiescere voluit,
Cui frequenter præsentiam corporis
Semper animi devotionem,
Societatis Jesu collegio
Benevolentiam, quoad vixit, indulisit.
Fundatoris nostri lateri

Déjà en mémoire du fondateur du collège, elle avait été gracieusement octroyée à la sœur de Christophe de Blarer, Ursule de Wartensée. Elle mourut à l'âge de 86 ans et fut enterrée dans l'église des Jésuites (1622).

Une autre bienfaitrice du collège obtint la même faveur. Ce fut M^{me} Jeanne Lovys, (1) veuve d'Henri Vergier, morte le 9 novembre 1626. Depuis son veuvage, elle avait signalé sa générosité envers le collège par un grand nombre de dons, qui lui valurent le privilège de cette sépulture réservée aux grands bienfaiteurs de la Société. Son mari, quelques années auparavant, avait déjà bien mérité du collège, en donnant 1000 liv.

Bene fuit appositus,
 Nam fuit *fundator* alter,
 Quia clementissimus *conservator*.
 Episcopus ordine sexagesimus novus
 Prædecessorum omnium virtutes
 In se collegit unus,
 Orbis que exhibuit.
 Wilhelmus nomine fuit,
 Sed dictus opere *Benedictus*
 Non enim populo, ut Episcopus
 Tantummodo benedixit,
 Sed ut Princeps,
 Etiam benefecit,
 Et benefecit amplius, viginti annis
 Quam alius fors intra centum
 Unde
 E Rinckianâ familiâ, *ter benedictâ*
 Merito benedicitur, ut *primum decus*
 D. Francisci Salesii amicus fuit,
 Familiaris, amor :
 Amplius quid petis ad ejus elogium ?
 Ne stes viator
 Supra hunc tumulum :
 Nam *terra sancta est*
 Abi :
 Et bene precari cum beato (ut spes est) non posses,
 Ut ipse tibi de celo precetur.
 Ora...

(1) La pierre tumulaire de Jeanne Lovys existe encore dans l'église du collège, au haut de la nef, au pied de l'autel latéral de droite. Les portraits du Dr Vergier et de sa femme (1605) appartiennent aujourd'hui à M. le professeur Kohler.

bâil. pour le luminaire de l'église ; à sa mort (1618) il légua encore la même somme aux R. P. Jésuites , se recommandant à leurs prières. Plus tard, toute sa fortune, qui était considérable, revint par héritage au collège. Son fils unique, Jean Henri Vergier, malgré l'opposition de sa famille (1620), entra dans la Société de Jésus qui hérita de tous ses biens. C'est de là que provenaient la propriété appelée *la Schliff*, la maison appartenant aujourd'hui à M. Michel, et d'autres biens dont nous parlerons plus tard.

Avec Guillaume de Rinck, le collège avait prospéré au-delà de toute espérance. De longues années de paix et de repos avaient permis aux Jésuites de donner à leur maison de grands développements. Avec Jean Henri d'Ostein, la guerre apparaît dans l'Evêché, guerre longue, terrible, ne laissant après elle que désolation et que ruines ! — *Mars* va chasser *Pallas* du collège de Porrentruy !



CHAPITRE III.

Jean-Henri d'Ostein sacré dans l'église du collège. — Impôts extraordinaires. — Guerre de Trente-Ans. — Renvoi des élèves. — Porrentruy et les Suédois : mars 1634. — La ville délivrée contre toute attente. — Peste. — Troupes françaises à Porrentruy. — Thomas Henrici à Paris. — Le marquis de Bourbonne et les députés suisses.

1629 — 1635.

Jean-Henri d'Ostein succéda à Guillaume de Rinck. (1) Avec lui, commença pour notre pays une ère de malheurs et de ruines. La guerre de *Trente Ans*, qui dévasta si cruellement l'Allemagne, étendit aussi ses ravages sur l'Evêché de Bâle, fief d'empire. Pendant de longues années, il fut rançonné, pillé, saccagé par les armées amies et ennemies qui passaient sur son territoire.

Au milieu de tant d'agitations, alors que le pillage et la mort désolaient nos contrées, que devint le collège de Porrentruy ? Nous l'avons vu florissant et prospère : nous allons le voir tristement mêlé aux luttes qui déchiraient le pays, et réduit à attendre, au milieu du silence et des ruines, le retour de la paix, seule capable de ramener, dans ses murs, la jeunesse des écoles.

(1) Jean-Henri d'Ostein était né en 1579 : avant son élévation à l'épiscopat, il était prévôt de Moutier-Grandval, chanoine et vicaire général de l'Evêché de Bâle. Le Prince de Blarer lui avait prédit qu'il le remplacerait ; car, prenant un jour Henri, encore petit enfant, par la main, il dit à ceux qui étaient présents : *Cet enfant marchera un jour sur mes traces.* (P. VOISARD, *Abrégé de l'histoire des Evêques de Bâle*, p. 402.)

Le prince d'Ostein, fidèle aux usages de ses prédécesseurs, s'était fait sacrer dans l'église du collège, par son suffragant Jean Bernard ab Angeloch, évêque de Chrysopolis, *in partibus* (25 novembre 1629). Les fêtes avaient été brillantes : les élèves avaient représenté sur leur modeste scène, une pièce faite pour le prince qui en avait paru satisfait. (1) La joie ne fut pas de longue durée.

Déjà au mois de décembre, le comte d'Anhalt, au nom de l'Empereur, prélevait de force dans l'Evêché, un impôt mensuel de 8,000 florins. Le prince alla en vain à Ensisheim demander l'exemption de ces lourdes charges ; il lui fallut payer 30,000 florins. En vain, il envoya à Ratisbonne le Père Gaspard Helin pour traiter de ces affaires auprès de l'Empereur (1630); la guerre avait envahi l'Allemagne entière : le Prince devait s'attendre à voir bientôt l'ennemi occuper ses Etats.

Au milieu de ces bruits de guerre, les classes étaient en souffrance : chaque jour apportait quelque triste nouvelle. Tantôt, on apprenait que le village de Beurnevésain, envahi, pendant la nuit, par une troupe insolente qui réclamait des impôts, s'était soulevé contre cette soldatesque et l'avait mise en fuite. — Tantôt, on voyait accourir au collège, des Jésuites qui avaient échappé, à grand'peine, aux balles de l'ennemi. (2) Puis c'était la peste qui ravageait les villages voisins. (3) Au récit des malheurs, qui désolaient les pays envahis par les Suédois, la terreur s'emparait de tous les esprits et chacun songeait à assurer sa propre vie.

Dès la fin de 1632, le conseil de la ville, « voyant le danger imminent de guerre, » avait décidé « qu'on éconduirait les

(1) Cette pièce avait pour titre : *SS. Medardus et Godardus, par nobile Episcoporum.*

(2) En 1632, 14 Jésuites de la province supérieure du Rhin, puis 9 novices de Landsperg, plus tard encore 8 Pères d'Ensisheim cherchent un refuge à Porrentruy. En 1633, 50 Jésuites habitaient le collège; la plupart venaient d'Altkirch et de Fribourg en Brisgau.

(3) Par décision du 8 octobre 1631, le Conseil défend « aux villages infectés de peste de moudre en la ville, mais seulement au moulin de la Rouschattu. » (Archives de Porrentruy.)

escoliers, sauf ceux qui voudraient librement porter les armes et qui seraient propres. » (1) Il ne resta que quelques élèves qui continuèrent d'assister aux leçons qui n'avaient pas été interrompues.

L'année suivante (1633), le danger avait grandi. Les Suédois n'étaient plus loin : Cernay, Ferrette, Altkirch avaient été pris et saccagés. Porrentruy voyait, chaque jour, accourir par bande, des fuyards de ces lieux désolés. Bientôt même, les chefs de l'armée suédoise demandent la soumission de l'Evêché, menaçant d'y apporter le fer et le feu, s'il ne se rendait au plus tôt.

La terreur est à son comble : les élèves prennent de nouveau la fuite ; seuls avec quelques écoliers de la ville, les Jésuites continuent leurs leçons ordinaires.

Le prince se hâte d'envoyer au Rhingrave Othon Louis et au maréchal Horn, des députés des cantons catholiques : Ceux-ci intercèdent pour l'évêque de Bâle, le fidèle allié des Suisses ; les chefs de l'armée suédoise se laissent toucher ; ils donnent aux envoyés de l'Evêque les promesses les plus rassurantes. L'espérance renaît dans l'Evêché. « Le Seigneur, dit l'annaliste du collège, voulait conserver ce coin de l'Allemagne, pour servir de lieu de refuge. » Vain espoir !

L'année suivante (1634), le Rhingrave ravageait de nouveau l'Alsace ; le 11 mars, la ville de Belfort était prise ; l'armée suédoise touchait aux confins de l'Evêché, elle allait y entrer !

Le 20 mars, vers le soir, un trompette suédois paraît sous les murs de Porrentruy, invitant la ville à se rendre. Les portes sont closes : pas de réponse. Le lendemain, le bruit court qu'une troupe de cavaliers ennemis s'avance vers la cité. Panique générale ! les Jésuites fidèles à leur poste, tenaient encore classe : on accourt les prévenir du danger ; aussitôt, les élèves étrangers prennent la fuite avec quelques maîtres.

(1) Ibid. Registre des délibérations du conseil, 21 décembre 1632.

A peine avaient-ils quitté la ville, que l'ennemi apparaît au sommet de la montagne du château. On ferme les portes de la place, on sonne les cloches ; « aux armes, aux armes, » crie-t-on de toutes parts !... et les habitants de courir aux murailles, attendant de pied ferme l'ennemi qui s'approche.

A quelques pas de la ville, les rangs s'ouvrent : un parlementaire s'avance, faisant flotter un drapeau blanc, signe de paix : il parle. « Ouvrez vos portes à nos soldats, dit-il ; ils vous défendront contre les Impériaux qui vous menacent ; sous leur garde vous reposerez en paix, » Le péril était grand ; seule, la ville ne pouvait se défendre : il fallait gagner du temps et appeler du secours. La demande de l'envoyé est accueillie : la ville remercie la troupe suédoise de ses bonnes intentions. Les magistrats vont s'entendre sur les conditions auxquelles les portes seront ouvertes à ces généreux gardiens. En attendant, qu'ils campent dans les villages voisins ; bientôt réponse sera faite. (1)

Les Suédois se retirent, assurés du succès. Deux des quatre députés suisses qui se trouvaient alors à Porrentruy les accompagnent jusqu'à Chevenez, Courtedoux, etc., où ils prennent leurs quartiers.

Pendant ce temps, les deux autres envoyés suisses courent à Montbéliard et demandent au marquis de Bourbonne qui y résidait avec ses troupes, secours et assistance. Au nom des promesses faites naguères par le roi de France, au nom de la religion menacée dans l'Evêché de Bâle, ils le supplient d'expédier au plus vite un régiment français pour défendre la ville. (2) Le marquis promet le secours demandé.

(1) « Cum vulpe vulpinatum, » dit l'annaliste du collège.

(2) Déjà, l'année précédente, l'Evêque de Bâle, effrayé des ravages de l'armée suédoise dans les Etats voisins, avait réclamé la protection du roi de France. (Lettre de Delémont, 10 janvier 1633.) Aussitôt Louis XIII lui avait promis aide et sauvegarde, « très-aise, écrit-il au Prince d'Osteln, de vous faire paroître en toutes occasions ma bonne volonté en vostre endroit. » En même temps, il déclarait aux cantons catholiques « ses très-chers, grands amis, alliés et confédérés, » qu'il s'emploierait très volontiers cy après, lorsqu'il en sera besoin, à ce que les terres de l'Evesque de Basle ne soient point molestées par

Les Suédois, impatients de posséder la capitale de l'Evêché, insistent dès le lendemain, sur la prompte reddition de la ville. Nouvelles promesses des envoyés suisses : les conditions vont être débattues ; le lieutenant du Rhingrave est invité à dîner au château, pour traiter, plus à l'aise, de ce grave sujet. Plein d'espoir, cet officier se rend au rendez-vous, se croyant déjà maître de la place. On se met à table ; la confiance la plus grande règne de part et d'autre ; les vins sont bons, le repas des mieux ordonnés ; le lieutenant remet, après boire, les affaires sérieuses.

Tout-à-coup, le clairon retentit, le pont-levis s'abaisse avec fracas et livre passage à un escadron de cavalerie qui prend aussitôt position dans la cour de l'antique manoir. L'officier suédois s'inquiète ; il veut sortir, s'informer de ces bruits. La porte s'ouvre. Le colonel d'Espinans paraît, suivi des députés suisses. « Au nom du roi de France, allié de l'armée suédoise, ordre est donné au lieutenant de Leyen de quitter le château et la ville immédiatement, et les terres de l'Evêché dans les vingt-quatre heures. » L'officier furieux crie, hurle, tempête : « c'est une trahison : malheur aux traitres, malheur à la ville ! » — Bon gré, mal gré, il dût céder à la force et s'éloigner aussitôt.

Porrentruy se croyait sauvé. — Le lendemain, le bruit se répand tout-à-coup qu'une nouvelle armée, bien plus nombreuse que la première, s'avance à marche forcée. C'est le Rhingrave lui-même, avec toutes ses troupes, qui accourt venger l'insulte faite à son lieutenant et mettre la ville à feu et à sang.

les armées suédoises ;.... à quoi il est porté, tant à cause que ledit Evesque est l'allié des Suisses que par l'affection qu'il a à départir sa protection favorable aux ecclésiastiques. — Fontainebleau, 12 mai 1633. — Signé : Bouthillier. » (Aux archives de Porrentruy, liasse : *guerre des Suédois*.)

A la suite de ces assurances du roi de France, des négociations relatives à la sauvegarde de l'Evêché par la France avaient déjà eu lieu entre le marquis de Bourbonne et les cantons catholiques (16 mars 1634). Le secrétaire de Porrentruy, Ragachin, avait accompagné les députés suisses, et l'on avait reçu du général français les promesses de secours les plus rassurantes pour l'avenir. (Archives.)

La terreur est à son comble ! — Déjà, on aperçoit au loin les flammes qui dévorent les villages de Alle, Fontenais et Courtedoux !... Dans cette fâcheuse extrémité, les habitants de Porrentruy, n'attendent plus de secours que du ciel. Ils assiègent les églises : le magistrat renouvelle un vœu déjà fait à la Ste-Vierge, protectrice de la ville ; les Jésuites et les Annonciades, réfugiées à Porrentruy, en font autant. (1)

On veut cependant tenter un dernier effort. Un parent du lieutenant de Leyen, M. de Wessenberg a cherché un refuge dans la ville. Peut-être ses instances, jointes à celles des députés des VII cantons catholiques, obtiendront-elles au moins quelques sursis. Le lieutenant suédois est invité à l'Hôtel-de-ville : il s'y rend ; les députés suisses parlent de leur alliance étroite avec l'Evêque de Bâle ; le lieutenant d'Espinans réclame, au nom du roi de France qui a pris l'Evêché sous sa haute protection ; les magistrats implorent, les larmes aux yeux, la délivrance de la ville... Tous pressent, insistent, supplient ; Leyen résiste d'abord ; il a reçu une injure pour laquelle il demande réparation. Des offres avantageuses lui sont faites,... il se rend enfin et consent à retirer ses troupes de

(1) Ces religieuses venaient de Haguenau, dont les Suédois s'étaient emparés. Voici comment elles racontent dans leurs *Annales* l'arrivée du Rhingrave et la délivrance de la ville : « Dans l'an 1634, les Suédois vindrent devant cette ville pour l'assiéger et étoient résolu d'y mettre tout à feu et à sang, d'où vient que le R. Père Chavasse, Jésuite et prédicateur de la ville, ayant confessé lesdites religieuses la veille de l'Annonciation de Notre-Dame, leur dit qu'il fallait se disposer à mourir, tant le danger de la ville étoit évident, de quoy lesdites religieuses étant réduites dans la dernière appréhension, portèrent la statue de Notre-Dame qu'elles avoient apportée de leur monastère de Haguenau, dans une salle haute de la maison où elles demeuroient et de laquelle sallie on découvrait l'armée ennemie, dont les soldats s'étoient arrêtés dans la Hante-Fin, duquel côté lesdites religieuses ayant tourné ladite statue de Notre-Dame, se prosternèrent devant elle et luy firent un vœu pour la délivrance de la ville : après quoy et le lendemain matin on vit paroître, à la pointe du jour, une nuée fort basse en forme de manteau bleu et ce au-dessus de la place où est bastie la chapelle de Lorette, ce qui fut estimé comme une marque visible de la protection de la Sainte Vierge. Et par effet, le même jour de l'Annonciation, ladite armée quitta et se retira, et en actions de grâces de cette protection, on a baty ladite chapelle de Lorette. » (*Annales des Annonciades*, in-fol., p. 1.)

l'Evêché, moyennant 8,000 florins payés au Rhingrave, 1,000 thalers à son père Philippe et une somme égale, dont l'Evêché se reconnaissait solidaire, et qu'il s'engageait à payer avant Pâques. (1) C'était beaucoup pour le pays épuisé; c'était peu pour la ville menacée du pillage et de l'incendie. Grande fut la joie des habitants, et nul d'entre eux ne douta que la main protectrice de la mère de Dieu n'eût favorisé cette conclusion inespérée. (2)

Les Jésuites surtout se félicitaient de cet arrangement; plus que d'autres, ils étaient signalés à la vindicte des soldats. On les accusait de trahison. L'année précédente, un rendez-vous avait eu lieu dans le jardin du collège entre le commandant de Ferrette, Lachapelle et le commissaire impérial de Stotzingen. Le premier avait déserté le parti de l'empereur

(1) Aux archives de Porrentruy, sous la rubrique *contributions de la ville dans la guerre de 30 ans, 1^{re} section, n° 6*, nous trouvons d'amples détails sur les frais soutenus pendant cette malheureuse époque : « Pour l'année 1634, étant l'armée du Rheingrave arrivé dans la seigneurie de Pourrentruy et que l'on traita avec son lieutenant-colonel de Leyen pour ne point porter dommage au pays, fut donné à sa trompette. 45 liv. bal.

Le 8 avril, audit an 1634, payé audit M. de Leyen que lui fut accordé par MM. les députés des 7 cantons catholiques pour son départ hors de l'Evesché de Bâle 2000 »

Le 11 avril, au Rheingrave pour son départ hors de l'Evêché 2500 »

Pour 30 cavaliers envoyés de Montbéliard par le marquis de Bourbonne, du 22 mars au 13 juin 1634. 4998 »

(2) Nous trouvons également dans les *comptes de la ville* des détails curieux sur les frais de guerre de cette année (1634).

« Le 24 mars, les députés des cantons, ceux de Son Excellence de Bâle, par l'entremise de M. de Wessemberg, ayant accordé à M. de Leyen, lieutenant général du Rheingrave, pour ne bruler et porter de dommage davantage à cette seigneurie et Evesché de Basle, pour plusieurs démarches sur la maison de ville avec le commissaire du roy, M. de la Suze, ledit M. de Leyen, M. d'Espinans, lieutenant du marquis de Bourbonne; ont été 4 grandes tables; dépensé en dîners 85 liv. 16 s. 10 d.

Donné à la trompette du quartier-général du Rhingrave pour conduire les troupes hors de ladite seigneurie . . . 48 liv.

Payé pour le même accommodement pour 14 hischots d'avoine octroyés audit M. de Leyen et menés au quartier-général de Cheveney 126 liv.

Pour M. d'Espinans, lieutenant, envoyé dans cette ville pour faire déloger les troupes. — Dîners 24 liv. 8 s. 8 d.

pour passer au camp suédois. Un long entretien avait eu lieu entre ces deux personnages, à la suite duquel Lachapelle, déplorant sa faute, avait laissé là le service de l'armée suédoise et était retourné à l'Empereur.

Quoique complètement étrangers à cette entrevue, les Jésuites n'en furent pas moins accusés de cette défection, et comme tels, on les disait réservés aux plus cruels supplices.

A leur départ (25 mars), les Suédois, défilaient près du collège; les Jésuites, curieux d'assister à cette retraite, s'étaient placés sur les remparts où ils se croyaient bien cachés. Les soldats les aperçoivent cependant, et, joignant l'action aux menaces, font tomber sur les pauvres Pères une grêle de balles qui, heureusement, n'en atteignent aucun. Plus loin, ils rencontrent un prêtre de la ville, qui allait, dans un village voisin, donner à un mort la sépulture chrétienne. Ils s'en emparent, l'attachent à la queue d'un cheval, et après l'avoir traîné de la sorte jusqu'à Bâle, ils le tuent d'un coup de fusil.

Porrentruy se croyait délivré du plus cruel de ses ennemis. Chacun avait repris ses travaux. Confiants dans l'avenir, les Jésuites avaient rouvert leurs classes. Les élèves y étaient accourus, presque aussi nombreux qu'auparavant. Tout semblait promettre un avenir tranquille... Tout-à-coup, comme si un malheur devait toujours être suivi d'un autre malheur, la peste, aussi terrible que la guerre, se déclare et infecte aussitôt toute la partie voisine du collège. Les élèves fuient de nouveau, on barricade le haut de la ville, comme pour faire la part du fléau. Enfermés dans cette enceinte fatale, les Jésuites sont comme sequestrés du reste des habitants. Les dimanches et fêtes seulement, ils paraissent à l'église paroissiale; leur église est fermée.

La peste frappe deux des leurs : l'un, professeur de poésie; l'autre simple frère, renommé par ses connaissances en médecine et qui était venu de Fribourg pour soigner les pestiférés. Victime de son dévouement, il mourut à la peine.

La perte la plus sensible que fit encore le collège à cette époque fut celle du Père Balthasar Chavassius. Homme érudit,

estimé de tous, d'une prudence consommée, il accrut, par sa mort, la désolation qui accablait la ville éprouvée par le fléau. (19 septembre 1634) (1).

Enfin, après trois mois, la peste disparut; le calme sembla renaître dans la malheureuse cité; ce ne fut pas pour longtemps.

Déjà au mois de juin, le marquis de Bourbonne, soupçonnant l'Evêque de Bâle d'avoir des relations secrètes avec les Espagnols, avait envoyé à Porrentruy deux compagnies de ses troupes et autant à St-Ursanne (2). C'était pour la ville, déjà épuisée par les impôts de la guerre, une charge au-dessus de ses forces. Plaintes furent portées à l'Evêque. L'Evêque réclama au marquis; le marquis se retrancha derrière un ordre du roi. Aussitôt un chanoine du chapitre de Bâle, Thomas Henrici est député à Paris pour présenter au roi les griefs de son maître.

Louis XIII accueille avec une faveur marquée l'envoyé de Jean-Henri d'Ostein. Il lui déclare « qu'il a toujours eu une » singulière affection envers M^{sr} l'Evêque de Bâle, qu'il a » commandé au marquis de Bourbonne de mettre quelques » soldats en son Evêché pour le défendre contre les Suédois » et non pour le charger. » Après de longues stations dans les antichambres de Richelieu, du Père Joseph, du cardinal Bichi, de Bouthelier, le secrétaire, Thomas Henrici obtient enfin des lettres du roi pour l'Evêque de Bâle et le marquis de Bourbonne (13 juillet 1634). Il revient plein d'espoir; mais la missive royale ne contenait que quelques bonnes paroles pour

(1) Le P. Balthasar Chavassius était Savoyard; il arriva à Porrentruy en 1603. En 1608, il fut envoyé dans le Valais avec le P. Pontanus, pour défendre la religion. En 1620, il fit paraître un ouvrage intitulé : *De verâ perfectâ que prudentiâ seu de perfectâ virtutum usu*. Ingolstadt, 1620, 2 vol. in-12. — Docteur en théologie, professeur de philosophie pendant six ans, de théologie morale pendant 13 ans, il remplit, pendant 30 ans, avec le plus grand succès, l'office de prédicateur à l'église paroissiale de Porrentruy. Il mourut âgé de 74 ans; il était Jésuite depuis 52 ans.

(2) Ces compagnies de 400 hommes étaient commandées par les capitaines de Vignancourt, Lafontaine, Cadaniel et de Labarière. Du 13 juin, jour de leur arrivée jusqu'à la fin de cette année, la ville dépensa pour leur entretien 2800 liv. bâl.

l'Evêque, tandis qu'elle laissait au marquis de Bourbonne pleine liberté de faire comme bon lui semblerait. (1)

Le général français trouve ses troupes en bon gîte à Porrentruy. Bientôt même, cherchant des motifs pour prolonger cet état de choses, il se plaint que l'Evêque vend des blés à l'étranger, qu'il a laissé passer par la seigneurie de Porrentruy des troupes pour le duc Charles de Lorraine. Jean Henri réclame, par les députés suisses ; les envoyés des cantons sont fort mal accueillis à Montbéliard. » Outre cette compagnie, j'en enverrai encore » d'autres, dit le marquis furieux, et si les sujets leur font le » moindre déplaisir du monde, je les mettrai tout en feu et en » sang..... Nous savons mieux ce qu'il faut à l'Evesque de Basle » que lui-même... Il est encore assez brave homme, ajoute-t-il, » pour sa personne, mais ses conseillers sont tous des *schelmes* » lesquels lui perdront sa réputation et tout son pays... et le » Prince est méprisable en ce qu'il n'oste toute cette canaille. » L'Evesque de Basle est du tout décrédité auprès du Roy... » L'Evesché de Bâle avait la corde au cou, je la suis allé cou-

(1) Thomas Henrici a laissé par écrit une relation fort intéressante de son ambassade : elle se trouve aux archives de Porrentruy (*Politique, guerre de 30 ans, 3^e liasse, n^o 28*). — Parti le 22 juin 1634, il arrive à Paris le 29. Pendant 19 jours, il sollicite inutilement les lettres qu'il devait rapporter au marquis de Bourbonne. Le 21 juillet, grâce au capitaine suisse de Sonnenberg, il obtient enfin une audience du roi. Louis XIII le reçoit à Chantilly, écoute tout au long sa harangue et, après quelques bonnes paroles, le congédie. Le bon chanoine remarque avec orgueil que, tandis qu'il s'inclinait jusqu'à terre, le roi lui posa sur la tête le chapeau royal, ce qui, ajoute-t-il, était un grand signe de bienveillance de la part de Louis XIII. Le 3 août, l'envoyé épiscopal était de retour à Delémont. — Thomas Henrici était un homme très-distingué ; il fut, pendant les temps calamiteux de la guerre de 30 ans, le conseiller et l'appui des Evêques de Bâle ; docteur en théologie, protonotaire apostolique, archidiacre de la cathédrale de Bâle, prévôt de la collégiale de Saint-Martin à Colmar, vicaire général du diocèse, Thomas Henrici fut sacré évêque de Chrysopolis *in partibus*, au couvent de Muri, par le nonce de Lucerne, le 11 octobre 1648 : il remplaça comme suffragant du diocèse, Jean Bernard ab Angelloch, comme lui évêque de Chrysopolis. — En 1642, il publia à Lucerne un ouvrage théologique intitulé : *Catena publica hoc est moralis doctrina à continuis Scripturæ S. verbis libri quatuor*. 1 in-4^o. — Thomas Henrici mourut en 1660. Il portait dans ses armes trois abeilles, avec cette devise : *Ignavum fucos pecus à præsepibus arcent*.

« per ; dans deux mois, on verra les forces du Roy... » (1).

Effrayé de ces menaces, l'Evêque de Bâle écrit au roi pour se défendre, Soleure écrit de son côté. Le roi répond d'une manière évasive ; il croit aux méchants bruits répandus sur l'Evêque, et le marquis de Bourbonne reste toujours le maître, (2) et la Seigneurie de Porrentruy est obligée de lui fournir gratis 50 chevaux harnachés et équipés.

(1) Archives de Porrentruy. — *Relation d'une ultérieure négociation des 7 cantons catholiques suisses près du marquis de Bourbonne* (24 février 1635).

(2) Louis XIII écrit à l'Evêque de Bâle : « On lui a assuré qu'il est sorti « quantité de graines de ses terres pour ceux qu'il sait être ennemis de ses « alliés et n'estre pas fort affectionnés à cette couronne. » Il a pleine confiance au marquis, « lequel il ne peut croire avoir désiré de l'Evêque de Basle et de « ses sujets chose qui leur soit impossible. » Il lui demande seulement « de « réserver ses graines pour ses armées, moyennant payement qui sera exacte- « ment fait..... » (Archives de Porrentruy.)



CHAPITRE IV.

Collège fermé. — Garnison française à Porrentruy. — Sauvegarde du duc de Rohan. — Les Hongrois maîtres de la ville (14 avril 1635). — Irlandais, Croates, Ecossais. — Les Bourguignons s'emparent de Porrentruy. — L'armée française, forte de 20,000 hommes, commandée par le maréchal de la Force et le cardinal de Lavalette, fait le siège de la ville. — Journée du 12 juin 1635. — Reddition de la place, capitulation (13 juin). — Occupation de la ville par six compagnies. — Collège inquiété. — Départ de l'armée française (15 juin). — Deux compagnies de 70 hommes à Porrentruy.

1635.

Au milieu de ces mille tracasseries qui accompagnent toujours le séjour des troupes dans une petite ville, la tenue des classes était impossible. Aussi, les élèves étrangers, effrayés des ravages des Suédois dans l'Evêché et les pays environnants, avaient-ils déserté le collège. Plusieurs jésuites, inutiles désormais, l'avaient aussi quitté et étaient passés à d'autres maisons.

Tous les jours on s'attendait à voir la garnison française quitter la ville et, avec le calme renaissant, les classes se rouvrir. Vain espoir ! le collège devait rester fermé bien des années encore.

Evidemment, du côté des Français et du marquis de Bourbonne, il y avait mauvais vouloir. L'Evêché de Bâle offrait d'excellents quartiers d'hiver, de confortables campements ; du reste, il était fief d'empire ; la France, alliée aux Suédois,

était en guerre avec l'empereur ; c'étaient autant de motifs qui semblaient justifier l'occupation des Etats d'un prince de l'empire. La moindre occasion allait suffire pour amener les soldats français sur ce pays si bien placé au point de vue stratégique.

Pendant le carême (1635), le duc de Lorraine, ennemi des Suédois, envoie demander place à l'Evêque de Bâle pour quatre régiments de cavalerie. L'Evêque éconduit les envoyés du duc qui renonce à ce projet. Aussitôt, le bruit court à Montbéliard que l'armée lorraine envahit l'Evêché, placé sous la haute protection du roi de France. Le duc de Rohan, lieutenant-général des armées du roi, en est aussitôt informé. — Et le 20 mars, arrive à Porrentruy le marquis de St-André avec 250 cavaliers « pour mettre la ville en sûreté et lui conserver le repos dans lequel le roi l'a maintenue jusqu'à cette heure. »

Ainsi écrivait le marquis de Bourbonne ; en réalité, la ville dut payer 14,400 liv. bâl. pour l'entretien de cette *garde d'honneur*, plus quatre chevaux pour M. le marquis (900 liv. bâl.)

Epuisé de tant de dépenses, effrayé des menaces de plus lourdes charges encore, Porrentruy députa vers le duc de Rohan qui campait à Mulhouse, des représentants des cantons catholiques et un de ses magistrats, chargés d'exposer ses misères. Les envoyés font diligence. Arrivés à Cernay, ils rencontrent le duc. « Vous arrivez trop tard, s'écrie le général français, l'ordre est donné, la ville sera prise et pillée. On a vu des cavaliers passer le Rhin, se jeter dans le Pourrentrui ; de plus grandes forces doivent les suivre ; vous êtes des traîtres. Vous donnez accès aux ennemis du roi. Mais malheur, malheur à vous ! le marquis de la Force est en marche, et à votre retour vous n'apercevrez plus que les ruines fumantes de votre cité. » (1).

Effrayés de ces menaces, les députés intercèdent pour la ville ; ils montrent au duc une lettre de St-André, protestant du dévouement des bourgeois de Porrentruy pour les Français.

(1) Voir aux archives de Porrentruy la lettre du duc de Rohan, de Mulhouse, adressée aux cantons catholiques. (26 mars 1635.)

Ils rejettent avec horreur toute pensée de trahison. Le duc se calme ; il reconnaît qu'il a été trompé ; c'est le marquis de Bourbonne qui a tramé ce coup. Il se rend à leurs supplications, à leurs larmes. — « Hâtez-vous donc, courez sans perdre une minute ; voici un contre-ordre pour le marquis de la Force ; voici une lettre de sauvegarde pour l'Evêque de Bâle ; allez et puissiez vous arriver assez tôt pour sauver votre cité. » (1)

Les députés s'élancent sur leurs chevaux ; ils dévorent l'espace. Haletants, épuisés, ils arrivent enfin. Il était temps ; le marquis de la Force apparaissait au loin, avec ses troupes altérées du pillage qui leur était promis. Les députés courent au devant du général français, exhibent la lettre du duc de Rohan, son chef, et ne le quittent que, lorsque, forcé d'obéir à l'ordre du roi, il eut donné le signal de la retraite.

Deux fois dans le même mois (25 mars 1634-1635) la ville fut sauvée d'une destruction totale. Le duc, ayant signé la sauvegarde du pays, le 25 mars, jour de l'Annonciation de la S^{te}-Vierge, on rapporta encore, et à juste titre, à la puissante Mère de Dieu, la délivrance de la cité.

Dans cette lamentable époque, les événements se pressent avec tant de rapidité ; tant de personnages se meuvent et passent sur le même théâtre qu'il est très-difficile de coordonner les faits et d'assigner à chacun la place qui lui convient.

Nous venons de voir Porrentruy délivré d'une invasion fran-

(1) Voici cette lettre de sauvegarde : — « Le duc de Rohan, pair de France, lieutenant-général de l'armée du Roy.

» Ayant, pour certaines considérations, pris et mis en la protection et sauvegarde du Roy et la nostre, les terres dépendans de l'Evesché de Basle, Nous défendons très expressément à tous capitaines, chefs et conducteurs de gens de guerre, maréchaux des logis, et tous aultres qu'il appartiendra, de loger dans les dites terres sans nostre ordre, ou celui des maréchaux de camp, ni souffrir y estre logé, pris fourrage et emporté aucuns grains, bestiaux, fourrages, ni aultre chose quelconque, à peine aux contrevenans d'estre chastié selon la rigueur des ordonnances. .

» En temoin de quoy, nous avons signé les présentes, à icelles faict exposer le cachet de nos armes et contresigné par le commis de nostre secrétaire. Fait au camp de Mulhausen, le vingt-cinquième jour de mars mil six cent trente-cinq. — Ainsl signé par Monseigneur

(L. S.) Barrière. »

çaise. Voici maintenant d'autres ennemis, d'autres envahisseurs qui apparaissent de nouveau à ses portes.

Le 14 avril 1635, 2000 cavaliers hongrois, avant-garde de l'armée du duc de Lorraine, arrivent aux abords de la ville dont ils demandent la reddition immédiate au nom de l'empereur. Pille, le capitaine français, se retire avec ses 50 hommes au château. 50 Hongrois, avec leur chef, prennent leur quartier en ville. Le lendemain, le colonel du duc de Lorraine, Mercy, un de ses plus braves officiers, accourt avec 300 soldats. Il réclame de nouveau et de suite, au nom de l'empereur son maître, la remise du château entre ses mains. Pille essaie d'abord de résister. Avec ses 50 hommes, il bombarde la ville pendant plusieurs heures. De son côté, Mercy riposte en lançant des boulets du haut des tours de la place. Les forces étaient trop inégales ; sur les instances des députés suisses, les Français consentent à se retirer et abandonnent la ville aux Hongrois. Pille et sa petite garnison se retira avec les honneurs de la guerre, à Delle, puis à Montbéliard. Accusé de trahison, puis dégradé pour avoir mal défendu le château de Porrentruy, le capitaine français, après un mûr examen, fut renvoyé absous et les juges reconnurent qu'il avait fait bravement son devoir.

Après quelques jours de repos, les Hongrois quittent Porrentruy. Aussitôt arrivent pour les remplacer, des Allemands, puis des Irlandais, des Croates, des Ecossais, tous membres de l'armée impériale. « C'étaient, dit l'historien de cette lamentable époque, c'étaient comme les vagues de la mer poussant les vagues et se succédant sans relâche. » (1)

Et à chaque régiment nouveau, il fallait fournir pain, viande, vivres de toute espèce. La ville épuisée était sans ressources ; n'importe, comme cité impériale, elle devait venir en aide aux troupes de l'empereur, et donner vite et sans crier grâce, la part d'imposition qui lui était assignée.

Le 26 mai (1635) une rencontre eut lieu entre une partie de l'armée lorraine et les bataillons français, commandés par

(1) « Velut unda supervenit undam. » (SUDAN, *Rauracia vastata*, p. 121.)

Turenne, le cardinal Lavallette, le marquis de la Force. Les allemands essayèrent une défaite complète ; on compta 572 morts sur place et plus de 500 prisonniers. Le duc Charles de Lorraine apprit cette défaite à Belfort.

Aussitôt il envoie Laverne (1), un de ses officiers, avec un régiment à Porrentruy, voulant au moins se conserver cette place qu'il sait convoitée par les Français depuis longtemps. Ce régiment, composé uniquement de Bourguignons, s'empare aussitôt de la ville.

Laverne ne perd pas de temps. Résolu à soutenir un siège, si l'ennemi se présente, il prend de suite les mesures les plus sévères pour maintenir l'ordre et assurer la défense de la ville. Il fait le dénombrement des bourgeois, expulse les étrangers sans ressource, visite les greniers et les caves, ainsi que les munitions de guerre, ordonne de faire provision de bois, de plomb pour balles, de salpêtre. « En cas d'alarme, chaque bourgeois mettra une lanterne avec une chandelle à sa fenêtre, Il devra y avoir des fallots sur les murailles, etc. » (2)

Ces précautions n'étaient pas inutiles. A peine si les ordres du colonel avaient pu être exécutés, que déjà l'armée française faisait irruption sur le territoire de l'Evêché. Le 3 juin, 6000 Suédois, sous la conduite d'un certain Friquier, paraissent aux abords de la ville. Aussitôt ils députent vers le colonel Laverne un messager qui demande la reddition immédiate de la place, promettant les meilleurs traitements aux habitants ; s'ils résistent, l'incendie et la mort. « La ville est à l'empereur, répond Laverne, sans se déconcerter, je la conserverai à l'empereur ; et si vous employez la force, nous répondrons par la force. »

Etonnés de cette réponse à laquelle ils étaient loin de s'attendre, les Suédois dressent leur camp au pied du village de Courtedoux, occupent toutes les collines voisines et ençoignent

(1) *Revue d'Alsace*, 1854, p. 418. Les Suédois dans le Sundgau. Louis Laverne était maître de camp et colonel, chevalier du conseil de guerre de Sa Majesté impériale.

(2) Articles représentés au conseil par Laverne. 30 mai 1635. (Archives de Porrentruy.)

la ville de toutes parts. Leurs chevaux, lancés au milieu des champs, ravagent toute la moisson prête à mûrir.

Pendant ce temps, dit l'annaliste du collège, que nous suivons pas à pas, nous entendions les coups de canon qui battaient en brèche le château de Montjoie. C'était le maréchal de la Force qui s'emparait, en passant, de ce donjon. Aussitôt le siège fait, toute l'armée, forte d'au moins 20,000 hommes, arrive aux portes de Porrentruy (1^{er} juin). La ville, sommée une seconde fois de se rendre, persiste dans son refus ; les Français se préparent à l'attaque.

Laverne ne comptait que 820 hommes de garnison, et quelques bourgeois armés ; cependant la ville était ceinte d'un bon fossé, défendue par une forte muraille, par un large étang du côté de l'est, par des tours et des redoutes qui pouvaient offrir une résistance prolongée. Tout autour de la place, il avait fait abattre les murs, les arbres, les maisonnettes de jardins ; seule l'église St-Germain était restée debout. De plus, il comptait sur un renfort de troupes que le duc de Lorraine, à la nouvelle de sa position, ne pouvait manquer de lui envoyer : c'en était assez pour décider le colonel bourguignon à une courageuse résistance.

Le 9 juin, pendant la nuit, les assiégeants, croyant le mur du collège le plus faible, conduisent de ce côté une batterie de 4 canons. A 4 heures du matin, ils commencent l'attaque.(1) Le

(1) « Le 10 juin 1635, un dimanche matin, furent dressées 4 pièces de canon derrière la muraille aux arquebusiers, qui battaient contre la grosse tour et le collège, et tirèrent jusqu'au soir 114 coups de canon ; une de leurs pièces se fendit. La pesanteur des balles était de 16 livres et les autres de 7 livres 1/2. » (Remarques de Jean Cuenin, vœble sur la maison de ville de Porrentruy. Il était né le 17 mai 1591 ; en 1645, il était maître d'école à Røderstorf, en 1646 à Bartenheim. Les remarques qu'il a faites sur la guerre de 30 ans comprennent les principaux événements accomplis sous nos yeux depuis 1635 jusqu'en 1655. Il en existe plusieurs copies. Comme témoin oculaire, Jean Cuenin mérite d'être cité.)

« En 1767, au mois de mars, lorsqu'on raccommodait le mur derrière les Jésuites, j'ai vu tirer une huitaine de boulets qui étaient à 2 pieds dans ce mur. Il y en avait de 10, de 16, de 20 livres. » (P. VOISARD, *Abrégé de l'histoire des Evêques de Bâle*, p. 427.

mur du collège résiste aux efforts des assaillants. La tour du séminaire, par sa masse imposante, oppose un rempart infranchissable. Toute la journée, les assiégeants essaient en vain de faire une brèche : quelques dégâts dans le toit du collège et de l'église, quelques éclats de pierre détachés par la mitraille, c'est tout ce qu'ils obtiennent. Découragés de ce peu de succès, ils vont chercher à Montbéliard deux pièces de canons de 40 livres et transportent leurs batteries du champ de mars au sud-est de la ville près de la Schliffe.

Les habitants, voyant trainer sous leurs yeux ces énormes pièces de siège, croyaient d'abord que l'ennemi, pour les épouvanter, avait amené des troncs d'arbres en guise de canons. Grande fut leur surprise, lorsqu'ils virent jouer ces terribles machines.

Le 11 juin, au soir, 4 coups de canon annoncent pour le lendemain une attaque définitive. Le 12, à la pointe du jour, le canon commence à battre en brèche la muraille Est de la ville. Les assiégés ripostent de leur mieux, avec leurs arquebuses et leurs petits canons. A 10 heures, les boulets n'avaient encore fait qu'un trou à peine « gros comme un boisseau. » (1) Cependant, les murs, ébranlés par ces chocs multipliés, commencent à menacer ruine ; déjà les pierres se détachent et tombent une à une. En vain, les assiégés, pleins de courage, essaient de réparer la brèche ; ils entassent pierres, bois, fumier ; les murailles se lézardent et vont s'écrouler. Que faire ? — On tient bien en réserve des machines remplies de poix et de bitume pour lancer sur l'ennemi, s'il essaie de monter à l'assaut. Mais qu'est-ce que cela contre 20,000 hommes ? Laverne n'a plus autour de lui que 700 combattants ; les munitions de guerre sont épuisées ; un énorme pan de mur vient de s'écrouler dans le fossé ; les Suédois appréhendent leurs échelles et vont donner l'assaut. (2)

(1) « Ad magnitudinem modii, murum perforarunt. » (*Rauracia vastata.*)

(2) « Le 12, ils tirèrent de ce lieu 155 coups ; ils brisèrent les murailles du haut de la ville derrière la maison du vieux curé. » (Remarques de J. Cuenin.)
— La charpente de l'église du collège porte encore les traces des ravages des

« Il faut capituler sans retard, » s'écrient les habitants alarmés. Laverne rassemble son conseil, composé de 15 capitaines. Après mûre délibération, tous à l'unanimité votent la reddition immédiate de la place, moyennant une capitulation honorable. Aussitôt Laverne fait sonner la chamade, le feu cesse de part et d'autre.

Introduit auprès du maréchal de la Force, Laverne demande une trêve jusqu'au lendemain. « Depuis treize jours, dit-il, j'attends un secours de Lorraine ; si demain à 2 heures de l'après-midi il n'est pas arrivé, je vous remettrai la ville et le château et je me retirerai avec armes et bagages. »

La condition est acceptée ; la journée se passe ; le renfort attendu n'arrive pas. Aussitôt Laverne et le conseiller-docteur Bassand vont trouver à Fontenais le maréchal qui y tenait son quartier général avec le cardinal de Lavalette. Les envoyés proposent au nom de la ville les conditions auxquelles elle consent à se rendre. Le maréchal, qui ne savait plus où trouver des vivres pour ses nombreux bataillons, accepte et ratifie aussitôt les 13 articles proposés. Il promet la conservation de la religion catholique ; les bourgeois auront les mêmes franchises qu'auparavant. Il n'y aura dans la ville d'autre garnison que deux compagnies d'infanterie française ; il n'y entrera aucune troupe suédoise ou étrangère. Les prisonniers seront relâchés sans rançon de part et d'autre. Le collège, les Ursulines, le curé, les confrères de St-Michel, et tout le clergé sont compris dans cette composition. Garantis contre l'incendie, le pillage et les mauvais traitements, les bourgeois ne seront obligés de porter leurs armes contre qui que ce soit, etc. La capitulation signée, à 3 heures après-midi, Laverne quitta la place avec sa troupe, drapeaux déployés et méches allumées et prit la route de Saint-Hippolyte (1).

boulets : on a figuré à l'extérieur en bas-relief les boulets qui avaient endommagé l'angle sud-est de l'église ; on en compte 12. (*Abeille du Jura*, t. II, p. 246.)

(1) L'acte qui comprend « les articles de la ville de Pourrentruy pour traiter avec M^{re} le maréchal de la Force, général d'une armée pour S. M. T. C., » est

Aussitôt le marquis de la Force, fils du maréchal commandant l'armée française, entre dans la ville avec 6 compagnies. Deux d'entre elles vont loger au château, les autres se partagent les maisons des bourgeois. Harassés de fatigue, presque mourant de faim, ces nouveaux hôtes, que la victoire rendait plus exigeants, eurent bientôt mis au pillage les provisions restant dans la ville. Le collège, surtout, que l'on disait richement approvisionné, devait exciter leurs convoitises. Le maréchal avait bien préposé à sa garde un de ses officiers ; mais qu'était ce faible renfort contre une foule affamée ?

Les portes de la maison sont closes, défense est faite de forcer la barrière. Ventre affamé n'a point d'oreilles ! — Les murs sont franchis, escaladés, la porte enfoncée et les jésuites, qui se croyaient en sûreté sous la sauvegarde du maréchal, se trouvent tout-à-coup en présence d'une soldatesque insolente, hurlant, vociférant, criant famine. Force était de céder ; le pain, le vin, tout est mis à sac.

Au milieu de ce tumulte arrivent les officiers d'artillerie. Ils exhibent un ordre, scellé du sceau royal de France. « Remettez-nous, disent-ils aux Pères, le métal qui se trouve dans cette maison ; c'est un droit qui nous appartient, lorsque, dans un siège, nous avons employé des canons de gros calibre. » Les jésuites étonnés ne savent quel parti prendre. « Hâtez-vous, s'écrient les artilleurs, sinon nous fouillons la maison dans tous ses recoins. »

Le Père recteur demande quelques instants de réflexion ; il fait servir aux soldats le meilleur vin de la cave. Aussitôt qu'il les voit attablés, il se retire et dépêche au plus vite deux Pères qui courent à Fontenais raconter au cardinal Lavalette l'embaras où se trouve le collège. Le cardinal donne immédiatement l'ordre de quitter la maison et députe un de ses capitaines pour le faire exécuter.

conservé en original aux archives de la ville. A la suite des 13 articles, le maréchal a ajouté de sa main 14 lignes, où il développe ses intentions bienveillantes à l'égard de Porreutry.

« Fait au camp, le 13 de juin 1635,

CAUMONT LA FORCE. »

A peine ces hôtes incommodes avaient-ils quitté la place, que de nouveaux visiteurs se présentent. Ils sont munis de plumes, d'encre, de papier. Ils demandent note exacte de toutes les provisions de la maison ; ils veulent visiter le collège dans toutes ses parties pour s'assurer s'il n'y a pas d'armes cachées. Que faire contre ces inquisiteurs patentés ? Le Père recteur résiste d'abord ; on le presse ; enfin, à bout de ressources, il se souvient de St-Paul appelant des Juifs à l'Empereur, et s'écrie : « J'en appelle au roi de France, il sera mon juge entre vous et moi. » A ce nom redouté, les ennemis n'osent poursuivre leurs recherches et aussitôt se retirent.

Trois jours après (15 juin), l'armée française qui trouvait difficilement des vivres dans le pays, prenait la route de Lorraine, ne laissant à Porrentruy que deux compagnies, de 70 hommes, commandés par les capitaines de Vignancourt et Cadaniel.



CHAPITRE V.

Nouvelle garnison à Porrentruy. — Occupation militaire du collège. — Les chandelles du Père recteur. — La peste à Porrentruy. — Dévouement du P. Thomas. — Dénonciations contre les Jésuites. — Ils sont expulsés. — Le P. Morel à Paris. — Richelieu le met aux arrêts. — Des Jésuites français envoyés à Porrentruy. — Indigence des Pères. — Impôts excessifs. — Cherté des vivres. — Les Jésuites quittent le collège (1638). — Supplique du magistrat de Porrentruy à Louis XIII. — Retour des Jésuites. — Réouverture des classes (1639).

1635—1639.

Chaque fois que le calme se rétablissait, les Jésuites songeaient à rouvrir leur collège; toujours de nouveaux obstacles survenaient et rendaient leurs projets impossibles.

L'armée française était partie; seule, une légère garnison occupait la ville; la paix semblait prête à naître pour la malheureuse cité. Le comte de la Suze qui avait succédé à Montbéliard au marquis de Bourbonne était venu à Porrentruy, donnant à tous les plus belles assurances (14 juin); — à peine avait-il quitté la ville, qu'il fallait en ouvrir les portes à de nouveaux hôtes, plus affamés que les premiers. C'était un corps de recrues (infanterie et cavalerie) composé d'hommes de toutes nations, commandé par le colonel Forbes, le lieutenant-colonel Hébron et le chevalier de Brison. Forbes et Hébron étaient calvinistes et écossais; Brison était savoyard et avait déserté le service de l'empereur.

La ville essaya d'abord d'expulser ces hôtes incommodes;

on reclama auprès du comte de la Suze. Le comte répondit que « il était nécessaire de faire subsister les troupes du Roy en ces quartiers. Votre ville et votre pays étant conquis, vous devez juger que nous ne pouvons pas vous traiter si doucement que ceux qui se contentent de demeurer sous la protection du Roy... Vous vous disposerez donc à recevoir les ordres que je vous enverrai..... pour faire subsister les troupes de S. M... » Afin de prendre cette médecine avec le moins d'amertume que faire se pourra, le comte mande auprès de lui le docteur Bossard pour s'entendre sur cet objet.

Au ton de cette lettre, les bourgeois comprirent qu'ils étaient regardés et qu'ils seraient traités comme *peuple conquis*. Les principaux d'entre eux quittèrent aussitôt la ville et cherchèrent refuge ailleurs. Les autres durent se résigner à souffrir, pendant dix-sept semaines, les exactions, les vols, les insultes d'une soldatesque impie, commandée par des chefs pour qui le vol, l'assassinat et le sacrilège n'étaient qu'un jeu. Les historiens de cette guerre s'accordent à dire que cette garnison fit plus souffrir Porrentruy que les trois grandes armées allemande, française et suédoise qui l'avaient occupé. (1)

Pour ne parler que du collège, il se vit tout d'abord en but à des vexations journalières. Un jour les soldats s'attrouppent devant la maison Verger, appartenant aux jésuites, en brisent la porte et la mettent au pillage. De là ils se portent au collège, en forcent l'entrée, s'emparent de 48 sacs de blé, réclament à grands cris le vin qu'on leur abandonne, et ne se retirent qu'après avoir laissé dans la maison une garde qui prend aussitôt son logement au-dessus de l'église et ne cesse de troubler les paisibles habitants du collège.

Pour surcroît de misère, la garnison d'Ulm, chassée de cette ville, après la reddition de la place, se réfugie à Porrentruy et y vit de vol et de rapine. Chaque jour c'étaient de nouveaux méfaits, de nouvelles exactions. L'insolence de ces sol-

(1) P. VOISARD, *Histoire, etc.* — SUDAN, *Rauracia vastata*. — *Annales collegii Bruntrutii*.

dati indisciplinés alla bientôt si loin, que les Français eux-mêmes, casernés au château, prirent le parti de les expulser de la ville.

La veille de leur départ, le P. Recteur apprend qu'ils ont formé le projet de piller le collège et qu'ils attendent les ombres de la nuit pour exécuter leur dessein. Que faire ? réclamer du secours ? impossible ; déjà on entend les cris de la troupe furieuse qui approche. Vite, à chaque fenêtre du collège, le P. Recteur fait placer des chandelles allumées ; lui-même, avec les Jésuites restants, court d'une chambre à l'autre. La maison paraît occupée par de nombreux défenseurs. L'ennemi arrive, s'arrête étonné ; il essaie d'abord d'enfoncer la première porte, mais effrayé des lumières, du bruit, de l'agitation qu'il semble remarquer au collège, il croit à une embuscade et prend aussitôt la fuite, en poussant des hurlements de rage.

Ces pillards disparus, ce fut la peste qui fit son entrée dans la ville, déjà si cruellement éprouvée. Aussitôt la plus grande partie des habitants prend la fuite ; de tous les membres du conseil, un seul, Henri Monteny, reste fidèle à son poste. Les Jésuites, dans ces tristes circonstances, se dévouèrent au salut de leurs frères. Un d'entre eux, le P. Pierre Thomas, parcourut, pendant toute la durée du fléau, avec un zèle infatigable, toutes les maisons infectées. A chaque heure du jour et de la nuit, on le rencontrait courant à ses malades, tantôt accompagné de Georges Ohen ou de Jean Hoffel, Jésuites comme lui. Le fléau frappait tous les jours de nouvelles victimes ; il n'osa cependant s'attaquer à ce héros de la charité ; le P. Thomas vit trois de ses confrères succomber à la contagion ; pour lui, il poursuivit jusqu'au bout son généreux apostolat.

Tant de dévouement ne put sauver les Jésuites de leur ruine. Depuis longtemps les chefs de la garnison française convoitaient les provisions dont on disait le collège abondamment pourvu. Les religieux étaient autant de bouches inutiles ; on n'atten-

dait qu'un prétexte pour les expulser de la ville. Le hasard servit à souhait les ennemis des Jésuites.

Après quatre mois de séjour à Porrentruy, Forbes et Hébron quittèrent le pays, emportant avec eux les malédictions des habitants ruinés. (1) (3 octobre 1635.) Il ne resta à Porrentruy que les deux régiments de M. de Vignancourt. Une si faible garnison attira aussitôt les impériaux qui cherchaient des quartiers d'hiver et qui croyaient pouvoir, sans coup férir, s'emparer d'une ville si mal gardée. Le général Colorédo, avec deux légions, tenta pendant une nuit obscure, d'escalader les murailles de la place; mais les échelles étaient trop courtes, les remparts, bien réparés depuis le siège, n'offraient aucune brèche par où pénétrer dans la ville; force leur fut de renoncer à leur entreprise et de chercher refuge dans la vallée de Delémont.

L'arrivée de ces nouveaux ennemis fut le prétexte de mille vexations qu'on fit aussitôt souffrir aux Jésuites. On les accusait de connivence avec les Impériaux.— Un jour, on aperçoit, rôdant autour de la ville, un lieutenant de l'armée impériale: on le prend pour un espion; on le tue d'un coup de fusil. Aussitôt le bruit court qu'il venait traiter avec les Jésuites de la reddition de la place. On va même jusqu'à dire, que les Révérends Pères sont en correspondance avec l'ennemi et qu'on a intercepté plusieurs lettres très compromettantes. Bien plus, deux d'entre eux ont dû escalader les murailles et passer à l'ennemi. — Aussitôt on court au collège; il est nuit close. Le Père Recteur paraît: « où sont les Jésuites habitant cette maison? » demande l'officier français. — « Dans leurs cellules; la plupart sont couchés. » — « Qu'ils paraissent au plus

(1) « Et il (Forbes) fit grand dégât dans la ville, emmenant l'étain, les nappes, serviettes, gobelets et couteaux ferrés d'argent, cuillers et fourchettes et autres meubles qu'on lui avait prêtés de la maison de ville pour faire un banquet..... Mauvais larrons, qui firent, avec leurs troupes, plus de mal aux bourgeois et habitants de la ville, avec Forbes, que jamais garnisons ne firent en ladite ville, et sortirent l'un après l'autre, avec grande somme d'argent qu'il fallut leur donner. Le régiment Forbes était logé au bourg, et dans la Grand'-Rue et celle de l'Eglise. » (Remarques de Cuenin.)

vite ! » — Et forcé est aux Jésuites de passer , les uns après les autres, devant l'inquisiteur qui constate, d'après une liste, dressée sur le rapport des élèves, que tous les Pères sont à la maison et que l'escalade tant reprochée n'a pas eu lieu.

Jusqu'alors, les Jésuites avaient su déjouer toutes les ruses de leurs ennemis ; à la fin, cependant, ils succombèrent sous la délation la plus noire et la plus mensongère. — On avait arrêté un certain espion lorrain, de nom de Guillaume Renalt de Malemort. On l'enferme au château et on lui promet délivrance pleine et entière, s'il veut charger les Jésuites et les accuser de rapports secrets avec les Impériaux. Malemort consent à ce honteux marché. Il déclare donc devant temoins que le duc Charles de Lorraine, l'Evêque de Bâle et le général Colorédo ont conspiré ensemble contre la ville de Porrentruy. Quant à lui, il a été envoyé par le duc Charles, avec le cachet de l'Evêque d'Ostein, qu'il devait remettre aux Jésuites, en signe de sa mission. Les Jésuites, de leur côté, devaient lui dévoiler leurs projets. Il savait, pour l'avoir entendu dire au duc Charles, que le général Colorédo avait reçu une lettre des Jésuites de Porrentruy qui l'invitaient à venir tenter l'assaut de la ville et qui promettaient de faire une brèche au mur du collège pour faire entrer les soldats.

C'était plus qu'il n'en fallait pour perdre les Pères. Cependant, on cherche, pour plus de sûreté, à les prendre en flagrant délit de trahison. Un Jésuite est mandé au château pour confesser le prisonnier. Malemort, à qui son rôle avait été dressé d'avance, se plaint au Père des Français qui lui font subir d'indignes traitements ; il lui parle du duc Charles, lui demande son concours pour la prise de la ville projetée par ce seigneur. Le Père se tait ; la confession achevée, il se hâte de retourner au collège. Aussitôt les Français crient à la trahison ; le Jésuite a entendu les projets du duc Charles ; il n'en a rien dit au chef de la garnison française. On écrit au comte de la Suze que les Jésuites trahissent la couronne de France. Le comte donne immédiatement l'ordre de les ex-

pulser de la ville et de transporter au château toutes leurs provisions.

C'était le 7 Janvier (1636) ; le froid était des plus vifs. Vers une heure de l'après midi, Vignancourt et Cadaniel, à la tête de quelques soldats, pénétrèrent dans le collège. On mande les Jésuites. Les treize Pères paraissent. Tout autour de la salle, ils aperçoivent les fusils des soldats, braqués contre eux. Le capitaine lit la sentence : « Au nom du comte de la Suze, ordre est donné aux R. Pères Jésuites, habitant le collège de Porrentruy, de quitter immédiatement la ville. »

A ces mots, le P. Recteur se récrie : « Pourquoi nous chasse-t-on ? quel mal avons-nous fait ? » — « Ainsi le veut le comte, répond de Vignancourt. » — « Mais au moins, qu'il nous soit permis de laisser deux Pères pour garder la maison. » — « L'ordre est formel et n'excepte personne, reprend l'officier. » — « Un frère, un domestique ! » — « Personne..., cependant vous pouvez choisir deux prêtres de la ville qui auront les clefs et la garde du collège. » — « Mais, ajoute le Père Morel, à bout de forces, laissez nous au moins attendre à demain ; le froid est vif, la nuit est proche ! comment sans préparatifs, entreprendre un pareil voyage ? » — « L'ordre est formel, vous partirez de suite et nous ne quitterons le collège qu'après vous. »

Que faire contre la force ? Le Père Recteur proteste encore une fois contre la violence ; il proteste devant tous de son innocence, de celle de tous ses frères. Il demande acte de sa protestation ; puis, au milieu des larmes des habitants rassemblés à la hâte et qui se pressaient sur leurs pas, les Jésuites quittent la ville, laissant le collège livré au pillage et à l'abandon.

Dans tout le voisinage, St-Ursanne seul, occupé alors par le général Colorédo, pouvait offrir un asile aux fugitifs. Partout ailleurs, les Français, maîtres du pays, les auraient repoussés. Une seule route conduisait à la petite cité. Gravissant la montagne par une pente rude et difficile, elle descendait ensuite presque à pic, par des replis tortueux, jusqu'aux bords du Doubs qui arrose St-Ursanne. A cette saison

de l'année, le chemin couvert de neige, était comme impraticable. N'importe, pressés par la nuit qui s'approche, les Jésuites entreprennent la pénible ascension; ils se traînent plutôt qu'ils ne marchent; la neige, amoncelée autour d'eux, embarrasse leurs pas. Arrivés au sommet, ils ne marchaient plus qu'à tâton; le nuit les avait surpris en route et les enveloppait de ses ombres. Ce ne fut qu'après plusieurs chutes, arrêtés à chaque pas par les embarras de la route, emportés quelquefois par la pente glissante de la montagne, que les pauvres pèlerins arrivèrent enfin aux portes de la ville. Pour comble de malheur, elles étaient déjà closes et ne pouvaient plus s'ouvrir pour personne. Force fut à nos voyageurs de demander l'hospitalité à une maison du faubourg et d'y chercher refuge jusqu'au lendemain.

Dès le matin, les Pères se séparèrent et se dirigèrent vers d'autres collèges de la Compagnie. Seul le P. Morel avec deux frères qui n'avaient pas la force d'aller plus loin resta dans une ferme de la montagne, appartenant au collège. De là il suivait les événements et se tenait prêt à agir suivant les circonstances.

L'expulsion des Jésuites de Porrentruy causa une grande rumeur dans tout le pays et particulièrement en Suisse. L'ambassadeur de France à Soleure s'en plaignit au comte de la Suze: « Prenez garde, écrivait-il, on parle de cette affaire en mauvaise part; les Jésuites ne resteront pas en repos; vous pourriez en souffrir plus tard. » — Effrayé, le comte de la Suze ordonna une enquête immédiate. Malemort, le dénonciateur des Jésuites, est cité devant un notaire de la ville et deux témoins, on lui défère le serment sur la vérité de ses dénonciations. Malemort intimidé se rétracte et avoue, par devant notaire qui en prend acte, la fausseté de ses accusations. Cadaniel, le capitaine, se fâche et menace le prisonnier de la roue et du dernier supplice, s'il ne persiste dans ses premières assertions. Malemort revient sur sa rétractation et charge de nouveau les Jésuites. Acte est dressé de ces paroles, puis envoyé

au comte de la Suze qui de suite l'expédie à Paris au cardinal de Richelieu.

En même temps le bruit se répand à Porrentruy que les Jésuites ont été chassés justement, qu'ils méditaient la ruine de la ville, qu'ils trahissaient les Français, etc. Le P. Morel, de la montagne où il était, apprend ces propos calomnieux. Aussitôt, il court à Besançon demander à ses confrères de cette ville ce qu'il avait à faire. On l'engage pour le bien de la Société à aller lui-même trouver le roi à Paris et à lui exposer toute l'affaire.

Muni de lettres de recommandation du provincial, le P. Morel se met en route et arrive à Paris pendant le carême. Le cardinal-ministre était inabordable : heureusement le secrétaire du roi, M. de Noyer se charge de présenter à Richelieu la supplique du pauvre Jésuite. Restitution du collège et de ses biens, voilà ce que demandait le P. Morel. — « Les Jésuites nous trahissent, s'écrie le cardinal, après la lecture de la lettre ; voici une dénonciation en forme qui me vient de Montbéliard ; ils n'ont que ce qu'ils méritent... Quant au Père Recteur de Porrentruy, qu'il reste aux arrêts jusqu'à plus ample informé, dans la maison professe de la rue Saint-Antoine. Nous verrons plus tard. »

C'était jouer de malheur. Le Père Morel dut garder les arrêts, en attendant une décision plus favorable. Cependant, ne voulant pas rester sous le poids d'une accusation aussi odieuse, il se hâta d'écrire un mémoire justificatif qu'il envoya de suite au cardinal. — Richelieu le lut ; les raisons apportées pour la défense étaient fortes ; le Père Morel consentait à mourir si on pouvait le convaincre de mensonge. C'en fut assez pour le cardinal-ministre ; de suite il remit la conclusion de l'affaire à son secrétaire et au provincial de France, le Père Etienne Binet, leur donnant plein pouvoir pour arranger les choses.

Le parti le plus prudent qu'on crut devoir prendre, ce fut d'envoyer à Porrentruy des Jésuites français, sujets de Louis XIII ; c'était, semblait-il, le seul moyen de fermer la bouche aux calomniateurs. Le Père Morel essaya bien quelques obser-

vations ; elles ne furent pas accueillies ; il s'en remit donc en tout à la décision du Père général et reprit aussitôt le chemin de Porrentruy. Prévoyant l'approbation du provincial de Lyon, il emmenait avec lui le Père Pierre Bienassis et le Père Désiré Poiche, tous deux français.

Arrivé à Montbéliard, il remit au comte de la Suze une lettre de Louis XIII qui lui recommandait les Jésuites qu'il envoyait à Porrentruy. Le roi lui ordonnait en même temps de veiller à ce que tout fut restitué au collège et de remettre l'établissement en son état primitif. La missive était formelle ; le comte reçut de son mieux les Jésuites, les fit conduire à Porrentruy avec toutes sortes d'égards, et permit même au Père Morel d'y rester quelque temps pour réclamer et reconnaître ce qui appartenait au collège.

A Porrentruy, ce fut une fête, une jubilation générale lorsqu'on apprit le retour des Jésuites. On se porta à leur rencontre, on les escorta jusqu'au collège : c'étaient comme des libérateurs qui entraient dans la ville. Depuis leur départ, la paroisse abandonnée n'avait plus entendu ni sermons, ni catéchismes ; les sacrements n'étaient plus fréquentés ; la désolation était générale.

A peine arrivé, le Père Morel s'occupa de suite à faire rentrer les objets enlevés au collège ; mais, hélas ! les soldats avaient volé beaucoup de choses qu'il ne voulaient rendre à aucun prix ; le blé était aussi de bonne prise et il n'était pas question de restitution à ce sujet. Pendant que notre Père poursuit cette pénible besogne, il apprend tout-à-coup que Malemort, à qui l'on avait à dessein laissé prendre la fuite, était à St-Ursanne. Aussitôt le Père Morel laisse là ses affaires et court après le fugitif, espérant lui arracher la rétractation de ses calomnies contre les Jésuites. St-Ursanne était alors occupé par un bataillon d'Impériaux. Le capitaine, qui était Lorrain, arrête le père Morel, comme suspect, et l'envoie à Delémont au vice-colonel Mora. Pendant trois semaines, notre malheureux prisonnier dut rester aux arrêts, comme venant d'une terre ennemie, et ce ne fut que sous le vice-colonel Pa-

radeiser qu'il put recouvrer sa liberté. Le Prince d'Ostein, qu'il vit à Dornach, l'engagea à ne plus retourner à Porrentruy, où il pouvait courir de grands dangers ; il se retira donc à Fribourg en Suisse, où il était né.

Pendant ce temps, les deux Jésuites français, auxquels avait été adjoint le Père Etienne Parisot, comme supérieur, se trouvaient dans un cruel embarras. Ne connaissant rien aux affaires du collège, ils ne pouvaient pas même se procurer le strict nécessaire. Force leur fut de demander au comte de la Suze le frère Antoine Tuller qui avait longtemps habité la maison et qui seul pouvait pourvoir à ses besoins. Le frère fut accordé, et du matin au soir, il était en campagne, occupé à faire rentrer quelques fonds dus au collège. Mais la misère était si grande partout, que presque toujours ses courses étaient infructueuses ; il revenait les mains vides.

En ville, il n'avait guère plus de succès. Continuellement surchargés de troupes qu'il fallait héberger et nourrir, les malheureux habitants souffraient eux-mêmes de la faim. Ce n'était pas seulement la garnison ordinaire qu'il fallait pourvoir de vivres ; tantôt arrivait un régiment de cavalerie commandé par le capitaine Bron (1636) qui séjournait trois mois en ville ; tantôt une compagnie composée de 40 maîtres et de plus de 100 chevaux sous les ordres de M. de Courlon (du 6 juillet au 5 octobre 1637). En même temps, la garnison ordinaire s'augmentait de deux compagnies d'infanterie de 70 hommes, commandés par le chevalier de la Touche et M. de Pierrefont. (1)

C'était plus qu'il n'en fallait pour épuiser les faibles ressources de la ville mise à contribution depuis si longtemps. Aussi bientôt le prix des denrées fut-il exorbitant. En 1636, le pot de vin coûtait 15 sous, soit 1 fr. 33 ct. ; le penal de blé (ou boisseau de 1 d. 3 l. ou 17 l. 52") 3 liv. bâl., soit 5 fr. 34 ct. ; un œuf, 1 sol (soit 9 ct.). En 1637, on vendait

(1) « Pour la cavalerie de M. de Courlon, qui arriva en garnison avec les deux compagnies de M. de Pierrefont et de la Touche, 1500 liv. » (Comptes de la ville, 1637.)

un pain de 5 sols 12 sous 6 deniers, le vin 15 sous, le sel 2 sous, 1 livre de viande 2 sous 6 deniers, une poule 20 sous, soit 1 fr. 78 ct; le penal de blé 3 liv. 15 sols et 4 liv.— « Le 23 novembre 1637, dit Cuenin, j'ai vu de mes yeux vendre un œuf 3 sous bâlois à un général de la cavalerie française, M. du Ally, qui était malade au logis de Jean Guier; l'on vendit un chapon 40 sols (3 fr. 56 ct.), 7 poulettes, un doublon, une saucisse de porc, 2 sols 6 deniers, la livre de chair de porc 5-sols, le penal de sel 10 liv.

Au milieu de tant de misère, se voyant inutiles dans un collège sans élèves et sans classes, les Jésuites français soupiraient après leur patrie. Le P. Parisot souffrait du climat; à bout de ses forces, il retourne à Lyon et y meurt huit jours après son arrivée. Le P. Bienassis obtient de pouvoir rentrer dans sa province. Ils sont remplacés par le P. Philibert Cottier et le P. Antoine Constantin; mais bientôt, saisis du même dégoût, et sentant la restauration des études impossible, ils quittent, eux aussi, le collège et reprennent la route de France (après l'Ascension, 1638). — Tout était de nouveau laissé à la merci de la garnison française.

Un piquet de soldats, sous la conduite de deux officiers, occupe aussitôt le collège.

Au bruit de la fuite des Jésuites, le P. Morel qui, dans son exil, regrettait toujours Porrentruy, écrit une lettre suppliante au magistrat de la ville. — Il le prie « bien affectueusement de prendre la charge du collège et d'y pouvoir selon ce que bon leur semblera, afin que ce qu'il y reste soit conservé après la sortie des Pères français. » (1) Bientôt même, ne pouvant se résigner à laisser ainsi à l'abandon un établissement qui lui a déjà tant coûté, il quitte Fribourg et, malgré les dangers du voyage, il arrive à Porrentruy pour défendre de plus près les intérêts du collège. Ses démarches pour délivrer la maison de l'occupation militaire sont infructueuses; il se résigne à entrer en arrangement avec les officiers fran-

(1) Aux archives de la ville.

çais. Ceux-ci s'engagent à veiller à la garde de tous les meubles et objets appartenant au collège, à condition que le P. Morel leur accordera 8 liv. bál. par semaine. De son côté, le P. Morel a le droit de renfermer sous clef tout ce qu'il voudrait et de déposer les clefs chez une personne de la ville à son choix. Ces arrangements pris, le P. Morel retourne à Fribourg, à moitié rassuré sur l'avenir du collège.

Un an après (automne 1639) il revient pour s'assurer par lui-même de l'état de la maison. Hélas ! le pillage, malgré les serrures et les clefs, n'avait pas cessé un instant ; il ne restait plus rien à voler. Aussi le pauvre Père obtint-il sans peine que le collège fût enfin délivré de ces tristes hôtes. Un prêtre fut chargé seul de la garde de la maison.

Cependant les magistrats de la ville ne peuvent se résigner à laisser de la sorte disparaître un établissement qui faisait autrefois leur gloire. Connaissant les dispositions bienveillantes que Louis XIII ne cessait de témoigner aux religieux et à leurs maisons, ils s'adressèrent directement à lui. « La majeure partie des maisons bourgeoises est ruinée, disent-ils dans leur supplique ; les deux parts de nos bourgeois morts et les survivants réduits en telle extrémité qu'à faute de vivre, il leur sera forcé de quitter ce pays déjà tout brulé et saccagé et d'aller mendier le pain ailleurs avec femmes et enfants... Il y a environ trois ans que M. le comte de la Suze fit sortir les Pères Jésuites de cette ville, depuis lequel temps notre jeunesse, à notre grand regret, demeure sans être catéchisée et enseignée et n'ayant plus que rarement et avec incommodité des prédications... Sachant donc que Votre Majesté, comme le fils aîné de l'Eglise, est portée avec un très-ardent zèle, tant pour la conservation de la vraie religion que de ceux qu'il a honorés de sa protection, nous la supplions très-humblement, les mains jointes et les larmes aux yeux, qu'il lui plaise d'avoir pitié de nous et de permettre la rentrée des Pères Jésuites, sinon de tous (qui ne se pourraient nourrir), à tout le moins d'aucun qui sont enfants de la ville, etc., etc. » (1)

(1) Aux archives de la ville.

Cette supplique ne resta pas, à ce qu'il paraît, sans effet ; car à peine le Père Morel était-il de retour à Fribourg, se préparant à enseigner la théologie, qu'il voit arriver à l'improviste le P. Bienassis, porteur de lettres ordonnant à l'ancien Recteur de retourner avec les Pères français au collège de Porrentruy. Le général des Jésuites le voulait ainsi ; le roi de France persistait à rejeter les Pères qui ne seraient pas français ou alliés des Français. Le P. Morel dut obéir. Le 25 novembre 1639, il rentrait au collège avec le P. Bienassis, les frères Antoine Tuller et Désiré Poiche. (1)

La maison était vide ; il ne restait que les quatre murs. On se hâta d'acheter les choses les plus indispensables, et vers la fin de l'année, on rouvrit les classes ou plutôt la classe, car il n'y avait qu'un maître, arrivé récemment de Fribourg, le P. Nicolas Perrinus. Lorsque la cloche du gymnase, qui depuis si longtemps était muette, retentit de nouveau pour la première fois, il y eut grande rumeur dans la ville. Un prêtre tenait chez lui une classe et remplaçait tant bien que mal les Jésuites. Au son de cette cloche si connue, voilà toute la troupe studieuse qui pousse un grand cri, ramasse livres et cahiers, et se précipite en tumulte au collège, laissant le professeur courir après ses élèves.

Ainsi, dit l'annaliste, recommencèrent les études. Il y avait cinq ans que le collège avait suspendu ses classes.

(2) Le 21 décembre 1639, l'Evêque de Bâle remerciait du château de Byrseck le nonce du Pape à Paris de ce qu'il avait fait rentrer les Jésuites au collège de Porrentruy.



CHAPITRE VI.

Le collège de Porrentruy fait partie de la province de Lyon de 1640 à 1643. — Louis XIII protège le collège. — Deux régiments de l'armée du duc de Weimar à Porrentruy (1643). — Dons faits au collège. — Le vent renverse le clocher de l'église des Jésuites. — Mort du Prince d'Ostein (1646). — Béat-Albert de Ramstein. — Paix de Munster. — Le Prince-Evêque de Bâle rentre en possession de ses Etats (28 juillet 1650). — Frais de la guerre. — Le collège se relève. — Découverte d'un trésor.

1640—1651.

Il fallait aux Jésuites un grand courage pour entreprendre de relever les ruines que la guerre avait faites autour d'eux. Ce collège que naguère ils avaient vu dans toute sa splendeur, avec 400 élèves, jouissant au loin d'une réputation justement méritée, ils le retrouvaient vide, dépouillé, n'offrant plus qu'une vaste solitude et des murs dénudés. Tout était à refaire. — N'importe : la guerre tirait à sa fin, la paix allait se conclure, disait-on, d'ailleurs les supérieurs le voulaient ainsi ; c'en était assez pour remplir d'une nouvelle ardeur les Pères envoyés au collège.

, Par lettre du 26 mai 1640, le général des Jésuites, cédant à la volonté du roi de France, avait déclaré le collège de Porrentruy démembre de la province de la Germanie supérieure (*Germaniæ superioris*), dont jusqu'alors il avait fait partie, pour entrer dans la province française de Lyon. Il nommait en même temps recteur de la maison le P. Bienassis qui était

français ; le P. Morel, étant suisse, ne pouvait plus être à la tête du collège ; il partit bientôt pour Lucerne. (1641).

Le P. Perrinus tint, comme nous l'avons déjà dit, l'unique classe de la première année. Malgré le petit nombre des élèves, ils n'en jouèrent pas moins la pièce d'usage à la fin de l'année ; la distribution des prix eut lieu comme d'habitude.

L'année suivante (1640—41) il y avait six Jésuites au collège et deux classes. Les élèves étaient déjà plus nombreux. Malheureusement, habitués à vivre depuis quelques années au milieu des soldats, ils avaient contracté certaines habitudes d'indiscipline et un laisser-aller tel dans les paroles que les Pères eurent mille peines à faire disparaître de la bouche de leurs jeunes disciples les jurements et les blasphèmes ; ils n'y parvinrent qu'en rétablissant au plus vite la congrégation de la Ste-Vierge.

Cependant, la position financière du collège continuait à être des plus misérables. Les terres étaient abandonnées sans culture ; les fermes ruinées ou désertes, les débiteurs, morts ou en fuite ; de plus, les relations avec la province de Lyon, par ces temps de guerre, étaient des plus difficiles, sinon impossibles. Dans cette détresse, le P. Bienassis se décida à aller lui-même exposer sa misère à Louis XIII et lui demander la restitution du collège de Porrentruy à son ancienne province, comme aussi le paiement du blé pris au collège, estimé à 2200 fr. Grâce à la protection de M. Denoyers, secrétaire du roi, il obtint favorable audience. Louis XIII donna ordre aussitôt au baron d'Oysonville, gouverneur de Brisac, de faire droit à la réclamation du P. Bienassis. Le roi approuvait aussi le retour du collège de Porrentruy à son ancienne province. (1)

L'ordre royal était formel ; malheureusement, le paiement du blé volé fut complètement négligé. On se contenta de rendre à la province de la Germanie supérieure le pauvre collège, qui n'excitait l'envie de personne. Le plus grand bien qui résulta de

(1) Archives de Porrentruy. — Lettre de Louis XIII, de Fontainebleau, 24 juillet 1642.

cette nouvelle organisation, c'est que le P. Morel put rentrer dans cette maison dont il avait été le défenseur dévoué pendant tant d'années. De suite, il succéda au P. Bienassis dans la charge de recteur (1643). Sous sa direction, le collège compta bientôt 100 élèves, répartis dans trois classes. (1)

Malheureusement, vers la fin de décembre 1643, deux régiments de l'armée du duc de Weimar qui avait été battus devant Rottwil vinrent chercher refuge à Porrentruy ; la panique fut générale ; les étrangers désertèrent aussitôt le collège qui jusqu'à la paix se vit réduit à une cinquantaine d'élèves.

Cependant, malgré les plus vives appréhensions, les Jésuites n'eurent rien à souffrir pendant les huit mois que la nouvelle garnison occupa Porrentruy (du 3 décembre 1643 au 28 juin 1644) L'annaliste du collège relate que M. de Trassy, le colonel de la légion Weimarienne, fit don à l'église du collège de 36 florins. Cet exemple de générosité trouva un grand nombre d'imitateurs parini lesquels nous devons mentionner l'ambassadeur de France à Soleure, M. de Caumartin. Grâce à ces secours, les Jésuites purent pourvoir à leur entretien. Leur misère était si grande qu'ils étaient obligés pour vivre de cultiver eux-mêmes quelques champs des environs. Des 4000 florins de rente que le collège possédait et qui provenaient en grande partie de ses fermes et de ses terres, il n'en pouvait rien retirer. Partout les terres restaient incultes, faute de bras pour les cultiver. (2)

Pour surcroît de misère, un dimanche de février (1645), un vent violent du midi abattit le clocher du collège, qui, en tombant, causa de grands dégâts dans la toiture de l'église. Des trois cloches, les deux plus grandes se brisèrent sur la route, la plus petite seule fut sauvée et fut placée plus tard sur un petit clocheton qu'on fixa à la cime du toit du collège. Pour réparer le dommage, les Jésuites durent démolir la Schliff et

(1) Le P. G. Godinal tenait la 3^e et la 2^e de grammaire, le P. Pierre Thomas la 1^{re} de grammaire, le P. Nicolas Perrin la rhétorique.

(2) • 1639. Les confrères de St-Michel sont réduits à vivre de fruits sauvages. » (Annales du chapitre de St-Michel, 1639.)

Miserey et en tirer les poutres, les lattes et les bardeaux nécessaires.

Cet état de misère ne pouvait plus durer longtemps. Depuis plusieurs années, le Prince et ses alliés, les cantons catholiques, ne cessaient de réclamer la délivrance de l'Evêché. On n'attendait plus que la conclusion définitive de la paix générale à laquelle on travaillait à Munster et qui devait mettre fin à la guerre de 30 ans.

Le Prince d'Ostein mourut avant la signature du traité, sans avoir pu recouvrer ses Etats (26 nov. 1646). Béat Albert de Ramstein, son successeur, put enfin jouir des bienfaits de cette paix tant désirée. Conclue à Munster le 24 décembre 1648, elle n'eut cependant son effet qu'après le recès d'exécution signé à Nuremberg le 26 juin 1650. Ce fut le 28 juillet de cette même année, que, sur l'ordre du roi de France, M. de Vignancourt remit entre les mains des officiers du Prince-Evêque de Bâle, Porrentruy et les autres places de l'Evêché. (1)

Le lendemain, Béat Albert fit son entrée dans sa capitale et remit au capitaine de Vignancourt qui quittait la ville avec ses troupes une chaîne d'or de 100 louis.

Il y avait 16 ans que la pauvre cité était occupée par les armées ennemies. Aussi offrait-elle le plus triste spectacle ! 50 de ses maisons étaient complètement ruinées, pillées, dévastées par les soldats qui avaient emporté jusqu'aux serrures et aux ferrements des portes, la plupart étaient devenues inhabitables. Des 300 bourgeois propres à porter les armes, qu'on comptait au commencement de la guerre, il en restait à peine 60 ; le reste avait succombé à la peste qui avait sévi si souvent et qui faisait encore des victimes en 1646, 47, 48, ou bien avait cherché un refuge dans d'autres pays plus tranquilles. (2)

L'occupation de la ville par les troupes françaises, sué-

(1) P. VOISARD, *Histoire des Evêques de Bâle*, 477.

(2) « Des 3000 hommes capables de porter les armes dans la seigneurie de Porrentruy, il n'en reste plus 700. » (Archives de Porrentruy).

doises, impériales et autres lui coûta d'après l'estimation faite à cette époque par les membres du conseil, des déboursés faits pour l'entretien des troupes et des pertes supportées par les bourgeois, la somme énorme de 292,055 livres bâloises, soit 553,823 fr. 89 ct. ! (1)

Le pays était ruiné ; il lui fallut bien des années pour réparer tant de pertes.

Le collège, qui avait tant souffert de ces tristes événements, songea, aussitôt la paix conclue, à relever ses ruines et à reprendre, dans tous ses points, l'ordre usité dans les maisons de la Compagnie.

Déjà en 1646, le P. Nicaise Widman, provincial, avait pu reprendre ses visites interrompues depuis 14 ans. L'année suivante, on avait commencé à réparer l'église et le collège. — Pendant que ces travaux se poursuivaient, on fit une étrange trouvaille dans un des poêles de la maison. Un ouvrier, en réparant ce fourneau, y trouva cachée une bourse renfermant 400 couronnes d'or. Cet argent avait été autrefois confié par le lieutenant Bennot au P. Biétry qui était mort subitement, pendant la peste, sans avoir pu dire où il l'avait caché. M. Bennot, qui avait, avec cet argent, celui d'autres personnes, fit en vain fouiller toute la maison. Les soldats eux-mêmes, qui avaient eu vent de l'affaire, firent aussi, pendant qu'ils occupaient le collège, les recherches les plus actives ; on ne put rien trouver. L'argent fut aussitôt restitué à M. Bennot qui, depuis 14 ans, avait perdu l'espoir de le retrouver, et qui put enfin satisfaire ses copropriétaires.

En même temps que la paix permettait aux Jésuites de restaurer leur maison, de louer de nouveau leurs terres, d'augmenter le nombre des maîtres, les élèves profitant du calme que promettait le traité de Munster, accouraient en grand nombre. L'année même de la paix, la classe seule de grammaire en comptait 60. La logique, la dialectique et la morale qui, de-

(1) Voir aux archives : *Contributions de la ville dans la guerre de 30 ans*, 1^{re} section, n° 6.

puis 14 ans, faute de maîtres et d'élèves, n'avaient plus été enseignées, reprirent bientôt leur ancien éclat.

A la fin de 1651, la restauration était complète : une ère nouvelle s'ouvrait pour le collège, ère brillante qui se prolongea pendant cent ans et plus, au milieu de la paix et du calme le plus profond.



CHAPITRE VII.

Mort de Bêat-Albert de Ramstein (1651). — Jean-François de Schœnau. — Nouveau théâtre du collège. — Sacre du Prince (17 juin 1653). — Grand spectacle : *Saint Pantale, premier Evêque de Bâle*. — Visite du prince de Montbéliard ; — du comte de Baden-Dourlach ; — du nonce : le prince Carafa. — Agrandissement du collège. — Rétablissement de la prison. — Mort du P. Morel (1655). — Renouvellement de l'alliance avec les VII cantons catholiques (1655). — Mort du prince de Schœnau (30 novembre 1656).

1651—1656.

Bêat-Albert de Ramstein ne put jouir longtemps du bienfait de la paix ; un an après la publication du traité de Munster, il mourut avant d'avoir pu témoigner au collège, où il avait fait ses études, l'intérêt qu'il lui portait (25 août 1651). Il fut enseveli dans le caveau de l'église des Jésuites à côté du Prince-fondateur et de G. Rinck de Baldenstein (4 septembre) (1).

Jean François de Schœnau, qui succéda à Bêat-Albert (18 septembre) (2), montra de suite les sentiments qui l'animaient à l'égard du collège. A peine élu, il rétablit l'usage de nourrir

(1) Bêat-Albert de Ramstein était né le 14 juillet 1594, au château de Wallickoffen, à une lieue de Ferrette, dans le Sundgau. Elève du collège de Porrentruy et du collège germanique à Rome, il obtint tout d'abord les canonicats de Worms et de Bâle.

(2) Jean-François de Schœnau fit aussi ses études au collège de Porrentruy, puis à Fribourg, à Lucerne et enfin à Rome, au collège germanique ; il était chanoine d'Aichstædt en Franconie et de Bâle, lorsqu'il fut nommé à Delémont Evêque de Bâle. (P. VOISARD, *Histoire des Evêques de Bâle*.)

du château six élèves pauvres, qui devaient se former au chant pour l'Eglise. Deux fois par jour, on leur portait à manger de la cuisine du Prince, dans une maison du faubourg qui avait déjà servi autrefois à cet usage.

Jean-François prit aussi à sa charge les frais de construction d'un théâtre qu'il fit dresser dans les combles du bâtiment du gymnase. L'occupation militaire n'avait plus laissé de traces des quelques décorations qui servaient aux Jésuites avant 1634. Le nouveau théâtre était splendide et Sudan, dans sa *Basilea sacra*, le qualifie de magnifique. Il fut solennellement inauguré le 17 juin 1653 à l'occasion du sacre du Prince. Le prélat consécrateur fut le suffragant de l'Evêque, Thomas Henrici, assisté des abbés de Lucelle et de Beinwil. Le frère du Prince, Marc de Schœnau, capucin, fit le sermon pendant la cérémonie.

Le collège voulut témoigner sa gratitude au nouvel Evêque, en déployant devant lui, à cette occasion, toutes les ressources que l'art dramatique d'alors pouvait offrir. La pièce avait pour titre *Saint Pantale, premier Evêque de Bâle*. C'était la vie de ce martyr, transportée sur le théâtre et entremêlée de tout ce que le goût encore peu épuré de l'époque avait pu imaginer pour donner à ce spectacle plus de solennité et de pompe.

Une courte analyse de la pièce, tout en donnant une idée exacte de cette composition, servira en même temps à faire connaître le genre de spectacle, qui, pendant de longues années encore et presque jusqu'à leur suppression, ne cessa d'être en honneur dans les collèges de la Société de Jésus. Disons tout d'abord que, quelque étrange que ce mode de représentation nous paraisse aujourd'hui, il était fort goûté à cette époque et que les spectateurs ne se fatiguaient point d'assister à ces espèces de *mystères latins* où la mythologie et la cour céleste se coudoyaient sur la scène et dans les nuages, sans choquer personne. Quelquefois, l'action se prolongeait pendant deux jours, à la grande joie du public qui se pressait à ces solennités littéraires.

Dans notre pièce de *Saint Pantale*, l'action se divise en

trois parties, présentant le héros-martyr dans les plus remarquables circonstances de sa vie.

Au prologue qui précède le 1^{er} acte, le théâtre représente des forêts, des champs, des jardins, le Rhin au milieu. Des anges traversent l'air portés sur des nuages. Dans le ciel, applaudissements entre les patrons tutélaires de l'Evêché de Bâle. Sur terre, la *Rauracie* et l'*Alsace*, sujettes du Prince de Schœnau, le félicitent de son élection. Des jeunes gens de ces deux pays exécutent des danses, pendant que le nom du Prélat brille en lettres étincelantes et est relevé par divers anagrammes.

Programme. — 1^{re} partie (*protasis*). « Saint Pantale, comblé de belles vertus et doctrines. »

Scène 1^{re}. — (Ville et palais).

Saint Pantale confère avec ses amis des grands désastres que la lutte entre Maxime et Gratien présage à la Gaule et à la Germanie. — Tout-à-coup, tonnerre, grêle, éclairs, une comète se montre à l'horizon et des simulacres de combats se livrent dans les nuages.

Scène II^e. — (La mer ; des deux côtés des forêts, des champs, des îles).

Deux sirènes, l'une noire, l'autre blanche, chantent, en riant, la légèreté et l'inconstance de ce pauvre globe, un instant après dévoré par les flammes, pendant que la divine Providence sauve de l'incendie l'aigle impériale qu'elle plonge dans la mer.

Scène III^e. — Des forêts, des jardins, des campagnes entrecoupés de maisons. Au fond du théâtre, des promontoires et des rochers, l'extrémité de la mer où rament des bateaux.

Saint Pantale, arrivant sur la scène, aperçoit au milieu des concerts célestes, les nacelles, montées par les onze mille vierges, compagnes de Sainte Ursule.

Scène IV^e. — (La ville, le palais).

Gratien, l'empereur, arrive à Bâle. Saint Pantale, avec le sénat de la ville, court à sa rencontre. La jeunesse de Bâle,

armée de poignards et de glaives, exécute un magnifique tournoi.

Scène V^e. — (Le palais, les jardins).

Les amours et Cupidon, traînant le char de la Victoire, sont tellement charmés par une furie infernale, qu'ils se jettent sur la Victoire et lui ôtent la vie. La furie lui arrache l'épée couronnée de lauriers. Les amours, reconnaissant leur faute, déplorent la mort de la Victoire et exécutent un chant funèbre.

Scène VI^e. — (La ville, le palais. Des champs, des forêts).
Saint Pantale prie pour Gratien : La justice divine, accompagnée de génies flamboyants, lui apparaît dans les nues et lui fait un horrible tableau des malheurs qui menacent la maison de l'Empereur. Saint Pantale se soumet à la justice divine.

Le chœur.

« Les vertus, tant divines que morales, en reconnaissance de leur très-vertueux maître Saint Pantale, dressent un *ballet* convenant à son nom. »

2^e partie. (Epitasis).

Saint Pantale se montre bon et fidèle pasteur.

Scène I^{re}. — (La ville, le palais).

Saint Pantale s'entretient avec ses amis de l'état de son diocèse.

Scène II^e. (La ville, le palais, des forêts et la mer).

La justice divine, entourée de ses fidèles génies, apparaît à Saint Pantale, portée sur des nuages. Elle lui annonce la mort de Maxime et de son fils. L'Evêque quitte les affaires de la cour et ne veut plus s'occuper que de celles de son diocèse.

Scène III^e. — (Des montagnes, des forêts, des champs, des jardins).

Les habitants du Mont Jura prient le Dieu Pan de préserver leurs troupeaux des incursions des loups et des ours. Pan rend ses oracles d'un arbre ; les arbres voisins applaudissent par leurs danses. De ces mêmes arbres s'échappent des flammes qui mettent en fuite les campagnards.

Scène IV^e. — (Palais, jardins, champs, etc.)

Marie, patronne spéciale de l'Evêché, descend du ciel environnée d'anges : elle promet à Saint Pantale protection continue pour son Evêché. Elle fait passer devant ses yeux, dans les nuages, les noms et les armoiries de 57 évêques de Bâle, qui doivent lui succéder jusqu'à Jean-François de Schœnaue.

Chœur.

Les paysans ruraux, affranchis de la guerre par la mort de Maxime, se réjouissent par une danse à leur façon.

3^e partie. (Catastrophe).

Saint Pantale souffre le martyre, près de Cologne, avec Sainte Ursule et ses compagnes.

Scène I^{re}. — (Palais, ville, forêts, jardins, rochers).

Saint Pantale, inquiet, pour son diocèse, des ravages causés par les Huns, éloigne les siens, se met en prière, résolu à mourir pour son troupeau. La Foi, l'Espérance et la Charité lui apparaissent et du sein des nuages, le confirment dans son généreux dessein.

Scène II^e. — (Palais, ville).

Saint Pantale reçoit la visite de Sainte Ursule et de deux de ses principales compagnes, qui demandent à ce qu'il leur serve de guide dans la Germanie. Saint Pantale y consent et charge ses amis du soin de son diocèse.

Scène III^e. — (Forêt, champ, mer).

La justice divine, du haut des nuages, engage le tyran Maxime à changer de vie. Maxime reçoit des lettres qui l'informent du départ de Sainte Ursule et de ses compagnes. Il envoie à leur recherche Conanus, un de ses officiers.

Scène IV^e. — (Forêts, champs, le Rhin.)

Deux chefs des harbares s'étonnent de n'avoir pas encore pu enlever Sainte Ursule et ses compagnes. En attendant de nouvelles recherches, quatre hallebardiers en armes exécutent une danse en l'honneur de leur futur hyménée.

Scène V^e. — (Le Rhin, sur lequel voguent les navires des vierges, sous la conduite de Saint Pantale).

Ganus et Melga, chefs des Huns, rencontrent Ursule et ses compagnes. Massacre général. Saint Pantale et Sainte Ursule

exhortent les vierges au martyre. Des anges, du haut des nues, leur jettent des fleurs ; puis, transportent leurs âmes dans le ciel.

Chœur et Epilogue.

(Le Rhin, palais, ville, forêts, jardins).

Le Rhin, vêtu de pourpre, raconte le martyre de Saint Pantale. Il promet sa protection à ses successeurs et en particulier à son *Benjamin qui gouverne à présent*. L'église de Bâle, au milieu des applaudissements de la cour céleste, est conduite à travers les airs, sur un char triomphal, traîné par deux ciges de Schœnau, l'un rouge et l'autre blanc. Chants, applaudissements, trompettes, décharge d'artillerie de la Réfousse. — La toile tombe. — (1).

Commencée à cinq heures de l'après-midi, la pièce se prolongea jusqu'à onze heures, à la grande joie des spectateurs ; elle réunissait tous les éléments de succès. Décors nombreux, brillants, action variée, semée de danses, de chants, passant du sacré au profane, faisant intervenir par d'ingénieux mécanismes, au milieu des nues, les génies, les vertus, la Vierge Marie ; le drame avec toute ses émotions et ses scènes palpitantes, terminant le spectacle, enfin l'*allégorie*, avec ses emblèmes et ses tableaux, offrant au nouveau Prince les compliments de bienvenue de l'Eglise de Bâle, c'était plus qu'il n'en fallait pour enthousiasmer l'auditoire.

Ces solennités, qui attiraient chaque année au collège une foule immense et empressée, recrutaient leurs acteurs, non-seulement parmi les élèves, mais souvent parmi les avocats, les magistrats de la ville ou les employés du château. C'était

(1) Nous devons à M. le professeur X. Kohler communication d'un travail sur cette pièce dont nous avons largement profité. — La pièce a pour titre : *Joye et gratulation publique tesmoignée par une comédie de Saint Pantale, premier Evesque de Basle, pour la solennelle consécration de Mr le Rev. et Ill^{re} Jean-François, Evesque de Basle, Prince du St-Empire, représentée au collège de la compagnie de Jésus, à Pourrentruy, tant par la bourgeoisie lettrée que par la noble jeunesse estudiante*. Le programme de 12 pages in-4^o est imprimé à Fribourg en Brisgau, en latin, en français et en allemand.

donner au spectacle un attrait nouveau, en même temps qu'une plus grande chance de succès.

Quelques jours après cette somptueuse représentation (24 juin), le collège se mettait eu frais d'une nouvelle comédie en l'honneur du prince et de la princesse de Montbéliard qui étaient venus saluer le nouveau Prince. Après leur départ, le marquis de Baden-Dourlac, qui était un des grands vassaux de l'Evêché, vint à son tour rendre hommage à son seigneur et visiter le collège.

L'année suivante, le nonce du Saint-Siège en Suisse, le Prince Charles Carafa, pendant un séjour qu'il fit en automne à la cour de l'Evêque de Bâle, passa également quelques heures au collège, accueilli par les élèves avec tous les honneurs dus à son rang. Il quitta Porrentruy, emportant une haute idée de cet établissement qui n'avait point son rival dans les contrées environnantes.

L'éclat avec lequel le Prince de Schœnau faisait restaurer à ses frais une grande partie du collège, avait permis aux Jésuites de donner à leur enseignement des développements nouveaux. La poésie eut bientôt sa classe à part et son professeur spécial, le P. Dauiel Thorni, de Bellinzona (1654). La 3^e de grammaire fut séparée de la 2^e à cause du nombre des élèves, et eut aussi son maître particulier. C'était Jean-François de Schœnau qui fournissait aux frais nécessaires pour la disposition des nouvelles classes.

On lui dut aussi la restauration de la salle des exercices qu'il décora si bien qu'on choisit ce local pour la messe de chaque jour et les instructions religieuses. Il rétablit également la prison que J.-C. de Blarer avait fait bâtir dans la cour du collège en 1604 et qui avait été ruinée par les guerres. Ce *petit édifice* était destiné aux élèves externes dont la conduite serait repréhensible ; le général des Jésuites avait, en 1607, autorisé les Jésuites de Porrentruy, à user de ce moyen de répression. En même temps, le Prince songeait à augmenter les prix et à donner plus de solennité aux thèses publiques, en y assistant lui-même, avec toute sa cour.

Toutes ces améliorations, jointes à la discipline qui devint plus sévère, grâce à la mise en vigueur du règlement imprimé et affiché publiquement, rendirent bientôt le collège plus célèbre que jamais. Quelques années avaient suffi pour faire complètement oublier les tristes jours qui avaient désolé la maison.

La mort du P. Morel, qui arriva en 1655, vint raviver, pendant quelque temps, ces fâcheux souvenirs. Depuis la restauration du collège, le P. Morel avait senti ses forces décroître de jour en jour. Les fatigues de ses longues et continuelles courses pendant la guerre, les inquiétudes que lui avaient causées les affaires du collège, avaient usé avant l'âge sa robuste constitution. A peine rentré au collège, il commença à se plaindre de ses jambes qui, enflées outre mesure, ne voulaient plus le porter. Force lui fut de quitter sa classe (1652) : bientôt même son corps, s'étant couvert de pustules et d'ulcères, il dut se séparer de la communauté et rester confiné dans sa cellule. Pour comble de maux, il perdit encore la vue et pendant deux ans, il eudura, avec une patience angélique, les souffrances les plus atroces.

Avant sa mort, il eut encore la consolation d'apprendre que Malemort, qui avait si indignement calomnié les Jésuites en 1636, avait été pris et condamné aux galères à Marseille pour d'autres crimes et que là il avait avoué au P. Guenin, aumônier de la flotte, qu'il avait accusé à tort les Jésuites de trahison et qu'en agissant ainsi, il avait voulu se délivrer du supplice de la roue dont on le menaçait. Il en demandait pardon aux Jésuites.

Le P. Morel apprit avec bonheur cette rétractation authentique. Quelque temps après, la mort vint mettre un terme à ses longues souffrances. Il expira le 17 avril 1655, âgé de 64 ans. Il était né à Lentigue, dans le canton de Fribourg. Il passa 43 années de sa vie dans la Compagnie de Jésus. Recteur du collège de Porrentruy pendant 11 ans, nous avons vu avec quel courage il remplit pendant la guerre ces pénibles fonctions. C'est sans contredit à lui que le collège a dû sa conser-

vation. Aussi sa perte fut-elle vivement sentie. Ce fut au milieu des larmes de la population tout entière qu'il fut déposé dans le caveau réservé aux Jésuites dans l'église des Jésuites. (1)

A ce deuil de quelques jours succéda bientôt une fête magnifique qui fut, pour le collège, l'occasion de déployer de nouveau ses décors et les pompes de son théâtre.

Le Prince de Schœnau, appréciant, à leur juste prix, les services rendus à ses Etats par les cantons suisses alliés, voulut renouveler, avec la plus grande solennité, le traité d'alliance conclu avec eux par le Prince de Blarer.

La cérémonie eut lieu le 20 octobre 1655 dans l'église du collège. Après l'office où le Prince pontifia en présence des 14 députés suisses, le traité fut placé sur un carreau au milieu du chœur à côté de l'Evangile, en présence du Saint Sacrement. Puis le Prince jura alliance avec les 7 cantons catholiques ; les députés firent le même serment. Pendant le *Te Deum* qui termina la cérémonie, 40 gros canons mêlaient leur voix aux cris de joie de la foule pressée autour de l'église.

La veille, le collège avait offert aux députés suisses un spectacle dont le Prince avait fait tous les frais. Le théâtre, couvert d'un tapis noir, représentait le mausolée de David et de Josaphat. Ranimés par le feu de leur amour mutuel, ils ressuscitent et font de nouveau alliance entre eux, image de celle que le Prince de Schœnau fait avec les cantons suisses. Parmi les machines, on remarquait celle qui portait la Justice divine, descendant des nues et poussée de la droite à la gauche du théâtre ; puis un cigne et un aigle sur lesquels les génies du Prince et des alliés étaient montés. Au milieu, la Sagesse di-

(1) Ce caveau était du côté de l'épître, à l'entrée de la nef, près de l'autel de tous les Saints. En 1657, il s'y déclara un incendie, causé par des branches de genévrier qu'on y avait jetées tout allumées après un enterrement, pour enlever les exhalaisons fétides. Les cercueils de plusieurs pères ayant pris feu, une odeur tellement infecte se répandit dans toute l'église et même dans le collège, qu'on fut obligé de tenir, pendant plusieurs semaines, le caveau ouvert. Parmi les corps consumés presque entièrement, se trouva celui de notre pauvre Père Morel : même dans le sépulcre, il ne pouvait jouir du repos !

vine, ceinte de rayons qui remplissaient tout le fond de la scène, descendait du ciel et y remontait. La Vengeance divine apparaissait dans les nues, foudroyait l'Envie et retournait au ciel. Toute la pièce fut jouée aux lumières qui éclairaient sans être vues. Elle dura de 4 à 9 heures.

La rénovation de l'alliance fut le dernier acte important du Prince de Schœnau. Il mourut un an après (30 nov. 1656) et fut enseveli dans le caveau des Princes, à côté de son prédécesseur (1).

Le collège perdait en lui un bienfaiteur auquel il devait en grande partie l'état florissant où il se trouvait.

(1) Quelques jours auparavant (21 novembre), le suffragant de l'Evêque de Bâle avait béni dans l'église du collège le nouvel abbé de Munster, de l'ordre de Saint-Benoît, en Alsace. Il s'appelait de Sainte-Madeleine.



CHAPITRE VIII.

Prosperité du collège. — 400 élèves. — Jean-Conrad de Roggenbach ami et protecteur des Jésuites. — *Le bon an* de S. A. — Sacre du Prince (23 mars 1659) — *Basilea sacra*. — Illustres visiteurs du collège : le prince de Hombourg, le duc de Mazarin, COLBERT, Pierre de Grammont, le marquis de Baden. — La conquête de l'Alsace inquiète l'Evêché. — Passage de troupes. — Porrentruy devient un lieu de refuge. — Fièvre contagieuse. — Dévouement des Jésuites; trois succombent. — Les Français en quartiers d'hiver en Ajoie. — Miserez pillé. — Intervention des Suisses. — Evacuation de l'Evêché. — Vœu de Porrentruy à N.-D. des Ermites — Jean-Conrad choisit la Sainte Vierge pour patronne de ses Etats.

1659 — 1677.

Nous touchons à la période la plus brillante de l'histoire du collège. La paix prolongée dont l'Evêché jouit, malgré l'invasion de la Lorraine et de l'Alsace, l'avènement au siège de Bâle d'un Prince qui fut pour les Jésuites et leurs élèves un véritable père, la longue durée de ce paisible règne, tout contribua à donner au collège une renommée qui franchit les frontières de l'Evêché et porta son nom jusque dans les pays éloignés. Cette renommée, qui attira à Porrentruy des jeunes gens étrangers des premières familles de France, de Bourgogne, d'Alsace, de Lorraine et d'Allemagne, était due avant tout à la solidité des études qu'on y faisait. Les maîtres étaient distingués, la discipline sévère; le français et l'allemand entraient dans l'enseignement avec le latin que les élèves parlaient élégamment au sortir du collège; en outre, on savait

l'établissement sous la haute protection du Prince, qui veillait avec un intérêt tout paternel à sa prospérité, c'était plus qu'il n'en fallait pour faire préférer le collège de Porrentruy à beaucoup d'autres moins bien partagés de ce côté.

Aussi le nombre des élèves, qui de 50 était arrivé à 150 et 200, monta-t-il bientôt jusqu'à 300, 350 et 400. Quoique le pensionnat du collège, ruiné par les guerres, n'eût pas encore été rouvert, cependant chaque année 40 à 50 nobles de l'Evêché et des environs accouraient aux leçons des Jésuites et prenaient pension en ville. (1)

Jean-Conrad de Roggenbach, le nouvel Evêque de Bâle (22 décembre 1656) fut pour beaucoup dans la prospérité dont le collège jouit sous son règne.

C'était plus qu'un protecteur pour les Jésuites, c'était un véritable ami, dont le cœur ne se démentit jamais pendant les 36 années de son épiscopat. Aimant les enfants dont il suivait les progrès avec intérêt, il se plaisait souvent à se mêler à leurs jeux, à assister à leurs joyeux ébats. Nulle part, disait-il, il ne se trouvait si bien qu'au collège, aussi y passait-il de longues heures, quelquefois même des journées entières, et souvent quand la nuit était trop avancée, il demandait aux Jésuites l'hospitalité jusqu'au lendemain. Toujours, une ou deux fois par semaine, il arrivait à l'improviste à l'heure du dîner ou du souper, et, sans autre façon, s'asseyait à la table frugale des Pères. Quelquefois, c'était la cuisine du château qui fournissait le repas : alors le Prince servait lui-même ses convives. D'autres fois, il venait seul, c'était aux Jésuites à lui donner à dîner et il ne voulait que le dîner de la maison.

Un jour, c'était un billard (*tabulam lusoriam*) qu'il fait apporter au collège pour l'agrément de ses hôtes, et c'est le Prince le premier qui en fait l'essai.

Un autre jour (22 février 1673) on le trouve au jardin, la

(1) Ce ne fut qu'en 1658 que le bâtiment du pensionnat, abandonné depuis 1634, commença à être habité de nouveau. L'imprimeur J.-Henri Straubhar et sa famille y établirent leur logement. Plus tard, il y vint encore plusieurs ouvriers et serviteurs de la cour.

serpe à la main, maniant la bêche, taillant, encoudant. Son Altesse plantait des espaliers (pommiers et poiriers) le long du mur du collège, du côté de la sacristie. (1)

Le dimanche, 3 janvier 1666, les Jésuites venaient de se mettre à table pour souper. Tout à coup, des voix se font entendre devant les fenêtres du réfectoire : c'était un antique Noël, quelque joyeux *bon an*, chanté en l'honneur des Pères. Le Recteur étonné sort pour reconnaître les chanteurs et leur donner le pour-boire ordinaire..... C'était le Prince de Roggenbach avec quatre de ses plus chers courtisans, qui venait souhaiter aux Jésuites *les bonnes fêtes et la nouvelle année ! !*

Le jour de l'invention de la Sainte-Croix (2 mai), le collège allait avec toute la ville, en pèlerinage à la chapelle de Sainte-Croix, près Fontenais. D'ordinaire l'Evêque de Bâle précédait les élèves de quelques pas ; il chantait l'office, après quoi, avec le même cortège, il revenait au collège, s'invitant ce jour-là à dîner chez les Pères. (2)

On nous pardonnera ces détails ; ils peignent l'homme (3) et en même temps, nous rappellent quelque chose de ces temps simples, de ces mœurs patriarcales, hélas ! si loin de nous.

A une époque de préventions et d'injustices, on a voulu jeter le blâme et l'outrage sur le gouvernement des Princes-Evêques de Bâle. L'histoire impartiale ne portera pas ce jugement. Les archives de nos évêques dépouillées, on finira par se rendre à ce proverbe qui avait cours autrefois dans l'Allemagne épiscopale : *il fait bon vivre sous la crosse*.

En tout cas, notre collège se trouvait à l'aise et se développait *sous la crosse de Bâle*. Aussi chaque année ses annales enregistraient quelque fait glorieux pour son histoire.

Grandes avaient été les fêtes du sacre de Jean Conrad. La

(1) Plus tard, c'était du côté de l'église et du réfectoire qu'il plantait des arbres (10 mars 1676).

(2) Cette procession fut supprimée en 1692 ; il y avait trop à faire pour conduire en bon ordre 400 élèves.

(3) Voir *Diarium collegii Bruntrutani* — (à la bibliothèque du collège).

cérémonie avait été faite à l'église du collège par le nonce apostolique, de la famille des Borromées, assisté du suffragant Thomas Henrici et de l'abbé de N.-D. de la Pierre (23 mars 1659). Le Prince quittait l'église au milieu des applaudissements et des vivats : les Jésuites l'arrêtent à la porte du temple et le P. Pierre Frère lui présentant un volume richement relié, le prie de l'accepter en témoignage du respect profond et des sentiments reconnaissants du collège de Porrentruy. Ce livre, c'était la *Basilea sacra*, l'histoire des Evêques de Bâle. Composé en latin par le P. Claude Sudan (1) qui avait trouvé de longues heures à lui consacrer, pendant son exil avec le Prince d'Ostein, cet ouvrage avait été ensuite corrigé et coordonné d'une manière plus correcte par le P. Frère et imprimé à Porrentruy. Quoiqu'on reproche à l'auteur un style souvent diffus, emphatique, on ne peut nier que la *Basilea sacra* n'offre sur la série des Evêques de Bâle, des détails précieux, et une connaissance approfondie de l'histoire de l'Evêché. Il est à regretter que les exemplaires de la *Basilea sacra* soient devenus si rares et par-là même, d'un prix si élevé. Schœpflin, Moréry, les Bollandistes, tous les auteurs qui se sont occupés de l'Evêché de Bâle, citent avec confiance l'ouvrage du P. Sudan. (2)

Après les réjouissances du sacre, fêtes auxquelles le collège contribuait toujours pour la plus large part, tout rentra dans le calme ordinaire. Les élèves, tout entiers à leurs travaux, n'en furent plus distraits qu'à de rares intervalles, lorsque quelque grand personnage visitait le collège et recevait accueil et compliments des jeunes étudiants. Alors vers, prose, latin, grec, allemand, français, hébreu même, tout était mis en

(1) Le P. Claude Sudan était Fribourgeois. Il fut recteur du collège de Porrentruy de 1615 à 1623. A cette époque il fut envoyé à Fribourg.

(2) Voici le titre exact de la *Basilea sacra* : — *Basilea sacra sive episcopatus et episcoporum Basileensium origo ac series* — R^{no} et III. *Principi Joanni Conrado ad sacram inaugurationem, à collegio Bruntrutano Societatis Jesu, singularis observantiae et honoris ergo d'cata, consecrata.* — Bruntruti, ex typographia episcopali, apud J. H. Straubhaar. 1658.

œuvre pour accueillir avec les plus grands honneurs, les illustres visiteurs.

Pendant une période de dix années, plusieurs grands personnages furent reçus au collège. Sans parler du Prince de Hombourg (1657) et du marquis de Durlac (1660), mentionnons particulièrement le duc de Mazarin (1661) et le célèbre Colbert (1666). En 1667 (7 septembre) l'archevêque de Besançon, Pierre de Grammont et en 1670, le marquis Louis de Baden visitèrent également le collège qui leur fit l'accueil le plus solennel.

Ces visites d'illustres personnages excitaient l'émulation des maîtres et des élèves qui cherchaient à se montrer dignes des louanges et de l'approbation de ces hôtes extraordinaires ; en même temps, elles avaient pour effet de porter au loin la renommée du collège que ces visiteurs de haut rang ne quittaient jamais qu'avec admiration. Aussi les annales relatent-elles qu'à cette époque, on comptait à Porrentruy des élèves de 43 villes. La langue latine, dit l'annaliste (1665), est familière même aux élèves de grammaire.

Un instant cependant, la sécurité du collège fut menacée et on eut des craintes pour son avenir. C'était en 1674 : Louis XIV faisait la conquête de l'Alsace. Grâce à l'alliance intime de l'Evêque de Bâle avec la Suisse, rien n'était à craindre pour l'Evêché de la part des Français. Cependant, on vit bientôt accourir des fuyards du voisinage qui, chassés par la guerre, venaient chercher un asile à Porrentruy. Le collège dut ouvrir ses portes à des provisions de toutes sortes, à des dépôts de toute nature qu'on s'empressait d'y entasser. On aurait cru, dit l'annaliste (1674), que les villages entiers avaient émigré au collège et on disait que notre maison était le magasin de la charité. C'était le passage des troupes françaises et bourguignonnes qui excitait, dans cette partie de l'Evêché, une panique si générale.

Le 20 janvier 1674, 2000 Bourguignons avaient passé à Fontenais, attendant les français qu'ils croyaient peu éloignés ; n'ayant rencontré personne, ils partent sans coup férir. Trois

jours après, 800 cavaliers arrivent de nouveau à Fontenais et, après avoir attendu de même l'ennemi sans résultat, prennent la route de Delle. Le lendemain, 3000 Français campent à Alle, à Cornol, à Courgenay, prêts à empêcher les Impériaux de passer en Bourgogne.

Inquiet de ce séjour de troupes dans ses Etats, l'Evêque de Bâle implora de suite le secours des cantons suisses. Aussitôt 100 soldats de Bienne, envoyés pour sauvegarder le Prince, arrivent à Porrentruy et y sont reçus comme des libérateurs. En même temps, des députés suisses se rendent à Alle auprès du marquis de Vaubrun et obtiennent de lui le départ immédiat des troupes françaises campées dans la seigneurie de Porrentruy. Malheureusement les villages environnants étaient complètement dévastés, lorsque les soldats les quittèrent. Miserez seul, la maison de campagne du collège, avait été respecté. Le marquis de Vaubrun avait donné aux jésuites des lettres de recommandation et une garde pour veiller à leur propriété.

Les classes n'en suivirent pas moins leur cours ordinaire avec plus de 300 élèves et l'année scolaire put s'achever tranquillement. Il n'en fut pas de même de l'année suivante.

Déjà au mois d'octobre 1674, on avait vu les Jésuites d'Oelenberg, envoyer à Porrentruy tous leurs troupeaux et leur chercher un asile à Miserez et à la Schliff. La précaution n'était pas inutile, car quelques jours après, Oelenberg était saccagé par les Français et les Jésuites chassés de leur demeure.

En janvier 1675, c'était la résidence de St-Morand, près d'Altkirch, qui était envahie par les mêmes pillards. Les Jésuites prennent aussitôt la fuite, laissant tout entre les mains des soldats et se réfugient à Porrentruy.

Jusqu'alors la guerre n'était qu'aux frontières. Tout à coup, la nouvelle arrive qu'une partie des troupes françaises doit prendre ses quartiers d'hiver dans l'Evêché de Bâle, ou au moins dans la seigneurie de Porrentruy. Panique générale de tous les villages, on accourt se réfugier à Porrentruy. La ville encombrée ne peut bientôt plus nourrir tous ses habitants.

Une fièvre maligne se déclare au milieu de cette multitude privée de tout, *entassée* dans les maisons. En moins de six mois, 200 personnes avaient succombé au fléau. Trois Jésuites moururent victimes de leur dévouement et de leur zèle : ce furent les Pères Jean Bergman de Roche (canton de Fribourg) Conrad Castner de Halle, dans le Tyrol, et Daniel Charpentier de St-Nicolas en Lorraine.

La perte de ce dernier Père fut de toutes la plus sensible. Regardé comme un saint, dans tout le pays, il était aimé et vénéré de tous. Il avait été recteur du collège et on rapporte que tandis qu'il exerçait cette charge, il avait l'habitude de confier la nuit les clefs de la maison à la St^e-Vierge. Sous la statue de N. D., il avait placé ces deux vers :

Hasce tibi, Virgo, claves, cum clavibus cedes

Et me cum sociis, consecro, dono, dico.

Clientum infimus Daniel Charpentier.

Pendant que la ville était désolée de la sorte, les Français avaient pris leurs quartiers dans le pays. Tout d'abord, (14 février 1675) Miserez fut pillé, dévasté, saccagé ; la perte en troupeaux fut considérable. Quand la maison fut vide, on offrit au Père recteur une garde qui s'y établit pour la défendre des voleurs !

Effrayé de ces hôtes dangereux, le Prince avait pris la fuite (18 février) et s'était réfugié à Bellelay. Les élèves du collège avaient suivi cet exemple et 200 d'entre eux avaient repris le chemin de leur patrie.

L'intervention des cantons suisses vint heureusement mettre fin à ce triste état de choses. Déjà 200 soldats d'Uri et de Lucerne avaient été envoyés à Porrentruy pour défendre la ville, si besoin était. Ensuite, les députés suisses avaient multiplié leurs démarches auprès des officiers français. L'Evêché de Bâle étant fidèle allié des Suisses, la France ne pouvait envahir un pays qui était sous la sauvegarde de ses amis les cantons helvétiques. Louis XIV rendit enfin raison aux députés et l'ordre arriva bientôt d'évacuer l'Evêché,

Le 7 mars, tous les soldats français quittèrent leurs campements et prirent la route de Bourgogne. Les paysans réfugiés en ville, retournèrent aussitôt dans leurs villages et tout rentra dans le calme ordinaire.

Porrentruy vit de nouveau dans cette délivrance si prompte et si inespérée une marque de la protection de la Sainte Vierge à laquelle la ville s'était solennellement consacrée le 3 mars, trois jours avant l'arrivée du courrier qui apportait les ordres du roi. Aussi, dès le mois suivant « le maître-bourgeois Choulat, les lieutenants Bajol et Rossel et messire Maury Docourt étaient députés pour faire le voyage aux Ermites et accomplir le vœu fait pour la préservation de la ville pendant ces temps de guerre et de maladie : on fit présent à ladite chapelle de 40 ducats de l'hôpital. » (1)

Le Prince de Roggenbach imita la piété de la ville de Porrentruy envers la Sainte Vierge ; car quelque temps après (1677), il choisit solennellement, dans l'église du collège, pour patronne et protectrice de ses Etats, *Marie immaculée* et il ordonna par lettres à tous les curés du diocèse, de célébrer désormais avec le plus de pompe possible, la fête de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

Non content de cette démonstration publique de piété envers la Sainte Mère de Dieu, lors de la conclusion de la paix de Nimègue qui mettait fin à la guerre, il envoya de chacun des districts de ses Etats, des curés avec leurs paroissiens à N.-D. des Ermites. Lui-même, il pontifia solennellement à l'église du collège, le jour de la Sainte Trinité et le lendemain, dans une procession solennelle qui parcourut les rues de Porrentruy, il consacra de nouveau la ville à la Vierge Marie, la remettant tout entière sous sa protection et sa sauvegarde.

(1) Extrait du *Livre des départs et conclusions de MM. du magistrat de la ville de Pourrentruy* au 17 avril 1675. — Nous trouvons aux archives de Porrentruy (A 190 L H) le vœu fait par la ville à N.-D. des Ermites. — « 3 mars 1675. Nous prévot, maître-bourgeois, et trois conseils..... prenons pour notre patronne, protectrice, la digne et sacrée Mère de Dieu sous sa divine image de sa sacrée chapelle des Ermites, où nous faisons vœu solennel dans ces bruits calamiteux et dangers de guerre, la suppliant... de nous délivrer des fléaux desquels nous sommes menacés et jetter des yeux miséricordieux sur cette pauvre ville. »

CHAPITRE II.

Restauration de l'église du collège.—Agrandissement du chœur; autels de Saint-Ignace et de Saint-François-Xavier. — Tableau de l'Immaculée Conception. — Translation à l'église du collège des reliques de Saint Pacifique.

1678—1679.

Une fois assurés de la paix, les Jésuites, de concert avec le Prince dont la libéralité était connue, songèrent à faire enfin dans leur église les réparations que tous désiraient depuis longtemps.

Le Prince de Blarer, en bâtissant cette église, n'avait eu en vue que la solidité : il se contenta d'un édifice assez vaste pour suffire aux Jésuites, assez bien construit pour défier les siècles ; quant à la décoration, aux ornements, aux grâces de l'architecture, il en laissa le soin à ses successeurs.

Pendant plusieurs années, l'église resta nue, n'offrant aux regards que ses murs sans ornements et son maître-autel surmonté d'un immense crucifix de bois. Peu à peu les dons arrivèrent : le Prince fondateur enrichit l'église de deux calices d'argent, d'ornements sacrés de grand prix : on lui dut aussi des reliques insignes de saint Urs et de saint Victor qu'il devait au magistrat de Soleure (1592-1605). Plus tard, M. Vergier, le bienfaiteur du collège, offrit une lampe d'argent (1605) et 1000 livres de Bâle pour l'achat des cierges nécessaires à l'église (1612). En 1619, sa femme donna un ostensor de la valeur de 400 livres.

Un illustre personnage, le duc de Bavière Guillaume qui fut un des insignes bienfaiteurs de la Compagnie de Jésus, envoya au collège de Porrentruy un crucifix d'ébène avec le

christ en argent, d'un travail remarquable. Tous ces dons, auxquels il faut joindre 100 couronnes pour l'huile de la lampe et 200 florins pour cierges n'étaient rien de la nudité de l'église.

En 1618 seulement, on songea à décorer les murailles. Le plafond fut peint de diverses couleurs : 21 grands tableaux, représentant les mystères de la vie de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge et 4 portraits des saints de l'ordre furent appendus autour de l'église. Au-dessus de la tribune du chœur, on plaça 8 tableaux représentant les évangélistes et les docteurs. Le maître-autel fut décoré d'un nouveau tabernacle et de deux grands reliquaires, et les autels latéraux de nouveaux tableaux et emblèmes dus à la munificence du Prince G. Rinck de Bal-denstein et au doyen du chapitre de Bâle. Les dépenses s'élevèrent à 2000 florins.

Ces nouvelles décorations durèrent jusqu'à la guerre de 30 ans. A cette époque, le collège, envahi par les soldats en passage à Porrentruy, fut dépouillé, dévasté de fond en comble. L'église subit à peu près le même sort. Les pillards forcèrent même jusqu'au tombeau du maître-autel, où ils croyaient trouver quelque trésor caché. Lors donc que les Jésuites rentrèrent dans leur ancienne demeure, il y avait urgence de faire à l'église de grandes réparations. Malheureusement les fonds manquaient et il fallut remettre à une époque plus favorable, les travaux de décoration.

En attendant, on répara l'église (1658), on couvrit les murs dépouillés de grands tapis dus aux Ursulines (1661) ; avec les offrandes des fidèles, on acheta un orgue plus grand qui fut placé sur la tribune refaite et décorée de peintures (1), (1662). On disposa, dans un tabernacle, recouvert de lames d'argent, la statue miraculeuse de Notre-Dame, dite de Foye. (2)

(1) L'organiste du collège, outre son traitement, avait sa nourriture dans l'établissement et logeait dans la maison Vergier.

(2) Cette statue était faite du bois miraculeux de Montaigu; elle fut envoyée de Belgique au collège en 1625 et devint dès lors l'objet d'une dévotion particulière. On sait que Montaigu est un lieu célèbre de dévotion de la province de

Ce ne fut qu'en 1678, lorsque les ruines furent partout relevées, après la conclusion de la paix que l'on entreprit enfin les travaux de décoration qui devaient faire de l'église du collège ce que nous la voyons aujourd'hui.

On dut tout d'abord renoncer à tout système d'ornementation qui réduirait encore l'étendue si bornée déjà de l'édifice. Il ne pouvait donc être question de colonnes, de pilastres, de portiques ; la décoration devait s'attacher aux murs seuls et les couvrir sans faire grande saillie. Ce travail, entrepris par d'habiles ouvriers, fut mené à bonne fin et aujourd'hui encore on ne se lasse pas d'admirer la délicatesse et la grâce des sculptures de gyps apposées sur toutes les murailles de l'édifice.

Les travaux commencèrent dans le courant de mars 1678. On agrandit d'abord le chœur qui était encombré d'un côté par l'orgue, de l'autre par le mausolée de marbre du Prince-fondateur et raccourci par une chambre qui avait servi primitivement à la bibliothèque. On supprima cette pièce ; on repoussa le chœur jusqu'aux extrêmes limites du bâtiment ; une fenêtre nouvelle et deux œils de bœuf l'éclairèrent à nouveau ; le plafond fut élevé de quelques pieds ; l'orgue, reconstruit à neuf, fut placé à 20 pieds au-dessus du chœur et n'occupa plus de place dans le chœur inférieur. L'épithaphe en marbre du Prince de Blarer fut appliquée au revers de l'autel latéral de droite ; vis-à-vis on disposa le marbre prêt à recevoir l'inscription funéraire du Prince régnant, qui venait de recevoir du général des Jésuites le droit de sépulture dans l'église du collège. Ces modifications, en agrandissant l'édifice sacré, en l'éclairant davantage, lui donnèrent un tout autre aspect. Les travaux de décoration furent entrepris par 8 ouvriers gypseurs de Soleure. Tout autour de l'église, ils appliquèrent d'abord

Brabant en Belgique. Une vierge miraculeuse était fixée à un des chênes antiques qui couronnent le sommet de cette montagne. L'archiduc Albert, ayant fait construire pour la statue une magnifique église, le chêne fut abattu et ses débris servirent à faire un grand nombre de statues de Notre-Dame, qui sont connues sous le nom de Vierges de Montaigu.

14 pilastre de 36 pieds de haut, canelés, surmontés de grandes statues de saints, reposant dans des conques, entourées elles-mêmes de guirlandes de fleurs et de feuillages. Les vieilles fenêtres ogivales furent disposées en plein ceintre ; les bords décorés de fleurs et de fruits. Au-dessous, on plaça de gracieux cartouches qui encadrèrent admirablement huit tableaux représentant les principaux titres des litanies de la Ste-Vierge (1)

Le plafond de l'église fut surtout l'objet des soins des ouvriers. Grâce à des guirlandes de fleurs et de fruits formant cadres et partageant la nef et le chœur en plusieurs panneaux, ils purent représenter d'une manière remarquable l'assomption et l'annonciation de la Ste-Vierge. L'arcade magistrale, séparant le chœur, reçut pour décoration un nom de Jésus, entouré de pampres et de grappes : de chaque côté, on suspendit les armoiries du Prince-fondateur.

Grâce à l'élargissement du chœur, on put placer deux autels des deux côtés du maître-autel : l'un du côté de l'évangile fut dédié à St-Ignace, l'autre à Saint François-Xavier. L'autel principal, auquel trois sculpteurs travaillèrent pendant près d'un an, fut placé sous le vocable de l'Immaculée Conception de la Ste-Vierge et décoré plus tard de statues d'anges, de pyramides dorées et d'autres ornements (1683). (2)

Les travaux furent terminés dans le courant de 1679 ; ils avaient duré deux ans. Ils coûtèrent 2623 florins. Le Prince avait fourni tout le fer et de plus 1000 florins. Des 2000 livres de gyps employées pour les travaux, le collège put en tirer 1000 d'une carrière qu'il possédait à Miserez.

Pour compléter la décoration de l'église, les Jésuites firent venir d'Italie un grand tableau de l'Immaculée Conception, ouvrage d'un célèbre peintre italien. Deux hommes bravant les

(1) Deux de ces tableaux étaient dus au chapitre de Bâle et à son doyen, deux autres au prévôt du chapitre de Moutier et à celui du chapitre de St-Ursanne.

(2) Ces trois autels furent consacrés par le Prince de Roggenbach, le 13 novembre 1678. Le maître-autel fut dédié à l'Immaculée Conception, à S. Joseph, S. Henri, S. Pantale, S. Jean-Baptiste, S. Jean apôtre, S. Jacques et S. Christophe. L'autel de Saint-Ignace fut aussi consacré à S. François Borgia et à S. Michel ; celui de Saint-François-Xavier à S. Sébastien et au S. ange gardien.

rigueurs de l'hiver, l'apportèrent sur leurs épaules à travers le Saint-Gotthard. Placé au fond de l'église, ce tableau excita tout d'abord l'admiration des connaisseurs. Il représentait la Vierge debout sur le globe, écrasant du pied le serpent infernal, entourée d'anges empresseés autour d'elle. Aujourd'hui encore, quoique retouché maladroitement, il est estimé comme une toile de prix. Les Jésuites le payèrent 200 florins. L'arrivée d'un corps saint que le collège reçut à cette époque et qu'ils demandaient à Rome depuis longtemps, acheva de faire de l'église des Jésuites, un sanctuaire digne des grandes solennités dont il était sans cesse le théâtre.

Ce corps saint qui devait attirer tant de pèlerins à son autel, était celui de Saint Pacifique, martyr.

Voici dans quelles circonstances il fut découvert et envoyé à Porrentruy. — L'Eglise romaine, pleine de respect pour les reliques des martyrs, veille avec la plus grande sollicitude à ce qu'elles soient recueillies et offertes ensuite à la vénération des fidèles. D'ordinaire, lorsque les fouilles se font dans quelque catacombe, les ouvriers examinent avec attention les *loculi* qu'ils rencontrent. Si sur la pierre qui scelle le tombeau d'un chrétien, apparaît la palme, signe de la victoire, ou le glaive, instrument du supplice, ou quelque autre emblème du martyr, aussitôt avis en est donné au sacristain du St-Père qui accourt, empressé de reconnaître les saintes reliques. Les signes extérieurs constatés, le *loculus* est ouvert; avec les ossements, on trouve d'ordinaire une fiole qui a servi à recueillir le sang du martyr; c'est le signe infailible de la mort violente soufferte pour J.-C. Aussitôt, les reliques saintes, le vase de sang, sont placés dans une boîte préparée *ad hoc*, scellée en présence de témoins et transportée en procession jusqu'à la grande sacristie de St-Pierre. Quelquefois un nom est gravé sur la pierre sépulcrale; le martyr est connu. Plus souvent, la pierre est muette: alors c'est le Pape lui-même qui donne au corps saint un nom rappelant quelque vertu chrétienne. Ainsi réservées sous le sceau de l'Eglise, ces reliques saintes ne sont accordées que par le Souverain Pontife,

lorsqu'il veut favoriser quelque église ou enrichir quelque sanctuaire.

Or, en 1679, au moment où l'on apprenait à Rome l'heureuse conclusion de la paix de Nimègue, on découvrit dans une des catacombes, les ossements d'un martyr. La palme, la fiole de sang ne laissaient pas de doute à cet égard. Le nom du chrétien, Dieu seul le savait. Innocent VI, considérant le martyr comme un gage de la durée de cette paix qui venait de réjouir l'Europe, l'appela *Pacifique* (*Pacificus*).

Peu après, le P. Frédéric Ampringer, procureur de l'assistance de l'Allemagne à Rome, demanda au Saint Père pour le collège de Porrentruy, quelque relique insigne. Aussitôt, le souverain Pontife, de son propre mouvement, lui octroya le corps de St-Pacifique, martyr. Grande fut la joie des Jésuites et de toute la ville, à la nouvelle de cette précieuse faveur. Le corps saint fut reçu avec enthousiasme et sa translation au collège fut un triomphe auquel prirent part toutes les contrées voisines. Voici comment les annales du collège relatent cette solennité qui avait pris les proportions d'un grand événement.

La cérémonie eut lieu le 5 novembre (1679), à 2 heures après-midi. La procession sortit de l'église des Capucins dans l'ordre suivant :

Trois génies ouvraient la marche. Venaient ensuite les élèves du collège, chaque classe avec son étendard. Au milieu d'eux était portée une statue ornée d'or et d'argent, et contenant de précieuses reliques. A ses côtés, se tenaient quatre génies avec palmes et couronnes. Puis s'avançaient les Capucins, les Confrères de Saint Michel et tout le clergé ; le diacre avec la croix et les acolythes, les musiciens revêtus de longues robes blanches, décorés de guirlandes. On voyait ensuite l'étendard de Saint Pacifique, puis six génies portant des parfums. Entre deux jeunes nobles, marchait un jeune homme avec l'épée et la palme : il représentait Saint Clément dont quatre Jésuites en dalmatiques portaient les reliques. Un jeune homme, faisant l'office de Saint Pacifique, suivait trois élèves nobles qui portaient sa bannière. Venait enfin le corps

saint porté sur un lit de parade par quatre Pères revêtus de riches dalmatiques. Quatre magistrats portaient le dais qui le couvrait : ils étaient escortés par les hallegardiens du Prince. Quatre autres Jésuites entouraient les saintes reliques et les encensaient continuellement.

Le P. Recteur, en chape, portait la tête du saint, entre deux Pères, revêtus des plus somptueux ornements. Vingt jeunes gens des plus nobles entouraient le martyr. Suivait le Prince avec toute sa cour ; puis le magistrat et les habitants, tous avec des cierges allumés.

La procession était close par les petites filles des écoles, portant les reliques des Dames Ursulines et par les femmes.

Il était nuit close, lorsqu'on arriva à l'église du collège. — Le lendemain, après l'office solennel en l'honneur du martyr, le Prince, à genoux devant les saintes reliques, déclara à haute voix qu'il choisissait Saint Pacifique pour *patron spécial* de l'Evêché et de toute la Principauté de Bâle.

Dès ce jour, le concours fut immense à l'église des Jésuites.

La saint, placé sur l'autel de gauche, revêtu par les Ursulines de riches ornements, ne cessa de voir accourir à ses pieds de nombreux pèlerins. C'étaient des villages entiers qui arrivaient en procession se mettre sous la protection du martyr. C'étaient des malades, des infirmes qui se faisaient porter ou qui se traînaient jusqu'à l'autel du saint et qui souvent s'en retournaient guéris. La renommée du saint grandissait d'autant et les visiteurs accouraient des parties les plus éloignées de la Bourgogne et de l'Alsace.

En 1683, le jour de la fête du martyr, fixée au 2^e dimanche après Pâques, il y eut à son autel plus de 2000 communions ; cette année là, on compta 1010 messes célébrées devant ces reliques. Une médaille fut frappée à Augsbourg en l'honneur de Saint Pacifique. La révolution de 1793 passa sans toucher à ces saintes reliques. Elles furent déposées intactes à l'église paroissiale de Saint Pierre où elles reposent encore aujourd'hui.

CHAPITRE I.

Bataille. — Plus de prison. — *Les fumeurs* en 1666. — Fontaine des Annonciades. — Grande et petite congrégation — Congrégation des bourgeois. — Extension de la philosophie. — Mort du Prince de Roggenbach (13 juillet 1693). — G.-J. Rinck de Baldenstein. — Sacres et bénédictions abbatiales. — Fêtes du renouvellement de l'alliance suisse (11 octobre 1695). — Construction du clocher de l'église des Jésuites (1701). — Seconde prémisses du Prince de Rinck (1702). — Sa mort (4 juin 1705).

1692 — 1705.

Pendant que l'église du collège se transformait, les études suivaient leur train ordinaire. Chaque mois ramène les mêmes exercices, chaque jour le même travail. Studieux, disciplinés, les élèves suivent avec ardeur les leçons de leurs maîtres dévoués. De temps à autre, on signale bien quelques légers méfaits, mais c'est une rare, très-rare exception.

Ainsi un soir, (8 avril 1692) les écoliers se rencontrent avec quelques jeunes bouviers de Cœuve ; des cris, des injures, on en vient bientôt aux mains ; les coups suivent ; les paysans moins nombreux sont battus, quelques-uns blessés. Les vainqueurs quittent le champ de bataille, en poussant des chants de triomphe. Arrivés aux portes de la ville, ils les trouvent closes ; la nuit était venue pendant la bagarre. On eut beau sonner, crier, frapper,... rien. Messieurs les écoliers durent chercher gîte ailleurs et ce n'est qu'au lever de l'aurore qu'ils purent rentrer dans la cité. La froideur de la nuit et l'accueil

peu triomphal qui les attendait au collège, avaient amorti d'autant leur ardeur guerrière.

Une autre fois, c'est la prison du collège qui, le matin, se trouve enfoncée, brisée, mise au pillage. On s'inquiète ; on cherche les coupables. Le magistrat de la ville prend l'affaire en mains et découvre enfin le chef du complot. C'était un nommé Belseigneur qui, avec d'autres, avait voulu détruire l'infâme géhenne. Il avait même de plus composé une chanson, « tendant au mépris et despect du R. P. Johannes Podler, préfet du collège et par conséquent directeur de la prison. » Le magistrat de Porrentruy le condamna « à aller demander pardon à genoux au R. P. et à demeurer en prison jusqu'à ce que le R. P. intercédât pour lui. » (12 décembre 1665). (1)

De temps à autre aussi, on se plaint que « les écoliers s'arrêtent devant la maison-de-ville, au corps de garde ou sur les ponts (1666); que parmi eux, il y a quelques fumeurs (*tabacarios*) ; or, nous sommes en 1666 et il y a quelque temps que le conseil a défendu à Hugues Humbert de *prendre du tabac en pippe principalement outre heures, à peine de 3 livres d'amende*. (2)

La répression des délits était grave et sérieuse ; les coupables étaient aussitôt renvoyés du collège et l'échec apporté à la discipline était réparé sur l'heure.

Du reste, ces cas d'extrême rigueur sont rares dans l'histoire du collège. Chaque année, au contraire, les annales relatent la piété, la bonne conduite, l'assiduité des élèves. Souvent même, on parle de mortifications extraordinaires, d'actes de vertu presque héroïques. La générosité, ce sentiment si naturel à des cœurs que l'égoïsme du monde n'a pas encore touchés, brille d'un grand éclat au milieu de cette studieuse jeunesse.

Un exemple entre beaucoup d'autres. Les religieuses Annonciades, chassées d'Haguenau par la guerre, avaient fixé

(1) Extrait du *Livre des Départs et conclusions de MM. du magistrat de Pourrentruy*, 12 décembre 1665.

(2) *Ibid.*, 15 août 1666.

leur domicile à Porrentruy. Leur monastère se construisait péniblement ; les magistrats de la ville, craignant l'établissement d'une communauté sans ressources, s'opposaient à la bâtisse. Le Prince soutenait les religieuses. Forcés de se soumettre, les bourgeois obéissaient, mais en maugréant. Chaque jour, c'était quelque nouvelle chicane. Les sœurs bâtissaient leur chapelle (1669). Un jour elles ont besoin d'eau pour préparer la chaux. Le magistrat leur défend d'en prendre et dans les fontaines de la ville et aux rivières des environs. Et les travaux allaient être suspendus et les pauvres sœurs ne sachant à qui s'adresser, gémissaient en silence. Les élèves apprennent cette misérable tracasserie ; ils s'échappent du collège, s'arment de tous les récipients qu'ils peuvent rencontrer ; sceaux, baquets, vases de toutes sortes, jusqu'aux marmites, tout est mis à contribution. On court aux fontaines ; les bourgeois crient, s'ameutent ; on viole les ordres du conseil ! En attendant, les élèves apportaient au monastère l'eau si désirée et les travaux étaient repris et la chapelle put s'achever sans encombre. — Il y avait trop de coupables, on ne punit personne. (1)

Ce n'était là qu'en passant une légère diversion à l'ordre religieusement observé et suivi chaque jour.

Commencées le 18 octobre, jour de Saint Luc, les classes se poursuivaient sans interruption jusqu'au 8 septembre, jour de la sortie et de la distribution des prix. Le mardi et le jeudi après-midi de chaque semaine, les élèves avaient vacance. Les dimanches et fêtes, ils assistaient dans l'église du collège aux offices qui s'y célébraient presque toujours avec une grande pompe, en présence du Prince. De plus, la grande et la petite congrégation de la Ste-Vierge réunissaient encore dans la chapelle ou salle d'exercice du gynase les membres de ces associations, qui avaient leurs magistrats, leurs dignitaires choisis parmi les meilleurs élèves. La grande congrégation avait pour fête principale l'Annonciation de la Ste-Vierge ; la petite, la Purification.

(1) Annales des Annonciades de Porrentruy, 1669.

La congrégation des bourgeois, érigée dans l'église du collège, sous le vocable de l'assomption de la Ste-Vierge, comprenait les hommes de la ville ; d'ordinaire le Prince en était président. Chaque année, la liste des nombreux membres qui en faisaient partie, était imprimée.

Il y avait encore la congrégation de la bonne mort qui avait ses séances le dernier dimanche de chaque mois.

Vivant dans une atmosphère où on ne respirait que la piété et le devoir, les élèves devaient nécessairement faire des études sérieuses et se former de bonne heure à la vertu et à la vie chrétienne et honnête.

L'enseignement philosophique auquel les Jésuites donnaient un grand développement, ne contribuait pas peu à donner aux jeunes gens cette rectitude de jugement qui seule peut former un homme à convictions et à principes.

Le Prince de Roggenbach tenait essentiellement à cette partie des études. Grâce à lui, la philosophie, qui n'avait d'abord qu'un professeur, en eut bientôt deux (1686), puis trois (1687). Ce fut aussi lui qui, voulant donner plus d'éclat à cette classe, approuva l'usage qui s'établit alors de conduire solennellement à l'église au son des instruments, les philosophes qui terminaient leurs cours (1692).

Cette sollicitude du Prince pour cette branche si importante des études, fut à peu près sa dernière préoccupation. Accablé par l'âge, ne pouvant plus se trainer qu'avec des béquilles, il mourut peu après, regretté de tous, pleuré surtout par les Jésuites et leurs élèves dont il n'avait cessé d'être le père. Il avait 76 ans ; il en avait régné 37 (13 juillet 1693) Il fut enseveli dans le caveau des Princes à l'église des Jésuites. (1)

(1) Voici l'épithaphe que son successeur a fait graver en son honneur et qu'on lit encore aujourd'hui dans le chœur de l'église des Jésuites :

D. O. M.

Reverend. et Cels. Princeps

Joann. Conrad. à Roggenbach, Episc. Basil.

Post longas multorum annorum vigiliis,

Altum heic dormit.

Episcopatus, vario temporum vultu,

Son coadjuteur Guillaume Jacques Rinck de Baldenstein lui succéda. Deux ans auparavant, il avait été sacré évêque de Curloc (Curlocensis) *in partibus infidelium* ; avec une grande pompe dans l'église du collège (26 août 1691). Ce fut son parent, François Christophe de Rinck, évêque suffragant d'Aichstadt qui fit la cérémonie, assisté des suffragants de Constance et de Bâle. On rapporte que dans cette circonstance le collège se surpassa. Arc de triomphe à l'entrée de l'église, chants, musique, ornements magnifiques, grande représentation au théâtre devant les quatre évêques, rien ne manqua à la fête. On ajoute même que, le jour du sacre, les élèves escortèrent *en armes* le nouveau Prélat jusqu'au château et que là, pendant trois heures, ils firent l'admiration du vieux Prince de Roggenbach, qui d'une fenêtre s'amusait à leurs évolutions militaires. C'est une chose à remarquer que le collège de Porrentruy se trouve mêlé à toutes les grandes dates de l'histoire de la Principauté. Son église était comme le rendez-vous des évêques, des prélats, des dignitaires ecclésiastiques. Sacre d'évêques, bénédiction d'abbés, obsèques de Princes, alliances solennelles, se succèdent avec leurs pompes magnifiques dans son enceinte trop étroite.

Citons tout de suite, pour n'y pas revenir, la bénédiction de Louis de la Grange, comme abbé d'un couvent de l'ordre de Cluny dans la vallée de Saint Grégoire, faite par le Prince-Evêque

Ultra XXXVI annos,
Præfuit et profuit.
Ejus fortunas, mira industria, auxit;
Œs alienum, magnam partem, expunxit,
Pura ædificia,
Et inter hæc, Ecclesiam cathedralem
Arleshemil è fundamentis erexit.
Novam huic templo faciem induxit,
Pietate in superos, benevolentia in subditos,
Liberalitate in egenos,
Humanitate in omnes
Optimi Principis partes expressit.
Tandem præesse desiit, nondum prodesse.
XIII julii anno MDCLXXXIII
Ætatis LXXV.

de Bâle (1681), plus tard, en 1693 (2 février) la consécration comme abbé de Bellelay de Frédéric de Staal de Soleure. (Le coadjuteur de Rinck présidait la cérémonie avec le suffragant Schnorpf et l'abbé de Mariastein) ; en 1705, le sacre de Jean Christophe Haus, comme évêque de *Domitiopolis in partibus* et suffragant de l'Evêque de Bâle. — Voilà les grandes fonctions qui eurent lieu à l'église du collège, pendant le règne de J. G. de Rinck.

Pour la pompe et la solennité, rien n'égalait la cérémonie du renouvellement de l'alliance helvétique qui se fit le 11 octobre 1695. Cette fois encore, le collège se mit en frais d'invention ; arcs de triomphe, devises, emblèmes, pièces de théâtre, compliments en vers et en prose, exercices militaires, tout fut mis en œuvre par les maîtres et les élèves pour recevoir dignement les députés des VII cantons suisses. Les rhétoriciens se surpassèrent dans cette occasion ; ils composèrent en latin et firent imprimer un panégyrique des cantons helvétiques qui contenait, mêlés au récit des fêtes du renouvellement de l'alliance, l'éloge du peuple suisse, les faits les plus saillants de son histoire et la description de ses villes (1).

Quelques mots seulement sur la solennité. — Le 9 octobre, après-midi, le Prince se porta avec toute sa cour jusqu'à Courgenay, au-devant des députés suisses ; la route était bordée de citoyens armés. Après les harangues d'usage, les deux cortèges revinrent en ville, dans l'ordre suivant :

1° Quatre compagnies à cheval et la suite des députés.

2° Les pages et musiciens du Prince, les autres cavaliers et grands baillifs avec le maître d'hôtel, M. Jean Dietrich Rinck de Baldenstein.

3° Le Prince au milieu des députés de Lucerne, escorté des laquais et des trabands.

(1) Voici le titre de cet opuscule in-4° de 38 pages : *Panegyricus Illustrissimis, Potentissimis, Excellentissimis, et septem Helvetiæ catholicæ cantonibus, Dictus et à Rhetoribus Bruntrutanis dicatus quando anno 1695 11 octobris die, cum R^{mo} et Celss. S. R. J. P. et Episcopo Basileensi Guill. Jacob. fœdus renovarunt. Bruntrutii ex typographiâ episcopali apud Jacobum Fratrem, 1696.*

4° Les autres 12 députés suisses, accompagnés des chanoines, de l'abbé de la Pierre, Esso Glutz et de celui de Bellelay, Jean Frédéric de Staal.

Lorsqu'on fut arrivé sur le haut de la montagne, trois coups de canons tirés de la tour Refuss, annoncèrent l'approche du cortège. Aussitôt l'artillerie, placée près du moulin des Vau-ches, y répondit par une décharge.

Près de St-Germain, le collège avait élevé une montagne, semée d'arbres et de verdure ; c'était le Parnasse. Les élèves en uniforme l'entouraient. Sur une face, on lisait ces mots : *Illustrissimis ac Potentissimis Septem Helvetiæ cantonibus, Patronis suis hunc Parnassum dicat, dedicat Lycæum Brun-trutatum Societatis Jesu anno 1695.*

Au sommet, entre deux pyramides, on voyait Pégase qui semblait s'élancer du côté des députés suisses ; trois jets d'eau, figurant l'Hypocrène, le Pernesse et le Castalis, jaillissaient comme de ses pieds et retombaient à terre en gerbes étincelantes. Les neuf Muses, armées de leurs attributs, étaient réunies, comme pour faire honneur aux illustres hôtes de l'Évêché. Au milieu d'elles, Orphée chantait :

Salvete, viri illustrissimi, heroes potentissimi,
Patroni litterarum, decus que camœnarum,
Nostra, salvete, gloria.
Ovans adventu vestro Parnassus noster
Festiva promit gaudia
Et læta crepat júbila
Plaususque mille fremit.
Pegasus Hypocrenem fontem aperit,
Permessi hinc, hinc Castallis amœna
Lympha salit. Orpheus jucundo cantu
Ad communem lætitiâ musas sollicita ;
Euterpes et Melpomene
Thalia et Terpsycoræ,
Festos reponunt sonos ;
Calliope, Urania,
Cum Erato, Polymnia
Clio que jungunt choros.
Armatis in fautores, testentur queis amores,

Honoribus vos cumulent, nomenque vestrum celebren
Heroes invectissimi, viri que illustrissimi
Salvete, valete.

Au milieu de la ville, dans la rue principale, s'élevait un autre arc de triomphe ; c'était le magistrat et la cité qui l'avaient dressé en l'honneur des cantons alliés.

Il figurait une vaste forteresse, hérissée d'armes de toutes sortes, décorée de bannières, portant à son sommet sept des anciens suisses, défendant de l'épée les armes des sept cantons qu'ils tenaient à la main. On voyait aussi la paix traînée sur un char de triomphe par 4 chevaux fougueux et foulant aux pieds l'envie, l'impiété, l'hérésie, le carnage, etc.

On y lisait l'inscription suivante :

*Illustrissimis ac Potentissimis Septem Helvetiæ catholicæ
cantonibus, Defensoribus suis hoc monumentum erexit Senatus
Populus que Bruntrutanus.*

À l'approche des députés, le génie de Porrentruy s'avança vers eux et leur adressa ces vers :

Très puissants envoyez, neveux de ce canton,
Héritiers des Deborez et du sang des Samson,
Qui, par leur bravoure, ont tant de camps repoussés,
Tant de murs défendus, tant de remparts forcés ;
Entrez, joye d'Ajoye, soutien de la province,
Alliez fameux de nostre aymable Prince.
Dans ses estats, vous estes de la paix les tuteurs,
Pendant que Mars, fier de son souffreux tonnerre,
Bruit, bat, sappe, abat, fait enfer de la terre,
Sous vos lauriers, cantons, nous goutons la douceur.
Illustres ambassadeurs du peuple aymé de Dieu,
Conservons toujours un lien si précieux
Et vostre nom jamais ne sera limité
Que des bornes du monde et de l'éternité.

Enfin, à l'entrée du château, l'arc-de-triomphe représentait un amphithéâtre, au sommet duquel brillaient les armes des VII cantons. Six trompettes faisaient retentir de leurs accords bruyants la ville et le château. Sur les degrés de l'amphithéâtre, apparaissaient tous les royaumes, provinces, duchés, cités,

alliés aux cantons suisses. La France, sous la figure d'une reine décorée de lys, l'Espagne majestueuse et fière, l'Autriche avec l'aigle impérial couvrant de ses ailes l'Evêché, la Savoie, le Valais, Milan, Neuchâtel, Mulhouse, Bienne, St-Gall, etc. On remarquait aussi la Rauracie avec un visage grave et majestueux et enfin, l'Helvétie; la libre, la puissante Helvétie!

Au sommet de l'arc on lisait les trois inscriptions suivantes: *Guilielmus Jacobus S. R. J. Princeps et Episcopus Basiliensis. — Illustrissimis et potentissimis septem Helvetiæ catholicae cantonibus amicis suis. — Hanc illis confœderatorum seriem posuit.*

Près de l'arc-de-triomphe était une compagnie d'écoliers dans un très-bel ordre; celui qui représentait la Rauracie fit en vers allemands, un compliment qui fut très-bien débité et aussi bien accueilli.

Le lendemain de leur réception, les députés suisses avec toute la cour, assistèrent à une représentation donnée au théâtre du collège en leur honneur. Le sujet, tout de circonstance, était l'amitié de Pylade et d'Oreste. Les décors étaient somptueux. Tantôt on voyait un palais de marbre de Paros, tantôt la salle royale, décorée des tentures les plus riches, puis des jardin, des bois, la cour entière; enfin, et pour conclure, la ville de Porrentruy apparaissant avec tous ses édifices. La représentation dura 5 heures.

La cérémonie religieuse ne se fit que le lendemain; (11 octobre) elle eut lieu, dans l'église du collège, avec toute la pompe que l'on put déployer. Tous les chanoines de Bâle, les grands officiers de l'Evêché, les gouverneurs des baillages, la noblesse, une foule immense, se pressaient dans l'enceinte sacrée. Le Prince officia pontificalement, puis le traité d'alliance fut solennellement juré par l'Evêque et les députés. Le *Te Deum*, auquel se joignaient les décharges de l'artillerie de la ville et du château, les fanfares des musiques militaires et les carillons des cloches, couronna la cérémonie.

Nous ne parlerons pas du repas qui suivit: nos rhétoriciens,

dans leur *panégyrique*, en donnent d'amples détails. Notons seulement, au sommet de la table, un arc-de-triomphe soutenu par quatre colonnes de sucre et où paraissaient les 7 génies des cantons suisses avec leurs armes, le tout de sucre également. Au milieu de l'arc, sur un trône, siégeait la *Paix* dans le calme et la majesté.

Les premiers seigneurs de la cour servaient à table les députés que tant d'appareil éblouissait et qui quittèrent Porrentruy, émerveillés de la réception qu'on leur avait faite.

A leur départ, l'Orphée du collège les salua de nouveau du haut du Parnasse ; il chantait :

Valete, viri illustrissimi, heroes potentissimi,
Patroni litterarum decusque camenarum,

Nostra, valete, gloria

Musæ nostræ

Benigna vobis sidera,

Tecta precantur æthera,

Mollesque vias optant,

Ne vos infestent hyemes,

Ventorum vexent turbines,

Scabrosi montes lædant,

Ut lares patrios felices revisatis,

Vestris clientibus Patroni faveatis.

Valete.

Musasque rauracas constanter adamate.

Témoin de tant de grandes solennités, l'église du collège n'offrait pas extérieurement l'aspect qu'on aurait dû attendre d'un monument si renommé. L'absence de clocher choquait tous les yeux et chaque année on réclamait ce complément nécessaire de toute église catholique.

Ce fut en 1701 que l'on put enfin exécuter un projet si souvent remis en discussion. La première pierre du nouveau clocher fut posée, le 24 juin, fête de St-Jean Baptiste par le recteur du collège, au nom du Prince et du Provincial des jésuites qui d'une fenêtre assistaient à la cérémonie. Cette pierre fut placée

à l'endroit où est maintenant le pilier qui sépare les deux portes. (1)

La veille de Noël, on put déjà suspendre dans le clocher quatre nouvelles cloches. Le Prince les avait bénites devant l'église, le jour de la comédie d'automne. La tour ne fut cependant achevée qu'en 1703.

Les cloches pesaient à Bâle 24094 livres sans les ferrements ; elles coûtèrent 1916 liv. 14 s. La congrégation majeure paya 300 thalers pour la fonte de la plus grande cloche, à condition qu'elle en aurait l'usage dans certains cas. (2)

Il y avait à peine huit jours (1^{er} janvier 1702) que les nouvelles cloches occupaient leur place, qu'elles annoncèrent à la ville, une solennité qui empruntait à son caractère même, un charme toutparticulier. Après 50 années de prêtrise, le Prince de Rinck célébrait ses secondes prémisses dans cette même église du collège où, un demi siècle auparavant (le 1^{er} janvier 1652), assisté du Prince de Schœnau, il avait chanté sa 1^{re} messe. C'était un spectacle touchant de voir ce beau vieillard, arrivé à 79 ans, rendant grâces solennelles à Dieu de ses longues années de sacerdoce. Il croyait toucher au terme de sa carrière : elle se prolongea cependant encore jusqu'en 1705. Le 4 juin de cette année, il succomba à une simple défaillance de la nature, sans souffrance aucune : il avait régné 12 ans.

Les qualités du cœur qui le distinguaient à un haut degré, le firent regretter de tous ses sujets. L'église des Jésuites qui l'avait vu si souvent à ces solennités, lui servit de dernière demeure. Il fut le 4^e Evêque de Bâle enseveli dans le caveau princier du collège. (3)

(1) La ville contribua de 60 écus pour le clocher. (Décision du 28 février 1701.)

(2) C'est la seule qui subsiste encore aujourd'hui. Transportée à l'église Saint-Pierre, elle y sert pour annoncer l'*Angelus* et les agonies. Les trois autres, brisées à la révolution, furent conduites à Strasbourg et converties en sous français.

(3) Voici l'éloge que publièrent les Jésuites quelques années après sa mort :

Hic jacet

Jacobus Wilhelmus

CHAPITRE II.

Quelques élèves du collège de Porrentruy. — Six Princes-Evêques de Bile. — Un médecin célèbre : Jean Prévot de Delémont. — Un grand théologien : Georges Gobat. — Deux saints : le P. Chrysostôme Schenck de Castell et Jean-Louis de Rosengardt. — J.-J. Bahé. — J. Moingenat, etc., etc.

1600 — 1700.

Un siècle s'est écoulé depuis que les Jésuites ont pris possession du collège de Porrentruy. Pendant ce siècle, bien des événements se sont succédé et ont fait éprouver à notre établissement les phases les plus diverses. D'abord prospère, le collège voit bientôt ses élèves chassés par les troupes ennemies ; es Jésuites les suivent de près.

Rinekianæ stirpis surculus tam benedictus
Ut vel in ejus cinere
Hodie dum familia floreat.
Ne mirare,
Quod canonicus Ecclesie Basileensis,
Jaceat extra Basileensem Ecclesiam :
Nam Christi Ecclesia extra ipsam est Basileam.
Electus quondam fuit decanus summus
Et si minimè canus,
Quod virtus meritum dederit, non ætas
Coadjutor Joanni Conrado Principi datus,
Initio fuit Jacobus minor,
Et quasi baculus senectutis,
Sed cum baculo factus Jacobus major,
Joannis frater, quia successor,
Illo sedente à dextris, hic à sinistris
In regno Dei.

Après de longues années d'exil, la paix ramène maîtres et élèves dans ses murs si longtemps abandonnés. Alors, dans une période prolongée de calme et de repos, les études fleurissent, s'étendent, se développent, sous la protection des Princes, amis de l'instruction et des lettres. Les élèves affluent aux leçons du collège, dont le nom est connu dans toutes les contrées voisines. La prospérité de l'établissement est à son comble.

Avant de pénétrer dans l'histoire du second siècle, qui s'ouvre pour le collège, siècle qui commence dans la paix pour se terminer au milieu des bouleversements de la révolution de 93, nous voulons nous arrêter un instant et, jetant un regard en arrière, faire revivre dans ce chapitre, quelques souvenirs qui sont chers au collège et qui, jusqu'ici n'auraient pu trouver place dans son histoire qu'en brisant trop longuement le fil du récit.

Nous voulons parler des élèves marquants qui pendant cette période de cent ans, se sont fait un nom, après s'être assis sur les bancs du collège de Porrentruy. Malheureusement, pour

Primum episcopus Curlocensis, tum Basileensis,
 Jacobo patriarchæ similis atque dissimilis,
 Quod duceret primum Liam sterilem,
 Jam Rachelem fecundam.
 Princeps fuit, octogenario major,
 Inter cujus virtutis ipsa ætas fuit.
 Quia sine vitio ætatis
 Indè in cana annorum hyeme,
 Habere meruit florentissimum regimen,
 Bis factus episcopus,
 Bis esse voluit sacerdos,
 Quia in secundis primitiis jubileus,
 Rara Phoenix episcopali in solio,
 In Societatis Jesu templo est tumultus
 Ut pote cui semper junctus in vitâ,
 Sejungi in morte haud voluit,
 Societatis fautor ni fuisset,
 Rinckius non fuisset.
 Abi viator
 Et mirare in uno tot titulos
 Quorum vel unus etsi divisus in plures,
 Elogiorum mereretur Iliadem.

cette partie, les documents sont rares ; les registres d'inscription du collège ont disparu et nous devons nous contenter de quelques pièces imprimées ou manuscrites qui seules nous ont transmis quelques noms remarquables.

En première ligne, citons *pro memoria* les Princes-Evêques de Bâle, Béat-Albert de Ramstein, Jean-François de Schœnau, Jean-Conrad de Roggenbach, Guillaume Rinck de Baldenstein, Jean-Conrad de Reinach et Joseph-Jacques-Sigismond de Reinach.

Quel que soit, aux yeux de l'histoire, leur mérite comme souverains, on ne peut nier cependant que tous ils n'aient été des hommes dévoués à leurs devoirs, des Evêques pieux et édifiants, ardents au bien et malgré leur haut position, toujours simples et modestes. Nous nous plaisons à croire que c'est au collège de Porrentruy qu'ils avaient tout d'abord puisé ces qualités du cœur qui en ont fait des prêtres et des évêques exemplaires.

On connaît Jean-Conrad de Roggenbach. Sa frugalité était proverbiale dans l'Evêché : jamais plus de quatre plats à ses repas, voilà la règle qui présidait aux dîners du château.

Jean-François de Schœnau pratiquait les mortifications chrétiennes. Après sa mort, on trouva auprès de son lit, des instruments de pénitence, une discipline et un cilice tout ensanglantés. (1)

Quant à Guillaume Rinck de Baldenstein, une anecdote, contée par Racine, suffira pour prouver qu'il était ennemi du faste et du luxe. C'était lors de la conquête de l'Alsace : Louis XIV, maître de Strasbourg, y recevait des députations des peuples voisins. Les Suisses envoient au grand roi leurs députés. Le Prince-Evêque de Bâle les accompagne. Le cortège était sans doute modeste, car Racine qui accompagnait Louis XIV comme historiographe, écrit : « On dit qu'à Strasbourg quand le roi y fit son entrée, les députés des Suisses l'étant venu voir, l'archevêque de Reims qui vit passer avec

(1) P. VOISARD, *Histoire des Evêques de Bâle*.

eux l'Evêque de Bâle, dit à son voisin : « C'est quelque misérable apparemment que cet évêque ! » — « Comment, lui dit l'autre, il a 100,000 livres de rentes. » — Oh, oh ! dit l'archevêque, c'est donc un honnête homme » et il lui fit mille caresses. » (1)

Le grand roi ne jugea pas Guillaume de Rinck comme l'archevêque, et on rapporte qu'apercevant l'Evêque de Bâle qui, à une physionomie noble et distinguée, joignait une taille élancée, il s'écria : « oh ! le beau Prince ! » (2)

A côté de nos évêques, nous citerons une des gloires de notre pays, le médecin Jean Prévot. — Il naquit à Delémont le 4 juillet 1585 de Théobald Prévot. Il fit ses premières études avec éclat au collège de Porrentruy, il les acheva à Dole chez les Jésuites. Ses humanités finies, il alla en Allemagne pour y faire sa philosophie. A Dilingen, il reçut le degré de maître ès arts, le 3 juillet 1603. Ses talents le firent connaître avantageusement du prince Léopold, archiduc d'Autriche, évêque de Strasbourg, qui l'envoya en Espagne pour y faire sa théologie. Il partit le 29 avril 1604, pour aller s'embarquer à Gênes et visita en chemin quelques villes d'Italie. Les grandes chaleurs l'ayant dégoûté de continuer sa route, il passa l'été à Padoue et y fréquenta les cours de l'Université. Il suivit en particulier les leçons d'Hercule Saxonia, fameux médecin, qui lui inspirèrent du goût pour la médecine. Il lut les écrits de Fernel avec avidité et renonça à la théologie. Comme il avait dépensé ce qu'il avait reçu de l'évêque de Strasbourg, on lui proposa une place de précepteur dans une bonne maison, ce qui le mit en état de continuer sans inquiétude ses nouvelles études. Un seigneur de Padoue, Alexandre Vigontia le prit en affection et fut pour lui un protecteur dévoué.

Avec ces secours, Jean Prévot s'appliqua avec ardeur à la médecine sous Hercule Saxonia, Eustache Rudius, Thomas

(1) RACINE, *Fragments historiques*.

(2) P. VOISARD, *Histoire des Evêques de Bâle*.

Minadous et Jérôme Fabrice. Ce dernier conçut tant d'estime pour lui qu'il le fit légataire de ses écrits pour les publier. Prévot s'adonna aussi à la philosophie sous César Crémonin et aux mathématiques sous Galilée et Jean Antoine Magin. Il reçut le bonnet de docteur en médecine le 8 mars 1607 et pratiqua ensuite avec beaucoup de succès.

Le 13 août 1612, la nation allemande, résidente à Padoue, le prit pour son médecin, à la place d'Adrien Spigelius qui avait été appelé en Moravie. Le 29 mars 1613, il fut nommé premier professeur du 3^e livre d'Avicenne et le 14 janvier 1616, il passa à la seconde chaire de professeur extraordinaire de médecine pratique.

En 1617, Prosper Alpini étant mort, Prévot fut chargé de la démonstration des plantes, et le 6 mai 1620, il monta à la première chaire de professeur extraordinaire de médecine pratique.

Quelque temps avant sa mort, on lui offrit une chaire à Bologne, avec de gros appointements ; il la refusa. La peste ayant envahi la ville de Padoue en 1631, il se retira le 20 juillet, avec sa famille, dans une maison de campagne, où il se croyait à l'abri du fléau ; mais la douleur qu'il ressentit de la mort de quatre de ses enfants lui causa une fièvre violente qui l'emporta le 3 août de la même année (1631) ; il avait 46 ans.

Il fut enterré à Padoue, dans l'église de Saint Antoine. Trois ans après, la nation allemande érigea en sa mémoire dans l'école de médecine un monument avec l'inscription suivante :

Joanni Prevotio, Rauraco, philosopho ac medico insigni, practicæ extraordinariæ, professori primario, civi et doctori desideratissimo, natio germana artistarum posuit anno MDCXXXIV.

Jean Prévot avait été marié deux fois. Il épousa d'abord Madeleine Nicole Voselin, petite-fille d'un riche négociant, dont il eut deux garçons et quatre filles. Cette femme étant morte, il épousa en secondes noces Elisabeth Miani, qui lui donna un garçon et une fille (1)

(1) Extrait de l'ouvrage de Thomassin — *Jacobi Philippi Tomasini Elogia*,

Après Jean Prévot, nous placerons un des grands théologiens de l'Eglise, dont l'autorité n'a rien perdu de sa valeur, malgré les deux siècles qui nous en séparent; nous voulons parler de Georges Gobat.

Georges Gobat naquit à Charmoille en 1600; à l'âge de dix ans, ses parents qui étaient de pauvres et honnêtes cultivateurs, le conduisirent à Lucelle où il fut admis aux fonctions de *marmiton* à la grande cuisine de l'abbaye. Un religieux ayant reconnu dans le jeune Gobat quelques dispositions pour l'étude, lui apprit à lire et à écrire, puis il lui enseigna les premiers rudiments de la langue latine. Les progrès de l'enfant étaient remarquables. L'abbé s'intéressa à lui; on l'envoya au collège de Porrentruy, où il fut dès son entrée le 1^{er} de sa classe. (1)

Bientôt, il fut reçu dans la congrégation de la Sainte Vierge (1614) et le 10 avril 1616, il entra dans le conseil de cette pieuse association. (2) La piété du jeune Gobat le recomman-

t. II, p. 224. — *Biographie universelle*, t. IV, Paris 1833. — Le portrait de Jean Prévot se trouve dans les *Eloges* de Thomassin.

Voici la liste des ouvrages de Prévot :

1^o De remediorum, cum simplicium, tum compositorum materiâ. Venise 1611, in-12.

2^o De lithotomiâ seu calculi vesicæ sectione, consultatio. Ulm 1628, in-4^o, et Leyde 1638, in-12.

3^o *Medicina pauperum*... adjungitur libellus de venenis et eorum alexipharmacis. Francfort 1641, in-12. — Item, accessit de medicamentorum materiâ tractatus. Lyon 1644, in-12. Paris 1654, in-24, et Lyon 1660, in-12.

4^o De compositione medicamentorum libellus. Rimelli 1649, in-8^o. — Francfort 1656, in-12. — Amsterdam 1665, in-12. — Padoue 1660, in-12.

5^o *Opera medica posthuma*. Francfort 1651, 1 in-12.

6^o *Semeiotice sive de signis medicis*. Venise 1654, in-24.

7^o *Selectoria remedia, multiplici usque comprobata quæ inter secreta medica jure recenseas*. Francfort 1659, in-12.

8^o *De urinis tractatus posthumus*. Padoue 1666, in-12.

9^o *De Morbosis uteri passionibus tractatus*. Padoue 1669, in-8^o.

10^o *Consilia medica*. Ulm 1676, in-4^o.

(1) Ces détails sur les premières années de Gobat sont extraits d'un manuscrit du P. Moreau de Lucelle : *Scriptores rauraci*, p. 3. — Le souvenir du *marmiton-théologien* était encore conservé dans l'abbaye au siècle dernier.

(2) Le registre de la Congrégation des élèves de Porrentruy porte sur la liste de 1614 : « *Georgius Goba, Charmoilliensis*. — 1616, 10 aprilis, factus consultor. — (*Acta congregationis B. M. V.*, tome II.)

daît à l'attention de ses maîtres ; aussi fut-il admis de suite à Ingolstadt lorsqu'il manifesta le désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus (1618). Son noviciat achevé, le P. Gobat enseigna d'abord les belles-lettres, pendant trois ans, au collège de Porrentruy ; puis il se rendit à Fribourg en Suisse où, pendant onze ans, il occupa la chaire de logique. En 1635, admis aux vœux des profès, il fut aussitôt chargé du cours de casuistique. C'est à cette époque que se rapporte un fait curieux de la vie de notre théologien.

Au commencement du XVI^e siècle, la seigneurie de Bellegarde avait été vendue au canton de Fribourg par les sires de Corbières. Jusqu'en 1635, la paix la plus grande régna entre leurs Excellences de Fribourg et les pâtres de Bellegarde. Mais, à cette époque, ces derniers, s'appuyant sur quelques vieux titres indéchiffrables, se prétendirent libres et refusèrent obéissance au petit-conseil. Somination de se soumettre fut faite aux révoltés ;.... peine perdue ; les têtes étaient montées ; « nous sommes libres ; nous le serons quoiqu'on fasse. » — Dans cette extrémité, le petit-conseil de Fribourg, avant de sévir, résolut d'employer la persuasion pour réduire les coupables au silence ; le P. Gobat fut envoyé dans la montagne avec mission de ramener au devoir les révoltés. L'éloquence de notre Jésuite fit son effet ;.... au bout de quelques jours, tout était rentré dans le calme et la commune faisait soumission pleine et entière. (1)

De Fribourg, le père Gobat fut envoyé à Ratisbonne, puis à Halles où il fût successivement professeur de théologie scolastique, d'Écriture Sainte et de controverses, puis recteur. En 1653, il était de retour à Fribourg et dirigeait comme recteur le collège de St-Michel. Trois ans après, il fut appelé à Constance et y enseigna la théologie morale pendant vingt-et-un ans. C'est là qu'il composa les ouvrages théologiques qui l'ont rendu célèbre dans le monde catholique entier.

(1) Extrait de l'*Emulation*, revue fribourgeoise, tome II. Fribourg 1853, page 216.

les cas qu'il expose sont discutés avec une lucidité remarquable. Un certain ton de gaieté, de bonhomie, de franchise toute *jurassienne*, qu'il y mêle de temps à autre, donne à la lecture de ses traités un charme qu'on ne rencontre pas également chez les autres moralistes.

Gobat vécut fort longtemps. Entouré des hommages de tous, consulté de tous les points de l'Eglise par les personnages les plus marquants de son époque, grand pénitencier de l'Evêque de Constance, pendant 21 ans, il prolongea ses labeurs jusqu'à l'extrême vieillesse. Il mourut à Constance le 23 mars 1679, presque octogénaire.

La réputation dont notre théologien avait joui de son vivant et qui s'était attachée à son nom, n'empêcha pas le jansénisme de s'attaquer à lui. En 1703, l'Evêque d'Arras, Guy de Sèves, à propos d'une édition des œuvres de Gobat, qu'il croyait imprimée à Douai, le condamna comme soutenant des propositions fausses, téméraires, scandaleuses, etc., Gobat trouva un énergique défenseur dans un docteur en théologie, qui, sous le titre de *Vindiciæ Gobatianæ*, publia un volume où il vengeait loyalement le théologien de Charmoille. La censure de Guy de Sèves n'a rien ôté à Gobat de son mérite et du renom dont il jouit. Il n'en est pas moins resté une des gloires de l'Eglise et un des plus beaux noms du collège de Porrentruy. (1)

(1) La théologie de Gobat a été encore vengée dans les ouvrages suivants : 1^o *Justification des Jésuites de Douay touchant ce qui est dit dans la préface et la conclusion de la censure que M^{or} l'Evêque d'Arras a faite des œuvres du P. Gobat le 17 août 1703*, in-8^o. — 2^o *Epistola ad Ul. Episcop. Atribatensem expostulatoria circa ejusd. Episc. censuram adversus propositiones P. Gobat*, in-8^o. — 3^o *Apologie pour la doctrine des Jésuites, envoyée à M^{or} d'Arras, à l'occasion de la censure qu'il a faite du livre d'un casuiste allemand. Liège 1703*, in-12. — 4^o *Apologia doctrinæ jesuitarum data ad R. D. Ep. Atribatensem occasione censuræ quam contra casuistam germanum edidit : ex gallico idiomate in latinum traducta. Coloniae agrippinæ, 1706*, in-12.

Pour la biographie de Gobat, voir : l'édition de ses œuvres de 1681. Munich. — Le Dictionnaire de Feller : Gobat. — Notice des auteurs jésuites, dans la Réponse au livre des extraits..... 1765. — *Bibliotheca Script. Soc. Jesu.* continuée par Sotwel. — Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus, par Aug. et Alois de Backer. Liège 1854. — *Vindiciæ Gobatianæ*, 1706, in-8^o. — Etc.

A côté du grand théologien , deux pieuses et belles figures trouveront tout naturellement leur place ; elles portent l'une et l'autre les glorieux stigmates de la sainteté. Nous voulons parler du vénérable Père Chrysostome Schenk de Castel, et du jeune et angélique Louis de Rosengardt.

Jean-Jacques-Albert Schenck de Castel naquit en 1585 au château d'Oberbeuren, en Thurgovie. Sa famille était une des plus marquantes de ces pays. Dès l'enfance, il se fit remarquer par sa douceur et sa piété. A 11 ans, il fut envoyé au collège de Porrentruy : il s'y distingua par sa bonne conduite, évitant les compagnies mauvaises et ne fréquentant que des jeunes gens pieux et honnêtes. Il se livrait journellement à plusieurs exercices de dévotion et jeûnait même au pain et à l'eau tous les samedis. Sa vie d'étudiant était déjà celle d'un religieux.

Ses parents voyant son goût pour la carrière ecclésiastique, ne s'opposèrent point à ce qu'il entrât dans le sacerdoce ; sa naissance lui donnant toute facilité pour obtenir un canonicat ou une autre place honorable ; mais J.-Albert voulait se faire capucin. Sa famille essaya bien de faire quelque opposition à ce projet, mais le pieux jeune homme persista dans sa résolution et prit l'habit de l'ordre chez les Capucins de Rheinfeld, des mains du P. Sérapbin d'Altstatt, gardien et maître des novices, le 7 juin 1601. Il avait alors 16 ans et prit le nom de Jean-Chrysostome.

Après un an de noviciat pendant lequel il édifia le couvent par sa piété, il fit sa profession en juin 1602. Le P. Chrysostome s'appliqua à pratiquer à la lettre les obligations de son état ; il ne cessa d'être admirable de vertu, de dévouement, d'abnégation chrétienne.

Ayant reçu les ordres sacrés, ses supérieurs qui avaient reconnu en lui le caractère d'un excellent maître des novices, le choisirent pour cet office au chapitre provincial.

Le P. Chrysostome fut maître des novices à Fribourg en Brisgau, à Uberlingen en Souabe (1618). — En 1631, il était à Rawensbourg, ville impériale.

Il était plein de sagesse, d'une grande pénétration d'esprit. Il se distinguait surtout par une ardente dévotion envers l'Enfant Jésus.

Dans un chapitre provincial tenu à Baden, le P. Chrysostome fut élu définiteur et gardien du couvent des capucins de Delémont. Après cette nomination, il prédit qu'il n'exercerait cette charge que peu de temps. La peste commençait à sévir dans la Vallée et à Delémont : on voulut l'engager à quitter cette ville ; il s'y refusa. « Je serai le premier attaqué, dit-il, et ce coup m'ouvrira le ciel que j'ai tant souhaité. » Atteint en effet de la peste, il remit sa charge au Père vicaire, s'abandonnant entre les mains de Dieu. Il fit une touchante exhortation à ses frères, pour leur recommander la règle et finit par ces belles paroles ; *pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis.*

Ensuite, se jetant hors de sa petite couche sur ses genoux, la corde au cou, il demeura comme en suspension les yeux tournés vers le ciel. Il reçut les sacrements, demanda pardon de ses fautes à la communauté qui fondait en larmes, et tenant son petit Jésus entre les mains, il lui disait : « ô toi, béni enfant, ô très-aimable Jésus ! oh ! ici la fin et là-haut le commencement pour vivre avec vous en toute éternité. » C'est dans ces sentiments que le P. Chrysostome mourut le 25 septembre 1634, la 33^e année de sa profession, la 49^e de son âge. Il fut enterré à l'église des capucins à Delémont. Sa tombe fut bientôt un but fréquenté de pèlerinage ; des procès-verbaux authentiques, déposés aux archives de la cure de Delémont, constatent un grand nombre de miracles opérés par l'intercession du vénérable serviteur de Dieu.

Après la révolution, M. le curé Heunet de Delémont fit transporter la pierre tombale du P. Chrysostome à l'église paroissiale où elle se voit encore aujourd'hui au pied des fonts baptismaux. On y lit cette inscription : *Hic jacet admodum R. P. Joan-Chrysostom Schenck de Castell ordinis S. P. Franc. capuc Provinciarum Helvetiarum definit. ac hujus monast. guardianus, miraculis clarus. Obdormivit in D^{no} die 25 novembris anno 1634.*

La vie du P. Schenck de Castell a été imprimée en latin à Eystadt, en 1700 ; elle renferme le portrait du Père et l'image de l'enfant Jésus pour lequel il avait tant de dévotion. Une autre vie en français, avec gravures, a paru à Porrentruy en 1714. (1)

Jean-Louis de Rosengardt que l'on a surnommé le *modèle des étudiants* était né à Thann, le 15 août 1612. Après avoir fait ses premières études au collège des Jésuites d'Ensisheim, (1623-1626) il entra chez les Cordeliers de sa ville natale qui l'envoyèrent faire son noviciat à Lucerne. De retour à Thann pour faire profession, il ne se crut pas appelé à faire partie de l'ordre de St-François et il quitta le couvent, résolu de poursuivre ses études inachevées.

C'est alors qu'il vint à Porrentruy (1628) où il fut bientôt pour tous un sujet d'étonnement et d'admiration. Assidu à tous ses devoirs, d'une piété exemplaire, obéissant, doux, humble, retenu dans toutes ses paroles, le jeune Rosengardt, pendant les trois années qu'il passa au collège, donna à ses condisciples, le modèle le plus achevé de l'écolier vertueux.

Nous ne pouvons rapporter ici les détails de cette admirable vie : ils remplissent un volume qu'il serait trop long de reproduire. Nous citerons seulement les faits saillants, merveilleux qui ont marqué le séjour du jeune Louis à Porrentruy.

Il logeait chez le maître-bourgeois d'alors, Richard Guisinger, dans une chambre située sur le derrière de la maison. Ce fut là que, pendant trois ans, il mena la vie d'un ange, favorisé, comme son historien le rapporte, de la visite de son ange gardien. On dit même qu'un jour, Louis, étant tombé d'une fenêtre de la maison dans la rue, ce céleste compagnon

(1) Voici le titre de ces deux ouvrages : *Vita P. Fr. Joannis Chrysostomi Schenck de Castell, capucini, genere et virtutibus illustrissimi non tam admirationi quam imitationi proposita, à P. Fr. Wilibaldo Friburgo Brisgoio Provinciæ anterioris Austriæ sacerdote indigno. Eystadii MDCC, 1 in-12, 162 pages.* — *La vie du vénérable Père Jean-Chrysostôme Schenck de Castell, capucin, définitéur de la Province suisse et gardien à Delémont. A Pourrentruy, chez P.-F. Cuchot. MDCCXIV, in-18, 89 pages.*

le reçut dans ses bras et le reporta dans sa chambre, sans qu'il eut d'autre mal que la peur.

Un autre jour, on trouva notre jeune écolier ravi en extase devant un tableau de la S^{te}-Vierge qu'il avait d'ordinaire sous les yeux. Il était élevé de terre et son visage était radieux.

Sa piété si grande le fit bientôt choisir par ses condisciples pour être conseiller, puis secrétaire, enfin préfet de la Congrégation de la S^{te}-Vierge. Louis se refusait d'abord à accepter cette charge dont il se croyait indigne ; forcé de se rendre au choix de ses camarades, il chercha à justifier leurs suffrages par une vie encore plus édifiante.

Tous les matins à cinq heures, il était à l'église du collège servant la messe avec une telle piété qu'il excitait l'admiration de tous les assistants. Le reste du jour, Louis n'était occupé que de ses études et, comme St-Basile à Athènes, il ne connaissait que le chemin de l'église et du collège. Retiré dans sa cellule après les classes, il travaillait et il priait.

Après trois années de cette vie angélique, Rosengardt quitta le collège dont il avait été le plus bel ornement, pour entrer chez les Dominicains. Mais sa santé s'étant altérée chez ces religieux, il les quitta bientôt et revint à Porrentruy continuer sa rhétorique jusqu'à la fin de l'année scolaire 1631. A cette époque, il se décida à entrer chez les Pères Cordeliers de Lucerne où il mourut quatre mois après, avec l'habit de novice, le 28 mars 1632. Il fut enterré dans l'église du couvent.

Son tombeau fut dès lors en telle vénération qu'un des conseillers de la république de Lucerne, le noble de Sonnenberg ne voulut jamais passer sur la pierre qui recouvrait le jeune saint. Une grande dame, également de Lucerne, attribua sa guérison au jeune Rosengardt qu'elle avait invoqué. On prétend même qu'en 1695, quelques travaux ayant été faits près de son tombeau, il en sortit une odeur suave.

Le nom de Louis de Rosengardt est resté cher aux habitants de Porrentruy. Aujourd'hui encore on montre la chambre qu'il a dû occuper. Les Dames Ursulines conservent avec respect dans leur couvent le tableau de la Sainte Vierge que Louis

affectionnait tant et que les Suédois percèrent à coups d'épée. Sa vie nous a été conservée par un Jésuite qui avait retrouvé une notice biographique sur le jeune Rosengardt, faite par son président, le P. Gellier. On conserve encore, aux archives de Lucerne, celle que Louis avait écrite lui-même à Porrentruy, sur l'ordre formel de son confesseur.

La vie du jeune Rosengardt, imprimée à Vienne en 1732 était très-répandue autrefois dans les collèges des Jésuites, qui donnaient Louis comme le modèle parfait des écoliers. (1)

Jean Jacques Babé naquit à Delémont le 26 avril 1596 ; après de brillantes études faites à Porrentruy, il fut envoyé par le Prince de Baldenstein à Spire pour y suivre les cours de droit. A 24 ans, il était licencié en droit ; il composa la même année un traité savant ayant pour titre : *Prazis juridica ad Cameræ Imperialis processum methodicè concinnata opusculum omnibus prazeos et judiciarii processûs studiosis apprime utile, copioso ad calcem indice locupletatum* (in 12°, 420 pages). Il dédia son ouvrage au prince de Rinck, son bienfaiteur. — On a encore de lui deux in-fol. manuscrits ayant pour titre : *J. J. Babé J. C. Delemontani de reformando processu criminali, siv. de jure gladii contra modernos obusus cautè vetandos*. — J. J. Babé mourut dans la ville du Landeron le 28 mars 1638, où il s'acquittait d'une mission dont le Prince l'avait chargé. Il était secrétaire et procureur général de l'Evêque de Bâle. (2)

Jean Moingenat, de Porrentruy, est l'auteur d'un livre imprimé à Porrentruy en 1662 ; il a pour titre : *Jonas fluctuans doctrina morali illustratus* (in-4° de plus de 700 pages). Il est dédié au Prince Jean Conrad de Roggenbach. Jean Moingenat était un homme fort instruit, grand ami du collège, où

(1) Ce petit ouvrage, format in-18 de 190 pages, a pour titre : *Vita Joannis Ludovici Rosengardt, conscripta anno sæculari à quo suam Bruntruti Rhetoricæ navavit operam MDCCXXIX in lucem edita à quodam Soc. Jesu sacerdotè, anno pariter sæculari mortis quam sancti obiit Lucernæ MDCCXXXII — Augustæ Vindellicorum*.

(2) P. M. MOREAU, *Scriptores rauraci*, p. 96.

il avait fait ses études. Il fut successivement doyen du chapitre de Salignon, curé à Delémont, puis chanoine et curé de St-Ursanne et confrère de Saint Michel à Porrentruy. Il mourut à St-Ursanne le 13 décembre 1667.

Nous citerons encore d'après le *registre de la congrégation* du collège, que nous possédons, les élèves suivants :

1605. — *Jean Sébastien Feucht*, qui fit ses études théologiques au collège germanique à Rome et devint curé de Fribourg en Brisgau et professeur de théologie. — 1606 — *Jean Georges*, de Tullier, baron de Montjoie ; — *Balthasar d'Andelou* de Wittenein ; — *Jean Gualter d'Halweil* de Guttingen ; — *Jean Christophe de Baden* ; — *Jean Adam Reich de Reichenstein* ; — *Frédéric de Hombourg* ; — *Jean Christophe de Ramstein* ; — *Jean Adam de Reinach*. — 1607. — *Jean Gaspard de Schœnau* ; — *Jean Bourquard Kempf d'Amgret* de Gueviller ; — *Hartman Christophe Blarer de Wartensee*, etc. — *Balthasar Peiquet* de Belfort, mort curé de Delle le 6 septembre 1635. — *Noé Garde*, de Porrentruy, qui se fit connaître par ses chapeaux en laine de Bohême. — *J. Gaspard de Castellmur de Feldkirch*.

1611. — *Hugo Coulon* de St-Hippolyte, médecin du Prince-Evêque de Bâle ; — *Jean Melchior de Schœnau* ; — *Jean Hyrus de Schœnau*, mort traversé d'une balle, comme lieutenant, au siège de Vercel ; — *Henri Hyrus de Schœnau*, tué par les Français au siège de Porrentruy ; il était lieutenant-colonel ; enterré à l'église Saint-Pierre (1635).

1613. — *Jean Sébastien de Baden* ; — *Georges Rodolphe Tegelein de Vangen* ; — *Rodolphe de Ferrette* de Florimont ; — *Hugue Prévost de Pelousey de Mathey*, tué en combattant courageusement au siège de Gravelines ; — *Georges d'Angeloch* de Baden ; — *Jean Philippe d'Hagenbach*, mort colonel au service de Bavière ; — *Jean Rodolphe de Ramstein*, tué par les Suédois au siège de Fribourg en Brisgau.

1615. — *Mathias Jacques de Landenberg*, mort lieutenant de l'Empereur en Italie ; — *Ferdinand de Ferrette* mort dans l'armée de Bavière ; — *Nicolas de Diesbach* de Fribourg.

1618. — *François Frédéric de Sickingen* ; — *Florian Rieden*, de Soultz, vicaire général de l'Evêché de Bâle. — 1621. — *Nicolas Guillaume de Reinach*. — 1624. — *Jean Léon Lorillard* de Porrentruy. — 1625. — *François Georges de Ferrette*, chanoine de la cathédrale de Bâle ; — *Jean Rodolphe Schenk de Castell*, entré à Bellelay en 1627 ; — *Joseph de Staal* de Soleure. — 1627. — *Jean Christophe de Hohenlandenberg* ; — *Jean Racine* de Belfort ; — *Jean Frédéric Déodat* de Porrentruy.

1631. — *Guillaume Jacques de Reinach* ; — *Jean Annibal d'Ostein* ; — *Jean Hartman de Roggenbach*, prévôt de la cathédrale de Bâle ; — *Jean François Jobelot*, docteur en droit-canon, curé de Porrentruy de 1664 à 1671 ; — *Jean Georges Glantz*, médecin de l'Empereur Ferdinand III. — *Georges Jertison* de Belfort, entré dans l'ordre des Minimes.

1641. — *François Bonaventure Jobelot*, chanoine de Besançon ; — *François Lory* de Porrentruy, capucin ; — *Jean Henri Coulon*, médecin à Guéville (1653) ; — *Jean Nicolas Guisinger* de Porrentruy. — 1644. — *François de Wessenberg*, conseiller et préfet de la cour du Prince-Evêque de Bâle ; — *Jacques Laurent Babé*, doyen et curé de Delémont ; — *Louis Ignace de Reinach*.

1674. — *François Joseph d'Ichtersheim* ; *Pierre Joseph Colin de Valoreille*. — 1681. — *François Jacques Henri de Reichenstein* ; *François Joseph, baron de Schauenbourg*. — 1694. — *Jean Rodolphe, baron de Lapierre* ; — *Jean Conrad Robert de Vignancourt, baron de Morimont*. — 1699. — *Jean Conrad d'Hagenbach*.



CHAPITRE III.

Hiver de 1709. — Peste (1710). — Incendie de Miserez (1711). — Agrandissements de 1681. — Grêle de 1712. — Etablissement du séminaire (1716). — Pagerie. — Retraites ecclésiastiques. — Missions (1718). — Sacre du nonce Ferras, de l'évêque de Lausanne, de l'abbé Sémon, de J.-B. de Reinach, du suffragant Haus, de l'abbé d'Estival. — Dons faits à l'église. — Réception du comte de Reichenstein (1731). — Mort du coadjuteur de Reinach, — de F.-Conrad de Hagenbach (1735), — du Prince de Reinach (1737, 19 mars). — Ses obsèques.

1709 — 1737.

A J.-G. Rinck de Baldenstein, avait succédé sur le siège épiscopal de Bâle, Jean-Conrad de l'illustre et antique famille des Reinach (11 juillet 1705). Sous le nouveau règne, le collège continue à jouir de la paix la plus profonde et de la meilleure renommée.

Cette quiétude parfaite dans laquelle il passe une partie du XVIII^e siècle, rend par là même son histoire moins intéressante. Les faits sont rares au milieu de ce calme et les générations d'élèves se succèdent, sans rien changer à la marche grave et solennelle des exercices habituels.

Cependant çà et là, quelque fait étrange, quelque phénomène céleste, quelque variation extraordinaire de température, frappe l'annaliste du collège et il le relate avec le plus grand soin.

Ainsi en 1709, l'hiver fut tellement rigoureux qu'on dut

fermer les classes pendant huit jours : les vieillards ne se rappelaient pas avoir vu un froid pareil.

L'année suivante (1710) la peste désola la ville. Cependant le collège continue ses cours ; aucun élève n'est atteint du fléau. Seul, le P. Jacques Geste de Porrentruy meurt en soignant les pestiférés.

En 1711, un incendie détruit la grange de Miserez et cause un dommage estimé à plus de 3000 florins. « *Misere*, dit l'annaliste, *misère est muletatum*. » Ce sinistre était d'autant plus affligeant qu'il y avait 20 ans à peine que cette grange avait été bâtie à grands frais par les Jésuites (1681) lors de grandes réparations qu'ils firent à cette propriété. Jusqu'alors la maison d'habitation trop étroite n'offrait aux Pères qui venaient à Miserez qu'une misérable chambre. En 1681, le Père recteur entreprit la reconstruction presque complète des bâtiments, que les guerres avaient du reste grandement endommagés. Entrepris en avril, les travaux étaient terminés avant les vacances et, au mois de septembre, les Jésuites y trouvaient 19 chambres, un réfectoire grand et commode, un office, une cuisine, une cave et une chapelle domestique dédiée à saint Ignace. De plus, l'église de Miserez, entièrement réparée, recevait deux ans après (le 29 septembre 1683) le Prince-Evêque de Bâle qui venait y consacrer un autel en l'honneur de saint Michel.

Le désastre de 1711 était donc malencontreux de toute manière. La grange fut cependant rebâtie l'année suivante dans des proportions plus vastes et plus commodes. Miserez retrouva son ancienne splendeur.

En 1712, le 3 juillet, à 6 heures du soir, une grêle épouvantable ravagea le pays. En moins d'un quart d'heure, toutes les moissons qui étaient presque mûres furent détruites. A la demande du conseil de la ville, le Prince fit fermer le collège. Les étrangers furent également exclus de Porrentruy par ordre du magistrat du 5 juillet 1712. La famine étant imminente, on fit à la hâte venir des blés de Lorraine. La cherté n'en fut pas moins excessive. A la rentrée des classes, les pensions des

élèves furent quelque peu augmentées ; la plupart des écoliers revinrent et le collège reprit sa marche accoutumée. La récolte de 1713 fit bientôt oublier le désastre de l'année précédente.

L'établissement du séminaire qui eut lieu à cette époque ne fit qu'ajouter un nouveau lustre au collège de Porrentruy.

Depuis longues années, l'érection d'un séminaire pour le diocèse de Bâle préoccupait les Princes-Evêques, qui s'étaient succédé depuis Christophe de Blarer. Lui-même, le zélé Pontife, y avait songé sérieusement, mais il était mort sans avoir pu mettre ce projet à exécution. Son successeur avait aussi nourri le même projet et l'on croit que Saint François de Sales dont il était l'ami, en avait longuement conféré avec lui. Les circonstances n'étaient pas favorables. Puis vint la guerre de 30 ans avec ses misères. Toujours repris, toujours abandonné, faute de moyens d'exécution, ce ne fut que sous Jean Conrad de Reinach que le projet d'érection du séminaire put enfin être mis à exécution.

Ce prince qui a été jugé si sévèrement comme souverain, était comme évêque et premier Pasteur du diocèse de Bâle, un homme éminent, plein de zèle et de ferveur. Comprenant l'utilité, la nécessité même d'un séminaire pour avoir un clergé pieux, instruit, éclairé, il mit de suite la main à l'œuvre.

Il obtint d'abord de l'archevêque de Besançon deux curés qu'il voulait mettre à la tête de l'établissement. Mais bientôt, craignant de voir le jansénisme s'introduire dans ses Etats par des prêtres venant d'un diocèse qui en était infecté, il renouça à cette première idée et se décida à confier la direction pleine et entière de son nouveau séminaire aux Jésuites dont l'orthodoxie lui était bien connue.

Le bâtiment du pensionnat ou le *convict*, comme on l'appelait fut agrandi de près de moitié et dès le 18 octobre 1716, Jean Conrad put installer dans leur nouvelle demeure les directeurs et les séminaristes au nombre de 15.

En même temps, il rétablit dans le même local, autrefois habité par les étudiants musiciens, la *pagerie* où les jeunes

gens nobles de l'Evêché devaient trouver pension et surveillance. Dès le 19, treize pages qui, les années précédentes habitaient au château, prirent logement au séminaire, sous la direction de deux surveillants nommés par le Prince.

Telle fut l'origine du séminaire de Porrentruy, de ce séminaire qui fut pour tout le diocèse de Bâle, une pépinière de bons prêtres, de pasteurs dévoués. — Jean Conrad portait à cet établissement qu'il regardait comme le sien propre, un intérêt tout particulier. Lui-même veillait à l'ordre intérieur, à l'exécution ponctuelle des règlements. Par son ordre, des retraites fréquentes réunissaient dans ce pieux asile les curés du diocèse : Jean Conrad, toujours assidu aux saints exercices, leur donnait l'exemple de la piété et de la vertu.

Le collège ne put que gagner à l'ouverture du séminaire. Les cours de théologie qui se donnaient toujours au gymnase, n'en furent que plus fréquentés, comme aussi la philosophie, dont l'enseignement, d'après le désir du Prince, embrassa dès lors deux années tout entières. C'était la crainte du jansénisme qui poussait Jean Conrad à donner à cette branche des études un plus grand développement.

Ce fut aussi pour le même motif qu'il établit des missions dans tout son diocèse, qui devaient avoir principalement pour but la complète destruction de cette hérésie.

Les prédications commencèrent dès le mois de novembre 1717 et se poursuivirent jusqu'au mois de mai de l'année suivante. C'était le célèbre Père Charles Maillardoz de Fribourg qui était le chef de la mission.

A Porrentruy, les exercices commencèrent le 3 avril. Aux trois Jésuites prédicateurs s'étaient joints M. Maguin, doyen et curé de Montbéliard, M. Colin, curé de Porrentruy, M. Défussy, curé d'Alle et M. Lamoureux, curé de Boncourt. Toutes les paroisses d'Ajoie furent convoquées à ces prédications. Le Prince y assistait régulièrement. L'affluence fut dès le commencement considérable. « On fut forcé, est-il écrit dans le registre du Conseil de la ville, (1718) d'établir des gardes dans l'église afin de faire tenir les portes libres ; on avait fait enlever les bancs pour

avoir plus de place. Cette mission fut heureusement achevée le lendemain de Pâques, 18 avril, par une nombreuse procession par la ville, tant des personnes de la ville que de celles des villages, venues en procession. Au retour, l'église ne pouvant contenir le grand concours de peuple, le Père Maillardoz, Jésuite, prêcha sur le cimetière devant l'église où lui fut mis une chaise. »

Nous ne pouvons passer sous silence ce grand mouvement religieux qui se rattache étroitement au collège, puisque ce sont des Jésuites tirés de son sein, les PP. Reiff, Grandrichard et Smackers, qui, avec le P. Maillardoz, furent les grands prédicateurs de la mission.

Sans doute que le nonce du Saint-Siège, M^r Joseph Ferras des Princes de Sainte-Agathe de Naples, qui vint en 1717, se faire sacrer à Porrentruy, archevêque de Nicée, ne fut pas étranger à cette grande démonstration catholique. Le sacre de cet éminent personnage eut lieu avec beaucoup de solennité, dans l'église des Jésuites. Le nonce arriva le 10 avril à Porrentruy. Le collège, sous les armes, faisait partie de la garde d'honneur, et l'annaliste ajoute même « que les élèves firent l'exercice au château aux grands applaudissements des spectateurs ». Le sacre eut lieu le 11. Le Prince de Reinach était le prélat consécrateur, assisté des suffragants de Constance et de Bâle. Le lendemain, les évêques visitèrent le collège; les élèves étaient sous les armes. Le gymnase était orné de statues et à l'entrée de chaque classe, une muse complimentait l'éminent visiteur. Au théâtre, on représenta un épisode du voyage du nonce, revenant d'Espagne. Au milieu d'un naufrage qui menace son navire, l'envoyé du Saint-Siège calme la fureur des flots par le signe de la croix.

Ces fêtes furent bientôt suivies d'autres réjouissances. Le nonce était parti le 13 avril. Le 26 du même mois l'archevêque de Besançon arrivait à Porrentruy. Le collège représenta en son honneur l'histoire de Saint Ferréol et de Saint Ferjeux, apôtres de Besançon.

Puis vint le sacre de l'évêque de Lausanne, Claude Antoine Dudin, qui eut lieu le 19 juin de la même année. Ce fut encore

Jean-Conrad, assisté des suffragants de Constance et de Bâle, qui fit la cérémonie.

Plus tard, il donna la bénédiction abbatiale à Jean Baptiste Sémon de Montfaucon, élu abbé de Bellelay (septembre 1719). C'est ce Sémon, rigide montagnard, s'il en fut, qui rebâtit le couvent dans les formes grandioses que nous admirons aujourd'hui.

Plus tard encore, en 1725 (25 novembre) il sacrait, comme évêque d'Abdère *in partibus* son frère, Jean-Baptiste de Reinach, nommé son coadjuteur. (1) Enfin, en 1729, il donnait la consécration épiscopale à son vicaire général Jean-Baptiste Haus, son suffragant et évêque de Messale *in partibus* — et à l'abbé d'Estival, comme évêque de Philadelphie.

Toutes ces grandes fonctions eurent lieu dans l'église du collège qui semblait être une pépinière d'évêques et de prélats. C'était du reste l'édifice le mieux approprié à ces solennités de premier ordre. Décorée avec goût, elle s'enrichissait sans cesse de quelque nouvel ornement. Ainsi en 1711, le P. Bryat qui avait été recteur du collège, fait don à l'église de deux grands tableaux de Saint-Ignace et Saint François-Xavier, considérés encore aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre. Ils tapissaient admirablement, avec la grande toile de Gênes, le vaste fond du chœur.

En 1721, un nouveau tabernacle, d'un travail exquis, vint rehausser le maître-autel. Large de 10 pieds, avec une hauteur égale, il était de forme composite, d'un bois figurant l'ébène, décoré de fleurs et d'ornements argentés. Des deux côtés étaient d'élégants reliquaires, formant baldaquins, avec colonnade le long de l'autel. Sur le tabernacle, un autre baldaquin

(1) Une médaille fut frappée à cette occasion. D'un côté, est l'effigie des deux prélats, avec ces mots : *Joa. Con. S. R. I. P. E. Basil. coadjutus et Joa. Bat. coadjutor.* — De l'autre, les armes des Reinach et la crosse de Bâle : — *parti : au 1^{er} d'argent à la crosse de gueules ; au 2^e coupé au 1^{er} d'or au lion de gueules, au 2^e bandé d'or et de gueules, au chef d'azur, armé de même et lampassé de gueules, avec ces mots : Unio servat splendorem — Epis et Capit. Basil. — Elect. Arlesh. 11 sept. MDCCLXXIV.* La bibliothèque du collège de Porrentruy possède un très-bel exemplaire en or de cette médaille.

du même genre se terminait par le nom de Jésus. Ce travail d'art n'était pas estimé moins de 1500 florins.

Au milieu de toutes ces restaurations, de ces embellissements, nous retrouvons toujours la main généreuse de Jean-Conrad. Instruit, ami des lettres, ce prince veillait avec un intérêt tout particulier à l'avancement des études. Désirant donner plus d'essor à la connaissance de l'histoire, il fit distribuer des prix pour cette branche (1726).

Sous cette haute protection, le collège voyait chaque année croître le nombre de ses élèves. En 1729, on constatait une affluence plus grande que d'habitude.

Les troubles qui désolèrent l'Evêché de Bâle pendant une longue période de 10 années n'eurent qu'un léger retentissement au collège de Porrentruy. Les classes continuèrent à être fréquentées ; et il n'y eut qu'une interruption momentanée en 1740. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette lamentable époque ; nous les avons retracés déjà ailleurs ; (1) nous ne rappellerons que les incidents où se trouvent mêlés nos élèves.

Lors de l'arrivée de l'ambassadeur d'Allemagne, le comte Paul Nicolas de Reichenstein, qui était chargé de remettre la paix entre le Prince et ses sujets, le collège trouva sa place dans le cortège qui reçut le commissaire impérial. La réception eut lieu le 31 décembre 1730. Le maître-bourgeois de Porrentruy, P.-F. Choulat, accompagné de 32 bourgeois à cheval et de 150 cavaliers de la seigneurie de Porrentruy, alla recevoir le noble comte entre Levoncourt et Miécourt, aux bornes de l'Evêché. « En quel temps, le maître-bourgeois s'avança à la portière du carrosse, où, saluant Son Excellence avec l'inclination de son épée, il descendit de cheval et harangua Son Excellence, qui répondit qu'on devait être persuadé qu'elle rendrait bonne justice. » (2) A Alle, 500 paysans armés attendaient le comte pour lui faire honneur. A Porrentruy, les élèves du collège, massés en armes auprès des grands

(1) *Jura bernois*, t. I, p. 216 et seq.

(2) Extrait des *Registres de la ville de Porrentruy* ad ann. 1730.

ponts, avec musique, tambours et drapeau déployé, précédaient de quelques pas le magistrat de la ville, qui venait à son tour complimenter l'ambassadeur. Les bourgeois, armés et portant la cocarde impériale, bordaient les rues jusqu'à la porte de Courtedoux. Enfin, le Prince, avec tous ses officiers, attendait le comte dans la cour du château.

L'ambassadeur fit solennellement lecture de sa commission, le 17 janvier 1734, dans l'église des Jésuites, où il s'était rendu accompagné d'une brillante escorte.

En 1732, le collège constate 40 nouveaux élèves. Cette année, les vacances sont avancées de 10 jours, à la prière du coadjuteur de Reinach, reconnaissant de la brillante réception que les élèves lui ont faite à son retour de Vienne (1732). Ce Prélat était appelé à remplacer Jean-Conrad sur le siège épiscopal de Bâle; une mort prématurée l'enleva le 25 janvier 1735, à Arlesheim où il avait fixé sa demeure.

A cette perte si sensible pour le Prince de Reinach vint se joindre celle de l'archidiacre du chapitre de Bâle, Fr. Conrad d'Hagenbach : on l'appelait le *père des pauvres* et le peuple avait pour lui la plus grande vénération. (1)

Deux ans après, le caveau princier de l'église du collège s'ouvrait pour recevoir Jean-Conrad. Il mourut le 19 mars 1737; il était âgé de 81 ans et en avait passé 32 sur le trône de Bâle.

Son règne, un des plus agités que nous connaissions, se partagea en deux périodes bien différentes : de 1705 à 1726, il consacra ses talents et son activité à la création de plusieurs institutions remarquables : une aumônerie générale, une manufacture pour les pauvres, une société littéraire au château, un séminaire pour son diocèse, pour lui et sa cour une rési-

(1) Ce vénérable personnage fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre à Porrentruy. Voici l'inscription qui lui est consacrée :

Tres lucifus causæ sunt sub hoc marmore clausæ : delicta populi, justitia et pietas. Franc. Conr. ab Hagenbach Eccl. Cath. Bas. can. et archidiaconus ætatis suæ 46 ann. mortuus 13 decembris MDCCXXXIV.

*Tempora Conradus discrimine plena relinquens,
In celo æternæ gaudia pacis habet.*

dence qui est encore aujourd'hui le plus bel édifice de la ville de Delémont et de tout l'Evêché de Bâle ; de 1726 à sa mort, dix années d'agitation et de troubles, dix années sans trêve ni repos.

Jean-Conrad avait pour devise ces mots prophétiques : *In adversis patior !*

Il fut enseveli, le 28 mars, dans le caveau de l'église du collège de Porrentruy ; ses entrailles furent déposées dans la chapelle des Annonciades, dont il avait été le bienfaiteur, et son cœur porté au château d'Hirtzbach, qu'il avait acheté pour ses neveux du duc de Milleroy.

• Ses obsèques furent très-solennelles : le procès-verbal de cette cérémonie est assez curieux pour être publié : c'est un souvenir intéressant des us et coutumes de la cour épiscopale de Porrentruy.

• D'abord après son décès, les 2 députés des seigneurs du haut chapitre, autrement dits *Castellans*, ont fait mettre le scellé partout dans le château et une sentinelle devant le trésor, et ont assigné le château pour arrêt à quelques officiers de la chambre des finances, lesquels toutefois ont été élargis à l'arrivée des seigneurs du haut chapitre, qui arrivèrent tous à Pourrentruy le samedi 23 du courant, à la réserve de M. le haut-doyen, qui gardait les sceaux et la résidence où il y avait des gardes, de même que dans les châteaux de Birseck et de Pfeffingen.

• Le corps de Son Altesse a été, 24 heures après son décès, ouvert et ensuite enbaumé et exposé dans la chapelle sur un lit de parade, avec des habits pontificaux violets, pendant 9 jours, c'est-à-dire jusqu'au jeudi 28 du courant. La chapelle était tendue de noir avec les écussons des armes de S. A., l'autel bien illuminé de cire blanche, avec 4 flambeaux aussi de cire blanche aux coins du lit de parade, et 4 suisses gardaient le corps le sabre nu à la main.

• Le 28, à 8 heures 1/2 du matin, commença l'enterrement de la manière suivante :

• 1^o Marchait la grande congrégation et la jeunesse ; — 2^o

les RR. PP. Capucius ; — 3° le clergé ; — 4° les députés des 4 collèges, ceux de Delémont et de St-Ursanne en aumusse ; — 5° un diacre portant une croix ; 6° les pages de S. A. en grand deuil, portant les armes de l'Evêché, celles de S. A., l'épée de la souveraineté, la crosse et la mitre ; 7° le capitaine du pays avec son espouton ; 8° le corps de Son Altesse porté par 12 prêtres de l'Evêché et entouré par 12 trabans avec leurs hallebardes renversées, 4 baillifs portaient les coins du drapeau, qui était de velours violet ; — 9° les seigneurs du haut chapitre avec de grands manteaux de crepon noir qui traînaient, ayant de grandes bandes sur leurs chapeaux qui étaient tout détroussés et abattus, suivis par leur syndic ; — 10° les cavaliers apparentés avec des manteaux longs et leurs chapeaux abattus avec des grands crêpes qui traînaient jusqu'à terre ; — 11° les Dames apparentées toutes en grands crêpes ; — 12° les trompettes et les timbales couverts de crêpes ; — 13° le carrosse de S. A. attelé de 6 chevaux tout couverts de grands draps noirs ; ledit carrosse chargé des armes du Prince ; — 14° le cheval de S. A. couvert de noir, conduit par 2 palefreniers ; — 15° M. le président du Ritterstand, marchant tout seul avec un manteau long et crêpe jusqu'à terre ; — 16° Le Ritterstand de l'Evêché, chacun selon son rang, marchant deux à deux, selon l'ancienneté, avec manteau long et crêpe ; — 17° les conseillers auliques en manteau court, chapeau troussé et un petit crêpe ; — 18° les conseillers de la chambre, de même ; — 19° et autres officiers de S. A. ; — 20° le magistrat de la ville de Pourrentruy de même ; 21° les maires de la vallée de Delémont et de la prévôté dessous les Roches ; — 22° ceux de la seigneurie d'Ajoie ; — 23° ceux des baillages allemands ; 24° ceux de la prévôté de St-Ursanne et de la Franche-Montagne, tous en manteau noir avec des petits crêpes ; ceux des baillages allemands avaient des plaques d'argent sur lesquelles les armes de S. A. étaient gravées ; — chaque maire a eu 30 sols pour boire un coup ; — 25° les valets de pied et domestiques de la cour.

» On a porté le corps de S. A. en droiture à la paroisse, où

on l'a placé au milieu de l'église sur un catafalque bien illuminé ; on a ensuite chanté les Vigiles, après quoi un seigneur du haut chapitre a chanté une messe de *Requiem* pendant laquelle on est allé à l'offrande. Après ladite messe, on a porté dans le même ordre que devant le corps de S. A. dans l'église des RR. PP. Jésuites, où on l'a placé comme devant. On a ensuite chanté les Vigiles, après lesquelles un seigneur du haut chapitre, et notamment M. le R^{me} suffragant, a chanté une messe de *Requiem*. Après quoi, on a fait l'oraison funèbre de S. A., qu'on a ensuite inhumée dans le caveau des Princes.

» Il est à observer que cet enterrement a duré depuis les 8 heures 1/2 jusqu'à une heure après midi. Après l'enterrement, on s'en est retourné au château dans le même ordre que devant ; il est à observer que les seigneurs du haut chapitre sont d'abord entrés dans leurs appartements sans dire mot à personne. — On a sonné à table qu'il était près de 2 heures ; on a mangé dans le Topfel-Stab, où il y avait 3 grandes tables, chacune de 20 personnes. — Les jeudi, vendredi et samedi, jours destinés aux funérailles du Prince, on a distribué aux pauvres passé 2000 livres, et cela dans le séminaire. On a aussi distribué des crêpes noirs pour passé 1400 livres, et on a brûlé aussi 1500 cierges et flambeaux.

» Pendant l'enterrement, les portes de la ville étaient fermées, de même que celles du château, qui étaient gardées par la garnison qui était sous les armes. Le jour de l'enterrement, la bourgeoisie de Pourrentruy était sous les armes avec des crêpes attachés au drapeaux et les fusils renversés, et deux conseillers de ville faisaient parade devant la maison de ville avec leurs espontons renversés ; les tambours de la ville étaient aussi couverts de crêpes.

» A Delémont, on a sonné pendant huit jours toutes les cloches, à midi et à l'angelus, pour le repos de l'âme de S. A.

» Tous les officiers de la cour se sont présentés le samedi matin devant les seigneurs du haut chapitre qui étaient assemblés dans une salle tendue de noir, pour leur faire un compli-

ment de condoléance et les prier pour être continués pendant l'interrègne dans leurs charges... »

Ce cérémonial fut observé aux obsèques des Princes successeurs de Jean-Conrad de Reinach.

CHAPITRE XIII.

Le Prince Sigismond de Reinach. — Occupation du collège par les troupes françaises (1740). — Mort de Sigismond (16 décembre 1743). — J.-G. Rinck de Baldenstein. — Etablissement d'une *Faculté de théologie* au collège de Porrentruy (1760). — Sacres. — Le Prince bénit les noces d'or de ses parents. — Fêtes du Varieux (1752). — Le P. L. de Ligertz, recteur. — Mort du Prince de Rinck (13 septembre 1762); — du P. Riss (1763).

1737 — 1763.

Jacques-Sigismond de Reinach-Steinbrun, grand prévôt du chapitre cathédral, fut élu Prince-Evêque de Bâle le 4 juin 1737. Son sacre eut lieu le 29 juin de l'année suivante, dans l'église des Jésuites; le nonce apostolique, M^{sr} de Doria fut le prélat consécrateur. Le collège offrit au nouveau Prince un poème ayant pour titre : *Cedrus exaltata*.

Quoique préoccupé des troubles qui continuaient à remuer ses Etats, le nouveau Prince n'en témoigna pas moins aux jésuites la plus grande bienveillance. Il leur confia l'économe de son séminaire et la direction de la pagerie. Il contribua de

ses deniers aux grandes fêtes qui eurent lieu en 1737 à l'église du collège à l'occasion de la canonisation de St-François Régis. Les élèves firent confectionner 76 écussons qui rappelaient quelques traits de la vie du saint. La congrégation latine ayant fait construire un nouveau théâtre, le Prince supporta la moitié des frais (1739).

L'année suivante, le collège dut suspendre ses cours et faire place à d'autres hôtes. Un traité venait d'être conclu entre Louis XV et l'Evêque de Bâle : le roi promettait assistance au Prince ; le Prince réclamait l'assistance armée du roi pour mettre fin à un soulèvement de ses sujets qui durait depuis 10 ans.

Le 27 avril (1740), 400 dragons à cheval et 200 grenadiers, sous les ordres du comte de Broglie, fils du maréchal de ce nom, entrèrent à Porrentruy *en ordre, l'épée nue à la main, au son des canons*. (1)

Aussitôt, faute de local convenable pour loger les troupes, on fit évacuer le collège et le séminaire ; les classes furent fermées, et à la place des élèves et des séminaristes, les grands bâtiments du Prince de Blarer furent occupés pendant neuf mois par des grenadiers français. (2) Les bourgeois durent loger provisoirement les dragons et leurs chevaux ; mais bientôt on put réunir à peu près tout le détachement, en construisant dans la cour du collège des cuisines, des fours, des écuries. « Nous avons fait de notre gymnase et du séminaire deux belles casernes, écrivait le chancelier Decker à M. de Marianne à Soleure ; dans l'une des casernes, il y a 200 grenadiers, et dans l'autre 200 dragons à pied ; nous sommes occupés à bâtir comme si les Français voulaient s'y établir pour toujours. » (2 mai).

(1) *Annales des Annonciades de Porrentruy*, ad ann. 1740.

(2) 1740, 27 avril. — « Arrivée du régiment de Languedoc-dragon et 18 compagnies de grenadiers, sous le commandement de M. de Broglie ; — logés au séminaire, au gymnase, sous les halles. — Un détachement du régiment d'Andlau releva dans six semaines les dragons du Languedoc. » (*Annales du chapitre de Saint-Michel*, ad ann. 1740.)

Ce ne fut que le 2 janvier 1741 que les troupes françaises partirent, ne laissant que 80 grenadiers de garnison. Les classes du collège ne purent se rouvrir que le mois suivant : mais l'année scolaire était déjà commencée, beaucoup d'élèves ne revinrent pas à Porrentruy. Le séminaire comptait 28 jeunes lévites.

La mort du Prince de Reinach suivit de près la fin des troubles. Il mourut dans son château de Porrentruy, le 16 décembre 1743 et fut enseveli huit jours après dans l'église des Jésuites.

Joseph-Guillaume Rinck de Baldenstein, de cette famille qui avait déjà donné deux illustres Prélats à l'Evêché de Bâle, fut choisi par les chanoines électeurs pour succéder au Prince de Reinach (22 janv. 1744). Il se fit sacrer à Besançon par l'archevêque de Grammont le 21 novembre 1744.

Le collège de Porrentruy dut à ce nouveau Prince de nombreux embellissements et des développements marqués dans certaines branches.

La théologie surtout, cette science divine si nécessaire au prêtre, fut l'objet constant de sa sollicitude. Grâce à lui, le droit canonique fit désormais partie de l'enseignement et remplaça avantageusement les controverses (1746). (1) Cependant l'organisation des cours de théologie ne fut complète qu'en 1760, lorsque le Prince érigea dans le collège même une *Faculté de théologie* avec tous les avantages et les développements que comporte ce titre.

Jean-Conrad de Reinach avait déjà eu ce projet, mais il n'avait pu le réaliser. Guillaume de Rinck ne recula devant aucun obstacle. Il obtint deux Pères pour enseigner la théologie dogmatique, un troisième fut chargé de la morale et du droit canonique. L'ouverture de la nouvelle Faculté eut lieu solennellement en présence du Prince, le jour de la Toussaint 1760.

(1) Des thèses publiques, auxquelles assistèrent deux chanoines députés par le haut chapitre, furent soutenues avec beaucoup d'éclat en 1749. A cette occasion, le collège fit imprimer un livre contenant les propositions condamnées par le Pape.

L'assistance était nombreuse. La noblesse alsacienne y était accourue ; on y comptait des docteurs de Rome, de Besançon, de Strasbourg, des conseillers du roi de France. Un des professeurs fit un discours latin sur la théologie dogmatique qui fut considéré comme un chef-d'œuvre.

A l'ouverture des cours, on compta tout d'abord 50 théologiens. Le séminaire qui avait pour but de former aux habitudes sacerdotales les élèves sortis des cours de théologie, était le complément de la *Faculté*. Il avait toujours 30 à 35 séminaristes, sans compter les curés qui venaient chaque année y faire retraite à différentes époques.

La chapelle du séminaire, grâce aux libéralités du Prince de Rinck fut achevée et décorée en 1755 ; c'était là qu'avaient lieu les grandes ordinations. En 1754, les annales relatent 114 clercs ordonnés au séminaire.

L'église du collège recevait aussi à cette époque de notables embellissements. En 1749, on y plaça un grand orgue de 1000 florins, une chaire nouvelle, imitant le lapis-lazulli. En 1757, les fenêtres reçoivent un vitrage brillant, les bancs sont renouvelés. En 1758, la tribune est gypsée et décorée. Dans le même temps, le trésor de l'église s'enrichit de deux calices de vermeil, don de l'abbesse de Massevaux, d'une lampe, de burettes d'argent (1751), d'ornements de prix, de 4 chandeliers d'argent, de canons d'autel couverts d'or et d'argent (1753). C'est toujours l'église privilégiée et son enceinte sacrée continue à être témoin des grandes cérémonies de l'époque.

Nous ne parlerons pas du sacre de deux abbés de Murbach (19 mars 1746 et 16 juillet 1756), de celui de J.-C.-J. Kleinelau, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et prévôt de Strasbourg (1752), de celui de M^r de Montenach, évêque de Fribourg en 1757 ; ce serait revenir sans cesse sur les mêmes détails. Nous rapporterons seulement une fête qui eut un caractère si touchant que le souvenir nous en a été fidèlement transmis.

Le 8 décembre 1748, le Prince bénit à l'église du collège les secondes noces de son père et de sa mère ; il y avait 50 ans qu'ils étaient mariés. Guillaume de Rinck célébra pontifi-

calement la messe. Les deux frères de l'Evêque, l'un grand prévôt et l'autre chanoine du chapitre de Bâle, l'assistèrent comme diacre et sous-diacre et deux de ses neveux servirent à l'autel. Tous ses parents communieraient de sa main. La cérémonie se termina par le chant du *Te Deum* et les décharges de l'artillerie. Le collège se distingua encore par ses illuminations, ses feux de joie, ses guirlandes et ses inscriptions.

Ce furent aussi les élèves qui célébrèrent sur leur scène, l'achèvement de l'aqueduc qui amena au château les eaux du Varieux. Commencés déjà sous le Prince d'Ostein, ces travaux avaient été interrompus plus d'un siècle. Guillaume de Rinck les reprit avec une nouvelle ardeur. Depuis le mois d'avril 1747 jusqu'au 6 novembre 1751, deux troupes de mineurs furent occupées à creuser la galerie qui s'étend, à travers le roc, sur une étendue de 380 toises. La source du Varieux, reconnue comme une des meilleures et des plus abondantes de la forêt du Fahy, fut de la sorte amenée jusqu'au château, où son eau pure vint remplacer avantageusement celle de l'ancien puits qui jusque là avait alimenté le château.

Le collège célébra pompeusement la réussite de ces travaux, par une pièce où la source du Varieux eut la place d'honneur. Sous le titre de *Saint-Clément, souverain pontife, qui découvre miraculeusement une source d'eau vive*, on multiplia les allusions au Pontife qui avait su en trouver une si à propos et l'amener dans sa résidence. L'intermède en musique figurait les quatre saisons dressant pour la fontaine promise un beau bassin, et l'épilogue représentait le génie de la très-illustre famille de Rinck de Baldenstein ouvrant à Porrentruy une source abondante, d'où coulent avec l'eau si longtemps désirée, la joie et le grand avantage du Public, à l'honneur immortel de l'auteur d'un ouvrage si utile. (1)

(1) Voici le titre du programme imprimé: *S. Clemens P. M. Fontis vivi author, in publicæ lætitiæ et gratulationis argumentum, dùm Rev. et C. S. R. I. P. et Ep. Bas. Josephus Wilhelmus, perforato ad sexcentas et plures orgyas monte, perpetuo fornice, viam dudum quæsitam aquis ad arcis suæ urbis que decus et commodum feliciter aperuit, à juventute studiosâ episcopalis lycæi et gymnasii, ludis autumnalibus in scenam datus. Bruntrut, 4 et 6 sept. 1752.*

Les fêtes du collège n'étaient rien au sérieux de ses études. Restauré en 1751, le gymnase compte ses élèves plus nombreux. — Un corps de musique est formé. — Douze élèves choisis reçoivent des leçons de chant aux frais du collège (1750). — Le Prince augmente le nombre des prix. En 1755, on commence à donner en son nom des prix de version allemande et française.

Vers le même temps, le cahinet de physique s'enrichit de machines pneumatique et électrique, grâce au P. Michel Ducray ; c'était chose rare pour le temps et les annales relatent ce fait avec cette mention : *gratâ in posteris memorid.*

Les améliorations constantes que nous signalons dans la marche du collège à cette époque provenaient principalement de l'habile directeur qui était à la tête de l'établissement. Le P. Louis de Ligertz, recteur pendant 9 ans du collège de Porrentruy, était un homme d'un haut mérite. Né à Neuchâtel en Suisse, le 31 juillet 1704, il était entré dans la Société de Jésus le 20 septembre 1746. Après des missions en Souabe, il alla en Saxe, puis en Pologne ; il fut pendant 15 ans le confesseur de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne (1697-1733). Il ne cessa de jouir auprès de ce prince du plus grand crédit et il dirigea presque entièrement toutes les affaires ecclésiastiques du royaume pendant cette époque. — Plus tard, il fut ministre à Ingolstadt, ensuite recteur à Porrentruy. C'était un confesseur infatigable. On disait de lui qu'il ne se faisait pas en ville une honne œuvre où il ne se trouvât mêlé. Une attaque d'apoplexie l'enleva le 2 octobre 1761. Le Prince assista à ses funérailles et fit publiquement son éloge. Le P. de Ligertz, comme le P. Brossard, mort le 3 février 1759, était appelé le père des pauvres et des malades.

Ces pertes si sensibles pour le collège furent bientôt suivies de la mort du Prince de Rinck. Il tomba malade au commencement de novembre 1761. Plusieurs médecins étrangers de Strashourg, de Belfort, de Mulhouse, de Montbéliard et de Besançon le traitèrent successivement. Le grand air lui était

conseillé ; il passa une partie de la belle saison à Cœuve, dans son château ; puis, l'année suivante, il entreprit, vers le milieu d'août, un voyage en Bourgogne, avec son frère, le grand prévôt du chapitre de Bâle. Il cherchait des distractions que son état maladif ne lui permettait plus de trouver dans son château.

Arrivé à Dole chez les Jésuites, il sentit ses forces faiblir. Aussitôt, il reprit la route de ses Etats et arriva à Porrentruy le 2 septembre. Onze jours après, il expirait entre les bras du P. Riss, son ami et son confesseur (13 sept. 1762).

Joseph Guillaume Rinck de Baldenstein fut enseveli dans le caveau princier du collège le 22 du même mois. Ses entrailles furent déposées à l'église des capucins de Porrentruy et son cœur au couvent des Ursulines à Delémont, où sa mère vivait retirée du monde, dans les pratiques de la plus tendre piété. Les Jésuites perdaient un protecteur et un ami. A mainte reprise, Guillaume de Rinck avait recommandé la Société si attaquée à cette époque soit au roi de France, soit au souverain Pontife ou au président du conseil suprême de Colmar. Il s'affligeait de voir les Jésuites menacés de toutes parts et il essayait d'élever la voix en leur faveur.

Le confesseur du Prince le suivit de bien près dans la tombe. Le P. J. Nep. Riss, né dans le Palatinat en 1701, s'était, dès son entrée dans la Société, distingué par ses talents. Tour-à-tour, professeur de grammaire, de philosophie, de théologie, il se fit, dans ces différentes fonctions, une grande réputation, comme savant et comme orateur. Pendant les 18 dernières années de sa vie, il fut le confesseur, et en même temps, le vicaire-général du Prince de Rinck. Il obtint, pour les cures à pourvoir, l'établissement des concours qui décidaient entre les candidats en faveur du plus méritant. Il fit établir les retraites annuelles au séminaire pour le clergé du diocèse et trouva des fonds pour fournir aux dépenses. La nouvelle faculté de théologie fut l'objet de sa constante sollicitude.

Il tomba malade en même temps que le Prince : de part et d'autre, les remèdes furent inutiles. Cloué sur son lit, le P. Riss

ne pouvait plus aller voir le Prince ; c'était l'Evêque lui-même, qui deux et même trois fois par jour, venait lui rendre visite. Quand Joseph Guillaume fit son voyage en France, le Père se fit en même temps conduire aux eaux, dans l'espoir d'y trouver la guérison. Le retour précipité du Prince le fit revenir en même temps ; ils se rencontrèrent, l'un porté mourant sur une litière, le Père dans une chaise à porteurs. Ils se saluèrent en pleurant, se demandant lequel mourrait le premier.

Le P. Riss assista jusqu'à la fin son illustre pénitent. Quand le Prince rendit le dernier soupir, le Jésuite n'avait plus de vie ; on le transporta au collège où pendant 10 mois il souffrit d'atroces douleurs avec une patience angélique. Il expira un an, jour pour jour, après les obsèques de son bienfaiteur et de son ami (22 sept. 1763).



CHAPITRE XIV.

Simon-Nicolas de Montjoie, Prince-Evêque de Bâle (27 octobre 1763).
— Ses instances auprès de Louis XV et de Clément XIII en faveur des Jésuites. — Le P. Docourt. — Suppression de la Compagnie de Jésus (21 juillet 1773). — Fulmination de la bulle à Porrentruy. — Le Père Rœdel. — Départ des Jésuites.

1763 — 1773.

Après 13 scrutins consécutifs, Simon Nicolas, de la noble famille des comtes de Montjoie, fut élu pour succéder au Prince de Rinck (27 octobre 1762). Il avait déjà 70 ans (il était né le 22 septembre 1692), et l'espoir d'une prochaine vacance du siège épiscopal de Bâle avait été pour beaucoup dans le choix du chapitre. Ce choix ne pouvait être cependant plus heureux. Quoique âgé, le nouveau Prince était animé des meilleures intentions. Bon, affable, juste, il fit le bonheur de son peuple et il justifia pleinement ce bon mot qui fut sa réponse aux compliments des magistrats d'Ajoie : « *je m'appelle Montjoie, je viens en Ajoie, vous apporter la joie.* »

Comme ses prédécesseurs, il témoigna tout d'abord le plus vif intérêt au collège de Porrentruy. « Tant que je vivrai, dit-il au P. Recteur qui le complimentait, je ne souffrirai pas que ceux qui m'entourent fassent le moindre outrage à votre Société. »

Ces paroles n'étaient pas inutiles. A cette époque, l'orage qui depuis longues années grondait contre la Compagnie de Jésus, avait éclaté avec une violence inouïe. L'Espagne chas-

sait ignominieusement ses Jésuites ; la France les exilait, fermait leurs collèges, effaçait jusqu'à leurs noms, de tous ses établissements d'instruction.

L'Evêché de Bâle ne partageait pas ces haines contre un ordre à qui il devait le bienfait d'une instruction solide et chrétienne. Déjà le Prince de Rinck avait élevé la voix en faveur des Jésuites. Simon Nicolas écrivit à son tour à Louis XV pour intercéder pour eux. Il adressa aussi au Pape de vifs remerciements pour la confirmation nouvelle qu'il venait d'accorder à la Société. Il louait les Jésuites de son diocèse et s'engageait à les protéger de tout son pouvoir. Clément XIII accueillit avec plaisir la lettre de l'Evêque de Bâle : il lui répondit que rien ne lui était plus agréable que d'apprendre qu'il aimait et favorisait les Jésuites si persécutés et si calomniés.

Connaissant les dispositions bienveillantes du Prince de Montjoie, plusieurs Pères, chassés de France, vinrent chercher refuge dans l'Evêché. Simon Nicolas les reçut à sa table, en logea au séminaire, les autorisa à se fixer, sans crainte, dans ses Etats.

Parmi ces réfugiés, nous devons en mentionner un qui mourut en odeur de sainteté. C'était le P. François-Ignace Docourt, Il était né à Porrentruy le 24 mars 1696. Entré dans l'ordre à Nancy (province de Champagne) en 1716, il avait professé avec succès la théologie. Fixé à Dijon, il avait dû obéir à l'arrêt du Parlement et revenir dans sa patrie. Le collège de Porrentruy le reçut cordialement et il fut inscrit parmi les membres de la Province d'Allemagne. Rien de plus édifiant que la vie de ce saint vieillard pendant les quelques mois qu'il vécut encore au milieu de ses confrères. Il passait la plus grande partie du jour à l'église. Au réfectoire, un plat lui suffisait. A l'autel, il touchait tous les assistants. Sa tête, ne se soutenant plus, retombait sur la poitrine et il rappelait à tous la figure du Christ expirant. Il mourut le 16 décembre 1763, vénéré comme un saint.

La guerre, déclarée à la Compagnie de Jésus, avait abouti à la suppression totale de l'ordre. La bulle *Dominus ac re-*

demptor noster, du 21 juillet 1773, fut un coup de foudre pour le collège de Porrentruy.

Protégés par le Prince qui les aimait, les Jésuites se croyaient en sûreté dans l'Evêché de Bâle ; mais la bulle de suppression atteignait toute la Compagnie ; il fallait s'y soumettre.

« Toute la ville est plongée dans la plus grande affliction, écrivait à son frère le conseiller aulique de Biliéux (9 sept. 1773). Depuis dimanche qu'on a appris la triste et accablante nouvelle de l'extinction ou suppression de la Société, le souvenir des bienfaits qu'on a reçu de ces bons Pères et la désolation où on les voit, toucherait des cœurs de bronze. Ils laissent tomber des larmes que l'innocence et l'obéissance rendent encore plus intéressants. Une commission établie par Son Altesse fait déjà l'inventaire de leurs biens et ne quitte le collège qu'après avoir gémé avec ces bons Pères. Jamais ils n'ont paru plus dignes de compassion. Cependant il sont aussi tranquilles que les circonstances le permettent et attendent avec résignation le moment fatal de la publication du terrible bref. »

Le doyen d'Ajoie fut chargé par l'archevêque de Besançon de publier la bulle de suppression. Ce fut le 13 octobre (1773) qu'il intima aux Jésuites les ordres du souverain Pontife. Le Prince, à son tour, leur fit signifier par son chancelier de Biliéux les droits que la bulle lui donnait sur leurs biens et propriétés. En même temps, il leur fit proposer ou de continuer leurs fonctions au collège ou de se retirer dans leur patrie comme bon leur semblerait.

Les Jésuites, consternés, plongés dans la plus vive douleur, ne surent répondre que par leurs larmes. « Seul, le portier, raconte M. Kuhn dans ses mémoires (1), le frère Rœdel, reçut cette nouvelle avec un air riant. M. le chancelier qui s'en aperçut, lui adressa la parole, en lui témoignant sa surprise sur sa gaieté. — « Ah ! Monsieur, répondit-il, je suis déjà accoutumé à ces comédies, voilà la 3^e fois qu'on me fait ce compliment.

(1) M. Kuhn, attaché à la cour du Prince de Roggenbach, a laissé des mémoires fort curieux sur cette époque, qui sont aujourd'hui entre les mains de sa famille établie à Bienne.

Mais la première fois que je fus témoin et acteur d'une pareille cérémonie dans la capitale du Chili, on ne nous l'annonça pas d'une manière si honnête. On nous fit sortir de notre lit à minuit ; on nous fit embarquer la même nuit dans un vaisseau qui nous attendait au port ; on nous transporta ainsi dénués de tout jusqu'au Mexique, de là en Espagne, où ceux de cette nation purent demeurer ; et nous autres allemands, nous fûmes d'abord conduits à l'île de Corse où on ne voulut pas nous recevoir ; de là, transportés dans la Toscane, d'où, par l'intercession de la duchesse, son époux Léopold nous fournit enfin les moyens nécessaires pour gagner notre patrie. Maintenant j'espère que, sous le gouvernement de notre bon Prince, nous ne serons pas traités ainsi, et c'est ce qui me console un peu et cause ma bonne humeur. » M. le chancelier sourit à cette réponse naïve et en fit rapport au Prince et le frère Rœdel resta jusqu'à sa mort portier du collège de Porrentruy. »

La Société de Jésus n'existait plus. Les ex-Jésuites de Porrentruy prirent les uns, la route de leur patrie, les autres, presque tous de l'Evêché, restèrent au collège et continuèrent leur enseignement. Désormais c'était le Prince qui seul avait la direction et le soin de l'établissement. A lui aussi, suivant la teneur de la bulle de Clément XIV, appartenaient tous les biens du collège et des Jésuites. (1)

(1) En 1773, le personnel du collège était composé comme suit :

RR. PP. Jos. Castella, recteur.	J.-B. Faleino, prof.
Alex. Vonderweid.	J.-B. Richard, prof. rhet.
Arbog. Buol, prof. theol.	Michel Bane, prof. gramm.
Carol. Baur, id.	Jos. Perrotet, prof. hum.
Caspard Carli, prof. logicæ.	Christ. Zwerger, prof. gramm.
Claude Vouillot.	Fr. Sal. Riss, direct. semin.
Claude Maguin.	Louis Châteauneuf, sous-direct. sem.
Claude Varicet,	Xavier Weisrock, écon. et prof. des
F. Reg. Zurich, prof. phys.	pages.
Henri Spar.	Ant. Croust.
Jacq. Brideveaux, prof. gramm.	Michel Croust.
Jacq. Preuneuf.	Ursus Henghy.



CHAPITRE IV.

Bureau d'administration du collège. — M. Guenat, principal. — Règlement des maîtres. — Plan d'études (1774). — Enseignement scientifique : physique, mathématiques. — Le Creugena. — Louis XV rend au Prince les biens des Jésuites (1775). — Mort du Prince de Montjoie (5 avril 1775). — Frédéric de Wangen. — Fêtes de son entrée à Porrentruy.

1774 — 1775.

Le Prince de Montjoie prit aussitôt en mains les intérêts de son collège. Il établit d'abord un *bureau d'administration* qui devait veiller, en son nom, à ce que l'établissement ne perdît rien de son ancien lustre. Dans ce conseil, il fit entrer tous les hommes qu'il crut capables de rendre service à l'instruction publique : le grand maître de Ligertz, président, le chancelier de Bilieux, le curé Balanche, les conseillers auliques de Roggenbach et de Bilieux, le procureur général Scheppelin, l'abbé Guenat, le nouveau principal, le maître bourgeois en charge, et enfin l'économe du collège et l'avocat Deleffils, secrétaire.

Le premier soin de la nouvelle administration fut de conserver toutes choses sur le pied où elles étaient avant la suppression. A part les fonctions de principal qui furent offertes à l'abbé Guenat, curé de Bonfol, (1) toutes les autres charges restèrent entre les mains des jésuites. Ils durent continuer à mener la vie commune ; un règlement, émanant du Prince

(1) Nicolas Guenat, de Beurnevésain, fut curé de Bonfol en 1772, puis principal du collège de Porrentruy, et enfin curé de Boncourt de 1778 à 1804. Il mourut le 27 décembre 1804.

lui-même, fixait leurs devoirs, leurs attributions, leur mode de vivre.

Outre le principal, le corps enseignant, d'après l'article V de cette ordonnance, se composait de deux professeurs de théologie scolastique et dogmatique, d'un professeur de théologie morale, La physique, la logique, la 1^{re} et la 2^e rhétorique, la syntaxe, la grammaire, les rudiments, comptaient autant de professeurs attachés à ces classes.

Le Prince fixait le lever des maîtres à 4 heures 1/2 : la messe devait précéder la classe qui commençait à 8 heures et se terminait à 10 heures 1/2, pour reprendre à 1 heure 1/2 jusqu'à 4 heures. — L'instruction était gratuite. — L'ouverture des classes était fixée au 1^{er} novembre et les vacances à la Saint Barthélemy (24 août) pour les théologiens et les philosophes et au 7 septembre pour les autres élèves. Outre ces grandes vacances, chaque semaine, il y avait congé le mardi et le jeudi.

Pour exciter l'émulation, le Prince établissait trois croix d'argent qui devaient être portées à la boutonnière par les écoliers des trois premières classes qui occuperont la première place (art. xxxvi). Il imposait au professeur de rhétorique, l'obligation de prononcer, quelque temps après la rentrée des classes, une harangue latine, à laquelle les professeurs devaient assister dans une place fixe (art. xliii).

Deux suppressions terminaient le nouveau règlement du collège, l'une regrettable et qui annonçait déjà comme une infériorité avouée par rapport à l'ancien collège ; toujours les Jésuites avaient enseigné le grec ; *cet enseignement était désormais supprimé*. — L'autre faisait disparaître l'usage des manteaux et redingottes qui étaient le signe distinctif des élèves, « lesquels, dit l'article 57, par la diversité des couleurs et de la forme, au lieu de servir à couvrir proprement le corps, présentent un dehors indécent. » (1)

Ce règlement fut bientôt suivi d'un plan d'études qui fixait

(1) Voir l'ordonnance de S. A. du 16 octobre 1773.

et disposait les matières de l'enseignement pour chaque classe. Le latin, l'allemand, le français formaient la base fondamentale des études; l'histoire, la géographie venaient ensuite. L'arithmétique y occupe une place bien médiocre. (1)

Est-ce à dire pour cela que la partie scientifique ait été réellement négligée dans l'ancien collège de Porrentruy? Devrait-on conclure de là que les élèves de cet établissement sortaient de philosophie sachant à peine les quatre règles avec leur preuve et la règle de trois, comme semble le demander le plan d'études de 1774? Nous ne le croyons pas. — Nous dirons plus : — si, au point de vue littéraire, le collège de Porrentruy, sous les Jésuites et après les Jésuites, tint parmi tous les collèges de l'époque un rang distingué; même du côté scientifique, (et par là nous entendons la physique, les mathématiques supérieures, etc.) même de ce côté, il ne resta nullement inférieur aux établissements d'instruction qui l'entouraient.

Nous en donnerons la preuve et ce sera notre réponse, à ceux qui ont jeté le sarcasme sur l'enseignement de l'ancien collège, sous prétexte qu'on n'y *apprenait que les quatre règles*.

Or, si nous prenons les thèses imprimées qui furent soutenues par les élèves du collège et avant et après la suppression des Jésuites, nous trouvons que les connaissances acquises et produites en public par nos jeunes émules, étaient au niveau des progrès scientifiques d'alors.

En *physique*, outre les notions générales sur les corps et leurs propriétés, sur le mouvement, sur les liquides, sur l'air, les élèves passent encore en revue les différents phénomènes concernant la lumière, le son, la vue, les couleurs, le goût, l'odorat, le toucher, le chaud, le froid; l'électricité surtout, qui piquait alors vivement la curiosité, est étudiée à fond; les expériences, connues à cette époque, sont faites par les élèves et démontrées devant un public nombreux (1768).

Les phénomènes naturels, qui sont signalés dans le pays, sont également étudiés par eux et approfondis avec soin. Deux

(1) *Plan d'études pour les humanités et la philosophie à l'usage du collège de Porrentruy. — 1774.*

thèses, sur le *Creugena*, l'une du 17 août 1778, l'autre du 9 août 1782, montrent que la science d'alors avait su trouver l'énigme de cette source merveilleuse et ce que nos élèves disaient de ce torrent périodique, il y a 90 ans, les savants de nos jours le répètent presque dans les mêmes termes. On nous pardonnera un regard jeté sur ce travail de nos physiciens du collège de Porrentruy. Il fait honneur à l'enseignement d'alors.

Cherchaut, comme tant d'autres, la cause des débordements du *Creugena*, quatre élèves de philosophie : le baron d'Andlau Sébastien Béchaux, de Porrentruy, J.-B. Paumier, de Chevenez, et Joseph Scheppelin, de Porrentruy, soutinrent, dans l'examen public du 17 août 1778, que le *Creugena* communiquait par un canal souterrain avec une caverne profonde voisine de Calabri, appelée le *puits de l'Ascension* : toutes les eaux pluviales de la montagne voisine coulent et disparaissent dans ce gouffre et de là se rendent au *Creugena*. De plus, toutes les eaux de la vallée de Chevenez et au-dessus se réunissent dans une caverne souterraine qui a son orifice à *Creugena*. Si les pluies ou les fontes de neige sont abondantes, les eaux ne trouvant plus de place dans leur récipient ordinaire, se font passage par l'ouverture du *Creugena* et s'échappent en flots pressés dans la plaine.

L'explication était sensée, et nous verrons tout à l'heure qu'elle était presque en tout point conforme aux données de la science moderne. En 1782, le collège de Porrentruy reprit, dans l'examen public de la fin de l'année scolaire, la question toujours débattue du *Creugena*. Cette fois, les jeunes philosophes avaient pour eux l'autorité d'un homme qui jouissait alors d'une réputation européenne.

Bleton, de Grenoble, était l'hydroscopé à la mode. Une source cachée sous terre agissait sur son système nerveux avec tant de force qu'il en devenait malade ; à sept ans, il avait ressenti les premiers effets de cette étrange *hydrophobie*. Paris, l'Académie, la Cour, avaient voulu le voir. En 1781, on le fit venir à Porrentruy : il s'agissait alors de trouver une

source qui pût alimenter d'eau les quartiers supérieurs de la ville. Bleton fut conduit au Creugena. Examen fait des lieux voisins, il s'arrêta sur une rivière souterraine des plus abondantes ; elle coulait à gauche de la route qui va à Chevenez, passait sous Creugena et se dirigeait à travers l'anfractuosité d'une roche sous la prairie de Porrentruy, vers le château. Une longue perche plongée à travers le rocher était entraînée par le mouvement des eaux courantes. En temps ordinaire la rivière souterraine suit son cours sans passer par le Creugena ; mais après de grandes pluies, toutes les eaux de la Vallée supérieure (Damvant, Roche-d'Or, Rocourt, Grandfontaine, Fahy, Chevenez) se précipitent par mille canaux dans le cours d'eau qui coule sous terre. Mais le rocher par lequel passe le courant n'offre au torrent qu'un étroit passage ; l'onde écumante cherche une autre issue et s'échappe en mugissant par l'orifice du Creugena jusqu'à ce que la rivière souterraine ait repris son volume ordinaire. Telle est l'explication donnée par Bleton du phénomène qui nous occupe. Elle est des plus raisonnables et entièrement conforme à la manière de voir des géologues modernes. (1)

Un homme versé dans la science hydrographique, M. J. Fournet, correspondant de l'Institut et professeur à la faculté des sciences de Lyon, a rendu compte des débordements du Creugena. Ses explications que nous avons insérées dans nos études sur les villages d'Ajoie (*le Jura bernois*, p. 339) ne s'écartent en rien de celles de 1788.

Outre ce phénomène permanent qui, à deux reprises excite les investigations de nos jeunes savants, il s'en trouva un autre, passager, il est vrai, mais fort curieux, qui les occupa également en 1783.

Le 15 juin de cette année, à 11 heures avant-midi, par un temps serein, une trombe s'éleva du côté du village d'Alle, sous la forme d'une colonne dont la base était aussi large que

(1) M. Trouillat, dans un travail remarquable inséré au 2^e volume de l'*Abeille du Jura*, p. 214, explique avec beaucoup de clarté les débordements du Creugena : ses conclusions sont les mêmes que celles de M. Fournet.

le sommet. Arrivant sur Courgenay, elle s'abattit furieuse sur la partie inférieure du village. Le bruit de son passage ressemblait au tumulte produit par plusieurs voitures lancées au grand galop. En passant près du moulin, elle rompit une forte chaîne ; sur les maisons, elle enleva le chaume qui les couvrait avec autant d'agilité que si mille ouvriers y eussent mis la main. Plus de 6000 bardeaux furent de la sorte enlevés et réduits en morceaux. La moitié d'un toit soulevé fut renversée sur l'autre ; de grandes portes de grange furent arrachées de leurs gonds. Une femme fut transportée à une grande distance. Un arbre fut dépouillé de ses branches, puis déraciné ; un autre fendu par le milieu. Sur tout le passage de la trombe, les champs furent ravagés et entièrement dévastés.

Ces faits posés, nos jeunes physiciens cherchent la cause de ce phénomène et la trouvent dans une force électrique dont ils démontrent l'existence et les effets. (1) Pour la physique, l'enseignement du collège de Porrentruy était donc au niveau des connaissances de l'époque. (2)

Les mathématiques y étaient également enseignées avec succès. D'abord l'arithmétique, qui paraît, dans le plan d'études de 1774, être réduite pour les élèves aux *quatre règles*, reçoit des développements bien suffisants. Les fractions, l'extraction des racines carrées et cubiques, l'élévation aux puissances, les règles des progressions arithmétiques font partie de l'enseignement et entrent dans les matières des examens de chaque année. (3) L'algèbre a aussi sa place dans la 1^{re} et 2^e rhétorique et un prix spécial lui est assigné dans ces classes, dès 1784.

La géométrie et théorétique et pratique, la trigonométrie ont aussi leur enseignement. (Angles, mesure des angles, — carré de l'hypoténuse, — surface d'un rectangle, — d'un parallélogramme, — rapports des surfaces de deux figures sem-

(1) Voir les thèses imprimées pour le 6 août 1783.

(2) Voir les thèses de physique conservées à la bibliothèque du collège : — 1760, 67, 68, 69, 71, 74, 76, 78, 79, 81, 82, 83, 86, 87.

(3) Voir, entre autres, les thèses de 1771.

blables, etc., — hauteur à trouver d'un objet accessible ou inaccessible, — largeur d'une rivière, — distance de deux objets inaccessibles, etc., etc. ; — résolution des triangles rectangles, des triangles obliques, etc.) (1)

En voilà certes assez pour convaincre tout lecteur impartial de l'importance que l'ancien collège accordait à l'étude des sciences. Disons encore que Bellelay, auquel on en appelle sans cesse, lorsqu'on s'apitoye sur l'ignorance où croupissait notre collège, par rapport aux sciences, Bellelay n'allait pas au delà de l'enseignement donné à Porrentruy ; nous en avons pour preuve les programmes imprimés qui nous restent de 1783, 84, 85, etc.

Cette question vidée, nous reprenons le fil de notre histoire. Sous la haute protection du Prince de Montjoie et avec l'aide d'une administration vigilante, le collège de Porrentruy devait continuer à prospérer. A l'ouverture des classes, après la suppression des Jésuites, on comptait environ 200 élèves : c'était encore un beau chiffre.

Les biens du collège, situés en France, avaient été mis sous le séquestre, par arrêt du conseil d'Etat du 20 janvier 1774, comme appartenant aux Jésuites. Le Prince de Montjoie les revendiqua comme siens propres et le roi, par arrêt du 25 mars 1775, « pour satisfaire au Prince, à qui il se fera toujours un plaisir de témoigner ses égards et sa bienveillance, excepte des dispositions de l'arrêt de son conseil d'Etat, les biens dépendant du prieuré de Miserez qui sont situés en Franche-Comté et en Alsace. » C'était pour le collège un heureux événement.

Pendant quelque temps, l'église des Jésuites avait été en possession d'un magnifique calice, d'un ciboire, de burettes d'argent d'un très-grand prix, don de la dauphine de France au collège de Colmar. Après la suppression des Jésuites, le P. Antoine Croust, son confesseur, du consentement de la dauphine, avait apporté ces objets au collège de Porrentruy qui

(1) Voir les thèses citées plus haut et en particulier celles de 1771, 78, 83, 86, etc.

en jouit jusqu'à la publication de la bulle. Alors, l'administration voulant savoir si elle pouvait regarder ces vases sacrés comme appartenant au collège, écrivit à ce sujet à l'abbé Suldine, confesseur du dauphin. Par lettres du 6 février 1774, ce prince exprima le désir que ces objets fussent rendus au collège de Colmar, ce qui fut aussitôt exécuté.

Au milieu du calme dont jouissent nos collégiens, pendant cette période, nous ne trouvons que deux événements qui viennent rompre, pendant quelques jours, la monotonie des exercices littéraires. L'un fut la mort du Prince de Montjoie, l'autre la prise de possession de son successeur.

Simon Nicolas, accablé de vieillesse, mourut le 5 avril 1775, après 13 ans de règne; il avait 83 ans. Il fut enterré le 19 du même mois, dans l'église du collège, avec le cérémonial ordinaire. (1)

Frédéric de Wangen de Geroldseck lui succéda (29 mai 1775). Le nouveau Prince réunissait à un esprit distingué, des vues larges, des connaissances variées, un grand désir de faire le bien; de plus, l'élégance de ses manières, son affabilité, sa douceur en faisaient l'homme du monde le plus aimable et le plus aimé: on l'appelait *le beau Prince*.

Grandes furent les fêtes qui l'accueillirent à Porrentruy. Le collège y prit sa grande part. Nous laisserons parler un témoin oculaire qui rend compte à son frère de ses impressions:

« En ville tout était militaire, 18 nabots, commandés par M. de Schænan, avec un fifre et un tambour de même taille, tous habillés comme les anciens suisses, marchaient avec une musique, composée de six étrangers allemands, vêtus comme la troupe. Ils étaient armés de lances et de sabres. — Un corps d'une compagnie de grenadiers et de trois compagnies de fusiliers avec drapeaux, état major, musique en uniformes

(1) « Dimanche, à 9 heures du matin, S. A. entra en agitation et pendant 23 heures, il n'a fait que parler et se plaindre, de sorte qu'accablé de fatigue, il fut assoupi le lundi et le mardi. Hier matin il paraissait assez bien, lorsque vers 9 heures 1/2, il entra en agonie et mourut au moment qu'on se levait de table. » (Lettre du conseiller de B..., du 6 avril 1775.)

blancs, revers et paremens rouges, était composé par les écoliers du collège. — Les bourgeois se distinguaient en deux corps, dont l'un en bleu et rouge, était formé de tous ceux qui ont servi, et l'autre en gris et rouge, du surplus. A 9 heures, les petits Suisses et les écoliers se rendirent à la messe, avec tout leur appareil, sauf les armes à feu. La musique exécuta différentes symphonies pendant la messe et à l'élévation, les tambours battirent aux champs. »

« Vers les trois heures (6 juin 1775) les troupes prirent leurs stations; à St-Germain, les petits Suisses. Depuis la maison-de-ville jusqu'à la porte de Courtedoux, la rue était bordée par deux compagnies bourgeoises. Depuis cette porte contre le château paraissait le bataillon latin des écoliers. La cavalerie d'Ajoie, commandée par M. le grand-maire, était de 100 chevaux et celle de la ville de 40 à 50. M. le maître-bourgeois Theubet en était le capitaine. »

« Le Prince, arrivé au château passa en revue les petits Suisses dont les chefs haranguèrent S. A. en allemand et en français et firent faire l'exercice à la troupe. Les écoliers entrèrent ensuite. Le colonel harangua en latin et le major, ayant pris les ordres du Prince, fit manœuvrer sa troupe avec tant de précision que tout le monde en fut enchanté. On soupa à 8 heures et vers 9 1/2 heures, le Prince, suivi de sa cour, fit le tour de la ville à pied. La ville était très-joliment illuminée. — L'illumination du collège consistait en une espèce d'arc de triomphe. »

« Le lendemain, après souper, on illumina un arc de triomphe construit dans le jardin du château. Les bourgeois et les écoliers, éclairés par des fanaux, faisaient l'exercice à feu *sur les cras*; l'artillerie les séparait. »

« Le troisième jour, les écoliers vinrent l'après-dinée, faire l'exercice à feu dans la cour et rendirent les armes. Voilà comme les fêtes finirent. » (1)

(1) Lettre du conseiller de B..., du 22 juin 1775.

CHAPITRE XVI.

Traitement des maîtres. — Le Prince de Wangen, principal du collège de Porrentruy (1778). — 202 élèves en 1780. — *L'extra* et le *signum*. — L'inscription de Lorette. — Incendie au séminaire (1781). — Echange du diocèse (1782). — Mort du Prince de Wangen (11 octobre 1782). — Ses obsèques. — Election au collège du Prince de Roggenbach (25 novembre 1782). — Son sacre. — Mutations dans le corps enseignant.

1778 — 1788.

Le Prince de Vangen se montra, pendant son règne qui fut malheureusement trop court, un protecteur constant du collège de Porrentruy. Comme la vie de communauté devenait difficile pour les professeurs, depuis qu'ils n'y étaient plus astreints par vœu et qu'ils n'avaient plus de supérieur pour les diriger, le Prince leur assigna un traitement annuel de 40 louis, leur laissant le soin de fournir eux-mêmes, comme ils l'entendraient, à leur entretien (1775).

On vendit également les meubles du collège dont la plupart étaient devenus inutiles; les professeurs purent racheter ce qui leur était nécessaire (1776).

Ces arrangements ne furent sans doute pas du goût de chacun; car nous voyons les vides se faire successivement dans le personnel enseignant. Les PP. Spar Henri, du Sundgau, et Fr. X. Weisrock, de Schelestadt, quittent en septembre 1777 et sont remplacés par deux novices de la Compagnie de Jésus, MM. Vautier et Voisard.

Le Principal Guenat accepte la cure de Boncourt et laisse

vacante la direction du collège (8 nov. 1778). Le Prince, voulant être, comme seul, responsable de la marche de l'établissement, se réserve à lui cette place ; désormais il sera Principal et son suffragant, Gobel, évêque de Lydda, le représentera à l'administration du collège. Un sous-principal, nommé par lui, sera chargé, sous ses ordres, de diriger les études. Ce fut le P. Ris, bavaïois, qui remplit ces fonctions. (1)

Sous son administration, le collège continua à prospérer. Le *diarium* de 1780-81 compte 202 élèves et 11 professeurs. La discipline se maintient et les étrangers continuent à fréquenter l'établissement.

Le P. Marcel Moreau, religieux à Lucelle, qui nous a laissé une relation d'un voyage qu'il fit de St-Apollinaire à la Part-Dieu, parle avec éloge du collège de Porrentruy, qu'il visita en détail en cette époque. « Grâce aux maîtres qui y enseignent, dit-il, on a vu des sujets médiocres, sortis du gymnase de Porrentruy, occuper les premières places dans d'autres collèges. »

Il rappelle aussi divers usages, provenant des Jésuites et qui s'étaient conservés chez leurs successeurs. — « Les Jésuites, dit-il, ont établi l'*extra* et le *signum*. L'*extra domum* était une défense faite aux écoliers de la part du Préfet de sortir de la maison les jours de classe, sauf une heure après chaque repas. »

« Pour le *signum*, dès la grammaire, les étudiants étaient obligés de toujours parler latin avec le régent et autres condisciples, soit en classe, soit hors de classe. Quiconque s'ou-

(1) En 1780-81, le personnel enseignant était composé comme suit :

Sous-principal,	le P. Fr. Riss, Bavaïois.
Prof. de théologie,	le P. Arhog. Buol, Suisse.
Idem.	le P. Rosé, d'Altkirch.
Idem.	le P. Falcino, Italien.
Physique,	le P. Moutiet, Alsacien.
Logique,	le P. Gouvie, id.
Rhétorique,	le P. Cuenin, de Porrentruy.
Idem,	le P. Blanchard, de Boécourt.
Prof. de 2 ^e de gramm.,	le P. Richard, de Saignelégier.
— de 1 ^{re} gramm.,	le P. Vaultier, de Porrentruy.
— élémentaire,	le P. Voisard, id.
Prédicateur allemand,	le P. Vogelviéd, de Ferrette.

bliait de proférer un mot français ou allemand était obligé de recevoir le *signum* et celui chez qui il se trouvait le lendemain matin en classe était puni. »

Le P. Moreau rappelle aussi « qu'à la fin de chaque année, les élèves de la 1^{re} et de la 2^e classe forment des caractères de 4 à 5 pieds de haut avec de petites pierres, sur la colline qui domine Lorette. Chaque mot fait une ligne :

VACATIONES IMMINENT

STUDIOSI GAUDENT

On peut les voir depuis les fenêtres de la ville. » (1)

Sur le séminaire, le bernardin de Lucelle nous apprend quelques détails intéressants. « On ne reçoit, dit-il, dans cette maison que des théologiens de troisième année. Ils sont ordinairement 18 choisis entre les meilleurs sujets des 4 souverainetés, savoir la Haute-Alsace, l'Autriche, le canton de Soleure et la Principauté de Porrentruy. L'Evêque J.-G. de Rinck a fondé pour 24 prêtres, 2 de chaque doyenné, une retraite de dix jours, chaque année, au mois d'août. Ils sont entretenus gratis. »

Il rappelle ensuite l'incendie qui menaça de détruire entièrement le séminaire en 1781. Cet événement, qui aurait pu avoir des suites si désastreuses pour le collège, se réduisit heureusement à une panique générale et à quelques poutres brûlées. — Nous laisserons un témoin oculaire raconter cette nuit dramatique ; c'est un séminariste qui écrit à son frère : « Le 3 mars 1781, nous fûmes éveillés à une heure de la nuit par des cris de désespoir ; je me lève tumultueusement et je

(1) Le géographe du roi de France, Robert, parle aussi, dans son *Voyage dans les XIII cantons suisses* (tom. I, p. 132) de cette gigantesque inscription : — « De l'intérieur de la ville (il écrit en 1777), on lit, placée à 1/4 de lieue, cette inscription latine, tracée sur le revers d'une colline par les écoliers du collège de Porrentruy, en caractères proportionnés à la joie que leur donne l'approche des vacances : *Vacationes imminunt, studiosi gaudent*. — Depuis plus d'un siècle, cette inscription en grossière mosaïque et recouverte par les pâturages qui croissent sur le penchant de la colline, est soigneusement et très-régulièrement découverte quinze jours avant l'ouverture des vacances. Les étudiants, à cette époque, s'y portent en foule et se livrent à l'extirpation des herbages avec un zèle, une activité qui serait le même en tout autre pays. »

sors de ma chambre. Une fumée puante et fétide nous suffoquait. Si voisins du feu, nous étions dans des ténèbres profondes. On entendait le bruit sourd d'une flamme concentrée qui cherche à s'échapper. On courait comme des insensés dans les corridors ; on se heurtait, on criait, on se désespérait ; on n'osait descendre l'escalier, crainte de tomber dans un brasier ; enfin, on apprend que l'escalier était encore libre. On s'y précipite, on arrive dans la cour, on force la porte, et nous courons tous par la ville comme des désespérés.

» La Refousse tonne ses trois coups de détresse... on court au feu, et on voit toutes les croisées du haut du séminaire vomir une épaisse et affreuse fumée. Les secours arrivent ; on fait de prodiges de courage et enfin on éteint les flammes qui sortaient par deux fenêtres du côté de la campagne. Le dommage a été estimé à environ 16 louis. Un instant de plus et tout était brûlé, car l'intérieur du séminaire est tout bois, sauf l'en droit où le feu a pris. » (1)

Le séminaire fut sauvé et continua à former les prêtres du diocèse de Bâle. Grâce à un échange désiré depuis longues années, Porrentruy et plusieurs paroisses voisines, passèrent vers le même temps sous la juridiction spirituelle de l'Evêque de Bâle. Désormais ces paroisses durent recevoir leurs pasteurs du séminaire de Porrentruy et non plus de celui de Besançon. Cet échange si naturel fut publié officiellement à l'église de St-Pierre le 13 janvier 1782 et ce fut dans l'église du collège, le jour de St-Sébastien, que le curé Ballanche chanta pour la première fois l'office à la *bâloise*. (2)

(1) Lettre de l'abbé de B., du 7 mars 1781.

(2) Chaque année, en vertu d'un vœu fait par la ville, en 1679, le curé de Porrentruy chantait un office solennel à l'église du collège, le jour de Saint Sébastien, puis on faisait la procession du Saint-Sacrement autour de la *grande bèche*, où la peste avait sévi le plus fortement. — Voici le vœu tel que nous le trouvons relaté aux archives de Porrentruy : « Du 10 novembre 1679. — A S. François-Xavier, S. Sébastien, S. Charles Borromée. — Nous prévot, maître-bourgeois.... vous choisissons aujourd'hui pour patrons, afin que par votre intercession auprès de ce bon Dieu..... cette ville de Pourrentruy et province d'Icelle soit protégée et exempte de peste, contagion et autre maladie dange-

Porrentruy ne fut que quelques mois sous la houlette du Prince de Wangen. L'année même de la promulgation des bulles, une maladie étrange emporta cet éminent prélat, qui laissait espérer tant d'heureuses réformes dans son diocèse. Mort le 11 octobre 1782, Frédéric de Wangen fut enseveli le 21 de ce mois, dans le caveau de l'église du collège.

C'était lui qui devait clore la liste funèbre des évêques inhumés à Porrentruy ; son successeur devait mourir en exil et la révolution arrivait pour briser à jamais le trône et le glaive des Princes-Evêques de Bâle.

Les obsèques du Prince de Wangen furent très-solennelles ; on sera curieux de connaître les détails de cette grande cérémonie qui fut la dernière de ce genre dont Porrentruy ait été témoin.

• Le corps du Prince avait été porté aux Capucins depuis la veille. Le 21 (octobre 1782) il fut porté au pied de la côte où tout le cortège s'assembla sur les sept heures du matin. Voici quel était l'ordre du convoi funèbre :

En tête 1° marchaient deux gardes-police avec des crêpes, puis 2° les filles de la conférence avec leur bannière, 3° la congrégation des bourgeois avec leur bannière, 4° la petite et la grande congrégation des écoliers avec leur croix et bannière, 5° les tymbales, couvertes de drap noir et les deux trompettes avec des crêpes. Ils faisaient entendre de temps en temps leur musique funèbre à la sourdine.

6° Les RR. PP. Capucins avec leur croix et des cierges.

7° La croix du clergé séculier entre deux acolythes.

8° Les ecclésiastiques de Porrentruy en surplis avec des cierges.

9° Les professeurs du collège en surplis avec des cierges.

10° Le corps des curés ruraux en surplis avec des cierges.

11° Deux religieux députés de l'abbaye de Bellelay, id.

12° Deux religieux députés de l'abbaye de Lucelle, id.

reuse, desquelles nous nous voyons justement menacés....., afin qu'en étant garantis et préservés, nous puissions rendre grâces à ce grand Dieu..... » (A. 190 L. H.)

13° Deux chanoines députés de la collégiale de St-Ursanne (en aumusse).

14° Deux chanoines de la collégiale de Moutier, id.

15° Le conseil ecclésiastique de la cour épiscopale de Bâle en surplis et rotonde avec cierges.

16° Deux ecclésiastiques portant l'eau bénite et le rituel.

17° Un prêtre portant l'encens et la navette.

18° Les confrères de St-Michel, suivis de M. le curé officiant en chape noire, assisté du diacre et sous-diacre.

19° Deux ecclésiastiques en surplis, portant l'un, sur un carreau noir, la croix pectorale, avec son cordon vert et or, et l'autre le chapeau épiscopal vert avec les glands vert et or.

20° 3 membres du conseil ecclésiastique, l'un portant sur un carreau noir le cœur du Prince couvert d'un couvre-calice noir; à sa droite était portée la mitre, à sa gauche la crosse.

21° 2 pages de la cour avec leurs chapeaux détroussés et les crêpes trainants, ayant de plus un crêpe en écharpe, portant l'un et l'autre un grand flambeau à la main.

22° Un chambellan de la cour, en grand manteau de deuil et chapeau détroussé. Il portait deux flambeaux en forme de croix, auxquels était attaché l'écusson des armes du Prince.

23° Seize prêtres destinés à porter alternativement le corps de S. A., tous en aube avec ceinture et étole noires. Huit d'entre eux portaient le corps du Prince enfermé dans un cercueil de bois, recouvert d'un drap mortuaire de velours.

Les coins de ce drap étaient portés par les quatre plus anciens grands baillifs de la Principauté. Entre les deux de la droite, marchait le maréchal héréditaire en bottes et éperons, portant le glaive de la Principauté. Entre les deux de la gauche, le grand écuyer, portant le bonnet princier sur un carreau noir. De chaque côté du cercueil, huit porteurs de grands flambeaux en habit noir, appartenant à la grande congrégation.

• Sur une autre ligne, plus éloignée du cercueil, marchaient de chaque côté, la compagnie des gardes de la ville ayant à la tête à droite M. le capitaine du pays, portant un espadon avec

crêpe ; il était suivi d'un tambour qui battait de temps à autre sa caisse, recouverte d'un drap noir. M. le lieutenant Belleney venait à la gauche à la tête d'autant de gardes qu'il y en avait à la droite.

24° Après le cercueil, suivait l'ancien écuyer en habit de deuil, avec un grand manteau.

25° Le cheval de main du Prince, couvert de drap noir, conduit par deux palefreniers en deuil.

26° Les Seigneurs du Haut-Chapitre en grand deuil. Des deux côtés les trabans.

27° La parenté de S. A. avec les Dames de la noblesse, les officiers des gardes suisses du régiment d'Eptingen et ceux des troupes du pays.

28° Le Conseil aulique.

29° Le Conseil de la chambre des finances.

30° Le Conseil de la chambre forestale. (1)

(1) Nous extrayons des *Mémoires* de M. Kuhn les détails suivants sur la cour du Prince-Evêque de Bâle en 1782 :

• La cour consistait en 5 conseils composés chacun d'un président, de plusieurs conseillers et de quelques secrétaires.

• Le 1^{er} était le conseil intime dont le chancelier, M. de Billeux, était président. Les grands chanoines d'Arlesheim avaient le droit d'assister aux délibérations et de donner leur voix. On y traitait la diplomatie et généralement les affaires du gouvernement.

• Le conseil ecclésiastique ou l'officialité, composée d'un président, M. Gobel, vicaire général, d'un official, d'un promoteur fiscal, de plusieurs conseillers et de deux secrétaires. On y traitait les affaires ecclésiastiques de l'Evêché et le contentieux qui s'élevait parmi les prêtres et celui qui s'élevait au sujet des promesses de mariage et des divorces.

• Le conseil aulique, composé d'un président, le baron de Schœnau, de plusieurs conseillers et d'un secrétaire. On y traitait le contentieux des habitants laïques de la Principauté, qui, par appel des tribunaux de première instance ou des grands baillifs, portaient la décision de leurs affaires devant ce tribunal supérieur. De ce conseil dépendait la chancellerie, composée d'un directeur et de plusieurs cancellistes ou scribes. Elle était aussi chargée de toutes les expéditions de la correspondance, soit diplomatique, soit particulière du Prince.

• Le conseil des finances, qui avait la surveillance des domaines et des revenus de la Principauté. Un président, le baron de Valoreille, plusieurs conseillers, un secrétaire en chef et quelques sous-secrétaires. De ce conseil, dépendaient les archives, soignées par un archiviste en chef et deux aides. Le trésorier et le directeur des ponts et chaussées étaient aussi membres du conseil des finances.

31° Les Prévôt, maire, magistrats et députés des corps de Porrentruy.

32° Les quatre hommes de chambres de S. A.

33° Le chef de cuisine et le chef de l'office.

34° Le maître tonnelier et l'échanson.

» Le conseil de la chambre forestale, composé d'un grand veneur, le baron de Ferrette de Carspach, d'un grand forestier, d'un conseiller assesseur et d'un secrétaire. Les gardes forestiers et les chasseurs du pays recevaient les ordres de cette chambre.

» A chacun de ces conseils était attaché un domestique appelé messager. Celui de l'officialité était sacristain de la cour. »

A ces détails, nous ajouterons quelques renseignements curieux sur la domestication du Prince :

» 2 valets de chambre et 4 laquais étaient continuellement placés dans ses appartements. Dans la cuisine, était un chef avec 2 ou 3 aides, un marmiton et plusieurs servantes. — L'office était desservi par un ehef, un aide et une servante. — Pour la salle à manger, un crèdencier, appelé fourrier, un domestique chargé de mettre les tables, et une servante pour la vaisselle.

» La cave était soignée par un maître tonnelier et plusieurs valets. — Le jardin par un maître jardinier, un aide et plusieurs servantes. — Le linge était confié à une gouvernante et plusieurs servantes.

» Les écuries, qui logeaient communément 50 chevaux, soit de trait, soit de monte, étaient dirigées et soignées par le grand écuyer, M. le baron de Reibenstein, un écuyer et plusieurs cochers et palefreniers. Du grand écuyer dépendaient le carrossier ou sellier, aidé de quelques valets, et le maître maréchal-ferrant avec ses aides.

» Tous ces individus mangeaient et étaient logés à la cour, à l'exception de quelques conseillers et secrétaires.

» La première table était celle du Prince, de la noblesse, des ecclésiastiques et des conseillers. — La 2^e, des officiers, secrétaires, de l'archiviste, des valets, de chambre de Son Altesse, de l'écuyer, du maître chasseur et forestier, etc. — La 3^e des maîtres des différents métiers, attachés à la cour, cochers et laquais du Prince. — La gouvernante avait sa table particulière, et dans une chambre voisine était celle des servantes qui étaient sous sa surveillance.

» La table des domestiques comprenait tous les palefreniers, valets et ouvriers qui venaient manger au château. Le nombre des convives de la cour se montait à 200.

» Le Prince salariait en outre beaucoup de personnes qui ne demeuraient pas à Porrentruy, comme 10 grands baillifs, une douzaine de receveurs qui demeuraient à Soultz, Cernay, etc.

» Le Prince avait de vastes vignobles aux environs de Colmar. Les dîmes en vin de Kayersberg et Kiensheim étaient au Prince. Celles des communes de Mittelwyr et de Hunnawyr étaient perçues par moitié par le chapitre de Saint-Dié et l'Evêque de Bâle. Geberschwyr dîmait au Prince, qui avait encore des vignes à lui à Soultz, Guebwiller et à Cernay. »

35° Le fourrier de la cour.

36° Les quatre laquais de la chambre du Prince.

37° Les domestiques de la Cour.

38° Les Dames et femmes des officiers de la cour.

39° La gouvernante suivie des servantes du château.

40° Le nouvel écuyer en manteau de deuil.

41° Le carosse du Prince, attelé de 6 chevaux drapés de noir.

42° Les maires et vœbles des baillages de la Principauté.

43° Les domestiques de MM. les grands chanoines, etc.

Le cortège funèbre suivit la grand'rue et arriva à l'église paroissiale au son de toutes les cloches et au milieu de détonations répétées de canon.

A St-Pierre, le corps déposé dans le chœur tendu de noir, l'abbé de Bellelay chanta une grand'messe, après laquelle le curé enterra le cœur du Prince au pied de l'autel.

De là le convoi se dirigea vers l'église du collège, où, après le chant des Laudes et l'oraison funèbre prononcée par le P. Wogelwied, furent successivement chantées deux grand'messes, l'une *de requiem* par l'Evêque de Lydda, l'autre *de Beati* par l'abbé de Mariastein. — Cela fait, le corps du Prince fut déposé dans le caveau auprès de ses prédécesseurs.

L'élection du nouveau Prince eut lieu le 25 novembre au collège. « A 8 heures et demie du matin, dit le narrateur officiel de la ville, Nos Seigneurs du Haut Chapitre descendirent du château en voiture ; les trabans et dragons les ont accompagnés jusqu'au collège. La bourgeoisie et une partie des écoliers étaient sous les armes en uniforme. L'office du St-Esprit fut célébré dans l'église du collège et tous Nos Seigneurs du Haut Chapitre y communierent de la main de M^{sr} l'Evêque de Lydda qui chanta le dit office.

» Celui-ci fini, Nos Seigneurs passèrent au collège et entrèrent dans la chambre qui était chez les Jésuites celle de la récréation, pour y faire le scrutin et l'élection en la forme accoutumée et d'une voix unanime fut élu M^{sr} Joseph de Roggenbach. Aussitôt les deux plus anciens chanoines, après ceux qui

possèdent les deux premières dignités, montèrent en carrosse, accompagnés des trabans et des dragons à cheval pour aller annoncer l'élection à l'ambassadeur. (C'était M. de Lerbach, commandeur d'Ellingen). A l'instant celui-ci monta dans la carrosse de parade, attelée de huit chevaux et suivi de quatre voitures, pour se rendre à la paroisse où se devait chanter le *Te Deum*. Tout le clergé sortit processionnellement pour aller chercher le Prince-Evêque nouvellement élu. Arrivés à la paroisse, on chanta incontinent le *Te Deum*. Lorsqu'on fut au verset *Te ergo quæsumus* le Prince se leva et alla faire une visite à l'ambassadeur et un petit compliment ; ce que fait, de suite après l'ambassadeur sortit et s'en retourna dans la voiture de parade au château. Après le *Te Deum*, S. A. et toute sa suite qui était de six voitures à 8 chevaux, retourna au château. Toutes les rues étaient bordées par les bourgeois et les écoliers sous les armes. Quand il fut devant l'hôtel-de-ville, il y fut complimenté par le syndic Dancourt et M. le Prévôt lui présenta les clefs ; après quoi l'on cria *Vive Son Altesse* et la marche recommença. »

Nous passerons sous silence le dîner, où l'on porta 6 toasts solennels, accompagnés d'autant de décharges de canon ; l'illumination du soir, le concert au château, etc. Le lendemain, on représenta chez le conseiller Rengguer, en présence de toute la cour, une pièce intitulée : *Porphelin anglais* et l'opéra du *Superbe*. Les avocats et les Demoiselles de la ville furent les acteurs fort applaudis du spectacle.

Le bal de l'hôtel-de-ville, où se trouvaient 200 personnes, eut lieu le mercredi 27, et le fidèle narrateur du conseil remarqua que Son Altesse n'y resta qu'une heure et qu'après son départ, les danses commencèrent jusqu'à six heures du matin. (1)

Pour terminer ce qui regarde cette élection du dernier des Princes, protecteurs du collège, disons encore qu'il fut sacré dans l'église des Jésuites par l'archevêque de Besançon, M^{gr}

(1) Extrait des registres des délibérations du conseil de la ville en 1782.

de Durfort, assisté de son suffragant l'Evêque de Rosy et de Gobel, évêque de Lydda (28 octobre 1783).

Le Prince et la Princesse de Montbéliard assistaient à la cérémonie.

Le collège n'eut qu'à se louer du nouveau Prince. Voulant donner à cet établissement une organisation plus solide et s'assurer pour l'avenir un personnel enseignant recommandable, il forma le projet de remettre le collège de Porrentruy entre les mains des religieux de Bellelay. La réputation dont jouissait le pensionnat de l'abbé de Luce, les vides sans cesse renouvelés qui se faisaient parmi les professeurs du collège, justifiaient pleinement la prédilection du Prince pour les Prémontrés. L'éminent abbé de Bellelay fut, dans ce but, mandé à Porrentruy par le Prince ; des propositions lui furent faites ; les biens du collège devaient appartenir à Bellelay qui se chargerait en retour de la direction du collège. Tout était en bonne voie de conclusion, lorsque des intrigues, menagées par ceux qui se trouvaient froissés de ces arrangements, firent échouer l'entreprise. L'abbé de Luce, rappelé précipitamment à Bellelay par la mort du Père Thomas Erard, auquel il était vivement attaché, mourut lui-même quelques jours après (24 mars 1784) et le projet d'annexion du collège de Porrentruy à l'abbaye de Bellelay fut complètement abandonné.

N'ayant pu mener à bonne fin son dessein, le Prince de Roggenbach essaya par des règlements circonstanciés, de ramener élèves et maîtres à une discipline plus sévère. Pour les maîtres, il leur imposa la vie commune ; la même table devait désormais les réunir et en faire une sorte de communauté. Cette mesure fut mal accueillie par le corps enseignant, habitué à un autre genre de vie. Aussi, les défections furent-elles fréquentes. Successivement, les vides se firent, malgré les promesses de pension faites par le Prince aux professeurs qui rempliraient ces fonctions pendant 10 ans.

Le 1^{er} mars 1784, le P. Riss donne sa démission de sous-principal et se retire avec une pension de 600 fr. — Le P. Buol le remplace, mais, trois mois après, nommé à la cure de Rei-

nach, il cède sa place au curé de Courrendlin, M. Helg (24 mai 1784). Puis, c'est le P. Faleino, le professeur de morale, qui va à Lucerne, remplir les fonctions de vice-chancelier de la nonciature (1785).

Le curé des Breuleux, M. Bron, accepte d'abord la chaire vacante, puis il se ravise et il faut recourir à l'abbé Vautier pour remplir cette place.

Pour surcroît d'embarras, le Principal Helg meurt le 2 septembre 1787. Quelques temps après, le P. Richard, nommé au chapitre de St-Michel, se retire du collège, (1) on le rem-

(1) Le P. Jean-Baptiste Richard était né à Saignelégier, le 16 avril 1729; il entra dans la Société de Jésus le 20 septembre 1750 : professeur de grammaire 4 ans, de belles-lettres 1 an, il fit les grands vœux le 2 février 1766. La révolution le força d'émigrer. Au retour de l'exil, quoique âgé de 73 ans, il prit l'héroïque résolution d'aller à Catharinienstadt, sur la rive gauche de la Volga, à quelques journées d'Astracan, remplir les pénibles fonctions du ministre évangélique. Nous avons pu recueillir deux lettres écrites par le P. Richard au P. Vautier, préfet du collège de Saint-Sauveur à Augsbourg; on en lira avec plaisir les extraits suivants : « De Catharinienstadt, le 26 août 1803. — ... Me voilà donc à Catharinienstadt en Asie... Depuis mon départ d'Augsbourg, j'ai fait autant de chemin que l'abbé Laville, sans que ma santé en ait le moins souffert, malgré les chaleurs excessives jusqu'à Polozk et puis par un froid de 28 degrés jusqu'ici. La complaisance et les attentions toutes particulières de notre incomparable P. général et recteur à Polozk m'ont de beaucoup allégé ce dernier voyage. Nos lits et beaucoup de linge que nous avions avec nous dans des sacs de cuir, nous servaient de sièges sur des traîneaux tout neufs et bien garnis; une pelisse sous la soutane et par-dessus un *vitschura* (le mien était de deux belles peaux de loup), un bonnet de pelisse où l'on pouvait à volonté s'envelopper le nez, la bouche et les yeux; ainsi équipés, nous traversâmes une grande partie de la Pologne russe jusqu'à Moscou par Smolensk et puis par Orsa, où nous avons un grand collège et une église superbe... Nous avions fait jusqu'ici une route de 150 lieues et ce n'était pas encore la moitié. Nos 20 traîneaux, sur chacun desquels nous étions assis deux à deux (j'étais à côté du P. Maître, de Porrentruy, (né le 7 mars 1736, entré chez les Jésuites le 26 septembre 1761) étaient partagés en deux bandes, dont l'une précédait d'un jour pour ne pas manquer de chevaux de poste... Notre principale nourriture consistait en de beaux gros poissons qui étaient si fortement gelés qu'on avait peine à les couper à coups de hache. Chaque bande avait un traîneau qu'on nommait la cuisine pour conduire les provisions de bouche que l'on achetait dans les villes, de plus un domestique et un tonnelet d'excellent vin... A chaque trente pas, nous étions obligés de percer de grands tas de neige où souvent l'on ne voyait plus les chevaux. Je fus renversé 26 fois... Après un voyage de 5 semaines, durant lequel nous ne nous arrêtâmes que 2 jours à Moscou et 3 à Orsa, dans notre collège, nous arrivâmes enfin heureusement à Saratow, qui

place par un jeune sous-diacre de Delémont, l'abbé Gressot que nous retrouverons quarante ans plus tard, le plus ancien des professeurs de Porrentruy.

Tous ces changements, se succédant presque sans interruption, devaient nécessairement nuire à la bonne tenue du collège. Aussi, le conseil d'administration consigne-t-il dans ses registres que « nombre d'écoliers commencent à diminuer par le dégoût que les parents commencent à prendre d'envoyer leurs enfants à Porrentruy. »

est le séjour du P. supérieur Landes avec un frère de la mission... Ce fut ici qu'on enseigna à chacun de nous le lieu de sa mission. Nous nous trouvions alors au nombre de 10 prêtres et 2 frères, tous Allemands.

• Durant les trois jours que nous passâmes à Saratow, arrivèrent les députés de chaque colonie pour nous complimenter et nous conduire chez eux avec plus de chevaux qu'il n'en fallait. De là je passai la Volga, qui a 7/8 de lieue de large, à pied sec... Dès que je fus arrivé dans ce pays, je crus me retrouver au milieu de l'Allemagne, car on ne parle russe ici que par nécessité..... Le territoire de nos missions est si vaste, que je compte pour voisins ces beaux Cosaques que nous vîmes à Augsburg portant la flèche et le carquois, et je suis cependant éloigné d'environ 200 lieues..... Le climat ne semble connaître ici que les deux extrêmes : le froid de l'hiver passé fut au delà de 30 degrés, et la chaleur si excessive pendant quatre ou cinq mois, qu'un Italien assura que la chaleur y surpassait de beaucoup celle de son pays.... Je fus vraiment surpris de trouver ici dans mon jardin (que l'on trouve fort petit, quoiqu'il soit au moins deux fois si grand que celui que j'avais à Porrentruy) des melons de la grosseur d'une citrouille qui avaient cru sans la moindre culture..... Malgré que le bois soit extrêmement rare, on s'en sert néanmoins pour la bâtisse des maisons... On fait venir de loin sur des radeaux qui descendent la Volga des poutres déjà équarries. Un des plus grands sapins coûte 1 fl. 1/2 et on m'en achète justement quelques pieds pour me bâtir une maison; j'habite en attendant celle du maître d'école. Le grand village où je suis est appelé ville, parce que toutes les maisons en sont tirées au cordeau et forment des espèces de rues; il a une bonne lieue de circuit; tous les arbres fruitiers sont ici très-petits, et on ne les voit pas en hiver dans la neige.....

• Il y a 37 ans que ces colonies, au nombre de 30, furent fondées par l'impératrice Catherine; tous les habitants sont Allemands natifs... Mes 122 familles catholiques ici et dans le village sont de très-bonne volonté... Le P. Maître est mon voisin à 4 lieues : sa mission et la réparation de ses 3 églises l'occupent beaucoup... Le Saint-Père, ainsi que l'empereur, favorisent beaucoup les Jésuites dans nos contrées, et l'on a les meilleures espérances. Tous les chefs de nos colonies se rassemblent pour signer une lettre de remerciements à l'empereur de ce qu'il leur a envoyé des Jésuites..... »

Cinq ans après, le P. Richard écrit une nouvelle lettre qui porte encore les traces des lotions de vinaigre et des piqûres qu'elle a subies, à cause de la

CHAPITRE IVII.

Gobel réorganise le collège. — Le P. Cuenin, principal (1787). — Sacre du Prince abbé de Gueviller. — Visite de l'ambassadeur de Vergennes. — Grand hiver en 1789. — Sacre de l'abbé de Pairis (1789). — Passage d'émigrés. — Dernière représentation du collège.

1787 — 1791.

L'Evêque de Lydda, Gobel, essaya de porter remède au malaise qui se faisait sentir au collège de Porrentruy. Voulant

* peste qui régnait dans les contrées habitées par notre Jésuite. Nous n'en citerons que quelques lignes : « La peste, dit-il, nous est venue d'Astracan; à Mosdock et sur le Caucase, elle a emporté 14,000 familles. J'ai fait le sacrifice d'un petit reste de mauvaise vie, trop heureux de la finir au service des malades..... »

« Ici nos missions allemandes sont en bon train, de même que celles de Riga, d'Astracan, de Mosdock, entre la mer Noire et Baltique et celle d'Odessa. Le P. Eckard est tombé du haut d'un escalier à la renverse, a invoqué le B. F. de Hieronymo et se porte bien. Je lui dois aussi mon prompt rétablissement d'une grosse fièvre. Si Dieu avait appelé le P. Eckard, je serais le senior de 345 et si l'an prochain je suis encore en vie à Pâques, je célébrerai mes secondes prémices (le P. Richard avait 79 ans)..... Notre R. P. général, eu égard à l'âge du P. Maltre, mon voisin, et au mien, vient de nous envoyer à chacun 50 roubles qui font plus de 80 florins..... Le P. Maltre est échappé à une maladie qui lui a enlevé toute la peau ; il en a fait une nouvelle et il se porte bien, à l'âge de 60 ans. Quant à moi, notre frère Holz dit que si je n'avais pas éprouvé trois fièvres, je serais mort. Quelque je ressemble à un squelette ambulante, Dieu me donne assez de forces pour administrer trois colonies où il y a environ 500 communicants ; celle de ma résidence de 36 familles, la 2^e à 1/2 lieue de 30 familles, la 3^e à 2 lieues de 75 familles. Quant à l'alternative de la colonie la plus éloignée, je dis une messe matinale ici, et je m'y rends de bonne heure pour le confessionnal, et pour l'office divin à midi, sermon et catéchisme, visite de malades, etc. Depuis 5 ans que je suis ici, j'ai baptisé 229 enfants..... »

donner au chef de l'établissement plus de force et d'autorité, il se démit de son titre de principal qu'il portait sans en exercer les fonctions ; il se contenta de la présidence du bureau du collège.

Il rédigea lui-même un règlement qui fixait mieux les attributions de chaque maître. Voulant donner aux séminaristes la faculté de passer deux années au séminaire de Porrentruy, il transporta la pagerie dans le bâtiment du collège qui fut restauré en partie à cette occasion. Le réfectoire des pages était attenant à celui des professeurs et la même cuisine servait aux uns et aux autres (1785). Le Principal avait sur la pagerie autorité pleine et entière.

Le nom de Gobel, ce nom qui devait plus tard devenir si tristement célèbre, se trouve attaché à toute la période qui précède la révolution de 93. Son amour des sciences et des lettres, ses connaissances nombreuses, sa passion pour les livres, expliquent l'intérêt qu'il portait au collège de Porrentruy. Du reste, il jouissait dans tout le pays de la réputation d'un grand et saint prélat. On venait au collège voir officier l'*ange de Lydda*, comme on l'appelait alors. Rien n'égalait sa majesté dans les saintes cérémonies ; le peuple le vénérail et avait pleine confiance en lui.

Ce fut l'Evêque de Lydda qui désigna le P. Cuenin pour remplacer M. Helg comme principal. Ce choix ne pouvait pas être meilleur. Jacques Joseph Cuenin était de Porrentruy. Entré d'abord comme cadet au régiment du Prince-Evêque de Bâle au service de France, qui se formait alors, il quitta bientôt la carrière des armes pour entrer chez les Jésuites où il fit ses premiers vœux.

Après la suppression de l'ordre, il accepta une place au collège de Porrentruy. Ses talents remarquables le désignaient naturellement aux fonctions de principal (2 sept. 1787).

Sous son administration, le collège retrouva de beaux jours. Quoique moins nombreux que sous les Jésuites, les élèves, comme l'attestent les catalogues d'alors, atteignaient encore un chiffre assez élevé.

Les solennités scientifiques, dont les programmes imprimés nous sont restés, attestent les développements que toutes les parties de l'enseignement reçurent pendant cette dernière période de la vie littéraire de notre collège.

A côté de ces fêtes paisibles de la science, qui revenaient à époque fixe, d'autres solennités vinrent rompre la monotonie des exercices scolaires. Citons la bénédiction du Prince de Gueviller, le baron d'Andlau (de Hombourg). Ce fut le Prince de Roggenbach, assisté de l'Evêque de Lydda et de l'abbé de Bellelay qui fit la cérémonie dans l'église du collège (26 nov. 1788).

Le nouvel élu n'avait que 25 ans ; il n'était du chapitre équestre de Guéviller que depuis un an, lorsque les voix de ses confrères l'appelèrent à succéder au Prince Casimir Frédéric de Ratshausen, mort le 1^{er} janvier 1786, en odeur de sainteté. On estimait alors à 30,000 livres, les revenus du Prince de Guéviller. (1)

Le nouveau Prélat visita le collège qui lui fit honneur et le loua en vers et en prose.

Plus tard, ce fut l'ambassadeur de France en Suisse, M. de Vergennes qui vint faire visite à l'Evêque de Bâle. Il arriva à Porrentruy le 12 octobre 1788 et s'y rencontra avec les jeunes Princes de Wurtemberg qui venaient saluer M^{er} de Roggenbach. Pendant huit jours, les fêtes se succédèrent sans interruption. Tous les soirs, il y avait grand souper à la cour, spectacle, concert, etc. Les avocats de la ville se surpassèrent sur le théâtre du collège où ils jouèrent en présence du Prince et de ses nobles hôtes, l'opéra de *Zémire et Azor* et le *jeu de l'amour et du hasard*. Ce ne fut que le 20 octobre que l'ambassadeur quitta Porrentruy ; il partit fort content du Prince et de sa cour, et promettant à l'Evêque de Bâle une prochaine visite dans sa capitale. Il ne prévoyait pas les grands événements

(1) On sait que la célèbre abbaye de Murbach, de l'ordre de Saint-Benoît, fut sécularisée en 1764 et érigée en collégiale équestre ayant à sa tête un Prince abbé. Les nouveaux chanoines se bâtirent à Gueviller une église magnifique qu'on y admire encore aujourd'hui.

que 1789 allait voir surgir en France et qui devaient changer la face de l'Europe entière. La rentrée de 1788 s'était faite comme d'ordinaire ; l'année fut encore calme, quoique les bouleversements de la nature fissent comme présager la tempête révolutionnaire qui allait passer sur la France et sur l'Evêché de Bâle.

Une grêle désastreuse était tombée au mois de juillet (1788) sur l'Ajoie et avait ravagé le tiers des récoltes. Les froids excessifs de l'hiver achevèrent de ruiner le pays et préparèrent la grande famine de 1789.

Jusqu'au 24 novembre, le temps avait été sec et beau. Ce jour-là, les gelées commencèrent et furent bientôt suivies d'un froid tel que de mémoire d'homme on n'en avait ressenti un pareil. Le docteur Godin, médecin du Prince, qui a relaté exactement les variations de la température pendant ce mémorable hiver nous dit : « Ce froid excessif, ayant surpris tout-à-coup les habitants de la Principauté, avant que la plupart eussent été pourvus de bois d'affouage, a occasionné par là même de plus grands maux. La neige empêchait l'approche des forêts et les arbres ayant été comme pétrifiés par le froid excessif, la cognée se refusait à les pénétrer pour les abattre.

» Plusieurs habitants de l'Evêché moururent de froid dans leurs maisons et dans leurs lits, quelques-uns sur les grand'-routes. (1) La neige était si abondante que les bêtes sauvages périssaient de froid et de faim. On a trouvé des cerfs, des biches, des chevreuils, gelés debout sur leurs pieds ; plusieurs se réfugiaient dans les villages. Les lièvres, perdrix et autres oiseaux se laissaient prendre à la main, mais ils étaient si desséchés, faute de nourriture et du froid, qu'ils faisaient un très-pauvre manger.

» Toutes les provisions gelèrent dans les caves. Tous les arbres en quenouille ou à haut vent périrent de froid. Dès le 8 décembre, tous les moulins furent obligés de chômer, les

(1) « Aux environs de Porrentruy et à la Franche-Montagne, plusieurs personnes sont mortes de froid en allant à la messe de minuit. » (Mémoires de M. Kuhn.)

rivières étaient prises et jusqu'au 7 février 1789, les meuniers furent obligés d'aller jusque sur le Doubs pour faire moudre leur grain, et comme ces mêmes moulins étaient souvent gelés, il fallait continuellement des ouvriers pour casser les glaces ou faire du feu sous les roues; et malgré tous ces moyens, il fallait 8 à 10 jours pour en moudre une voiture.

« Le thermomètre descendit jusqu'à 24, 28, 32 degrés de froid. Pendant l'hiver si rigoureux de 1740, 1745 et de 1785, il n'avait pas dépassé 24 degrés (1). Le dégel qui commença le 1^{er} février et dura huit jours, causa dans tout le pays et dans une grande partie de la Suisse, des ravages épouvantables. » (2)

La misère devait être affreuse dans l'Evêché. Aussi le grain se vendait-il jusqu'à 3 liv. bbl. le pénal. Le magistrat de Porrentruy « vu le temps de calamité où l'on est » fit défense d'aller dans les cabarets de la ville, à peine de prison. Ordre fut donné au meunier de ne moudre que d'un trait (7 janvier 1789). Le Prince fit venir du Palatinat 1000 sacs de blé qui empêchèrent la famine de ravager ses Etats.

Malgré le secours, la misère fut grande en 1789 et le colége se ressentit des inquiétudes générales. Un grand nombre d'élèves quittèrent avant la fin de l'année. Déjà on voyait des nobles émigrer de France et chercher un asile à l'étranger; la grande révolution commençait son œuvre.

Le 25 juillet (1789) le neveu du célèbre archevêque de Paris, M. de Beaumont, abbé commandataire de l'abbaye des

(1) Au sujet de l'hiver de 1785, le chanoine de B... écrit à son frère :

« Le 2 avril 1785, il commença à neiger si fortement, que le lendemain la terre fut convertie à un pied de hauteur. Le même temps a duré deux fois vingt-quatre heures, et nos campagnes ont été chargées de passé 2 pieds de neige. Les courriers n'ont pu partir. La communication avec Delémont a été totalement interrompue jusqu'à jeudi. On assure qu'il y a jusqu'à 10 pieds de neige à la montagne. La disette des fourrages désole le paysan. On vend jusqu'à 50 sols le quintal de foin et on n'en trouve que très-peu. Le Prince a commencé sa visite épiscopale de Porrentruy le 3 avril; on devait aller au-devant processionnellement jusqu'à la porte de Courtedoux, mais il n'a pas été possible de marcher dans les rues, 6 chevaux attelés devant ses carrosses ont eu peine à les traîner jusqu'à la porte de l'église. » (Lettre du 11 avril 1785.)

(2) GODIN, *Observations sur l'hiver de 1788-89*, p. 278.

trois Rois près Lille, arrivait à Porrentruy avec plusieurs nobles de Franche-Comté que la prise de la Bastille avait effrayés.

Le lendemain, l'abbé de Pairis en Alsace, venait demander au Prince de Roggenbach la bénédiction abbatiale. La cérémonie eut lieu dans l'église du collège le 26 juillet 1789. Les abbés de Bellelay et de Münster assistaient l'Evêque de Bâle. (1)

Ce fut la dernière des grandes fonctions pontificales qui eurent lieu dans ce sanctuaire. D'autres fêtes, d'autres cérémonies, un autre culte, allait remplacer les solennités qui deux siècles durant, s'étaient déployées dans l'église des Jésuites. L'année scolaire 1789-90 s'ouvrit tristement : les élèves étrangers étaient rares ; par contre, les émigrés affluaient déjà à la cour. On avait vu avec étonnement la mère du Prince de Lambesc, escortée de 10 dragons, passer par Porrentruy et aller chercher un refuge en Savoie (1^{er} août 1789).

Déjà plusieurs châteaux du voisinage avaient été la proie des flammes. Les révolutionnaires avaient saccagé Hirtzbach et Carspach (30 juillet 89). Le château du comte de Montjoie d'Hirsingue et celui de M. de Landenberg à Sepois avaient été démolis (31 juillet 89). De plus, les paysans d'Alsace et de Franche-Comté, chassaient librement sur les terres de l'Evêque de Bâle.

Effrayé, le Prince fit venir de la vallée de Delémont 64 hommes pour renforcer sa garde. Les bourgeois de Porrentruy s'irritèrent de la méfiance de leur souverain et force lui fut de congédier bien vite la nouvelle garnison (30 août).

Le collège devait se ressentir de tous ces événements. Cependant on put atteindre sans encombre la fin de l'année ; les thèses furent soutenues comme d'habitude et les 3 et 6 septembre, les élèves représentèrent un drame intitulé *le fabricant de Londres*. Le Prince et sa cour y assistaient ; c'était pour la dernière fois. — La révolution était aux portes de l'Evêché de Bâle et quelques mois à peine séparaient le Prince de Roggenbach de l'exil.

(1) Pairis, abbaye de Cîteaux (filiale de Lucelle), fut fondée en 1138 par Ulrich, comte d'Eguisheim.

A la rentrée du collège (1790-91) les élèves étaient encore moins nombreux que l'année précédente. Les événements marchaient en France et la terreur était partout. On se hâta de terminer les cours du collège et « en égard au petit nombre d'étudiants, ainsi qu'aux circonstances du temps, on distribua trois prix par classe à l'église à l'issue des vêpres après un discours analogue à la circonstance. »

Ainsi se termina l'année 1791 et avec elle prit fin l'ancien collège de Porrentruy. Fondé par le Prince de Blarer en 1597, il avait duré près de deux siècles et pendant cette longue période, il n'avait cessé, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, de remplir les vues si larges et si chrétiennes de son fondateur.



CHAPITRE XVIII.

Elèves du collège de Porrentruy pendant le XVIII^e siècle : — cinq Princes-Evêques de Bâle ; — les nobles ; — les frères Gall et Germain Cartier. — Nicolas de Luce ; — son pensionnat. — Ambroise Monnin. — Edmond de Luce. — Les Jésuites Theubet, Froidevaux, de Grandvillers, de Rosé, Liechtlé, Schwendiman, Voisard, Cuenin. Le P. Moreau. — Benoit Noblat. — F. Raspieler. — Les PP. Lhoste, Migy. — MM. Chainois, Cuttat, de Billeux, Verneur, Joliat, Godin, Jacquet, Kuhn.

1700 — 1792.

Avant de quitter l'ancien collège de Porrentruy, pour entrer dans la période révolutionnaire et française, nous passerons rapidement en revue les hommes marquants, soit par leur naissance, soit par leurs talents et leur position qui ont passé sur les bancs de notre collège et qui ont laissé après eux un nom dans notre histoire jurassienne.

Comme dans le XVII^e siècle, nous trouvons en première ligne les Princes-Evêques de Bâle. Rappelons les noms de Georges Joseph Guillaume Louis, baron de Rinck de Baldenstein ; — de Simon Nicolas, comte de Montjoie d'Hirsingue ; — de Frédéric, baron de Wangen de Geroldseck, de Joseph-Sigismond, baron de Roggenbach, et de François-Xavier, baron de Neveu. Ces cinq prélats, qui se succédèrent sur le siège épiscopal de Bâle, se succédèrent aussi sur les bancs du collège, où ils firent toutes leurs études classiques.

Leur histoire se trouve mêlée à celle du collège et leur sollicitude pour cet établissement prouve qu'ils n'avaient pas oublié les années qu'ils y avaient consacrées à l'étude.

Le P. Voisard nous donne au sujet du Prince de Rinck quelques détails fort intéressants que nous ne pouvons passer sous silence : « JOSEPH-GUILLAUME DE RINCK était né à Saignelégier le 9 février 1704. Son père était grand-baillif des Franches-Montagnes et sa mère Marie-Claudine Antoinette était de l'ancienne famille de Ramschwag. Il entra de bonne heure au collège de Porrentruy. Son génie supérieur, sa capacité étonnante, son assiduité infatigable, et sa piété exemplaire l'élevèrent bientôt non-seulement au-dessus de tous ses condisciples, dont il fut le modèle et le désespoir, mais aussi de tous les écoliers qui l'honorèrent pendant sept ans, comme l'ornement et la gloire du collège entier.

» Avant d'entrer dans les ordres sacrés, il fit ses études de droit à Fribourg en Brisgau. Successivement chambellan, puis conseiller aulique à la cour du Prince-Evêque de Bâle, ce ne fut qu'après quelques années passées au milieu du monde qu'il se décida à entrer dans l'état ecclésiastique. Sa vie exemplaire sur le siège épiscopal de Bâle montre assez qu'il suivait en cela la voix de Dieu.

» Les lettres n'eurent point alors de Mécène plus éclairé que Joseph-Guillaume ; il se faisait un devoir de les combler de ses bienfaits. » (1)

On lui doit la route de Court, l'aqueduc souterrain du château, le renouvellement de l'alliance avec les suisses (1755), la formation d'un régiment levé dans son évêché pour le service de France (1758) la réorganisation des archives de la principauté, etc., etc.

SIMON-NICOLAS DE MONTJOIE fut élève du collège germanique à Rome, comme presque tous nos Princes. Attaché jeune encore à la personne du cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, il l'accompagna dans ses voyages et dans différentes cours de l'Europe. Elu évêque de Bâle à 70 ans, il marqua son règne par la protection qu'il ne cessa d'accorder aux arts et aux lettres. Sa bonté était proverbiale. L'hôpital, l'hôtel des Halles,

(1) P. VOISARD, *Abrégé de l'Histoire des Evêques de Bâle*, p. 529 et seq.

l'hôtel-de-ville de Porrentruy, l'église de Delémont, furent bâtis sous ses auspices. Pendant la grande disette de 1770 à 1773, il pourvut à l'alimentation de ses Etats en faisant venir d'Allemagne de grands approvisionnements de blé.

Le règne du Prince FRÉDÉRIC DE WANGEN fut un des plus brillants de son siècle. D'un esprit élevé, il donna à sa cour un éclat qu'elle n'avait pas eu jusqu'alors. Louis XVI faisait grand cas de l'Evêque de Bâle et la tante du roi de France, la Princesse Christine de Saxe ne manquait pas de venir presque chaque année, assurer le Prince des sentiments de son royal neveu. Un traité d'alliance avec Louis XVI, tout à l'avantage du Prince, une convention plaçant sous la juridiction spirituelle de l'Evêque de Bâle, Porrentruy et 18 autres paroisses de l'Ajoie, l'échange d'une partie de la baronnie de Montjoie cédée à l'Evêque de Bâle, contre une partie de la seigneurie de Franquemont, située sur la rive gauche du Doubs, tout cela montre assez de quel crédit jouissait le Prince de Wangen à la cour de France.

La construction de la route de Bellevue près Porrentruy lui donna occasion d'entrer en relation avec le monde savant d'alors. En creusant la montagne pour donner passage à la route en 1779, on trouva, au haut de la montée de Bellevue, le corps entier d'un éléphant pétrifié et incrusté dans le roc. Le Prince de Wangen s'empressa d'en faire hommage à Buffon, par l'intermédiaire du géographe de Louis XVI, Robert, qui était alors à Porrentruy. Buffon plaça cette pièce curieuse au museum d'histoire naturelle à Paris; et non content de remercier le Prince de cet envoi, il cita tout au long la lettre de l'Evêque de Bâle dans sa grande *Histoire naturelle*. (1)

(1) Voici en quels termes Buffon parle du don du Prince de Wangen : « M. le Prince de Porrentruy, Evêque de Bâle, a eu la bonté de m'envoyer une dent molaire et plusieurs autres ossements d'un squelette d'éléphant, trouvés dans les terres de sa principauté, à une très-médiocre profondeur. Voiei ce qu'il a bien voulu m'en écrire, en date du 15 mai de cette année 1780 :

..... « A 600 pas de Porrentruy, vers la gauche d'un grand chemin que je viens de faire construire pour communiquer à Belfort, en excavant le flanc méridional de la montagne, l'on découvrit, l'été dernier, à quelques pieds de

Le docteur Godin qui avait connu personnellement le Prince de Wangen en fait le portrait suivant : « Doué d'une âme noble et des plus sensibles, il ne pensait qu'à faire le bien de ses sujets. Sa sensibilité était si vive qu'on l'a vu souvent pleurer sur le sort des malheureux qui avaient recours à lui dans leur misère. » (1) Et le P. Voisard (*notes sur l'an 1782*)

« profondeur, la plus grande partie du squelette d'un très-gros animal. Sur le rapport qui m'en fut fait, je me transportai moi-même sur le lieu et je vis que les ouvriers avaient déjà brisé plusieurs pièces de ce squelette et qu'on en avait enlevé quelques-unes des plus curieuses, entre autres la plus grande partie d'une très-grosse défense qui avait près de 5 pouces de diamètre à la racine, sur plus de 3 pieds de longueur, ce qui me fit juger que ce ne pouvait être que le squelette d'un éléphant. Je vous avouerai, Monsieur, que n'étant pas naturaliste, j'ens peine à me persuader que cela fut; je remarquai cependant de très-gros os, et particulièrement celui de l'omoplate que je fis déterrer; j'observai que le corps de l'animal, quel qu'il fut, était partie dans un rocher, partie en un sac de terre, dans l'anfractuosité de deux rochers, que ce qui était dans le rocher était pétrifié, mais que ce qui était dans la terre était une substance moins dure que ne le sont ordinairement de pareils os. L'on m'apporta un morceau de cette défense, que l'on avait brisé en la tirant de cette terre où elle était devenue molasse; l'enveloppe extérieure ressemblait assez à l'ivoire, l'intérieur était blanchâtre et comme savonneux; on en brûla une parcelle et ensuite une autre parcelle d'une véritable défense d'éléphant. Elles donnèrent l'une et l'autre une huile d'une odeur à peu près pareille. Tous les morceaux de cette première défense ayant été exposés quelque temps à l'air, sont tombés insensiblement en poussière. Il m'est resté un morceau de la mâchoire pétrifiée avec quelques-unes des petites dents. Je les fis voir à M. Robert, géographe ordinaire de Sa Majesté, qui m'ayant témoigné que ce morceau d'histoire naturelle ne déparerait pas la belle collection que vous avez dans le jardin du roi, je lui dis qu'il pouvait vous l'offrir de ma part, et j'ai l'honneur de vous l'envoyer. — Signé Frédéric. » — J'ai reçu en effet ce morceau, et je ne puis que témoigner ma respectueuse reconnaissance à ce Prince, ami des lettres et de ceux qui les cultivent. C'est réellement une très-grosse dent molaire d'éléphant, beaucoup plus grosse qu'aucune de celles des éléphants vivants aujourd'hui, etc. » (Voir Buffon, *Supplément à l'Histoire naturelle*, t. II, p. 48 et seq., édit. in-12, et t. VI, p. 29, édit. in-4^o.) — Robert, dans son *Voyage en Suisse* (Paris, 1789, 2 vol. in-8^o), dit au sujet de cette pièce curieuse : « Elle se voit maintenant au cabinet du roi, dont il est un des morceaux les plus intéressants, vu surtout qu'à raison de son étonnante grandeur, il confirme une assertion théorique de M. le comte de Buffon, qui consigne vingt ans auparavant cette découverte dans son *Histoire naturelle*. » (T. I, p. 131.)

(1) M. Godin, médecin du Prince de Wangen, adressa un mémoire à l'académie royale de chirurgie, à Paris, sur la dernière maladie de l'Evêque de Bâle. En voici quelques extraits :

ajoute : « Si nous considérons tout ce qui s'est passé sous son règne, nous trouverons qu'il fut un grand Prince, plein de feu et d'élévation, mémorable à jamais dans l'histoire des Evêques de Bâle et qui ne sera point loué dignement, s'il n'a un Cicéron pour panégyriste. »

JOSEPH-SIGISMOND DE ROGGENBACH, né le 14 octobre 1726, fut le dernier Prince ayant résidé à Porrentruy. La révolution le chassa de ses Etats qu'il quitta furtivement le 27 avril 1792.

« Malgré toute la vigilance du médecin, ses soins et les miens, la maladie empira jusqu'au 13 septembre 1783. Comme le Prince était toujours affecté d'une douleur sourde et continue, principalement dans les dents, il fut décidé d'arracher celle qui semblait lui occasionner cette douleur : elle le fut sans difficulté. Les douleurs cessèrent et le Prince fut se promener. La nuit fut tranquille jusque vers les deux heures du matin : à son réveil, il se trouva la bouche remplie de sang ; il en fut effrayé et me fit chercher. Je le tranquillisai et j'appliquai un topique qui arrêta l'écoulement. Il s'y forma un nouveau caillot, puis un suintement d'une espèce de lavure de chair : il fallut revenir au topique pour l'arrêter. Un autre plus gros se reforma : on employa une lotion antiscorbutique, elle n'eut point de bon effet ; le mal augmentait toujours.

» Dès le troisième jour, on fit avertir la famille du Prince, à Strasbourg ; elle fit partir en poste le sieur de la Forge, dentiste de la ville de Strasbourg. Son Altesse le reçut affectueusement : le lendemain de son arrivée, il enleva les deux dents voisines de celle qui avait été extraite : cela donna du jour et fit découvrir une plus grande étendue de carie de l'os maxillaire. Le cautère actuel fut appliqué trois fois tant sur la carie que sur les fungus, sans cependant obtenir un effet marqué... L'état du Prince était des plus critiques... Son Altesse s'affaiblissait par la salivation continue... La fièvre se montra... Au moindre mouvement qu'on donnait au Prince, il tombait en faiblesse.

La consternation fut universelle : les circonstances annonçaient la mort prochaine du plus chéri, du plus grand et bienfaisant des Princes. On fit chercher en poste M. Souin, médecin de Bâle ; on appela aussi le sieur Mangold, dudit lieu, et M. Milard, docteur en médecine à Porrentruy. Ces Messieurs ajoutèrent aux remèdes déjà prescrits les potions antiputrides et le plus fin vin de Bourgogne : *Interea in vanum laboraverunt*. Le pouls s'affaiblissait de plus en plus, et deux jours après l'arrivée des Messieurs de Bâle, le Prince termina sa carrière le 11 octobre 1783.

» Il est bon de remarquer que Son Altesse posséda son jugement et sa parole intacts jusque presque au dernier moment de sa vie. Quelques minutes au plus avant son décès, elle avala deux cuillerées de vin de Bourgogne, qu'elle trouva très-bon. Peu de temps après, elle demanda à boire, on lui donna une tasse de thé ; elle le prit assise, se coucha sur son côté droit, sa main droite appuyée sur sa joue, et environ deux minutes après, elle expira sans agonie.....

» Il est d'usage dans cette cour de ne faire l'ouverture et l'embaumement des Princes que trente-six à quarante-huit heures après leur décès, et dans l'inter-

Retiré à Bienne, il se fixa bientôt à Constance où il mourut le 9 mars 1794. (1)

Son successeur sur le siège épiscopal de Bâle, FRANÇOIS-XAVIER DE NEVEU ne fut prince que de nom. Une seule fois, en 1815, il se montra à la capitale de l'ancien Evêché. Retiré à Offenbourg, il laissa ses grands vicaires administrer son diocèse. Il mourut le 28 août 1828. Avec lui, disparut le titre de *Prince* qui avait été jusqu'alors attaché à la crosse de Bâle.

A côté de ces noms princiers, nous trouvons des nobles, des comtes, des barons, etc. : ils figurent sur les catalogues des prix avec le luxe d'appellations honorifiques en usage à cette époque.

Tantôt c'est le *très-illustre et généreux seigneur Maximilien-*

valle, il est aussi d'usage de laver leur corps avec un vin aromatique. Le 13 octobre, il fut décidé de faire l'ouverture du cadavre et son embaumement. Au premier coup de scalpel que je donnai, toute l'assemblée crut suffoquer par l'odeur fétide qui se répandit par cette ouverture : il fallut tous se retirer, ouvrir les fenêtres et portes pour laisser le temps à cette odeur de s'évaporer. Je fis l'ouverture du cadavre, et après examen, je ne fus pas peu étonné en voyant le ravage qu'avait fait la gangrène tant dans la poitrine que le bas-ventre, principalement du côté droit..... Dans la bouche, je trouvai que la carie n'occupait que les environs et superficiellement la base de l'os maxillaire du côté droit, qui forme la voûte du palais. »

(1) Voici l'épithaphe, gravée sur un marbre, qui conserve son souvenir à la cathédrale de Constance :

Josephus à Roggenbach
Imperii Princeps et Episcopus Basileensis
Exul hic jacet.
Proditus ab his, quos minime decebat,
Ac pro bonis mala expertus,
Domo et ecclesiâ caruit.
Agrege depulsum, ac ditione extum,
Helvetia primò, mox Constantia exceptit.
In exilio retinens dignitatis,
Commodorum oblitus,
Sumtum minuit, virtutes auxit.
Cum mortem in beneficio poneret,
Aspexit interritus, et inter sensa pietatis,
Oppetuit.
Ita laudem ejus absolvunt inimici :
Nam habuit eosdem quos Deus.
Decessit Constantiæ septimo idus martias
Anno salutis MDCCXCIV ætatis LXVIII.

Gaspar-Jean-Népomucène baron de *Dominique d'Heimbach*, page de Son Altesse (1752), tantôt *l'illustre et généreux* Joseph-Ferdinand de *Klückler de Munchenstein et Waldegg* (1752), puis, avec le même appareil, figure le baron Ignace-Jacques-Christophe de *Thurn et Walsassine de Wartegg*, chevalier de l'ordre de Malte. — A côté de lui, le baron Henri-Christophe-François-Antoine-Joseph-Xavier de *Tschudi de Wassersteltz*, et le baron Joseph-Frédéric de *Stozing d'Herdorff*. — Puis, le très-illustre et très-généreux Ferdinand-Frédéric de *Morond, de Montjoie*, comte du Saint-Empire romain (1752). — La même année, nous voyons encore citer parmi les lauréats du collège, le baron François-Xavier-Philippe-Henri de *Ferrette, d'Anzelle, Saint-André, Karspach et Florimont* ; le baron Jacques-Octave-Joseph-Dominique de *Kempff d'Angret et Hungerstein*.

A ces noms de la noblesse de l'Evêché, nous pouvons encore ajouter ceux des barons de *Schroffenberg, de Wartensee, de Neuen, de Reich de Reichenstein, de Pfummenen et Neuguthingen, de Rathsamhausen, de Beck, de Sternbach, de Dalheim, de Roggenbach, de Reinach, de Rinck de Baldenstein, de Ligetz, de Gohr, de Ze Rhein, de Rotberg, d'Andlau, de Schœnau, de Wangen, de Ramschwag, etc.*

Plusieurs de ces jeunes nobles arrivaient au collège avec la croix de Malte ; d'autres faisaient déjà partie du haut chapitre de Bâle ou d'autres cathédrales dont ils portaient les insignes. Le Prince se chargeait de l'éducation de tous ces élèves nobles pendant leur séjour au collège : ils étaient ses pages (*Celsissimi ephebi*) et quand Son Altesse se montrait en public dans son carosse de *gala*, ils l'escortaient. Ils demeuraient à la *pagerie* : un prêtre les surveillait et dirigeait leurs travaux. Ils portaient tous le même costume : l'épée qu'ils avaient au côté, était le signe de la noblesse de leur race.

A côté de ces élèves que leur naissance plaçait dans une catégorie toute particulière et qui souvent n'ont eu de remarquable que leur origine, rappelons les noms de ceux qui se sont fait connaître par leurs écrits, par leurs travaux litté-

raires ou par d'éminents services rendus à l'Eglise et à la Société.

Les frères *Gall* et *Germain Cartier*, de Porrentruy, leurs études faites dans notre collège, entrèrent tous deux au couvent de bénédictins d'Estenheimmünster, dans l'Ostenau (grand duché de Baden) et du diocèse de Strasbourg (1736—1739). L'un et l'autre se rendirent célèbres par leur profonde érudition et par leurs savants écrits. La *bibliothèque générale* de l'ordre de Saint-Benoit les cite parmi les principaux écrivains de la congrégation alsatico-bénédictine. Le P. Gall publia un grand nombre d'ouvrages dont le plus remarquable a pour titre : *Philosophia ecclētica à religioso monasterii Divi Eltonis procurante P. Gallo Cartier, Aug. Vend. 1756*. — On conservait à Ettenheimmünster, un manuscrit de lui dont on faisait grand cas, c'était : *Disciplinæ monasticæ quibus regula S^{ci} P. Benedicti non solum elucidatur, sed etiam proponuntur motiva ad eam servandam efficacissima*. Gall Cartier mourut le 17 avril 1777.

Son frère Germain publia en 1734 un ouvrage plein d'érudition sur les psaumes. (1) On lui doit aussi un traité in-4° contre Bossuet intitulé : *Autoritas et infallibilitas Summorum Pontificum*. Le plus connu de ses ouvrages est son édition de la bible latine-allemande, 2 vol. in fol. Il était professeur de théologie à Ettenheimmünster : on ignore la date de sa mort.

Le célèbre abbé *Nicolas de Luce* est aussi un élève de notre collège. Il était né à Porrentruy le 16 novembre 1726. Son père Jean-Béat de Luce était conseiller et trésorier du Prince ; sa mère avait nom Marie Thérèse Liépure. Son parrain au baptême fut l'abbé de Lucelle, Nicolas Delfils. Le jeune de Luce fit de bonnes études à Porrentruy, puis à Besançon. Attiré à la vie religieuse par une vocation bien prononcée, il en-

(1) Cet ouvrage a pour titre : *Psalmodiæ ecclesiasticæ dilucidatio auctore P. Germano Cartier, benedictino. Frib. Brisg. 1734*. Feller fait à tort naître le P. Gall Cartier à Strasbourg : il était de Porrentruy, comme l'attestent les registres de baptême de cette paroisse. (Cfr. *Bibliotheca generalis ord. S. Bened.*, t. I, p. 179. — Feller, lett. C.)

tra au monastère de Bellelay, de l'ordre des Prémontrés. Profès le 20 septembre 1750, prêtre le 19 septembre 1751, il fut successivement sous-prieur, maître des novices, prieur et enfin abbé du couvent (10 décembre 1771). Gobel lui donna la bénédiction abbatiale dans l'église de Bellelay le 25 mars 1772.

L'abbé de Luce fut sans contredit le plus remarquable des prélats de Bellelay. Sous son administration, le couvent acquit une réputation européenne, grâce au pensionnat qu'il fonda à quelques pas de l'abbaye et dont il prit la haute direction. Bientôt les élèves, attirés par la renommée de l'illustre abbé, affluèrent à Bellelay. On y compta des représentants de toutes les nations : Allemands, Savoyards, Suisses, Français Italiens, Corses, Belges, Polonais, Hollandais, etc., se rencontrèrent aux leçons des chanoines de Bellelay.

Les noms les plus illustres de notre siècle figurent sur le catalogue du pensionnat de l'abbé de Luce. Citons seulement parmi les savants le comte *Frédéric de Clarac*, l'illustre conservateur des antiques au musée du Louvre à Paris, le profond helléniste, l'auteur enfin du fameux ouvrage : *musée de sculpture ancienne et moderne*, (mort le 20 janvier 1817); — le marquis *Albert de Lezai Marnésian*, préfet de Strasbourg pendant longues années, puis sénateur sous Napoléon III (mort en 1858). — Sa statue décore une des places de Strasbourg. — Le savant *Ernest de Thury*; — le général *de Schaller* de Fribourg; — le comte *de Tornî*, chambellan du roi de Saxe; — *Ferdinand de Ruffier*, commandant d'artillerie à Strasbourg; — le général *de Maillardoz*; — *J.-B. Klie*, président du tribunal de Colmar; — le baron *Frédéric de Reinach*, capitaine au service d'Autriche; — *Emmanuel de Coligny*; — le général *Armand de la Loyère*; — *Auguste de Sainte-Maure*, pair de France; — le maire de Lyon, *Lacroix de Laval*; — le général *de Contreglise*; — *Auguste de la Roaillère*, officier, scié entre deux planches en Espagne; — *Laurent de Marbeuf*, colonel dans la garde impériale, auquel Napoléon I^{er} portait un vif intérêt; — le préfet *Michel de St-Genest*; — *Bovier d'Ycoire*,

mort à Jéna ; — *Eugène de Véry*, chambellan de Napoléon I^{er} ; *Vignet*, le ministre de Sardaigne en Suisse, etc., etc.

Il est peu d'établissements d'éducation qui puissent se vanter d'avoir sur ses catalogues d'aussi beaux noms que ceux-là. — Le Prince Henri de Prusse qui visita Bellelay en 1784 (15 juillet) fut émerveillé du bon ordre, de la discipline qu'il rencontra au pensionnat ; il fut surtout enchanté des exercices militaires exécutés en sa présence par les élèves, et il partit de Bellelay avec la meilleure idée des maîtres et des élèves.(1)

L'abbé de Luce mourut le 24 mars 1784.

L'abbé *Ambroise Monnin*, son successeur, était aussi un ancien élève du collège de Porrentruy. Né à Bassecourt le 23 juin 1738, profès à Bellelay le 11 janvier 1761, il fut élu abbé le 10 avril 1784 et consacré le 23 mai suivant. La révolution le força de chercher un asile à la Porte du Ciel, puis à Bugsbourg et ensuite à Wyhlen. Retiré dans sa famille à Bassecourt, l'abbé Monnin y mourut le 1^{er} décembre 1807.

L'abbé de Luce avait un frère, qui, élevé comme lui au collège de Porrentruy, se distingua par sa science au couvent de Lucelle. *Edmond de Luce*, né le 27 novembre 1728, fit profession sous l'abbé Nicolas Delfils, le 21 avril 1748. Après un court séjour à l'abbaye de Salem, il revint à Lucelle enseigner la philosophie. On lui doit un ouvrage in 4^o intitulé : *Professio fidei romano-catholicæ in XII consider. christiono-theologicas dispartita* à P. Edmundo de Luce, Luciscellæ professo. *Bruntruti* 1783. Il mourut à St-Apollinaire le 2 mars 1783.

A cette liste déjà longue des élèves du collège de Porrentruy, ajoutons ceux qui, entrés dans la Compagnie de Jésus, s'y rendirent célèbres.

Pierre Theubet, de Porrentruy, auteur d'une excellente théologie morale. (2) — *Pierre Froidetvaux*, né aux Breuleux, en

(1) Voir la *Course de Bâle à Bienne*, par Bridel, 1789, p. 158, et la *Notice sur Bellelay*, par M. Mandelert, p. 157 et seq.

(2) *Theologia moralis in jure canonico fundata, seu casus morales per regulas juris in 5^{to} et 6^{to} explicati* à Petro Theubet, S. J., theol. mor. prof. ord. Frib. 1742.

1695, célèbre docteur et professeur de l'université de Dillingen ; — *Jacques de Grandvillers*, auteur d'un ouvrage in-4° de *religione*, recteur du collège de Porrentruy, puis préfet des études au collège de Ratisbonne, mort en odeur de sainteté en 1752 au vieu Cettingen en Bavière ; — *Meinrad de Rosé*, confesseur de l'impératrice Amélie, femme de l'empereur Charles VII et après la mort de celle-ci, de l'électrice de Bavière, sœur de la Dauphine de France. — *François Xavier Liechtlé*, de Porrentruy, auteur d'une description exacte de l'île de St-Domingue, où il est mort missionnaire. — Son frère *Ignace Liechtlé*, né en 1717, missionnaire aussi dans l'île d'Argos, a composé une géographie historique de toutes les îles de l'archipel avec plans et cartes ; il vivait encore en 1797 et était regardé comme le père des Ursulines et de tous les catholiques de ces pays. — Le P. *Schwendemann* de Porrentruy était à la même époque évêque-missionnaire dans les Provinces-Unies de l'Amérique. (1)

Le P. *François-Humbert Voisard* né à Porrentruy le 3 mars 1749, entra dans la C^{ie} de Jésus le 27 septembre 1765, fut professeur de grammaire d'abord au collège d'Eichstädt en Bavière jusqu'en 1773, puis à Porrentruy jusqu'en 1793, émigra à Soleure, lors de la révolution, y fut professeur de 1794 à 1817, résigna sa place, retourna à Porrentruy et y mourut le 20 mars 1818. Il a laissé deux manuscrits précieux : 1^o *Abrégé de l'Histoire des Evêques de Bâle depuis l'établissement de l'Evêché jusqu'à nos jours, 1781*, 1 vol. de 552 pages in 12° en forme de questions et de réponses pour les élèves du collège ; 2^o *Journal de ce qui s'est passé à Porrentruy depuis 1778 jusqu'en 1793*. — (Ces deux manuscrits appartiennent à notre collection). — Ce fut le P. Voisard qui sauva à la révolution les *Annales du collège de Porrentruy*, où nous avons puisé une grande partie des matériaux de cette histoire.

Le P. *Juques Joseph Cuenin*, que nous avons vu Principal de notre collège, était né le 7 juin 1747 à Porrentruy. Il ser-

(1) Extrait d'un manuscrit du P. M. Moreau : *Scriptores rauraci*, in-4°.

vit d'abord dans un régiment de dragons, puis entra dans la Compagnie de Jésus. A la révolution, il émigra en Suisse, puis dans le Brisgau. De retour à Porrentruy, avec les autres prêtres, ses compatriotes, il fut quelque temps professeur à l'école centrale; puis (1803) curé de Porrentruy et commissaire épiscopal pour les arrondissements de Belfort, Altkirch, Porrentruy et Delémont. Il mourut le 11 avril 1808.

A côté des religieux de la C^{ie} de Jésus, nous citerons encore le Père *Marcel Moreau*, à qui nous devons de nombreux travaux historiques sur notre pays. Il était né à Delémont le 9 mai 1735. Pour clore ses études à Porrentruy, il soutint des thèses publiques sur toute la philosophie. Il fit profession à Lucelle en 1757, sous l'abbé Grégoire Girardin. Prêtre en 1760, il fut successivement professeur de philosophie, curé à Pfaffstall, maître des novices et professeur de théologie à Haute-rive (Fribourg), à Neubourg (Bas-Rhin), puis à Lucelle même. Fidèle à ses serments, il quitta sa paroisse le 23 août 1791 et se retira à Delémont, ensuite au couvent d'Hauterive (19 mars 1792). En 1795, nommé directeur des Bernardines de la Maigrauge, il habita Fribourg quelques années, puis revint mourir à Delémont le 8 novembre 1804.

Le P. Moreau était un homme instruit, ami des lettres et surtout passionnément curieux des recherches historiques. Ce fut lui qui composa le mémoire qui fut présenté à l'assemblée nationale de France, en faveur de Lucelle. Jusqu'à sa mort il garda la vie d'un cistercien et il peut être mis en parallèle avec l'abbé Buchinger et Walch pour ses connaissances nombreuses et sa vie sainte et exemplaire. (1)

(1) Voici la liste des ouvrages du P. Moreau, telle qu'il nous la donne lui-même dans son *autobiographie*. Nous marquerons d'un * ceux qui sont entre nos mains.

1° * Différentes pièces de vers sur les événements heureux survenus dans son ordre et dans les maisons religieuses qu'il fréquentait; — 2° *Histoire de l'abbaye de Hauterive* (ce manuscrit est perdu); — 3° * *Epitome des fastes de Neubourg* (inséré dans la *Revue d'Alsace* de 1860); — 4° * *Introduction à l'Histoire ancienne des Rauragues*; — 5° * *Bibliothèque des écrivains rauragues*; — 6° *Histoire du pays de Porrentruy* (?); — 7° *Lettres d'un Rau-*

Le dernier abbé de Lucelle, *Benoit Noblat* (né à Courtavon le 26 décembre 1736) avait été, comme le P. Moreau, élève du collège de Porrentruy.

Ferdinand Raspieler, de Glovelier, mort curé à Courroux le 27 août 1762, est auteur de plusieurs bons ouvrages qui dénotent l'érudition et la piété de l'auteur. (1)

Bellelay recruta le plus grand nombre de ses religieux parmi les élèves de notre collège. Rappelons le P. Paul Lhoste, né à Porrentruy le 6 mai 1757, profès à Bellelay le 14 juin 1778, prêtre le 5 juin 1784, professeur au couvent, prieur de Grandgourt de 1789 à 1791, puis principal du collège de Porrentruy, comme nous le verrons plus tard. Il mourut dans sa ville natale le 4 mars 1817. (2)

Son cousin, le P. *Nicolas Lhoste* mérite une mention spéciale pour les services qu'il a rendus à l'instruction dans le canton de Fribourg. Il était né à Porrentruy le 18 août 1767. Entré à Bellelay en 1786, il fut un des bons professeurs du pensionnat. Réfugié en 1797 à Schlœgl (*Soretum*), abbaye de son ordre, à 14 lieues de Leutz, il alla en 1803 se fixer à Romont où un canonicat lui était offert. Jusqu'à sa mort (13 nov. 1849) il s'occupa de l'instruction de la jeunesse qui trouva toujours en lui un maître et un guide dévoué.

Le P. *Pacifique Migy*, mort curé de Porrentruy, martyr de son dévouement, était aussi de Porrentruy où il était né le 12

raque à un Suisse sur la réunion du pays de Porrentruy à la république française (imprimé); — 8° *Dialogue entre un curé de la campagne et son paroissien sur le serment exigé des prêtres par le directoire du département du Mont-Terrible* (imprimé à Turin en 1793, in-8°); — 9° *La vie édifiante de la vénérable Anne-Elisabeth Gottrau, abbesse de la Malgrange — et de trois religieuses de la même maison*; — 10° *Voyage de Saint-Apollinaire à Haulerive*; — 11° *Journal de ce qui s'est passé à Delémont d'avril 1791 à mars 1792*; — 12° *Notes et sermons*, etc., etc.

(1) On a du curé Raspieler : 1° *Ecole de la croix*; 1 in-12. Fribourg en Suisse 1744, ouvrage traduit de l'allemand du baron de Lerchenfeld, dédié à N.-D. du Vorbourg; — 2° *Recueil des synonymes français*. Neuveville 1745; — 3° *Les Paniers*, poème patois de 1736, édité et traduit en 1849 par M. X. Kohler; — 4° *Dictionnaire patois* (perdu). — Voir préface des *Paniers*, p. 21, et le P. Moreau, *Scriptores rauraci*, p. 98.

(2) *Rauracia sacra*, par M. de Müllinen, p. 271.

septembre 1773. Profès à Bellelay le 19 août 1794, prêtre en 1796 (25 septembre), il se réfugia, avec le P. Lhoste et d'autres religieux de son ordre à Schlœgl (28 février 1798). Lorsque les temps furent devenus meilleurs, il revint à Porrentruy, après avoir traversé à pied une grande partie de l'Allemagne. Professeur de rhétorique à Soleure en 1801, (1) puis curé de Berne en 1804, il quitta ce poste en 1808, pour occuper la cure de Porrentruy, où il se gagna tous les cœurs. En 1813, il se dévoua au soulagement des fiévreux que la guerre envoyait à l'hôpital de Porrentruy. Rien ne put l'arrêter dans l'accomplissement de ce pénible ministère : le jour, la nuit, il était au chevet des mourants; souvent même, on le vit étendu auprès d'un fiévreux, qu'il assistait à la mort. Il fut victime de sa charité : la fièvre le gagna à son tour et l'emporta après quelques jours de maladie, au milieu des larmes et des regrets de toute la paroisse (3 février 1814). Il venait d'être nommé provicaire général pour les arrondissements de Belfort, Porrentruy et Delémont. — On doit au curé Migy un excellent livre de prières qu'il composa pour la jeunesse chrétienne, et qui a pour titre : *Instructions et prières propres à tous les âges, destinées surtout à la jeunesse chrétienne*. Porrentruy 1804, 1 vol. in-18. Sa belle âme est passée tout entière dans ce petit ouvrage. (2)

(1) M. Monnard, dans l'*Histoire de la Confédération suisse*, par Müller, t. IX, parle avec éloge du P. Migy : « Il ne resta, dit-il, à Soleure qu'une année, depuis l'automne 1801 jusqu'à l'automne 1802; on lui confia la classe de rhétorique et de poésie. Il expliquait Horace, Virgile, les harangues de Cicéron avec esprit et avec goût, animant ses disciples au travail et leur donnant des directions pour leurs études domestiques. »

(2) Extrait de son *autobiographie*. — Nous avons la relation sommaire du voyage de 300 lieues que le P. Migy accomploit à travers l'Allemagne. Nous y trouvons des détails fort curieux sur les pays qu'il parcourt. — Parti de Schloëgl, le 7 avril 1801, notre voyageur traverse la Bohême. A Prague, il dit la messe à l'autel de Saint-Jean-Nepomucène, orné de 14 lampes d'argent, tout près de la chaire où Jean Huss et le martyr de la confession ont prêché, non loin du tombeau du fameux astronome Ticho-Brahé. Dans cette ville, il visite et vénère le tombeau de saint Norbert, fondateur des Prémontrés. Dans la bibliothèque du couvent qui garde ses reliques, on lui montre la 1^{re} édition de la Bible de Mayence de 1462. — A Erfurt, en Saxe, il visite le couvent où

A côté de cet homme de bien, plaçons aussi deux curés de Porrentruy, ses successeurs, sortis comme lui de notre collège : M. Chainois et M. Cuttat.

Joseph-Louis Chainois naquit à Porrentruy le 5 octobre 1756. Après un long vicariat dans sa ville natale, il fut nommé au poste laissé vacant par M. Migy. M. Chainois, installé curé de Porrentruy le 23 avril 1815, ne remplit ces fonctions que cinq années. Il mourut le 12 février 1820. On lui doit la construction du bâtiment des écoles, démoli en 1859, (1) la cloche

Luther fut religieux; dans sa cellule, se trouvent son portrait, son Nouveau Testament et sa Bible. Sur la porte de la cellule, ces vers :

Cellula divino magno que habitata Luthero,
Salve, vix tanto cellula digna viro
Dignus erat regum qui splendida tecta subiret
Te designatus non tamen ille fuit.

A Fulde, le P. Migy dit la messe à l'autel de Saint-Boniface. Là, il retrouve plusieurs de ses condisciples de Porrentruy (M. Nép. de Kempf, grand-doyen de la cathédrale; M. de Schœnau, prévôt de Saint-Jean, et M. d'Ichtersheim). — A la bibliothèque de la ville, il vénère les quatre évangiles écrits de la main même de saint Boniface en 874. — De Wetzlar, où il visite le tombeau de sainte Gertrude et le crucifix miraculeux, il arrive à Cologne, qui renferme, dit-il, autant d'églises que de jours dans l'année. — Le 20 mai, il est à Coblentz : dans le voisinage de cette ville, il parcourt le champ de bataille où Marceau fut blessé mortellement. Il prend note de l'inscription du monument funèbre qui a disparu depuis. Sur une face de la pyramide, sont ces mots : *Ici repose Marceau, né à Chartres, département d'Eure-et-Loire, soldat à 16 ans, général à 22 ans. Il mourut en combattant pour sa patrie, le dernier jour de l'an iv de la république française. Qui que tu sois, ami ou ennemi, de ce jeune héros respecte les cendres.* — Sur la base : *Illic cineres, ubique nomen.* — Sur une autre face : *L'armée de Sambre et Meuse à son brave général Marceau, mort à Altenkerken, dans la 26^e année de son âge.* — Le 17 juin, toujours à pied, notre voyageur était à Wyhlen, prévôté de Bellelay, près de Bâle; le 19 (1801), il arrivait à Porrentruy, terme de son voyage.

(1) Sur la porte de ce bâtiment, on plaça cette inscription, transportée aujourd'hui sur une des faces intérieures de la nouvelle maison d'école :

Juventuti plèe instituendæ
Bruntruti consules et magistratus
Hoc ædificium posuere
Parentum felicitati ac posterorum
Providentes.
Muneribus R. D. Chainois
Urbis parochi
MDCCCXXI.

qui porte son nom; il contribua aussi de ses deniers à la reconstruction du couvent des Ursulines.

M. *Cuttat, Jean-Baptiste-Bernard*, né à Delémont le 20 janvier 1776, fit ses études à Porrentruy, à Soleure et à Rome, au collège germanique. Prêtre à 21 ans, il remplit jusqu'en 1802 les fonctions de vicaire dans le Tyrol. Rentré dans sa patrie, après la révolution, il fut appelé à la cure de Bâle, poste qu'il occupa avec distinction jusqu'en 1820. Curé de Porrentruy, après la mort de M. Chainois, il administra cette paroisse importante avec un zèle infatigable jusqu'en 1836. Obligé à cette époque de chercher un refuge en France, il trouva à Colmar, dans la famille Kohler, un asile où la mort le surprit le 6 novembre 1838. M. Cuttat était un homme distingué par son savoir, par son éloquence entraînante, et surtout par son dévouement sans bornes à ses fonctions pastorales. On a imprimé quelques sermons de lui qui dénotent le grand orateur et le profond théologien.

Une mention spéciale est due, dans ce recueil, au chanoine *Aloyse-Joseph-Melchior de Billieux*. Né à Porrentruy le 10 décembre 1758, il y fit ses études littéraires et théologiques. Prêtre en 1783 (20 septembre), il fut pourvu de suite d'une place au chapitre de Saint-Ursanne, dont il devint custode (1788). Pendant la tourmente révolutionnaire, il se retira chez son frère, Joseph Bernard, chanoine à Zurzach (né le 16 mars 1750, mort le 13 mars 1824). Après la réunion de l'ancien Evêché à la Suisse, le Prince de Neveu, retiré à Offenbourg, le nomma son vicaire-général. Chargé presque seul de l'administration d'une grande partie du diocèse de Bâle, où tant de ruines étaient à relever, il remplit ces différentes fonctions avec une habileté, une prudence et un zèle consommés. Ce fut lui qui, en 1820, établit à Porrentruy le séminaire du diocèse. Deux ans après, grâce à ses efforts et aussi à ses libéralités, les dames Ursulines rentraient dans leur maison, relevée et rebâtie. Notre collège fut aussi l'objet constant de sa sollicitude. Membre de l'administration de cet établissement pendant de longues années, il fut le promoteur

d'une foule d'améliorations apportées à la marche des études.

La méridienne, qui existe encore aujourd'hui, fut établie par ses soins et à ses frais. (1) Il était grand ami des sciences et les observations météorologiques et astronomiques, recueillies par lui, témoignent de ses connaissances variées. La mort l'enleva au diocèse de Bâle, dont il était le prêtre le plus respectable, le 27 juin 1830.

Rappelons encore *Pierre-Joseph-Ignace-Baptiste de Bilieux*, frère du provicaire. Elève du séminaire de Saint-Sulpice à Paris, puis chanoine de Moutier, plus tard chanoine honoraire de Strasbourg et directeur des études dans le Jura, il mourut le 4 mars 1832. (Il était né à Porrentruy le 16 mars 1769.)

Le célèbre *Gobel*, dont le nom reviendra encore dans le cours de cette histoire; — l'abbé *Lémane (Antoine)*, né à Porrentruy en 1749, mort en 1818, devenu célèbre comme membre de la Convention et du conseil des Cinq-Cents, professeur à l'école centrale de Porrentruy; — l'abbé *Denier* (né à Wauthiermont, en France, le 18 juin 1754, mort le 30 janvier 1833), professeur tant d'années dans notre collège; — *M. Gressot*, maître brillant de rhétorique dans le même établissement; — le chanoine *Priquelier*, de Saint-Ursanne, grand-vicaire de Gobel, l'évêque constitutionnel de Paris; — le *P. Imier Cramatte*, né à Montignez le 1^{er} novembre 1765, ancien religieux de Bellelay, principal du collège de Porrentruy, mort à Montignez le 27 septembre 1848; — *M. Germain Contin*, mort naguère chanoine et curé-doyen de Saignelégier, à 90 ans; — et beaucoup d'autres, dont l'énumération deviendrait fastidieuse, étaient élèves du collège de Porrentruy.

A ces noms portés tous par des membres du clergé, nous en ajouterons quelques autres, appartenant à des laïques :

Joseph-François-Dominique de Bilieux d'Ehrenfeld, chan-

(1) L'inscription suivante, placée au-dessous de la fenêtre de la méridienne, rappelle les travaux de M. de Bilieux :

1814

*Arte et impensis — DD. Aloysii de Bilieux — ab Ehrenfeld —
Olim D. Ursicini canonici et custodis — Bruntrutani collegii
administratoris — benevolentis.*

celier de quatre Princes et leur conseiller fidèle, mérite une mention spéciale. Né en 1717, il fit de bonnes études au collège de Porrentruy. Admis dans les bureaux de la cour, il s'y fit d'abord remarquer par ses connaissances et son application au travail. Appelé bientôt aux importantes fonctions de chancelier, il remplit pendant près de quarante ans cette charge, pour le plus grand bien de l'Evêché. Toutes les bonnes mesures administratives de cette époque lui sont dues; sa connaissance des affaires le rendait l'arbitre de toutes les questions difficiles.

Il travailla efficacement à la conclusion du traité d'alliance entre la France et l'Evêché, comme aussi à l'arrangement qui donnait à l'Evêque de Bâle les villages de Boncourt et de Damvant. En échange de ses bons offices, le Prince lui obtint des lettres de noblesse (11 septembre 1782), et Louis XVI lui fit don de tapisseries de Beauvais de la valeur de 6000 fr. (1)

Le chancelier de Billieux mourut, regretté de tous, le 9 juillet 1783. (2) Le P. *Joseph Billieux*, recteur du collège

(1) Ces tapisseries appartiennent à la petite-fille du chancelier, M^{me} la comtesse de Barbier-Schoffenberg. Ce sont trois pièces de tenture de haute lisse de la manufacture royale de Beauvais aux armes du roi. Elles représentent : 1^o le *joueur de guitare*, paysage : hauteur 11 pieds, largeur 8 pieds 2 pouces; — 2^o les *jeux russiens*, *halte dans une forêt* : haut. 11 p., larg. 11 p. 10 p.; — 3^o *jeux russiens*, *la danse champêtre* : haut. 11 p., larg. 19 p. 8 p.

(2) Le Prince de Roggenbach lui fit ériger dans l'église de Saint-Germain un monument funéraire avec une inscription composée par le P. Riss. Elle est ainsi conçue :

Hic jacet

Prænob. D. Jos. Franc. Sal. Dom. de Billieux ab Ehrenfeld

Reverend. ac Celsiss. S. R. J. Principis et Episc. Basileensis

A conciliis intimus et cancellarius

Bono publico natus anno salutis MDCCXVII

Emensus sexaginta sex annos meritis et laboribus vixit.

Quatuor episcopis Basileens. ad gerendam feliciter republicam

Administer fuit strenuus, fidelis, sapiens,

Non illo in Deum religione major, non civis melior,

Non pater familias suavior

Hic lapis testis esto

Quem opt. Princ. Josephus à Roggenbach.

Sui patriæ que luctus monumentum æternum

Stare voluit

Tu quisque hæc transis benè precare mortuo

Et vive moriturus.

MDCCCLXXXIII.

de Porrentruy de 1761 à 1768 et de 1772 à 1773, mort à Porrentruy le 8 juillet 1781, était son frère.

Un de ses fils, *Ursanne-Conrad-Joseph de Bilieux*, né le 22 novembre 1760, fut successivement lieutenant-colonel au service de France, chevalier de Saint-Louis, baron en 1815, grand-baillif à Porrentruy et membre du conseil souverain de Berne; il mourut le 24 mai 1824.

Rappelons encore quelques noms : *Jacques-Thomas Verneur*, né à Porrentruy en 1777, connu dans le monde savant par un grand nombre de publications : le *Journal des Voyages* (plusieurs volumes in-8°), le *Journal des Arts* (1810, 1811), un grand nombre d'articles littéraires, publiés dans le *Moniteur* de l'empire français, une édition estimée des *Souvenirs de M^{me} de Caylus*, un livre d'anecdotes intitulé : *Singularités anglaises*, 2 in-12; un autre de circonstance, l'*Echo des Salons*, 3 in-12. M. Verneur a laissé plusieurs manuscrits fort intéressants sur l'histoire de notre pays, auquel il resta constamment attaché. Il occupait à la préfecture de Paris une position distinguée. M. Verneur est mort le 8 juillet 1854. — *Joseph-Louis Joliat*, né à Porrentruy le 15 janvier 1774, fut successivement conseiller de préfecture à Colmar, sous-préfet à Altkirch, puis directeur de la compagnie d'assurances du *Phénix* à Paris. Il était chevalier de la Légion d'honneur : il mourut le 19 avril 1829. — Le docteur *Godin*, dont nous avons déjà parlé, a joui d'une grande réputation dans le monde savant; nous avons de lui un recueil d'observations médicales fort curieuses. — Le *général Jacquet* (Jean-Pierre), de Porrentruy, mort en mai 1829, était de notre collège. Il était baron d'empire, maréchal de camp, officier de la Légion d'honneur et de la couronne de fer. — Le président *Theubet*, de Porrentruy, dont le souvenir n'a pas encore disparu, mérite une mention spéciale. — *Jean-Stanislas Schwartzlin*, de Porrentruy, mort en décembre 1825, était docteur en médecine et physicien de Son Altesse sérénissime le grand-duc de Baden. — M. *Kuhn*, dont nous avons déjà rappelé les *Mémoires*, était à 13 ans élève et *organiste* au collège : nous le

retrouverons plus tard attaché à l'école centrale, comme professeur. Il était très-bon musicien; ce fut lui qui veilla à l'impression du *Vespéral* diocésain qui renferme de très-belles mélodies. (1) M. Kuhn était aussi compositeur; ses œuvres musicales ont été imprimées à Manheim, par Gœtz, en 1783. Lui-même gravait fort bien les morceaux de musique de sa composition; il avait profité du séjour à Porrentruy du graveur Ernst, qui faisait le portrait du Prince, pour apprendre cet art difficile. Attaché à la cour de Porrentruy, M. Kuhn fut secrétaire de l'officialité, puis directeur de la musique du château. Emigré avec le Prince en 1792, il revint à Porrentruy, où il est mort en 1823. — M. Kuhn nous a conservé le souvenir d'un élève du collège de Porrentruy qui finit bien malheureusement. « Le 3 octobre 1783, Charles Frick fut roué à Strasbourg pour ses crimes. De Rouffach, il avait fait de bonnes études à Porrentruy. Précepteur à Paris, il vola à son maître une somme considérable et s'enfuit dans les Pays-Bas. Dans la suite, il fut arrêté, conduit à Paris et jugé. Sa famille le fit évader. Il erra en Allemagne et en Suisse. Allant un jour de Bâle à Strasbourg, il brûla la cervelle au conducteur de la voiture et le vola. Il fut découvert, arrêté et condamné à la roue. »

(1) « Dès le commencement du règne du Prince de Wangen, on résolut de faire l'édition d'un nouvel antiphonier pour rendre ce chant uniforme dans tout l'Evêché. M. Bergier avait entrepris une édition à 2 couleurs. La mort du Prince de Wangen arrêta le travail à la 3^e page d'impression. Le Prince de Roggenbach décida une autre édition faite sur une nouvelle rédaction, d'après les mélodies les plus modernes et les plus majestueuses. M. Kuhn fut chargé de ce travail avec pleine liberté. Il se servit surtout de l'antiphonier de l'ordre des Prémontrés, rédigé par le P. Hauser, de l'abbaye de Somsenried en Souabe, usité à Bellélay. Le curé d'Alle, M. Démange, conseiller ecclésiastique, surveilla le travail. M. Kuhn y consacra trois ans et reçut 50 louis d'or. » (Mémoires de M. Kuhn.)



CHAPITRE XIX.

Gobel, député aux Etats-généraux. — Evêque constitutionnel de Paris (1791). — Demande d'une assemblée des Etats de l'Evêché de Bâle. — Premiers troubles. — Copin, Crétin, Lémanc. — Arrivée des Autrichiens à Porrentruy (20 mars 1791). — Commission inquisitoriale. — Hermann de Greiffenegg, commissaire impérial. — Le Prince accusé de trahison à l'assemblée nationale de France (19 avril). — Joseph-Antoine Rengguier de la Lime. — Ouverture de l'assemblée des Etats (16 mai). — Nouvelles accusations contre le Prince à Paris. — Le chargé d'affaires de France à Porrentruy. — Départ du P. Gouvie, — des députés suisses, — de l'envoyé impérial. — Les émigrés à Porrentruy. — Mort de Léopold. — Déclaration de guerre. — Panique générale à Porrentruy. — Départ du Prince et de sa cour (27 avril 1792).

1790 — 1792.

Nous entrons dans une période pleine de trouble et d'agitation. La révolution, qui envahit la France, va se propager de proche en proche, et l'évêché de Bâle cédera bientôt à l'entraînement de l'exemple. Au milieu de ces bouleversements si profonds, le collège de Porrentruy a de tristes jours ; ses maîtres l'abandonnent ; il reste fermé ; on l'oublie. Puis il se rouvre *école centrale* avec d'autres maîtres, d'autres programmes, un autre ordre d'enseignement. Quelques développements sont nécessaires pour expliquer cette étrange et complète transformation.

Les Etats-généraux de France étaient réunis à Paris (1789) : le clergé de Belfort avait nommé pour son député à l'assemblée nationale Gobel, évêque de Lidda, suffragant et vicaire-

général des Princes-Evêques de Bâle. Gobel était alsacien : né à Thann le 1^{er} septembre 1727, il avait fait de brillantes études à Porrentruy, puis au collège germanique à Rome. Protégé par l'évêque de Bâle qui reconnaissait en lui des capacités remarquables, il fut nommé chanoine du chapitre de Bâle, puis suffragant de l'évêché et sacré évêque de Lydda le 27 janvier 1772. (1)

Rien jusque là ne faisait présager les défaillances qui marquèrent si tristement les dernières années de ce prélat. Très-versé dans l'administration et les affaires ecclésiastiques, il remplissait ses fonctions de vicaire-général aux applaudissements de tous.

Malheureusement, il se laissa entraîner à des projets ambitieux que ses amis d'Alsace encourageaient. Colmar pouvait devenir le siège d'un évêché dont Gobel serait de droit le titulaire préféré. En outre, Gobel aimait les arts, il était amateur passionné des beaux livres et des tableaux de prix. Cette passion mal contenue l'entraîna dans des dépenses qui dépassaient de beaucoup les revenus de sa prébende. Malgré une pension qu'il avait eu l'adresse d'obtenir pendant la négociation de l'échange du diocèse, pension qui s'élevait à 11,000 livres prélevées sur l'archevêché de Paris ; malgré une prébende libre au chapitre de Moutier-Grandval, dont il jouissait ; malgré les revenus d'un domaine considérable qu'il possédait à Mortzwiller en Alsace ; quoique trouvant au château du Prince-Evêque de Bâle, la table et le logement pour lui et ses gens, il se vit obligé de contracter des emprunts qui ne servirent qu'à rendre sa position plus embarrassée. (2)

Lorsque le clergé du cercle de Belfort choisit Gobel pour le représenter aux Etats-généraux, on ne savait pas alors dans quel abîme tomberait l'évêque de Lydda. Gobel accepta, avec

(1) Gobel fut sacré évêque de Lydda *in partibus infidelium* par l'évêque de Fribourg Joseph-Nicolas de Montenach, assisté des abbés de Lucelle et de Mariastein. (*Notice sur Bellelay*, par M. Mandelert.)

(2) On évaluait les revenus de Gobel à 24,000 livres. A son départ pour Paris, ses dettes s'élevaient à 200,000 francs. Il devait 12,500 fr. aux Etats de l'Evêché de Bâle. (Mémoires de M. Kuhn.)

empressement un mandat qui pouvait favoriser ses projets d'ambition et lui procurer les ressources qui lui manquaient. D'un autre côté, ses rapports avec le Prince de Roggenbach étaient difficiles : l'évêque de Bâle connaissait la position et les espérances de son suffragant et il en avait pris de l'ombrage. Gobel avait tenté de lui imposer son neveu Rengguer pour chancelier ; le Prince avait résisté et par ses refus, blessé au vif l'oncle et le neveu. Désormais il avait en eux deux ennemis irréconciliables que les événements allaient servir à souhait dans leurs projets de vengeance.

Nous ne suivrons pas Gobel à Paris ; (1) l'histoire a relaté les faiblesses de ce vieillard qui ne sut, à l'assemblée nationale de France, ni soutenir la dignité de son rang, ni se joindre aux défenseurs de l'église attaquée. On sait que le 27 décembre 1790, il prêta serment à la constitution civile du clergé ; le 24 février 1791, il assista Talleyrand, évêque d'Autun, pour le sacre des curés Espilly et Marolle, nommés par les députés, évêques du Finistère et de l'Aisne. (2) Pour prix de sa complaisance, on lui offrit un des trois nouveaux évêchés de la Haute-Marne, du Haut-Rhin et de la Seine. Gobel opta pour ce dernier et le 13 mars, contre toutes les lois de l'Eglise, le corps électoral de la capitale le nomma à l'archevêché de Paris qui était encore occupé par le vénérable M. de Juigné. Aveuglé par son ambition, Gobel se hâta d'accepter un poste qui lui promettait d'abondantes ressources et une position éminente. Il se démit aussitôt de ses fonctions de suffragant et de vicaire général de l'évêché de Bâle. (3)

(1) Il demeurait rue Saint-Guillaume, à l'hôtel de Berlin.

(2) ROHRBACHER, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, tome XXVII, p. 91.

(3) Le 15 mars 1791, Gobel écrivait de Paris au Prince de Roggenbach la lettre suivante : — « Monseigneur, je dois avoir l'honneur d'annoncer à Votre Altesse que, dimanche dernier, le corps électoral de cette capitale m'a nommé à l'Evêché métropolitain de Paris et que je l'ai accepté. Cette circonstance, quelque flatteuse qu'elle soit pour moi, pénètre mon âme des plus vifs regrets, par la nécessité qu'elle m'impose de cesser un service qui m'attachait, depuis 36 ans, au siège épiscopal de Basle et à la personne de Votre Altesse qui l'occupe. Veuillez donc, Monseigneur, agréer que, par ces présentes, je remette

Il n'essaya pas de demander au pape une confirmation canonique qui lui eut été refusée ; il s'adressa d'abord à l'archevêque de Sens , puis à l'évêque d'Orléans pour faire valider son élection ; ces prélats, liés à M^{sr} de Juigné, s'y refusèrent et il fallut un arrêté du V^e arrondissement du département de

dans les malns de Votre Altesse mes pouvoirs de vicaire-général et ceux de suffragant, qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, elle a bien voulu me confier. Pénétré de confiance en l'indulgence de Votre Altesse, je la supplie de me pardonner toutes les fautes ou négligences dont j'ai pu me rendre coupable dans une carrière aussi longue et aussi pénible. Daignez ne vous ressouvenir que de l'intérêt que je n'ai cessé de prendre à la gloire de Votre Altesse et à la prospérité de son Eglise. Ce sentiment, profondément gravé dans mon cœur, sera dans tous les temps animé par mon amour pour mon Eglise-mère et par mon respectueux attachement à la personne de Votre Altesse. Comme je touche au moment de mon entrée dans les fonctions relatives à la conduite spirituelle des ouailles de cette capitale, je me jette aux pieds de Votre Altesse pour lui demander sa bénédiction. Ce n'est qu'avec ce don précieux que je désire me séparer d'un père en Dieu, que j'ai toujours honoré et que j'honorerai toujours. — J'ai l'honneur d'être, etc. — P.-S. Comme je me propose, vers la fin de juillet, de faire une absence de cette capitale, pour me rendre à mes foyers, je demande d'avance à Votre Altesse la permission de lui aller présenter mes hommages ; je lui fais en même temps la prière de me continuer jusque-là l'usage de l'appartement qu'elle m'a accordé dans son château, afin d'y conserver mes effets. »

Le Prince de Roggenbach répondit à Gobet : « J'ai reçu, Monseigneur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par laquelle vous me faites part que le corps électoral de Paris vous a élu, le 13 du mois de mars, évêque de cette ville.

» Votre élévation à un siège aussi important que celui de la capitale du royaume de France, me fera un véritable plaisir, lorsque vous m'annoncerez que le Saint-Siège, auquel je vous ai toujours vu religieusement attaché, aura confirmé votre élection ; que, conformément aux usages constants de l'Eglise universelle, vous en aurez reçu l'institution canonique et que vous aurez été admis à sa communion, comme au centre d'unité de toutes les églises catholiques.

» Réunis pour lors dans la même croyance, dans les mêmes principes de doctrine, dont vous et moi, ainsi que tous mes prédécesseurs, avons toujours professé l'enseignement dans l'Eglise de Basle, que vous appelez à juste titre votre mère, nous éprouverons l'un et l'autre la plus douce, la plus consolante satisfaction. Les sentiments si affectueux, dont votre lettre est remplie à mon égard, me deviendront alors plus sensibles et ajouteront à ma reconnaissance.

» Au reste, puisque vous le voulez, j'admets la démission que vous faites entre mes mains de votre place de vicaire-général et de celle d'évêque suffragant de mon diocèse, etc. » (Extrait d'une brochure ayant pour titre : *Correspondance secrète de M. Gobet, évêque de Lydda*, p. 11 et seq.)

Paris pour « envoyer l'évêque de Lydda en possession du temporel de l'évêché de Paris et ordonner qu'il se retirera par devers M. Talleyrand, évêque d'Autun, pour en obtenir les institution et confirmation canoniques. » (1)

Gobel fut installé évêque de Paris le 27 mars 1791. A cette époque les évêques constitutionnels faisaient tous paraître des mandements en prenant possession de leurs sièges. Gobel, dans une lettre pastorale du 21 avril 1791, s'efforça en vain de prouver la légitimité de sa mission. Pie VI venait de condamner la constitution civile du clergé de France, en même temps, il rappelait que Gobel « coupable de parjure, ayant encouru la haine des gens de bien, en abandonnant la doctrine de l'évêque et du chapitre de Bâle dont il était suffragant, (2) avait osé d'une main sacrilège consacrer, pour les églises de Beauvais, d'Evreux et de Moulin, les curés Massieu, Laurent, etc..... Il déclarait nulles et illégitimes les élections faites aux sièges de Paris, Quimper, Soissons et suspendait de tout exercice de l'ordre épiscopal Jean Baptiste, évêque de Lydda et les autres évêques consécrateurs. »

Gobel essaya, par une lettre pastorale, de nier l'authenticité de ce bref de Pie VI, il ne put convaincre personne. (3) On dit qu'il essaya de fléchir le souverain pontife et qu'il lui écrivit en secret; il ne voulut pas suivre les conseils qu'on lui donna et il se laissa entraîner au torrent qui l'emportait. Le 18 septembre 1791, il publia un long mandement sur la fin de la session de l'assemblée constituante et sur l'acceptation de l'acte constitutionnel par le roi. (4)

(1) Ce jugement fut rendu le 24 mars 1791 et imprimé à Paris. 8 pages in-4°.

(2) « ... Perjurii reus, in odium et detestationem bonorum inciderat, eo quod à rectâ Episcopi capituli que Basileensis ecclesie cujus ille est suffraganeus, doctrinâ dissideret. — Datum Romæ apud S. Petrum, die 13 aprilis MDCCXCI. »

(3) « Lettre-circulaire de M^r l'évêque métropolitain de Paris à MM. les curés et autres ecclésiastiques de son diocèse, du 7 juin 1791. » — 15 pages in-8°.

(4) « Mandement de M^r l'évêque métropolitain de Paris qui ordonne un *Te Deum* dans toutes les églises de son diocèse en actions de grâces de l'heureuse conclusion des travaux de l'assemblée nationale et de l'acceptation faite par le

L'élévation de Gobel au siège de Paris fut pour son neveu et ses partisans un vrai triomphe. Rengguier avait facilement trouvé à Porrentruy quelques mécontents qu'il avait associés à son plan de rébellion. Voulant, en toute chose, imiter la France qui, avec ses Etats-généraux, était arrivée à un renversement presque complet de l'ordre des choses établi jusque là, Rengguier avait aussi fait voter par le magistrat de Porrentruy, la demande d'une assemblée des Etats de la Principauté qui n'avait pas eu lieu depuis 1752. Le 21 juillet, deux députés de chacun des quatre corps de métiers, avaient été chargés d'examiner les griefs de la ville, et d'en rédiger un cahier de doléances.

Le 30 du même mois, après plusieurs séances tenues à l'hôtel-de-ville, ce travail était fait. Le 1^{er} août les quatre corps composant la commune, demandaient aussi l'assemblée des Etats. (1) En même temps, l'abbé Lémane que nous retrouverons à chaque page de cette histoire, fait imprimer à Besançon, un mémoire de 152 pages, renfermant les doléances de Porrentruy et de l'Ajoie; ce travail, dû à la plume de Lémane, comprenait dans sa première portée le récit des démarches faites par le comité pour obtenir l'assemblée générale des états de l'évêché; la deuxième présentait les doléances qui devaient être remises à ces députés lors de la tenue de l'assemblée. Ces doléances portaient sur la chasse, la stagnation du commerce, la multiplication des pauvres, la dette publique, les corvées. (2)

rol de l'acte constitutionnel, avec des prières publiques pour le salut et la prospérité de l'Etat. » (Paris, chez Simon, rue Saint-Jacques, 27; 40 pages in-8°.) Le sceau de l'évêque porte la Vierge assise et ces mots : *Sigil. Pontific. Episcop. metropolit. Parisiensis.* — Le mandement commence par ces mots : « J.-B.-J. Gobel, par la Providence divine et dans la communion du Saint-Siège apostolique, évêque métropolitain de Paris. »

(1) « Rapport fait à la commune de la ville de Pourrentruy par son comité chargé de demander une assemblée générale des Etats. » — 11 pages in-8°.

(2) « Travail du comité de la commune de Pourrentruy. — Besançon, imprimerie de Simard. 1790. »

Voici les vers qui servent de dédicace à ce travail :

Epître à l'auguste Vérité.

Le Prince de Roggenbach n'ignorait rien des projets qui se tramaient dans l'ombre ; il savait que Rengguer était le moteur caché de cette agitation qui se manifestait dans la commune de Porrentruy ; aussi crut-il prudent de différer la tenue d'une assemblée des Etats. Sur la demande qui lui fut adressée par le magistrat de Porrentruy, il répondit que dès que le vœu général de ses sujets lui serait connu, il accèderait volontiers à ce vœu. (31 août 1790). Sans perdre de temps, le comité de Porrentruy envoya aux trois ordres des Etats une lettre d'avis, les engageant à s'associer à lui pour demander la tenue prochaine d'une assemblée (26 septembre 1790.)

L'agitation provoquée par les sourdes menées des agents du conseil, se propage. A la Montagne le curé de Noirmont, Copin se met à la tête du mouvement et réclame hautement la tenue d'une assemblée du peuple. Il publie sous le titre : *l'Amoulot et le Montagnard*, un dialogue où il met dans la bouche de ses interlocuteurs, les reproches les plus cuisants à l'adresse de la cour. (1) Un nommé Crétin propage à Porrentruy cet écrit injurieux au Prince ; on l'arrête et on le met en prison. Aussitôt les bourgeois s'attroupent devant la maison de ville et à 8 heures du soir, font assembler le magistrat qui est obligé d'aller immédiatement demander au château l'élargissement de Crétin. Le conseil aulique se réunit aussitôt ; il essaie de résister, mais le prince, craignant les suites fâcheu-

O Vérité ! quel destin redoutable
Te fait rester dans ton sombre réduit ?
Rends aux mortels ta présence adorable ;
Tu calmeras l'erreur qui les conduit,
Et l'on verra la paix, l'obéissance
Faire à l'instant la plus belle alliance.
Mais, si mes vœux n'ont pas l'art de te plaire,
Si tu n'entends ceux de tout l'univers,
Per mets du moins que j'entre en ton sanctuaire,
Pour t'étaler mes sentiments divers,
Goûter les tiens et t'offrir en hommage
Mes soins, mon sang, ma plume et mon ouvrage.

(1) 16 pages in-12. — Nous avons recueilli un grand nombre de ces dialogues qui peignent au vif l'état des esprits à cette époque.

ses d'un refus ordonne de son autorité, l'élargissement de Crétin.

Quelques jours après, nouvelle échauffourée. L'abbé Lémane revient de Besançon, porteur de son travail sur les doléances du pays (14 janvier 1791). Aussitôt le magistrat de Porrentruy se réunit et déclare qu'il n'accepte pas ce livre qui a été imprimé sans sa participation. (1) Une commission est nommée pour dresser un travail qui sera présenté au Prince au nom de la ville. En même temps, le magistrat proteste de sa fidélité, de sa soumission, et de son amour pour la conservation de la paix et de la tranquillité publique. C'était blesser au vif le comité révolutionnaire qui avait pris l'initiative et avait élu Lémane pour son président. Aussi le 26 janvier, 300 paysans, armés de bâtons, l'injure à la bouche, envahissaient Porrentruy et s'attroupaient devant la maison de ville, menaçant de jeter par la fenêtre le maître-bourgeois Keller, s'il ne faisait casser la décision prise le 22, contre le comité et le livre de ses doléances. On eut beaucoup de peine à calmer cette agitation populaire. (2)

Ce fut quelques jours après cette échauffourée, qu'une députation de la commune de Porrentruy, des cinq maires d'Ajoie, de la Franche-Montagne, et de la Prévôté de St-Ursanne se présente au château, ayant à sa tête l'abbé Lémane et exprime à Son Altesse les vœux de ses commettants « dont la population dépasse 20,000 âmes, » on demande le plus tôt possible une assemblée des Etats. (3) Le prince reçut

(1) Délibération du conseil du 22 janvier 1791.

(2) Extrait du journal du P. Voisard. Ce professeur du collège de Porrentruy a relaté jour par jour, de 1780 à 1793, tous les événements dont il a été le témoin à Porrentruy. Ce recueil est fort curieux et renferme des détails précieux pour notre histoire.

(3) Le discours de Lémane est un spécimen fort curieux du style de ce personnage, où l'emphase touche sans cesse au ridicule : « Votre Altesse ! Permettez que je vous lise ce que j'ai à vous dire ; nous sommes dans des temps où tout doit être écrit. — Mon Prince — c'est à la tête des fidèles sujets que j'ai l'honneur aujourd'hui de vous porter la parole, et il me semble voir renaître en ce jour les temps de Henry IV et de Sully. Non, vous ne serez pas même dans le cas de me dire : Si on dit : relève-toi, on croirait que tu es cou-

froidement les députés : après quelques minutes d'audience, il les congédia, en leur disant qu'il leur répondrait par écrit. Quelques jours après, il adressait à tous les corps composant les Etats de la principauté un rescrit « leur enjoignant de leur faire part dans la quinzaine au plus tard de leurs intentions relativement à la tenue d'une assemblée des Etats. »

Devant ces dispositions hostiles d'une partie de ses sujets, le Prince de Reggenbach ne se crut plus en sûreté. (1) Déjà vers la fin de décembre, il avait envoyé à Vienne le chanoine de Gléresse, pour demander à l'Empereur un secours dans les circonstances difficiles où il se trouvait. Léopold lui offrit 500 hommes qui étaient en garnison à Fribourg en Brisgau, prêts à partir au premier appel du Prince. Bâle ayant appris les intentions de l'Empereur refusa le passage aux troupes : on craignait de déplaire à la France en laissant passer sur le territoire helvétique des soldats autrichiens. Dans son embarras,

pable. Ah ! Votre Altesse ? que l'innocence est belle et que de courage elle inspire !

« Les temps sont mauvais, le Ciel semblerait les avoir prédits. Je les craignais, et en fidèle sujet, je m'instruisis. D'une part, je vis la misère, et en détournant mes yeux baignés de larmes, je ne les fermai que par la crainte d'apercevoir sa trop fidèle compagne, l'insubordination. Le mauvais exemple était dangereux, la séduction était à la porte, je frissonnai de tous mes membres. Quel tempérament à prendre, me disais-je dans ma solitude?... J'aime mon Prince, j'aime ma patrie. Il faut sauver l'un et l'autre au grand risque de périr moi-même. Le secret, l'âme des grandes affaires, était indispensable, et ce secret même devenait pour moi un crime. Que de jours passés dans l'agitation, commandée par mon zèle pour votre personne sacrée ! Que de nuits où mes yeux se refusaient au sommeil ! Et quand mon corps abattu sous le poids de l'affliction et de la fatigue s'y livrait pendant quelques heures, mon cœur semblait veiller à votre sécurité. Mais sur tout ce qui me concerne, ces fidèles sujets, ces députés, qu'on vous a peints avec des couleurs les plus noires, s'en sont vengés d'une manière bien chrétienne, en arrêtant les maux. — Cependant, Votre Altesse, on s'affaiblit en luttant contre le torrent, et nous vous déclarons, en vous remettant cette dernière supplique, que si elle n'est suivie d'un appointement favorable, notre zèle pour la tranquillité publique ne peut manquer de devenir inefficace et que les malheurs sont à la porte.

« Nous nous retirerons pour aller au pied du Seigneur, qui tient entre ses mains le cœur des Princes, pour aller le conjurer par la médiation de sa divine mère, oui, le conjurer et le prendre à témoin. »

(1) « Le 14 février 1791, pendant la nuit, on incendia la maisonnette du jardin de M. Migy ; le 15, celle de M. Scheppelin. » (P. Voisard, journal.)

le Prince s'adressa aux Suisses ses alliés, pour lui venir en aide. MM. de Mulinen de Berne, Zettner de Soleure et Munch de Bâle furent députés auprès de l'évêque de Bâle, par les cantons. Ils arrivèrent à Porrentruy le 18 février. (1) Le député de Bâle persista dans son refus de livrer passage sur le territoire de leur canton aux soldats autrichiens. Berne et Soleure se rangèrent de l'avis du Prince et il fut décidé qu'on demanderait à l'empereur les 500 hommes promis, en la priant d'obtenir passage par le canton de Bâle.

Léopold eut bien vite raison du refus de messieurs de Bâle et le 20 mars 1791 à 4 heures du matin, les troupes autrichiennes faisaient leur entrée à Porrentruy. On comptait 500 hommes, c'est-à-dire deux compagnies du régiment de Guesninguen commandées par M. de Tchermach et 50 dragons tous bohémiens. (2) Une partie des soldats fut casernée au séminaire que les élèves avaient évacué le 16 de ce mois, l'autre au gymnase et les dragons aux halles. Les élèves chassés de leurs classes par ces hôtes menaçants, se réfugièrent dans les chambres du collège où les professeurs continuèrent à donner leurs leçons. (3)

L'arrivée des Autrichiens à Porrentruy fit prendre la fuite à tous ceux qui se croyaient compromis par leurs démarches antérieures. Rengguer, le chef du mouvement, quitta Porrentruy le 19 mars et se refugia auprès de son oncle, l'évêque de

(1) « Le 18 février, à 1 heure après midi, arrivèrent les députés des Suisses, la bourgeoisie sous les armes, et on fit trois décharges des canons. — Le 3 mars, on fit 5 décharges de canon à cause de l'élection de M. de Mulinen pour avoyer. » (P. Voisard.) — « Chaque député avait son secrétaire, des domestiques et un voëble en grande livrée; il y avait une voiture tirée à 4 chevaux par canton; le cortège était brillant et attira tout le peuple. » (*Histoire du pays de Porrentruy*, par M. Koetsch, curé de Courroux, 1822, 1^{er} vol.)

(2) La 1^{re} compagnie avait pour capitaine M. de Tchermach; 1^{er} lieutenant, de Carato; sous-lieutenant, Stiller; enseigne, Tutsch. — Pour la 2^e, capitaine, de Risé; 1^{er} lieutenant, Oklopia; sous-lieutenant, de Vite; enseigne, Reihler. — 1^{er} lieutenant de dragons, le comte de Mercantin.

(3) On lit dans le *Moniteur de France* du 27 mars 1791 : « 600 Impériaux sont arrivés hier matin à Porrentruy; ce sont tous des Hongrois ou des Bohémiens. Ils servent, dit-on, d'avant-garde à 900 hommes. »

Paris. En même temps, les membres du comité de la commune, les signataires des cahiers de doléances, les pétitionnaires de l'assemblée des Etats, gagnaient la frontière et se réunissaient à Belfort et à Delle. (1)

Le Prince établit aussitôt une commission chargée d'interroger les suspects et de leur infliger un châtiment, s'il y avait lieu. Les commissaires commencèrent leur mission le 29 mars. (2) La veille, les députés suisses se voyant inutiles auprès du Prince, entouré de 500 Autrichiens, s'étaient retirés et avaient repris le chemin de leurs cantons.

Le tribunal inquisitorial tint séance pendant plusieurs mois. Chaque jour, les soldats autrichiens parcouraient les villages de l'Ajoie et de la prévôté de Saint-Ursanne et amenaient au château les citoyens suspects. En même temps, Porrentruy et l'Ajoie étaient désarmées. (3) L'abbé Lémane, reconnu le promoteur actif des doléances populaires était enfermé dans une des prisons du château. (23 avril 94.) Plus heureux que lui, le curé Copin du Noirmont put s'échapper de son cachot et regagner la Montagne.

Le 23 avril, un commissaire impérial, Hermann de Greifenegg venait à Porrentruy prêter main forte au Prince et prendre lui-même connaissance de l'état de la Principauté.

La tranquillité était rétablie, mais la terreur était générale et tous les regards se tournaient vers l'assemblée nationale de France au sein de laquelle le Prince-Evêque de Bâle venait d'être accusé de trahison.

Le 19 avril 1794, on avait lu en pleine séance, un mémoire signé par les syndic et députés des états de la principauté de Porrentruy. Les signataires provoquaient l'attention de l'assemblée sur les rassemblements de troupes qui se trouvaient à Porrentruy. Ils rappelaient que, d'après les traités conclus, l'évêque de Bâle ne pouvait introduire de troupes étrangères dans ses états, sans le consentement de la France. Ils deman-

(1) P. Volsard; Kuhn, Mémoires.

(2) Ces commissaires étaient MM. Bajol, Migy, Jobin et Nizole.

(3) Par ordonnance du 4 avril 1791.

daient protection pour leurs personnes menacées, exclusion immédiate des autrichiens des gorges de Porrentruy. (1) A cette lecture, l'assemblée s'était émue. Un député alsacien, M. Rewbel, avait fait des reproches publics au ministre de affaires étrangères, qui n'avait rien fait pour empêcher l'introduction des troupes étrangères sur le territoire de Porrentruy. « Ce pays, dit-il, est la clef de la France; l'évêque de Bâle se met ouvertement à la tête des ennemis de la révolution française et laisse recruter l'armée contre-révolutionnaire dans ses états; il fait colporter dans l'Alsace des libelles incendiaires, des manifestes contre-révolutionnaires qui l'ont fait décréter de prise de corps par le tribunal d'Alkirch et qui ont été livrés aux flammes par les municipalités de Delle et de Belfort. Il est infiniment important que nous surveillions cet homme dangereux;... cependant le ministre des affaires étrangères garde le silence... »

Robespierre appuie les plaintes de l'orateur; il se plaint aussi des ministres qui gardent le silence et ne l'interrompent que « pour nous endormir dans une funeste sécurité, et c'est une nation étrangère, c'est un syndic de nos alliés qui nous avertit du danger que nous courons.... »

Après une vive agitation, l'assemblée nationale décrète le renvoi de l'affaire de Porrentruy au comité diplomatique. On voit que Rengguer n'avait pas perdu courage et qu'il poursuivait énergiquement la guerre qu'il avait déclarée à l'évêque de Bâle.

Le prince de Roggenbach répondit à cette dénonciation portée contre lui à l'assemblée nationale de France, en faisant citer par devant son conseil « Joseph Antoine Rengguer de la Lime, ancien conseiller aulique et secrétaire du conseil intime de Son Altesse et syndic *ad interim* des Etats de l'évêché de Bâle, accusé et prévenu d'être le premier auteur des trou-

(1) « Précis de ce qui a été dit et décrété à l'assemblée nationale à Paris, concernant les réclamations faites par les syndic et députés des Etats de la Principauté de Porrentruy, dans les séances des 19 avril, 22, 23 juillet 1791. » 32 pages in-12.

bles et séditions qui se sont fait sentir depuis environ un an dans les dits états ;... d'avoir cherché à acheter d'un état voisin 3,000 fusils ; imprimé et répandu des libelles diffamatoires, injurieux à l'honneur de Son Altesse ; fait signer le 18 mars 1791, par les députés ses complices, une requête qui chargeait un d'entre eux de se présenter à l'assemblée nationale pour dénoncer l'arrivée des troupes impériales.... Par toutes lesquelles démarches, projets d'hostilité, trames et complots, il est prévenu, non seulement d'avoir voulu rendre le seigneur Evêque de Bâle, son Prince et Seigneur, odieux au roi et à la nation française, mais aussi de compromettre ce monarque et cette nation avec Sa Majesté impériale et l'empire... Par tout quoi, le dit Rengguer est dûment atteint et chargé du crime de haute trahison envers Sa Majesté Impériale, envers le Prince-Evêque de Bâle et cité à comparaître par devant nous dans l'espace de six semaines. » (1)

Rengguer ne comparut pas ; nous le verrons bientôt poursuivant à l'Assemblée nationale, ses dénonciations contre l'Evêque de Bâle.

Déjà le 14 mars, le prince de Roggenbach avait, par une déclaration publique, prévenu ses sujets qu'il voulait réunir prochainement ses Etats et que pour la bonne tenue de cette assemblée, il appellerait des troupes pour contenir les malavisés ; le 25 avril 1791, par un rescrit, il annonça à tous ses Etats que cette assemblée si impatiemment attendue et demandée, aurait lieu le 16 mai à Porrentruy.

Le 16 au jour dit, tous les députés, ayant à leur tête l'abbé de Bellelay, Ambroise Monnin, président des Etats, montèrent au château. (2) Le Prince était sur son trône, entouré de toute

(1) Citation édictale contre le sieur Rengguer, imprimée avec la correspondance de Gobel, p. 13.

(2) Voici les noms des députés de la dernière assemblée des Etats de l'Evêché de Bâle : 1° L'abbé de Bellelay, président ; 2° J.-B. de Buchenberg, prévôt de Moutier ; 3° S.-M. de Rosé, custode de Moutier ; 4° L. de Billeux, custode du chapitre de Saint-Ursanne ; 5° Beurret, chanoine de St-Ursanne ; 6° Brochard, curé, prieur de Saint-Michel de Porrentruy ; 7° Chay, de Saint-Michel ; 8° J.-G. Bloque, curé de Delémont, député du prévôt d'Istein ; 9° J. Rossé, prieur de

sa cour. Sur quatre tabourets, étaient les attributs de son autorité : la crosse, la mitre, l'épée de justice et la couronne. Au bas du trône, sur des fauteuils, étaient les chanoines de Glesse et de Mahler. Le prince, s'étant couvert, prononça en allemand un discours, qui renfermait l'expression de ses sentiments de bienveillance envers l'Assemblée ; puis il fit lire par M. Schumacher secrétaire, les propositions qu'il soumettait aux discussions des Etats.

L'abbé de Bellelay répondit au prince, en protestant de l'amour, du dévouement et du respect dont les Etats étaient pénétrés envers sa personne sacrée. Après ces compliments échangés de part et d'autre, les députés se rendirent à l'église paroissiale où l'abbé de Bellelay célébra pontificalement la messe du Saint-Esprit. Réunie ensuite à l'hôtel-de-ville, l'Assemblée, avant de prendre séance, vota des remerciements au prince et décida l'impression des discours prononcés. M. le chanoine de Mahler était commissaire du souverain et prenait place vis-à-vis le président des Etats.

L'Assemblée tint séance depuis le 16 mai jusqu'au 7 juillet. Nous n'entrerons pas dans les détails de ses travaux. On traita des impôts, des dîmes, de la chasse, etc. Chaque jour il y avait réunion des députés de 8 heures du matin à midi. L'avocat

Bellelay ; 10° Ch. de Rinck, baillif de Delémont, député de la noblesse ; 11° Conrad d'Andlau, député de la noblesse et du seigneur de la Bourg, le baron de Wessemborg ; 12° G.-N. Marchand, lieutenant et député de Delémont ; 13° Rals, député de Delémont ; 14° Triponé, syndic et député de Porrentruy ; 15° Dancourt, secrétaire et député de Porrentruy ; 16° P.-J. Marchand, maître-bourgeois et député de Saint-Ursanne ; 17° Peltier, id. ; 18° Conrad Veber, conseiller et député de Laufon ; 19° Franz Bohrer, juré et député de Laufon ; 20° Alexis Bennot, avocat, syndic et député du baillage de Delémont ; 21° F.-X. Baumat, notaire, député de la vallée de Delémont ; 22° J.-P. Grimaltre, député de l'Ajoie ; 23° E.-J. Aubry, député de la Franche-Montagne ; 24° P.-J. Girardin, idem ; 25° Scheppelin, député de la prévôté de Saint-Ursanne ; 26° J.-B. Maître, id. ; 27° Jos. Oser, député du baillage de Zwingen ; 28° Martin Biry, maire et député du baillage de Zwingen ; 29° J.-G. Nebel, député du baillage de Pfeffingen ; 30° J. Hofmeyer, id. ; 31° J.-J. Dornacher, député du baillage de Birsack ; 32° J. Stecklin, id. ; 33° J.-A. Remelin, député du baillage de Schliegen ; 34° Staichelin, id. ; 35° M. Delfils, député d'Ajoie et syndic des Etats. — Nous possédons les procès-verbaux de cette assemblée des Etats, dressés par les députés de Delémont.

Delfils fut choisi pour remplacer Rengguer comme syndic des Etats. Celui-ci essaya de se justifier des accusations portées contre lui en faisant parvenir à l'Assemblée un mémoire imprimé à Paris le 14 mai. Rengguer engageait l'Assemblée à le prendre lui et ses biens sous sa protection. Les députés se hâtèrent de désavouer leur ancien syndic, déclarant qu'ils votaient librement et rendaient grâces au prince d'avoir protégé leurs délibérations par les troupes impériales.

L'attitude prise par l'Assemblée et la citation énergique faite par le tribunal inquisitorial contre les auteurs des troubles, n'arrêtèrent pas les meneurs dans leurs projets de bouleversement. Le 31 mai, une panique générale tint toute la ville sous les armes pendant une partie de la journée : on savait qu'il était sérieusement question de s'emparer du château et qu'on comptait pour la mise à exécution de ce projet sur le secours des Français du voisinage. Les conjurés ne s'étant pas trouvés assez forts, ils se contentèrent de signer une *sommission* injurieuse qu'ils adressèrent à l'évêque de Bâle, comme une menace pour l'avenir. (1) Le prince et le délégué de l'empereur pro-

(1) Voici cette pièce, qui n'a pas encore été reproduite : « Sommission à Monsieur l'Evêque de Bâle par la généralité du pays de Pourrentruy.

« Nous citoyens du pais de Pourrentruy, nous nous sommes armés, non point point pour marcher en ennemis vers Porrentruy, mais pour réclamer nos justes drolts et pour vous sommer de faire retirer incessamment les troupes autrichiennes que vous y avez fait entrer contre notre vœu.

« Vous avez trompé l'empereur en luy prétextant des troubles qui n'existaient pas, pour en obtenir ces troupes qu'il nous a envoyées sans nous entendre et sans aucune formalité.

« Vous nous avez trompés, nous, votre peuple, en nous assurant, le 7 février dernier, que vous alliez incessamment nous accorder une assemblée des Etats...

« Vous avez trompé les cantons suisses, en complotant avec eux pour le passage des Autrichiens par le territoire de Bâle, démarche impolitique, démarche d'un tyran et d'un despote, qui est désapprouvée de l'Europe entière.

« Vous avez lâchement brigué et cabalé pour arracher de nous un désaveu des démarches loyales que fait à Paris notre vertueux syndic Joseph-Antoine Rengguer de la Lime; nous n'en connaissons point d'autre..... Nous déclarons aux yeux de tout l'univers que nous approuvons tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fera encore.

« Nous citoyens du pays de Pourrentruy, munis d'armes formidables et de munitions suffisantes, que nous ont fournies le sentiment de l'oppression et le devoir de nous affranchir, nous demandons que l'assemblée inconstitutionnelle,

testèrent contre ces menées révolutionnaires et firent d'énergiques défenses pour protéger la paix publique.

Pendant ce temps, Rengguer et Gobel, auxquels s'étaient joints le promoteur Voisard, infidèle à son devoir et le chanoine Priqueler de St-Ursanne, arrivé à Paris à la fin de mai, travaillaient énergiquement à perdre le prince de Roggenbach dans l'esprit de l'assemblée nationale. Le 21 juillet, l'évêque de Paris monte à la tribune et demande la lecture d'un nouveau mémoire que les syndic et députés des Etats de Porrentruy venaient d'adresser à l'assemblée. Dans ce mémoire, Rengguer insistait sur la nécessité de mettre en état de défense les frontières du royaume et en particulier la ligne qui ouvre une entrée facile en Alsace et en Franche-Comté par le pays de Porrentruy ; il rappelait l'inobservation du traité de 1780 et les dangers qui en résulteraient pour la France.

Gobel appuie les insinuations malveillantes de son neveu ; il reprend le traité de 1780 qu'il déclare violé ouvertement par l'Evêque de Bâle. Il représente les sujets de l'Evêché comme attachés à la France, gémissant sous le joug d'une injuste tyrannie. Les Etats du Prince servent d'asile à des prêtres non assermentés ; il trouble par ses écrits insidieux le repos des habitants du Haut-Rhin. Gobel conclut son discours en demandant que l'assemblée nationale fasse savoir au Prince-Evêque de Bâle l'étonnement que lui inspire l'infraction du traité de 1780, et le désir qu'elle a d'apprendre le renvoi des

actuellement séante à Pourrentruy, soit incessamment dissoute et que le pays soit entièrement délivré des troupes autrichiennes.

» L'empereur voulait les rappeler, mais les députés pervers de cette assemblée, illégalement convoquée par la force, ont demandé la continuation de leur présence. Ces vils flatteurs ont fait le serment perfide de nous le laisser ignorer, mais nous le savons. Tremblez, vils esclaves, devant un peuple justement irrité. Tremblez, vils bramines, bien dignes de porter les fers que vous vous forgez vous-mêmes.

» Nous vous déclarons à vous, Joseph Roggenbach, que vous vous êtes rendu indigne de régner sur nous, et nous jurons tous que si l'un et l'autre objet de notre pétition ne nous sont promptement accordés, que nous prendrons des mesures nécessaires pour nous délivrer du joug tyrannique qui nous asservit.— Fait et passé le 1^{er} juin de l'an 11 de la liberté française. »

troupes autrichiennes, qu'elle voit avec indignation dans ses Etats. L'assemblée décida que son comité diplomatique lui ferait le lendemain un rapport sur cet objet.

Le 23 juillet, André, rapporteur du comité, conclut à un simple avertissement à donner à l'Evêque de Bâle, en le priant de rassurer l'assemblée nationale sur le séjour des Autrichiens dans ses Etats. Gobel demande que l'ambassadeur du roi à Soleure soit chargé d'intimer à la Suisse entière les démarches faites auprès du Prince-Evêque et de la sommer de ne laisser passer aucune troupe étrangère pour aller à Porrentruy. Reynaud termina cette séance en proposant d'envoyer vers Porrentruy les premiers 6000 hommes prêts à partir et stationnés dans le département du Doubs.

Le lendemain, 31 juillet, Broglie annonçait que déjà des précautions étaient prises très-sérieusement pour la sûreté des frontières du côté de Porrentruy. Rewbel, revenant sur l'importance de veiller à la sûreté des frontières suisses du côté de Porrentruy, ajoutait : « Vous avez décrété qu'il serait dépêché un envoyé vers le Prince-Evêque de Bâle ; on n'a qu'à le faire appuyer par le général Luckner ; et je réponds qu'il sera bien reçu. »

Ce fut le chargé d'affaires de France à Soleure, M. Bacher qui eut la mission d'informer le Prince des dispositions de l'assemblée nationale (11 août). L'Evêque de Bâle protesta qu'il restait inviolablement fidèle au traité conclu avec la France. Sur ces assurances si positives, le député déclara son mandat rempli et retourna à Soleure, accompagné jusqu'à Bellelay par le délégué impérial et le chancelier de Bilieux (13 août).

Rien, dans cette démarche, n'était de nature à jeter la perturbation dans l'Evêché ; aussi la commission inquisitoriale continua-t-elle ses interrogatoires, sous la protection des troupes autrichiennes, et au jour fixé, l'assemblée des Etats reprenait paisiblement ses séances (5 septembre).

Pendant ce temps, notre collège, bouleversé par les hôtes que l'occupation militaire lui apportait, poursuivait péniblement sa marche habituelle. Les élèves étrangers étaient rares ;

les professeurs, inquiets de l'avenir, suivaient sans goût des leçons si souvent troublées par les événements qui se pressaient alors. Un d'entre eux, le P. Gouvie, professeur de philosophie avait quitté son poste le 30 mai et avait pris le chemin de l'exil. L'année scolaire 1790-91 fut close sans cérémonie.

Du 5 au 18 septembre, l'assemblée des Etats acheva de traiter différentes questions intéressant le bien public ; nous y trouvons une motion votée à l'unanimité, tendant à assurer pour leur vie le sort des professeurs du collège. Un emprunt de 4000 louis pour payer les grains achetés à l'étranger et de nouvelles protestations de confiance pleine et entière dans la sollicitude du Prince pour le salut de l'Etat, occupèrent les dernières séances de la dernière assemblée des Etats de l'Evêché de Bâle.

Ce fut le 18 septembre que les députés prirent congé du Prince qu'ils ne devaient plus revoir. — Un mois après, le délégué impérial, jugeant sa présence désormais inutile à Porrentruy, quitta l'Evêché où il croyait la tranquillité rétablie (20 septembre). (1)

Cependant, les événements marchaient en France et chaque jour amenait à Porrentruy de nouveaux émigrés qui jetaient l'alarme dans la population. Le P. Voisard, professeur au collège et annaliste scrupuleux de cette époque relate au 11 et au 12 février 1792, l'arrivée de 30 à 40 prêtres ou curés d'Alsace, réfugiés à Porrentruy pour se soustraire à la rage de Rewbel et de l'évêque intrus Martin. « Le 21 février (1792), dit-il, trois de ces prêtres malheureux, M. Bourselet, curé de Gewenheim, l'abbé Brobeck et l'abbé Verper de Thann ont mangé la première fois avec nous et auront leur pension ici *gratis*. Ce même jour, à 10 heures 3/4, sont arrivés ici 20 déserteurs du régiment royal navarre, qui vont passer le Rhin. M. de Rosoi, professeur de théologie à Colmar est aussi à notre table et logé à l'infirmérie de la pagerie. »

(1) « Il logeait à l'hôtel de la Cigogne : il a emporté un présent de 200 louis d'or. » (P. Voisard, journal.)

Quelques jours après, on amenait au château le curé Copin que 25 gardes du Prince avaient saisi à la Montagne dans la nuit du 24 au 25 mars. Malgré le pardon que le Prince lui avait accordé, il n'avait cessé de poursuivre son ancienne ligne de conduite, et on avait dû l'enfermer au château ; mais sa détention devait être de courte durée, car la révolution triomphante allait bientôt rouvrir les portes de sa prison.

L'empereur Léopold était mort le 4^{er} mars 1792 : le 28, un office funèbre était célébré par le Prince, à l'église paroissiale de Porrentruy ; le lendemain le collège faisait à son tour un service solennel pour le souverain défunt. — L'assemblée législative de France, enhardie par la nouvelle de cette mort, se hâte de déclarer la guerre à François I^{er}, roi de Bohême et de Hongrie.

C'était le moment attendu depuis si longtemps par Gobel, Rengguer et leurs amis pour décider leur triomphe dans la Principauté. En vertu du traité de 1780, la France pouvait, en cas de guerre, occuper les gorges de l'Evêché pour garantir ses frontières. La guerre était déclarée ; il fallait se hâter de prendre possession des passages de l'Evêché et en expulser les Autrichiens et le Prince. Aussitôt le bruit court à Porrentruy que le général Custine s'avance avec son armée sur la Principauté qu'il est chargé d'occuper militairement. Des menaces proférées par le général Luckner au club des jacobins à Strasbourg, achèvent de jeter la terreur dans la ville épiscopale. Le 25 avril, on apprend que ce sont les soldats en garnison à Huningue qui doivent être appelés à Altkirch pour de là marcher contre Porrentruy. Le 26, un courrier de l'ambassadeur impérial à Bâle accourt donner avis au commandant des troupes autrichiennes de la récente déclaration de guerre et lui intimer l'ordre de quitter l'Evêché de Bâle avec ses troupes. Le général de Wallis lui donne pour instruction de se retirer sans coup férir ; s'il rencontre sur sa route, une armée française supérieure à sa troupe, il doit mettre bas les armes ; si c'est un détachement qui l'attaque par trahison, il doit se défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

A ces nouvelles, le Prince ne se croit plus en sûreté à Porrentruy. Le départ prochain des Autrichiens le laisse en face d'une armée ennemie et d'un peuple où la révolte compte de nombreux partisans. Une résistance inutile ne servirait qu'à compromettre sa cause ; il cède devant la force et fait tout préparer pour son départ.

Du 16 au 22 avril, plus de 80 chariots de bagages avaient pris la route de Suisse : la cour sauvait ses archives, son argenterie, ses effets les plus précieux. Le 25, un incendie se déclare dans la maison de Bilieux, (rue des Annonciades) ; on croit que c'est le signal de la vengeance des *patriotes* contre les partisans de la cour. Le 27, le bruit court que Rengguer arrive à Porrentruy à la tête de 5,000 brigands pour piller et saccager la ville. L'effroi est à son comble. Aussitôt cinquante trois familles prennent la fuite, ainsi que tous les prêtres comtois et alsaciens qui s'étaient réfugiés à Porrentruy.

Devant cette panique générale, le prince cède à son tour. Toute la nuit, on avait entendu les collines du Lomont retentir de coups de fusils et de cris fréquents ; les portes de la ville étaient encombrées par des curieux dont les dispositions paraissent hostiles. En outre, la nouvelle était arrivée qu'un détachement français était en route pour couper la retraite au prince et à ses soldats. L'évêque de Bâle donne aussitôt le signal du départ et escorté par les autrichiens, il arrive aux Rangiers. Là, son escorte le quitte pour suivre la route de Delémont et retourner en Allemagne. Le prince prit le chemin de Bellelay, n'ayant avec lui que sa garde ordinaire et plusieurs officiers de sa cour. (1)

L'abbaye donna ce jour-là asile à 150 émigrés qui dès le lendemain suivirent le prince à Bienne. L'abbé de Bellelay,

(1) Avec le P. Volsard, annaliste scrupuleux de cette époque, nous avons encore un journal tenu à Delémont par le P. Moreau, religieux de Lucelle, de 1792 à 1793 : c'est une source de renseignements curieux, à laquelle nous aurons fréquemment recours. Il existe encore une *relation des événements qui se sont succédé dans l'Evêché de Bâle depuis le 27 avril jusqu'au 30 mai 1792*, par l'avocat Scheppelin : nous la citerons fréquemment.

lui-même, ne se croyant plus en sûreté dans son couvent, se hâta de se réfugier dans la même ville avec ses élèves.

A Bienne, le prince logea dans la maison qui lui appartenait. Faute de place, tous les dicastères durent s'installer dans la même salle. Les employés avaient leur pension en ville, aux frais de l'évêque de Bâle. « Pendant tout l'été, dit M. Kuhn, la cour flotta entre l'espérance de rentrer dans ses foyers et la crainte d'être chassée plus loin. »

Le collège de Porrentruy dut nécessairement se ressentir de ces profonds bouleversements. Cependant les leçons continuèrent jusqu'aux vacances de 1792 et l'administration de cet établissement tint encore plusieurs séances à Bienne ; sa dernière réunion est du 24 août 1792.



CHAPITRE II.

Arrivée des Français dans l'Evêché. — Premières scènes de la révolution. — Journée de l'Ascension (15 mai 1792). — Assemblée populaire à Boncourt (24 mai). — M. de Rinck, commandant du château de Porrentruy. — Troupes françaises à Porrentruy. — Assassinat du curé de Florimont (24 septembre). — Plantation de l'arbre de la liberté. — Le poteau démoli. — Les commissaires de la Convention à Porrentruy. — La garde du Prince évacue le château. — Delmas commandant de place. — Désordres. — *Te Deum* révolutionnaire. — Proclamation de Rengguer. — Sa rentrée triomphale à Porrentruy. — Arrivée de Gobel. — Proclamation du général Biron (10 novembre). — Déchéance du Prince-Evêque de Bâle.

29 avril 1792 — 9 décembre 1792.

Le départ subit du prince de Roggenbach laissait Porrentruy sans défense. Le château était gardé par quelques soldats commandés par M. Jobin, remplissant l'office de *Castellan*. Les bourgeois s'organisent aussitôt pour monter la garde à leur tour, et défendre la ville menacée.

Le 29 avril, un aide de camp de Custine vient annoncer l'arrivée des Français dans l'Evêché. Tandis que le commandant du château se rend à Réchésy pour s'entendre avec le général de Custine, le magistrat se hâte d'envoyer des vivres aux Rangiers. Le détachement français, fort de 4000 hommes, arrivait en même temps à Cornol : il se composait de deux bataillons de volontaires, du régiment de Tournaine, et

des dragons et chasseurs d'Angoulême, avec 8 pièces de canon. (1)

Aux Rangiers, l'armée, après une halte nécessaire prit ses positions. Le régiment d'Angoulême s'établit à Alle et à Courgenay ; (2) — un fort piquet de troupes, muni de canons, garde les Rangiers sous la conduite d'un officier qui devait se faire un nom sous l'empire, Delmas ; — Delémont devient le quartier général de l'armée d'occupation.

Le général de Custine et le lieutenant-général de Ferrières y entrent le 30 au matin, à la tête de 300 gardes nationaux et de la moitié du régiment de Tourraine (1848 hommes) ; mais dès le lendemain, le général de Custine reprend le chemin d'Huningue, ne laissant à Delémont que 650 hommes commandés par le général de Ferrières. (3)

L'arrivée des Français dans l'Evêché devait rendre toutes ses espérances au parti révolutionnaire ; aussi, dès le 29, le curé Copin, puis l'abbé Lémann (3 mai) quittent leur prison ; quatre proscrits des plus redoutés rentrent en Ajoie et sont accueillis avec enthousiasme. La cocarde française est arborée de toutes parts ; les paysans s'attroupent menaçants aux abords de la ville. (4) Chaque jour, des soldats français, cantonnés dans le voisinage, parcourent la cité en chantant ; ils sont re-

(1) « A 2 heures (29 avril) il y eut une assemblée de toute la bourgeoisie pour organiser la garde bourgeoise et former le corps des volontaires, dont on confia l'organisation à M. Raspieler, avocat. MM. Paumier et Paul, tous deux chevaliers de St-Louis, furent choisis pour commander les patrouilles qui furent établies à pied et à cheval, tant à l'intérieur de la ville qu'à l'extérieur ; le nombre des bourgeois qui devaient veiller fut réglé suivant les rues. »

(Relation de M. Schoppelin.)

(2) « Le colonel, M. de Montigné, avec 2 officiers, est logé chez M. le curé d'Alle, 2 officiers chez le curé de Courgenay. » (P. Voisard, journal.)

(3) « Les officiers supérieurs logés au château, le drapeau et le lieutenant-colonel, et 2 officiers chez M^{me} de Grandvilliers, la seule dame noble qui ne soit pas émigrée, 50 aux Ursulines, 100 aux Capucins, 100 à Monteroir, 50 à l'hôtel de-ville, etc. » (P. Moreau, journal, p. 4)

(4) « Pendant la nuit du 29, les patrouilles en ont saisi 17 qu'on a mis au corps de garde. » (P. Voisard.)

çus au château par M. Paris, (1) qui a remplacé M. Jobin dans ses fonctions de *châtelain*, et qui préside le conseil de régence institué par le Prince pour expédier les affaires (4 mai). (2) Enfin, c'est Rengguer lui-même, le moteur caché de tout ce mouvement, qui fait sa rentrée à Porrentruy à la tête de tous les proscrits, escorté des membres les plus fougueux des clubs de Delle et de Belfort (5 mai).

C'était un dimanche. La musique de cette dernière ville, précédant la garde nationale, après avoir parcouru les rues de Porrentruy, en jouant l'air *Ça ira, les aristocrates à la lanterne*, se rend à l'église des Capucins où une messe militaire est célébrée. Après midi, le bonnet rouge est arboré sur la grille de l'hôpital. (3) Vers le soir, un grand souper réunit à l'auberge de la Cigogne les proscrits et les gardes nationaux français; un bal à l'hôtel-de-ville termina cette journée qui acheva de jeter l'épouvante dans la population (6 mai). (4)

Cependant Rengguer est averti qu'il est poursuivi par les chasseurs du Prince; il se hâte de quitter Porrentruy, passe quelques jours à Delémont où il essaye de faire des prosélytes, puis se rend à Bâle.

Arrêté comme un fugitif par la police de cette ville, il parvient, après de longues réclamations, à retrouver sa liberté. Il se hâte de revenir à Delémont (14 mai) où le général de Ferrières l'accueille avec une faveur marquée. Au champ d'exercice, le régiment de Tourraine recevait en grande parade son nouveau colonel, M. d'Aigreville; Rengguer harangue le peuple accouru à cette fête militaire; il déclare que l'Evêché de Bâle

(1) M. Paris était un architecte distingué à qui nous devons un grand nombre de nos plus beaux édifices publics. L'hôtel-de-ville de Porrentruy, l'église de Delémont ont été construits d'après ses plans.

(2) Le conseil de Régence était composé de MM. Triponé, Béchaux, Arnoux, Scheppelin, Guélat et Raspieler, tous avocats.

(3) « Un plaisant dit à un dragon qui lui demandait ce qu'il pensait de ce bonnet de liberté : « c'est un mauvais augure pour la liberté, puisqu'en venant ici, vous le mettez aux portes de l'hôpital. » (P. V.)

(4) « La jeunesse de Belfort aurait quitté la salle de l'hôtel-de-ville, le gosier bien aride, si le magistrat, par une munificence extraordinaire, ne lui eût envoyé une douzaine de bouteilles de vins étrangers. » (P. V.)

n'appartient plus à l'empire, mais à la France, par droit de conquête. La France l'a choisi pour gouverner un pays malheureux depuis longtemps, et pour briser les fers de ses compatriotes. Les paysans stupéfaits se taisent, Rengguer leur distribue le plan d'une nouvelle constitution, qui doit faire disparaître tous les abus de l'ancien régime ; il les presse d'être de ses partisans et de le suivre. Beaucoup de ses auditeurs entrent dans la ligue qu'il leur propose, et lui promettent d'être des siens.

Tout fier de ce triomphe, Rengguer fait aussitôt annoncer aux communes d'Ajoie que le protecteur du pays arrive ; qu'il est désormais le seul maître de l'Evêché, et que jamais le Prince ne retournera dans ses Etats. Ses émissaires parcourent le pays en publiant l'ordre de se rendre en foule, le jour de l'Ascension, après-midi, à Porrentruy, dans le but de réclamer les armes. (1)

La coalition se forme : les ordres de Rengguer s'exécutent. Une assemblée populaire se réunit à Cornol le 17, et proclame l'émancipation du pays. On se donne rendez-vous au jour fixé par Rengguer. Il faut s'emparer du château et ériger un gouvernement populaire. Tout semble promettre un succès facile et complet : Porrentruy est sans défense. Quelques jours auparavant, les dragons du régiment d'Angoulême ont quitté Alle et Courgenay, pour se porter vers le Rhin. Porrentruy a en vain demandé à M. de Custine un détachement pour garder la ville ; la ville est réduite à sa garde bourgeoise. Le 10 mai, le P. Voisard, le P. Blanchard et le principal du collège sont de faction et portent bravement le fusil.

Le jour de l'Ascension (15 mai 1792), à 5 heures du matin, on voit arriver une foule de paysans qui se promènent sur la place. Effrayé de leur nombre qui s'accroissait d'heure en heure, le conseil de régence demande secours à la bourgeoisie : une assemblée a lieu immédiatement ; les bourgeois sont armés et se tiennent prêts à tout événement.

(1) Scheppelin, relation.

« A midi, (nous citons un témoin oculaire, M. Scheppelin) la foule augmente au point que les rues, semblables aux jours de foire, sont remplies de paysans. Déjà on entend des cris et des murmures, et la garde, trop faible pour les contenir, est doublée.

» Peu de temps après vêpres, des cris de « Vive la Nation ! » annoncent l'entrée solennelle de Rengguer. Un paysan nommé Crétin, de Cornol, monté sur un coursier, précède la marche : viennent ensuite des enfants de 8 à 14 ans, armés de buches : ils sont suivis d'un grand nombre de paysans portant des pieux sur l'épaule : quelques-uns sont armés de fusils, et toute cette cohorte marche rangée sur 5 ou 6 hommes de front. Au centre se trouve la voiture de Rengguer trainée par 4 chevaux. Cette voiture est suivie d'un nombre prodigieux de paysans armés et rangés comme les précédents, et toute cette cohue formée de plus de 500 individus traverse la ville de la porte de St-Germain à celle de Courtedoux, et dirige sa marche directement vers le château.

» La sentinelle placée à la Réfousse avertit du danger : on ferme les portes du château. Les chasseurs se disposent à faire feu ; mais M. Paris, qui en avait la garde, veut savoir ce que demande cette cohue, avant d'user envers ces *misérables*, de moyens extrêmes.

» Les plus hardis, arrivés les premiers près de la grande porte du château y frappèrent, en nous sommant avec insolence, dit M. Paris dans son mémoire justificatif, au nom de leur chef, de l'ouvrir, et sur notre refus, nous menacèrent de l'enfoncer. Notre seule réponse fut que nous allions l'ouvrir, et leur lâcher une bordée de deux pièces de canons chargés à mitraille, et les ayant en effet fait avancer vers la porte, le seul bruit des roues des affûts les épouvanta tellement qu'ils se retirèrent à plus de 80 pas. Les femmes, enfants et autres que la curiosité avait attirés là, s'étaient, dès le commencement, mis en sûreté derrière les écuries.

» Il se passa plus d'une heure sans que l'on fit aucun mouvement de part et d'autre, si ce n'est que quelques-uns d'entre

eux visitèrent s'il y aurait moyen d'entrer de quelque autre côté ; mais la crainte des coups de fusil les détourna bientôt de cette tentative.

» Les canons étaient braqués en face de la porte de la campagne, soutenus par les soldats de la garde de l'Evêque ; des sentinelles étaient placées au jardin pour avertir en cas d'attaque de ce côté ; les chasseurs et les bourgeois formaient l'avant-garde. Tout était prêt pour résister à l'attaque des paysans, lorsque tout à coup la sentinelle placée à la Réfousse se mit à crier : « au feu dans le chantier ! » Aussitôt M. Paris s'écrie qu'il faut faire une sortie vigoureuse. Pendant qu'on ouvre les portes, M. Piquerez dit à ses soldats : Mes amis ! voici le moment où vous pouvez signaler votre zèle pour le service de S. A. ; c'est lui qui vous donne du pain, vous devez le défendre. Je resterai à vos côtés, et que le premier de vous qui me verra broncher me donne un coup de fusil. » (Mémoire de M. Scheppelin.)

» A l'instant, la porte s'ouvre, le canon marche en avant, et l'avant-garde se porte vers la maison du maître-chasseur. Quelques brigands, cachés derrière un tas de planches, tuèrent deux soldats. Alors une juste colère anime tout le monde, on fait un feu roulant sur les campagnards ; une bordée lâchée contre ces malheureux achève de les disperser.

» On se transporte précipitamment au chantier, qui renferme près de 1500 toises de bois et quelques centaines de tonneaux de sel : six toises environ sont déjà en feu ; pour faire éclater les tonneaux de sel on les a parsemés de poudre à canon. Mais le feu est bientôt éteint, pour le bonheur du château et de la ville, car, si malheureusement cet incendie avait eu des suites, Porrentruy devenait infailliblement la proie des flammes.

» Ainsi se termina l'escarmouche du 17 mai, qui avait duré depuis 3 heures et 1/2 jusqu'à 7 heures du soir. Le berger du château recueillit un char de pieux que les paysans avaient abandonnés pour courir plus aisément. La voiture de Rengguer fut mise en pièces. On y trouva, outre plusieurs autres objets et quelques assignats, la minute d'une lettre écrite de sa main à

un ami. Il lui marquait que les troupes françaises n'étaient entrées dans les Etats de l'Evêché que pour appuyer la révolution qu'il méditait; qu'il avait déjà pris avec le général Ferrières toutes les mesures propres à faire réussir cette entreprise; qu'il voulait d'abord s'emparer du château, etc. L'on trouva aussi à peu de distance de cette voiture un soulier avec une boucle d'argent, et la pareille, un peu plus loin; c'est ce qui accrédita le bruit que Rengguer s'était enfui à plus de deux lieues vers Delle avec un seul soulier. » (1)

C'était un échec complet; cependant Rengguer ne se tint pas pour battu. Il savait qu'il pouvait compter sur de nombreux partisans en Ajoie; il paya d'audace. Le 18, il se présentait au club de Delle et demandait l'appui des républicains français; le président lui donnait bonne audience et lui promettait le secours des Sociétés voisines. (2) Le lendemain Rengguer

(1) Mémoire justificatif de M. Paris. (Imprimé, 4 pages in-4°.)

(2) Nous reproduisons ici, à titre de document fort curieux, le discours adressé par Rengguer au club de Delle, le 18 mai 1792, et la réponse du président; ces pièces ont été extraites du registre de cette Société.

« Monsieur le Président et Messieurs.

« L'histoire des tyrans fournit peu d'exemples d'une horreur pareille à celle qu'ont éprouvée hier les patriotes du pays de Porrentruy, depuis longtemps esclaves et persécutés par un Prince prêtre chargé du gouvernement temporel, mais aussi lâche que méchant, puisqu'il a fui à l'approche des Français, qui ne voulaient lui faire aucun mal, quoiqu'il se soit attiré leur ressentiment. Comme syndic des états de ce pays, je convoquai hier matin les députés de la ville de Porrentruy et des trois baillages voisins, composant ensemble la majorité de la principauté, au village de Cornol, dépendant de ladite principauté, à deux lieues de sa capitale, pour aviser aux moyens sages et utiles au gouvernement, abandonné dès le premier moment de cette réunion. Tous nos cœurs, par un élan naturel se fixèrent sur nos bouches, et nous criâmes, les mains levées vers l'Etre suprême : nous voulons vivre libres ou mourir, et aussitôt le serment unanime en fut prononcé sous l'auspice de l'Eternel. Cependant il fut arrêté que nous observerions les formes que prescrit la constitution du pays. La salle des Etats est dans le château du Prince, nous dûmes : rendons-nous-y sans armes; que ce ne soit point sous la moindre apparence de révolte que nous agissions, mais comme hommes sages, paisibles et dignes représentants du peuple. Seulement, quatre particuliers, par amour pour moi, s'armèrent chacun d'un fusil en cas d'événement fâcheux contre ma personne. Les députés et moi, suivis de plus de 2000 hommes, après avoir traversé la ville de Porrentruy, au milieu d'acclamations sans nombre : « Vive la liberté ! vive le syndic des Etats !

envoyait au magistrat de Porrentruy une sommation de lui remettre le château ; on lui répondit que le château était bien gardé, et qu'on l'autorisait à entrer en ville seul et sans escorte.

Deux jours après, Rengguer essaie d'entraîner après lui contre Porrentruy, les gens de Courtemaiche ; mais le curé fit si bien par sa harangue, que pas un de ses paroissiens ne voulut suivre le rebelle. Rengguer n'en poursuit pas moins sa route ; aux abords de la ville, il apprend qu'on s'apprête à l'arrêter ; il rebrousse aussitôt chemin et adresse les plaintes les plus vives à la *Société des amis de la constitution* de Delle, sur les traitements odieux dont il était victime. Puis, sans perdre courage, il convoque, pour le 24 mai, une assemblée générale des *citoyens* de l'Evêché à Boncourt, extrême limite

vivent les députés ! vive la nation ! » Nous arrivâmes au château hier à 4 heures de l'après-midi, les portes en étaient fermées. Nous nous retirâmes et nous allions constater à la maison de ville cet obstacle par un acte légal ; mais un agent du Prince, qui sous les dehors d'un bon citoyen s'était approché de moi, veut me tuer d'un coup de fusil dont il était armé. Ceux qui m'accompagnaient allaient exterminer cet horrible assassin ; je le prends dans mes bras et m'écrie : « Mes amis, mes bons amis, ne souillez pas par un meurtre vos desseins d'autant plus grands que vous n'êtes venus ici qu'au nom de la loi, que pour la paix, que pour le bonheur de tous les habitants de cette principauté. » A ma voix, le ressentiment s'arrête. Dans le moment, les membres de la régence du Prince, renfermés dans le château avec les chasseurs et les gardes de police dudit Prince et beaucoup d'aristocrates, les membres de cette régence, dis-je, par l'organe de l'un d'eux, Paris, l'infâme Paris, né Français, mais qui a été obligé de quitter sa patrie pour fait de banqueroute, m'appelle en faisant ouvrir les battants de la porte du château. Je vole à eux dans la confiance qu'on va traiter des affaires tranquillement et paisiblement ; mais lorsque je suis à 25 pas, trente assassins s'élancent dans l'ouverture de la porte, tirent sur moi chacun un coup de fusil chargé à balle, et en même temps un coup de canon chargé à mitraille part de la même porte et est encore dirigé sur moi et sur ceux qui étaient près de ma personne. Trois ou quatre patriotes tombent roides morts à mes côtés. N'étant pas armés, nous ne vîmes d'autre parti à prendre que celui de nous sauver. Les chasseurs nous poursuivirent vivement, parce que ma tête avait été mise au prix de 200 louis d'or, par le scélérat Evêque, et ils m'ont tiré encore plus de 20 coups de fusil, de très-près, toujours chargés à balle. Dieu, oui Dieu seul m'a sauvé, car mon salut est vraiment un miracle... Le sang des patriotes a coulé au berceau de la liberté, mais elle n'est pas détruite ; au contraire le serment en est plus actif dans tous les cœurs. Vis-à-vis, oui, vis-à-vis de nos cœurs le ruban tricolore était attaché. Les habitants de la Principauté de Porrentruy, fiers encore de porter à leurs chapeaux la cocarde nationale française, sont plus attachés que jamais, Messieurs, à ces signes de votre liberté, et ils la pos-

de France. Attirés par la curiosité, un certain nombre de paysans se rencontrent, au jour dit, au lieu de la réunion.

Rengguer, élevé sur un gazon, la tête ceinte d'une branche de chêne, prêcha longtemps le plus saint des devoirs. Il rappela les griefs qui devaient faire détester à tous et à jamais le gouvernement du Prince fugitif : il vanta la liberté du peuple français, maître de ses destinées ; l'heure de la délivrance avait sonné ; tous, il les invitait à signer avec lui l'acte de déchéance du Prince, et à se déclarer à la face du ciel et de la

séderont ou ils mourront. Les patriotes français de tous les lieux du voisinage, autant ils sont indignés et brûlent d'aller au secours de leurs infortunés amis et frères du pays de Porrentruy, autant ils gémissent d'être arrêtés par la loi. — Je dois vous observer encore, Messieurs, que les troupes françaises qui occupent les gorges des défilés de la Principauté sont à cinq lieues de Porrentruy, et qu'elles ne se mêlent en aucune manière de nos Etats, qui leur sont étrangers. Ce qu'il y a de cruel, c'est que les patriotes de cette malheureuse Principauté ne sont pas armés en aucune manière ; le tyran, le farouche Evêque ayant eu le soin de les faire désarmer depuis l'arrivée des Autrichiens, ses misérables satellites, et il n'a pas manqué depuis leur départ ce prêtre abominable, ce prêtre altéré du sang humain, de bien armer toutes les créatures qui lui sont dévouées. Eh bien, n'importe ; les patriotes du pays de Porrentruy ont juré de vivre libres ou mourir, et ils sont incapables de manquer à leur serment.

» J'avais si peu de méfiance à l'égard de qui que ce soit à Porrentruy, que je suis allé jusqu'au pied du château, dans ma voiture. Elle contenait 10,000 fr. en assignats et pour 10,000 fr. à peu près d'effets, comme montres, bijoux et habillements, de plus mes correspondances particulières ; car, depuis mon retour de Paris dans le pays, je n'avais pu trouver encore le moment de m'arrêter, ni de m'arranger pour mon séjour. Le tout est resté entre les mains de mes assassins, qui ont brisé en mille morceaux ma voiture. »

RÉPONSE DE M. LESPOMARÈDE, PRÉSIDENT.

« Monsieur !

» Je ne chercherai pas à vous exprimer notre sensibilité et notre émotion. Je pense que vous les voyez entièrement sur tous les traits de nos visages. Vous savez, Messieurs, quels sont contre les tyrans et leurs odieux suppôts, la haine des Français vertueux, leur amour pour les peuples libres, et leurs dispositions pour ceux qui, opprimés comme vous, veulent enfin rompre leurs fers.

» D'après cela vous devez imaginer combien en effet il nous est douloureux dans cette occasion que la loi enchaîne nos bras et notre courage. Nous allons Messieurs, sans perdre un moment, rendre compte aux Sociétés auxquelles nous sommes affiliés, de vos sentiments généreux et de votre situation malheureuse, et si pendant votre séjour dans cette ville, les procédés d'une amitié et d'une fraternité sincère et ardente que nous vous jurons, peuvent vous être de quelque consolation, nous aurons de vives actions de grâce à vous rendre de ce que vous vous êtes retirés au milieu de nous. »

terre, libres et sans maître. La parole de Rengguer trouva dans l'assistance un écho facile ; les mécontents étaient nombreux à l'assemblée : on acclama le syndic parjure et rebelle ; un sapin, symbole de liberté, portant à sa cime le bonnet rouge, fut planté sur les frontières de Boncourt, et on se sépara après avoir autorisé Rengguer à faire au nom du peuple un emprunt de 300,000 livres de France pour acheter des armes et pour assurer la liberté récemment conquise. En même temps, on signa un procès-verbal où se pressaient l'insulte et le blasphème contre l'autorité dix fois séculaire des Princes-Evêques de Bâle. Nous n'en citerons qu'un fragment :

« Nous, le peuple du pays de Porrentruy, ci-devant Evêché
» de Bâle, réunis par le fait de nos représentants, munis de
» pleins pouvoirs en assemblée générale libre.... déclarons,
» sous l'auspice de l'Etre suprême et en face de l'univers,
» que la souveraineté résidant essentiellement dans la na-
» tion..., le tyran, l'assassin, Joseph Roggenbach ci-devant
» Prince temporel de l'Evêché de Bâle, est et demeure déchu
» de toute autorité temporelle et souveraineté dans ledit Evê-
» ché ; que la nation se reconnaît absolument souveraine et
» indépendante de l'empereur et de l'empire germanique, et
» jurons pour la seconde fois, comme nous l'avons déjà juré,
» tous les députés, et au moins 2000 citoyens chefs, en l'as-
» semblée tenue le jeudi, 17 du courant, à Cornol, de la ma-
» nière la plus légale et la plus solennelle, de *vivre libres ou*
» *mourir.* » (1)

Cette réunion, où l'on comptait quelques mécontents heureux de profiter d'un mouvement qui pouvait leur amener une

(1) Cet acte fort curieux, dont nous possédons l'original, se termine par ses mots : « Le présent procès-verbal sera et restera déposé dans nos archives nationales, où il sera soigneusement conservé pour transmettre à notre postérité l'époque de l'abolition du despotisme, du rétablissement des droits sacrés de la nation, et enfin de la Proclamation de la liberté du peuple. »

200 signatures représentant des délégués de la plupart des villages d'Ajoie et de la montagne, couvrent ce procès-verbal : le titre de citoyen y paraît pour la première fois, avec la plus étrange orthographe : *sitocen*, *citoyain*, *sistolzent*, *sytoyn*, *citoin*, etc.

position lucrative, n'eut dans l'Evêché qu'un médiocre retentissement. Rengguer essaya bien d'en convoquer une pareille aux Piquerez, le 27 du même mois, et le 29, à Bellefond : le seul résultat de ces assemblées populaires fut la plantation d'arbres de liberté, accompagnée des mêmes apostrophes de l'ex-syndic contre le Prince et sa tyrannie.

Pendant ce temps le Prince, profitant de la panique que la déroute de l'Ascension avait jetée dans le parti révolutionnaire, adresse à son peuple une lettre pastorale où il le mettait en garde contre Rengguer et ses partisans (Bienne, 30 mai 1792), et nomme commandant du château de Porrentruy M. le chevalier de Rinck. La présence de ce serviteur dévoué de l'Evêque de Bâle ramena pendant quelque temps l'ordre dans la capitale de l'Evêché. Plusieurs des plus turbulents partisans de Rengguer furent immédiatement mis aux *sept pucelles* (1) tandis que d'autres prenaient la fuite en toute hâte. (2) En même temps, 100 hommes de la vallée de Delémont franchissaient les Rangiers et venaient offrir à M. de Rinck de défendre avec lui le château *contre les brigands* (23 mai et 4 juin). (3)

La tranquillité se rétablit pour quelque temps : la nouvelle quo l'Evêché de Bâle était compris par la Diète suisse dans la neutralité helvétique acheva de déconcerter les meneurs. On essaya bien d'ameuter contre M. de Rinck les Français cantonnés à Delémont, en accusant les chasseurs du château d'avoir tiré sur deux officiers de gardes nationaux qui passaient près de la forêt du Fahy (10 juin). Il fut facile de découvrir la ruse et de justifier les défenseurs du Prince.

Cependant Rengguer ne perdait pas courage. Quand le terrain semblait lui manquer dans l'Evêché, il se tournait vers l'assemblée nationale de France, où il comptait des amis et des

(1) C'est ainsi qu'on appelle les prisons du château.

(2) * 25 mai, à 1 heure après midi, on a saisi Crétin dans sa maison, et Jacques Voisard à la Clé. Le beau-frère de Crétin, avec sa sœur, coururent sonner le tocsin... tout fut en vain. — 26. L'abbé Lémane a pris la fuite sur le soir. — 4 juin. M. de Rinck avec 55 volontaires est allé faire une expédition à Charmoille... (P. V.)

(3) P. Moreau, journal.

partisans. Le 1^{er} juin (1792) il adresse de Delle où il est retiré, une lettre à tous ses concitoyens du *pays libre de Porrentruy*; il leur annonce son départ prochain pour Paris avec quelques *co-députés* délégués avec lui par les assemblées populaires du mois de mai. Il rassure ses compatriotes sur les intentions de la France, qui a déclaré *qu'elle renonce d'entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes, et qu'elle n'emploiera jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple*. Il rappelle les griefs reprochés au Prince et à sa cour, et termine par ces paroles : « Unissez-vous, patriotes, serrez-vous autour de l'arbre de la liberté que nous avons planté dans les 5 seigneuries qui avoisinent la France; que nos ennemis sachent que le temps de la justice est enfin venu et pour vous et pour votre syndic.... »

Nous ne savons ce que fit Rengguer à Paris : sans doute qu'il y porta les vœux des assemblées de Boncourt et des Piquerez; cependant aucune décision ne fut prise publiquement. On s'en tint au traité de 1780, et on continua à occuper militairement les gorges du Porrentruy.

A son retour, Rengguer, qui rencontrait en M. de Rinck un adversaire décidé à lui tenir tête envers et contre tous, chercha à trouver le moyen de faire enlever la garde du château à ce vaillant défenseur. M. de Rinck était officier du régiment de Reinach, au service de France. Il en était absent sans congé; sur la plainte de Rengguer, le général de Ferrières signifia aussitôt au déserteur qu'il eût à rejoindre son corps, sinon qu'il serait regardé comme émigré. M. de Rinck dut céder devant cette menace, et il abandonna le poste qui lui était confié pour aller à Bienne rendre compte au Prince de sa conduite (18 juin). M. le capitaine Paumier fut aussitôt chargé de la garde du château.

Sous les ordres de ce brave commandant, la tranquillité ne fut plus troublée jusqu'à l'arrivée des Français; un bataillon de volontaires pris dans le sein de la population suffisait pour maintenir l'ordre à Porrentruy et dans les environs. On crut un instant à une nouvelle expédition tentée par Rengguer et

ses partisans contre la ville et le château. Avec deux canons doublés de bois, des vivres et des munitions, une poignée de révolutionnaires s'avance vers Chevenez; les volontaires de Porrentruy, avertis des projets de Rengguer, se mettent en marche vers le village, où la troupe doit avoir fait une halte. A leur arrivée, les braves ont déjà pris la fuite, et les volontaires rentrent sans coup férir à Porrentruy. (1) On se croyait à l'abri de toute surprise, et le magistrat, plein de confiance, avait député à Bienne deux membres de son conseil pour supplier le Prince de revenir dans la capitale de ses Etats (29 juillet), lorsque l'arrivée des Français vint changer entièrement la face des choses (21 août). Jusqu'alors, l'occupation militaire s'était bornée à Delémont et aux Rangiers; Porrentruy avait été respecté. Il était temps de frapper à la tête.

Le 21 août, 250 hommes du régiment de Guienne font leur entrée en ville; 150 sont aussitôt logés dans le bâtiment du séminaire; les autres vont rejoindre la troupe cantonnée à Delémont. Les volontaires de la vallée de Delémont sont forcés de quitter le château dont la garde doit être remise aux Français (24 août). Le 27, trois bataillons du département du Doubs viennent augmenter la garnison et logent aussi au séminaire et au gymnase; ils sont suivis, quelques jours après (6 septembre), de 200 soldats du régiment de Guienne qui s'établissent dans les maisons des anciens officiers des Princes émigrés. Cette occupation militaire, qui menace de se prolonger pendant tout l'hiver, jette la consternation dans la ville. A peine arrivés les soldats font retentir l'air de leurs chants révolutionnaires; ils demandent à grands cris l'élargissement des partisans de Rengguer détenus aux 7 pucelles; le château est menacé. Informé de ces dispositions, le Prince ordonne de mettre les prisonniers en liberté (9 septembre).

Quelques jours après, le 6^e bataillon de volontaires du Haut-Rhin, composé en grande partie des Jacobins les plus exaltés d'Alsace, franchit les frontières de l'Evêché et s'avance vers

(1) Relation de M. Scheppelin, p. 41.

Porrentruy. La terreur est à son comble. Près de Buix, un pauvre garçon du village reçoit un coup de fusil qui met sa vie en danger. A Grandgourt, un prêtre fugitif, M. Jean Pêcheur, curé de Florimont, avait cherché refuge pour quelques heures chez les religieux du prieuré qui l'avaient retenu à dîner. A la nouvelle de l'arrivée des Français il se hâte de prendre la fuite et gagne la forêt voisine. Un capitaine du bataillon français l'aperçoit, et d'une balle il atteint à la tête le pauvre prêtre qui tombe et expire. C'était le 24 septembre 1792.

Cet assassinat que rien ne pouvait justifier excita dans tout le pays une vive indignation. Devant cette réprobation générale, le bataillon dut livrer le coupable, qui fut dégradé et incarcéré au château. (1) Jugé par le conseil aulique, il fut

(1) M. Jean Pêcheur, né à Cirey, en Franche-Comté, fut vicaire de Chateaufort, puis curé de Florimont. En 1792, fidèle à ses serments, il rejeta la constitution civile du clergé, et fut constitutionnellement déplacé. Avant de quitter sa paroisse, il mit ordre à toutes ses affaires et fit au curé de Boncourt, l'un de ses plus respectables confrères, une confession générale. Des amis que le décret de déportation excluait, l'engageaient à entrer en Suisse par Bâle, où ils devaient se trouver le 12 septembre 1792 ; mais le curé de Florimont leur répondit : « des devoirs de charité que vous connaissez m'appellent vers le pays de Porrentruy ; je n'hésite pas d'y passer, quoi qu'il puisse m'arriver. » (*Les Confesseurs de la foi à la fin du XVIII^e siècle, par l'abbé Caron, t. I, p. 177*). Le curé Pêcheur est enterré au cimetière de Montignez. — Quelques notes du P. Voirol, de Bellelay, nous donnent de plus amples détails sur ce triste événement : « Le lundi, 24 septembre 1792. — Il y a eu deux visites faites à Grandgourt par les volontaires du Haut-Rhin. La première se fit pendant le dîner, entre midi et une heure, par l'avant-garde ; une troupe de ces Messieurs, de 8 à 10 environ, entrèrent dans la cour, dont l'un portait une échelle et un marteau, monta pour abattre les armoiries de Bellelay sur la principale porte du bâtiment, sur quoi le P. Prieur descendit et les congédia avec des paroles honnêtes ; toutefois ils s'aperçurent qu'il y avait une compagnie de prêtres, et demandèrent s'il n'y en avait pas qui fussent insermentés. Sur quoi M. l'abbé Courbat, vicaire et administrateur de Dampfreux, répondit qu'étant du pays de S. A., il n'était pas dans le cas. Les premiers dirent en partant que ceux qui les suivaient, achèveraient ce qu'ils avaient commencé. Le P. Prieur étant remonté, invitait la compagnie de continuer le dîner et de se remettre à table, mais chacun allait et venait, et quelques-uns sortirent de la maison, entre lesquels M. le curé de Florimont, qui fut atteint et percé à la tête d'un coup de fusil déchargé par un officier des volontaires dessus le pont. On accourut au moribond, à qui on administra à la hâte les derniers sacrements, après quoi tout le monde prit le parti de s'en aller. Heureusement, car un quart d'heure après arrive le bataillon entier, qui d'abord entoure la maison, et à la vue du cadavre, sur le rapport qu'on leur fit que ce curé avait été massacré par leurs camarades, entrèrent en furie..... »

condamné à mort; mais le Prince, craignant les suites de cette déplorable affaire, fit grâce au coupable et lui remit sa peine. (1) (15 octobre.)

Sous de tels auspices, l'œuvre révolutionnaire devait aller grand train. On commence par planter en grande pompe l'arbre de la liberté à l'angle de l'hôtel-de-ville; (2) les volontaires du Haut-Rhin, mêlés aux partisans de Rengguer l'entourent en dansant et en hurlant le *Ça ira*. Ils se jettent sur le carcan qu'ils promènent à travers les rues de la ville, en poussant de grands cris. On pénètre de force dans la grande salle de l'hôtel-de-ville où l'on arrache le portrait du Prince, que l'on met en morceaux avec mille blasphèmes (21 septembre). On démolit la potence : la ville est remplie des clameurs de cette foule ivre de rage.

Informé de ces désordres, le général de Falck, qui commandait à Delémont l'armée d'occupation, accourt à Porrentruy : il ordonne sur le champ une enquête très-sévère, et ne quitte la ville qu'après avoir menacé les fougueux volontaires du Haut-Rhin de les dénoncer au général Biron.

Deux jours après, nouvelle panique. C'étaient trois commissaires, envoyés par la Convention nationale, sur les réclamations incessantes de Gobel et de son neveu, qui arrivaient chargés d'examiner de près l'état de l'Evêché de Bâle. (3) Reçus à la porte de Courtedoux par les généraux de Ferrières et de Falck, à la tête de leurs troupes, ils entrèrent en ville au bruit du canon. Leur premier acte fut d'organiser à l'hôtel-de-ville, un club révolutionnaire où les idées républicaines pourraient librement se faire jour. Ils destituèrent le commandant de Porrentruy, M. de Faraincourt, qui était trop honnête homme, et le remplacèrent par Delmas, dont le républicanisme était connu. Après cet exploit, les commissaires rentrèrent en France par Blamont (26 octobre). La révolution triomphait. Le 4 novembre, la garde du Prince évacue le châ-

(1) L'assassin du curé Pêcheur s'appelait Rosswag; il était de Strasbourg.

(2) On l'appelait *l'arbre sans racine, surmonté d'un bonnet sans tête*.

(3) Ces commissaires étaient Carra, Prieur et Sillery.

teau, qui tombe entre les mains des plus chauds partisans de Rengguer. Le lendemain, l'arbre de la liberté est planté dans la cour de l'ancienne résidence des Princes-Evêques de Bâle. Après les scènes ordurières qui accompagnaient d'ordinaire cette cérémonie, on se jette sur une statue de saint Pantale, le premier évêque de Bâle, qui décorait la chapelle du château ; on la traîne à travers les rues de la ville, en la couvrant de boue et en poussant d'horribles blasphèmes ; enfin, on l'attache au carcan. Le soir, il y avait grand bal à l'hôtel-de-ville.

Quelques jours après, on chantait à l'église paroissiale un *Te Deum* d'actions de grâces. Le canon tonnait au château ; puis on se rendait processionnellement auprès de l'arbre de la liberté devant lequel on chantait la *Marseillaise*. Au dernier couplet, la foule était à genoux, et le commandant militaire bénissait ! La cérémonie se terminait par une ronde immense qui passait et repassait devant l'arbre sacré. Le soir on dansait à l'hôtel-de-ville, et en même temps on cassait les vitres de tous les habitants qu'on soupçonnait de quelque attachement au Prince-Evêque de Bâle (18 novembre).

Rengguer l'emportait sur toute la ligne. Il pouvait reparaitre dans l'Evêché et jouir enfin de son œuvre. Le 2 novembre il avait proclamé sa victoire dans une circulaire qu'il adressait à tous ses compatriotes. « *La patrie est sauvée !* s'écriait-il, nous sommes libres et rien ne peut plus nous empêcher de l'être... Le temps de la justice est enfin venu... Qu'ils tremblent ceux qui oseraient attenter aux signes sacrés de notre révolution... Qu'ils sachent que nous voulons vivre libres ou mourir... » (2 novembre).

Ce fut le 26 novembre que l'ancien syndic des Etats fit son entrée triomphale dans la capitale de l'Evêché de Bâle. Il était accompagné de ses plus fougueux partisans. Cinq carrosses du château traînaient les *libérateurs du peuple*, au milieu des rangs pressés de la bourgeoisie sous les armes, et au son répété du canon.

Le général Démars, qui commandait à Delémont, était allé à

la rencontre de Rengguer jusqu'à Delle, avec 12 dragons qui faisaient escorte à l'ardent révolutionnaire.

Gobel suivit de près son neveu. L'évêque de Paris avait cédé au torrent qui l'entraînait, la révolution trouvait en lui un instrument facile dont elle se servait. Le 28 octobre, une décision du conseil exécutif de France l'avait chargé d'aller se concerter à Strasbourg avec le général Biron, commandant en chef l'armée française sur le Rhin, et de lui communiquer ses idées sur les dispositions à faire dans l'Evêché de Bâle. Gobel avait préparé une proclamation qui, sous le nom du général français, consacrait son triomphe et donnait gain de cause à la révolution (10 novembre).

Le 3 décembre, l'ancien suffragant du Prince-Evêque de Bâle arrivait à Porrentruy et montait au château, au bruit du canon, au milieu de la foule qui accourait reconnaître l'ancien évêque de Lydda. Mais hélas ! quel changement dans ce vieillard, naguère si respecté ! Nous citons un témoin oculaire : « D'abord après son arrivée à Porrentruy, on le vit parcourir les rues de la ville, escorté de la plus vile populace, la tête affublée d'une queue de renard, au son d'une musique qui faisait retentir l'air des cannibales, donnant des accolades à tous les manants, à toutes les poissardes qu'il rencontrait. On le vit, ô bassesse inconcevable ! on le vit se prosterner dans la boue au pied de l'arbre de la liberté !.... » (1)

On n'attendait que Gobel pour publier solennellement la fameuse proclamation de Biron. Ce fut le 9 décembre que le général Démars, escorté de Rengguer et de l'Evêque de Paris, fit la lecture publique de cet acte important. Devant l'hôtel-de-ville on avait dressé un autel de la liberté, décoré d'emblèmes révolutionnaires ; les troupes l'entouraient, la foule impatiente encombrait la place et les rues voisines.

La proclamation était adressée *aux citoyens habitant le pays de l'Evêché de Bâle*. Après l'énumération des griefs si souvent reprochés au Prince, le général Biron déclarait, au nom de la

(1) Relation, par Scheppelin, p. 67.

République, que « ledit Prince et le chapitre avaient rompu la » paix et l'alliance qui subsistaient entre la France et l'Evêché » de Bâle; qu'en conséquence il les regardait comme ennemis » de la République... » Ordre était donné aux troupes françaises dans l'Evêché de ne plus reconnaître ni soutenir l'autorité du Prince ou du chapitre sur les peuples du ci-devant Evêché... De plus, au nom de la République française, les citoyens dudit pays étaient proclamés délivrés de leurs anciens maîtres, et libres de se donner telle forme de gouvernement qu'ils voudraient. — A cette fin, le général invitait toutes les communes à nommer des députés pour se constituer en Assemblée nationale afin d'y arrêter le choix d'un nouveau gouvernement.

Publiée le même jour dans toutes les communes de l'Evêché de Bâle, la proclamation de Biron mettait fin violemment au régime des Princes-Evêques. Une ère nouvelle va se lever sur ce pays si bouleversé et si profondément inquiet. La *république rauracienne* va faire son apparition dans le monde.



CHAPITRE XII.

Première assemblée de la Rauracie. — Déchéance du Prince. — Fêtes. — Dissolution de l'assemblée. — Mise en accusation de Démars, Rengguer, etc. — Députés du club de Porrentruy à Paris. — La deuxième assemblée rauracienne. — Trois de ses membres députés à la Convention. — Commissaires de la Convention envoyés à Porrentruy. — Votes du 7 mars. — La Convention réunit le pays de Porrentruy à la France, sous le nom de département du Mont-Terrible.

15 décembre 1792 — 25 mars 1793.

Au milieu de ces agitations de chaque jour, que devenait le collège de Porrentruy ? Avec quelques rares élèves qui se réunissaient dans les chambres de leurs professeurs, il attendait des temps meilleurs, et suivait avec anxiété les événements qui menaçaient son existence et entravaient si profondément la marche des études.

Suivant la proclamation du général Biron, en date du 10 novembre 1792, qui « invitait les communes à nommer chacune un député pour former une assemblée appelée à délibérer sur le choix d'un nouveau gouvernement, » les élections avaient eu lieu dans tout le pays le 15 décembre. Le 16, les députés étaient réunis, sous la présidence du curé Copin, doyen d'âge, à l'hôtel des Halles de Porrentruy. Le général Démars se fit conduire à l'assemblée dans une voiture du Prince, attelée de 6 chevaux. La vérification des pouvoirs donna lieu tout d'abord à une scène assez violente. Le général Biron avait, de son chef, déclaré comme représentants du

pays Rengguer et 23 de ses partisans; c'était une portion notable de l'assemblée qui n'avait pas reçu l'élection du peuple. La majorité des députés protesta; la séance fut levée au milieu du bruit. Rengguer se retire avec son parti au château. Démars fait battre la générale et fermer les portes de la ville. Pour éviter l'effusion du sang, l'assemblée se soumet à l'arbitraire, et reprend séance sous la présidence de Rengguer.

Le premier acte des représentants du pays fut de déclarer le Prince déchu de la Principauté, que l'on proclama république libre et indépendante, sous le nom de Rauracie (19 décembre). Cette détermination de l'assemblée fut annoncée à la ville par trois décharges de canon. Dans la soirée, le général se rendit aux Halles pour complimenter les députés sur cet acte patriotique. Après lui, les troupes cantonnées à Porrentruy défilent dans la salle; puis vient le curé avec son clergé; il fait au peuple souverain le compliment nécessité par les circonstances. On applaudit. Le principal du collège, accompagné des professeurs de l'établissement, paraît à son tour et fait sa harangue. Nouveaux applaudissements. Entre chaque défilé la musique de la troupe exécute des airs patriotiques. Enfin, « les citoyennes de Porrentruy demandent à être admises à la barre. » M^{lle} Rengguer, à la tête de 15 demoiselles, fait son compliment, aux applaudissements de toute la salle. Le soir, toute la ville était illuminée. (1)

Dans les séances suivantes, l'assemblée proclama l'inviolabilité des députés, abolit toute distinction de rang et de titres, organisa différents comités de finances, de commerce, d'agriculture, de législation, etc., ordonna la continuation du culte public, décréta l'élargissement de tous les prisonniers, à l'exception de quatre grands-chanoines, des membres du conseil aulique et de la régence de Porrentruy. Tous les prêtres reçurent l'ordre de porter la cocarde tricolore; on garantit le maintien des couvents des capucins à Porrentruy et à Delémont, etc., etc.

(1) Journal de D. Moreau.

Entre les séances, on avait chanté un *Te Deum* en actions de grâces de la délivrance de la Principauté (23 décembre), puis étaient arrivés les quatre chanoines qui devaient servir d'otages, en attendant le recouvrement des objets précieux enlevés par le Prince (24 décembre); (1) en même temps, le bataillon du Bas-Rhin et une compagnie du Doubs quittaient Porrentruy, et étaient remplacés par 60 gendarmes envoyés par le général de Ferrières.

A la réouverture de l'assemblée, les députés firent la motion de choisir entre eux 48 membres qui composeraient une Convention nationale. C'était tout à la fois une économie et un moyen de rendre à leurs foyers les députés fatigués d'un long séjour à Porrentruy. Le 4 janvier 1793 la nouvelle assemblée se constitua et élut Rengguer pour son président; mais quatre jours après elle était dissoute par ordre de la Convention nationale de France.

Il est probable que quelque dénonciation avait été faite à Paris contre les mesures arbitraires qui avaient présidé à la formation et à la tenue de l'assemblée rauracienne. La Convention venait de porter un décret qui fixait le mode d'agir des généraux de la République dans les pays occupés par leurs armes. Elle se hâta de l'envoyer au peuple de l'Evêché de Bâle, en l'invitant à s'y conformer et à s'ériger en peuple indépendant. « Nous avons chassé vos tyrans, disait la proclamation, montrerez-vous hommes libres, et nous vous garantirons de leur vengeance, de leurs projets et de leur retour... Vous êtes dès ce moment, frères et amis, tous citoyens, tous égaux en droits, et tous appelés également à gouverner, servir et à défendre votre patrie. Formez-vous sur le champ en assemblées primaires ou de communes... Les agents de la République française se concerteront avec vous pour assurer votre

(1) C'étaient MM. de Rosé, grand-doyen; de Blarer, de Reinach et de Rinck. Ils avaient été arrêtés à Arlesheim par 8 dragons commandés par M. Marion, aide de camp du général de Falck. Ils furent internés au château jusqu'au 10 janvier 1793.

» bonheur et la fraternité qui doit exister désormais entre nous. » (1)

On vit dans cet acte de la Convention, comme aussi dans le rappel de Gobel qui était mandé à Paris par lettre du ministre des affaires étrangères (4 janvier), un blâme public de la conduite des *triumvirs*, comme on appelait alors l'évêque de Paris, Rengguer et Démars. Aussi le parti fort nombreux qui leur était opposé saisit-il la première occasion pour les mettre en accusation. Le 10 janvier, Démars présidait, à l'église du collège, le club, assisté de Rengguer, vice-président de l'assemblée. A peine la séance est-elle ouverte que des cris se font entendre de toutes parts. Le capitaine du 6^e bataillon du Doubs, nommé Favrot, dénonce publiquement Démars, Rengguer et leurs adhérents, comme des despostes, des déprédateurs et des ennemis de la liberté. Aussitôt 20 membres s'élancent à la tribune pour appuyer cette accusation. Le vacarme est affreux; on n'entend que les cris : « à bas le général ! à bas Rengguer ! » Démars quitte le fauteuil, pâle et tremblant. Une commission de 12 membres est chargée de faire une enquête sur la conduite des accusés. Le 13, le club tient séance de 4 à 8 heures du soir; Démars et Rengguer, convaincus de vols et de déprédations, sont rayés de la liste des membres de la société.

Démars ne se tient pas pour battu. Le lendemain, il fait arrêter Favrot, ordonne au club de se dissoudre; sur le refus que lui portent 12 membres choisis par l'assemblée, il fait braquer les canons contre la ville, emprisonne le président du club, renvoie de Porrentruy, comme lui étant hostile, le bataillon de la Gironde, qu'il dirige sur Arlesheim, et le remplace par le 6^e bataillon du Haut-Rhin, dont une compagnie est cantonnée au collège (17 janvier).

Pendant ce temps, les membres du club, réunis malgré la défense de Démars, députent à Strasbourg et à Paris trois députés; MM. Fuyot, officier du bataillon de la Gironde; Bé-

(1) Décret du 17 décembre 1792.

chaux, avocat, et Bennot, de Delémont, pour porter leurs plaintes à la Convention et demander le rappel du général français. (1)

C'est au milieu de cette profonde agitation que s'ouvrit la nouvelle assemblée, convoquée en vertu du dernier décret de la Convention. Le curé du Noirmont, Copin, président d'âge, ouvrit la première séance (18 janvier). La vérification des pouvoirs des députés donna lieu à des scènes tumultueuses qui firent mal augurer de l'avenir. L'article III de la proclamation de la Convention nationale excluait de l'assemblée tous les officiers et adhérents du Prince-Evêque. Or, Rengguier avait été conseiller intime de l'Evêque de Bâle, et de plus, il portait un titre de noblesse. Motion fut faite d'expulser cet intrus. Cris et tumulte : les tribunes réclament, le président se couvre. Rengguier, cédant à l'orage, quitte la salle et se retire au château avec 25 de ses partisans.

Après son départ, les 77 députés restants s'érigent en assemblée constituante, et choisissent pour président l'ancien maître bourgeois Guélat. Une députation en porte la nouvelle au général qui la chasse ignominieusement. Les vaincus, forts de l'appui de Démars, reviennent à la charge ; les députés, fidèles à leur mandat, sont menacés de la prison ; quelques-uns sont chassés de la salle avec violence. Sous l'empire de la terreur, Rengguier est élu président par 53 voix, et prend possession du fauteuil. (2)

Aussitôt l'assemblée prête entre ses mains serment de liberté, égalité et souveraineté du peuple : une députation de 12 membres porte cette nouvelle au général français ; Démars fait jouer l'artillerie et vient en personne, suivi de son état-major, féliciter l'assemblée sur l'heureux événement qui affermit la république rauracienne. (3)

(1) M. Fuyot n'ayant pu remplir le mandat qui lui était confié fut remplacé par l'avocat Scheppelin.

(2) Procès-verbaux des séances de l'assemblée nationale de la Rauracie. — Journal du P. Voisard, de D. Moreau, etc.

(3) C'est à cette époque que fut composée une chanson qui affectait

Après le départ du général, l'assemblée lui envoie de nouveau 12 membres pour le remercier et le prier de vouloir bien lui continuer ses bons offices. En même temps trois commissaires sont députés à Paris pour porter à la Convention nationale des remerciements pour l'appui généreux qu'elle accordait à la nouvelle république (1) (22 janvier). Le but secret de cette députation était principalement de combattre à Paris les accusations que les délégués du club de Porrentruy avaient portées contre Rengguer, Démars et leurs partisans.

Le 27 janvier, ils avaient paru à la barre de la Convention.
« Nous accusons, dirent-ils, Rengguer et 24 de ses complices
« d'avoir usurpé les pouvoirs souverains dans la Rauracie, et

l'air et le rythme de la *Marseillaise*. On l'attribuait à Copin, curé du Noirmont. En voici les deux premiers couplets :

Célébrons, citoyens, la gloire
Des trois sauveurs de la Patrie,
A qui nous devons la victoire
Sur la défunte tyrannie.
Chantons ce général aimable
Qui nous prête son puissant bras ;
Gobel, cet illustre prélat,
Et notre syndic respectable ;
Gravons dedans nos cœurs ces vénérables noms,
Chantons, chantons ;
Qu'un doux zéphir réchauffe nos vallons.
Venez, vous tous les sans-culottes
De notre heureuse Rauracie,
Sonner des anti-patriotes
Et la défaite et l'agonie.
Déjà leurs corps étaient sans âmes ;
Dans leurs cœurs ennemis du bien
L'humanité n'était pour rien.
Laissons donc périr ces infâmes ;
Qu'un cri commun de joie remplisse nos cantons.
Chantons, chantons,
Que l'harmonie réunisse nos sons.

(1) C'étaient Lémene, député de Roche-d'Or ; Herzeis, député de Séprais, et Kauffmann, secrétaire de l'assemblée, auxquels se joignit le vicaire-général de Gobel, le chanoine Piqueler, de Saint-Ursanne.

» de s'être, sans mission du peuple, érigés en assemblée nationale constituante, au château de Porrentruy, au mois de novembre dernier... Nous accusons Gobel et Démars d'avoir soutenu et protégé cette faction... » (1)

A l'appui de cette accusation capitale les envoyés du club de Porrentruy apportent des preuves nombreuses qui excitent l'étonnement et l'indignation de l'Assemblée. La Convention renvoie cette dénonciation à ses comités diplomatiques et de surveillance, pour en faire le rapport dans trois jours.

Les plaintes portées contre Démars étaient de nature à provoquer son changement immédiat. Aussi l'ordre lui fut-il aussitôt expédié de quitter Porrentruy sur-le-champ pour se rendre à Schelestadt. Son départ causa une grande joie parmi la population calme et honnête de l'Ajoie. Démars avait signalé son passage à Porrentruy par des actes d'une impiété et d'une injustice révoltantes.

Pour molester les religieuses de cette localité il avait fait caserner ses troupes dans leurs couvents, quoique les bourgeois lui offrissent des logements à cet usage. Il détestait particulièrement les Capucins, auxquels il prodiguait l'injure. Un jour, il se transporte au couvent et signifie aux religieux l'ordre de déloger. Le Père gardien demande au général ce qu'il doit faire d'un fou qui est enfermé dans la maison. Démars veut voir le prisonnier ; il prétend que c'est une victime des moines ; il le fait habiller en garde national et le conduit au château. Il le met à table avec lui et se réjouit très-fort d'avoir rendu un si brave homme à la liberté. Tout à coup le fou se jette sur le général et l'allait étrangler si l'on ne fût accouru à son secours. Démars jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Parti le 4 février de Porrentruy, il fut immédiatement remplacé par le général Mieszkowski, dont le caractère timide et craintif contrastait singulièrement avec l'audace et la fougue de Démars.

(1) *Moniteur de France*, mardi 29 janvier 1793, p. 141.

Pendant qu'à Porrentruy on célébrait par une fête publique l'arrivée du nouveau général, les députés de l'assemblée rauracienne se présentaient à la Convention (7 février) et cherchaient à justifier les *triumvirs* des accusations portées contre eux par les envoyés du club de Porrentruy. « Vous voyez devant vous, dirent-ils, les députés de 120 communes de la Rauracie, réunis à Porrentruy pour former l'administration provisoire. Députés du peuple libre qui nous envoie, nous venons en son nom, remercier la nation française de l'appui généreux qu'elle a bien voulu nous prêter. Oui, sans elle nous gémirions encore sous le joug honteux du despote qui nous opprimait ; sans elle, la liberté, bannie de nos montagnes n'aurait jamais éclairé de ses rayons bienfaisants le sol ingrat que nous habitons..... Cependant, législateurs, l'intrigue n'est pas entièrement anéantie ; des créatures du prince fugitif cherchent à égarer le peuple par des insinuations perfides..... Trois de ces individus, sans mission et sans caractère, sont venus à la barre de cette assemblée calomnier les plus zélés partisans de la révolution..... Quant à nous, législateurs, mandataires élus par nos concitoyens, nous allons nous hâter de manifester leur vœu : il sera digne de la République française. Libres par la protection de ses armes, les Rauraques s'uniront bientôt sans doute à ses glorieuses destinées, et, de concert avec elle combattront et vaincront pour la liberté universelle. » (1)

(1) Extrait des procès-verbaux de l'assemblée de la Rauracie, n° 33. — Lémame écrivait de Paris à ses commettants une lettre curieuse, dont nous donnerons quelques extraits :

..... « Nous sommes arrivés le 30, à 10 heures du soir, à Paris, après avoir fait 70 lieues sans sortir de voiture. Arrivés à Paris, nous avons trouvé tous les esprits contre notre assemblée... Le lendemain, nous avons été chez le ministre Lebrun, qui était aussi prévenu contre nous... Le citoyen évêque a toutes les bontés pour nous... Demain, il va lui-même au comité et chez le citoyen Robespierre... Hier, nous nous sommes trouvés chez Robespierre avec ces trois gueux de prétendus députés... Nous allons demain à la Convention pour le même sujet. Nous ne pouvons pas encore y paraître de la part de notre assemblée, l'évêque nous le conseille, parce qu'il nous dit que nos pouvoirs n'étaient pas en règle, en vertu de la proclamation... Je crois que la France ne nous permettra pas de faire une république séparée qu'après la guerre... »

La Convention prit acte de ces déclarations, et dans sa séance du 10 février décida, sur la proposition de Guyton-Morveau, l'envoi de trois commissaires pris dans son sein, qui « se rendraient incessamment à Porrentruy et autres lieux dépendant de la ci-devant principauté de ce nom, pour y prendre les informations nécessaires au sujet de la réunion de l'Evêché à la France, ou de l'établissement définitif de la république de la Rauracie. » Les trois députés nommés furent les citoyens Laurent, Monnot et Ritter. (1)

Ils arrivèrent à Porrentruy le 19 février. Le général Despres-Grassier les avait précédés avec une mission analogue. Le 14 février il se transporte à l'assemblée, et est témoin du désordre qui règne dans ses délibérations. Même agitation au club, où il paraît le soir. Le 16, il reparait à l'assemblée, et lui déclare qu'en vertu d'un ordre reçu de Paris pendant la nuit, elle doit se regarder comme dissoute. Les députés se séparent au milieu de la plus vive inquiétude. Depuis un mois ils s'épuisent à organiser un semblant d'administration dans la Rauracie; le désordre y est à son comble. Deux partis sont en présence, qui se dénoncent mutuellement à la Convention nationale. L'arrivée des commissaires était attendue avec impatience.

Le 23 février ils font publier une proclamation qui enjoint à tous les habitants de la Rauracie « de se former en assemblées primaires ou communales pour y délibérer sur la forme de gouvernement qui leur convient, et y nommer un député par chaque commune, qui sera chargé d'apporter à Porrentruy les vœux de ses concitoyens.

Les votes ont lieu le 7 mars. Le 8, les députés sont réunis à Porrentruy. Au dépouillement du scrutin, il est constaté que 40 communes seulement ont voté pour la réunion du pays à la France; tandis que les 80 autres demandent de former une

(1) Laurent fut député du Bas-Rhin à la Convention. Il vota, avec Monnot et Ritter, la mort de Louis XVI. Il mourut en 1804. — Monnot fut secrétaire de la Convention en avril 1794. En 1795 il passa au conseil des Cinq-Cents. — Ritter, juge au tribunal d'Altkirch, député du Haut-Rhin à la Convention.

république séparée. Ce résultat n'est pas du goût des commissaires de la Convention. Ils attaquent la validité des votes opposés à la réunion du pays à la France ; ils en annulent un grand nombre, et se font ainsi une majorité qui leur permet de crier victoire. Aussitôt 4 députés sont choisis pour aller porter à Paris le résultat des votes de la Rauracie. (1) Le 21 mars ils sont admis à la barre de la Convention, et expriment le vœu de leurs concitoyens pour la réunion à la France. Ils reçoivent du président le baiser fraternel et prennent place dans la salle. (2)

Le surlendemain (23 mars) la Convention rendait le décret suivant :

« La Convention nationale,

» Après avoir entendu le rapport de son comité diplomatique, déclare, au nom du peuple français, qu'elle accepte le vœu librement émis par le peuple souverain du pays de Porrentruy, dans l'assemblée générale de ses représentants du 8 de ce mois, pour sa réunion à la France ; en conséquence décrète ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Le pays de Porrentruy formera un département particulier, sous le nom de département du *Mont-Terrible*.

ART. 2.

Les commissaires de la Convention nationale envoyés dans ce pays, par décret du 10 février dernier, sont chargés de prendre toutes les mesures nécessaires pour y assurer l'exécution des lois de la République, ainsi que de faire parvenir à la Convention tous les renseignements propres à déterminer l'organisation et la division de ce département.

ART. 3.

Le conseil exécutif provisoire est chargé de faire procéder au reculement des barrières, en prenant toutes les précautions

(1) Ces députés étaient Lémane le perruquier, Rengguer, Triponé et Copin.

(2) *Moniteur*. — Séance du jeudi 21 mars 1793, p. 369.

nécessaires pour prévenir les exportations en contravention aux lois de la République. (1)

Le 1^{er} avril les députés rapportaient le décret, qui fut promulgué le 7 du même mois, au bruit du canon et au son de toutes les cloches.

La république de la Rauracie avait à peine vécu une année : l'Evêché de Bâle était français.



CHAPITRE XIII.

Organisation du nouveau département. — Emigration : 1300 émigrés jurassiens. — Les cloches des églises fondues à Strasbourg. — Porrentruy réclame l'exercice du culte catholique. — *Le temple de la Raison*. — Les fêtes républicaines. — La guillotine. — Les assignats, le *maximum*. — Vente des biens nationaux pour 72,124,517 francs. — Le chanoine de Rosé. — Le collège devient l'hôpital militaire de la Montagne.

1795 — 1796.

L'organisation du nouveau département du Mont-Terrible occupa le reste de l'année 1793. (2) En avril, deux députés furent nommés membres de la Convention nationale. (3) Ensuite

(1) *Moniteur*. — Séance du 23 mars 1793, p. 374.

(2) Le département du Mont-Terrible comprit 2 districts, Porrentruy et Delémont. — *Porrentruy* compta 8 cantons : Porrentruy, Cornol, Chevenez, Cœurve, Saint-Ursanne, Epauvillers, Saint-Bras et Saiguelégier. — *Delémont*, cinq : Delémont, Vicques, Gloveller, Laufon et Reinach.

(3) C'étaient l'abbé Lémanc et un nommé Rougemont.

on procéda à l'installation de toutes les autorités départementales et communales. (1) L'administration centrale du département entra en fonctions au commencement de mai. (2) Quelques jours après (18 mai) on installa dans une des salles du collège le tribunal du district. (3) Le 20 mai, la municipalité reconnut comme commandant de place M. Claude-Ignace-François Michaud, lieutenant-colonel du 2^e bataillon du Doubs.

A peine en fonctions, les autorités constituées mirent la main à la réforme générale que commandait la récente position de l'Evêché de Bâle. Partie intégrante de la République française, le nouveau département devait accepter toutes les lois portées déjà par la Convention nationale. C'était la *terreur* faisant son entrée dans le *Mont-Terrible*.

Le 6 mai (1793) le directoire du département ordonne au clergé la prestation du serment constitutionnel prescrit par la loi du 15 avril. Aussitôt, fidèles à leurs devoirs et à leur conscience qui repousse ce serment condamné par l'Eglise, le curé de Porrentruy, M. Brochard, plus de 100 prêtres du pays, la plupart des professeurs du collège prennent la route de l'exil. (4)

(1) En 1794, la municipalité de Porrentruy se composait comme suit : *Maire*, J.-B. Paumier. — *Officiers municipaux*, C.-J. Béchaux père, J. Demange, N. Godin, J.-P. Vautré, F. Verneur, X. Jecker. — *Notables*, A. Trincano, Ig. Chariatte, H. Rœdel, N. Brähler, N. Turberger, Moser, J. Varé, Kohler jeune, P.-J. Paumier, F. Gœtschy, Brielmann, H. Nicol. — Gressot, *agent national*; Lhoste, *greffier*.

(2) *Administration du département*. — Roussel, Erard, Teurillat, Walter, Béchaux fils, Kuhn, secrétaire.

Conseil général. — Brunet, président; Amweg, Biry, Brossard, Gaignon, Comman, à Courgenay; Chappuis, Grimaltre, Boillot, *agent national*; Arnold, secrétaire.

Directoire du district. — Gœtschy, Biry, Triponé, Lopez.

(3) *Tribunal du district*. — Raguel, président; Munch, Raspieler, Joliat, Guélat. — Suppléants : Comman, Kendler, Theubet. — Fleurot, *greffier*.

Bureau de conciliation. — Berberat, Trincano, Simon, Gigandet. — *Juge de paix*, Collon. — *Assesseurs* : Petitrichard, Tréfat, Laderer, Ruthod; Dinet, *greffier*.

(4) Voici les noms des curés jurassiens qui préférèrent l'exil à la violation de leurs devoirs :

a) *District de Porrentruy*.

F. Berger, curé de Chevenez.

J.-P. Guenat, curé à Fontenais.

P.-J. Brique, chapelain à Fahy.

Guinens, id. Courgenay.

Quelques jours après le départ de ces généreux confesseurs de la foi, le conseil général du Mont-Terrible (par un arrêté du 1^{er} juin) ordonne de mettre immédiatement en état d'arrestation tous les aristocrates, — tous les gens suspects, — tous les prêtres n'ayant pas prêté le serment civique, — les pères et mères, femmes et enfants des émigrés suspects d'aristocratie, — tous les citoyens n'ayant pas de certificat de civisme. — Des visites domiciliaires devront être faites par les membres de la municipalité, accompagnés au moins de 10 gardes-nationaux, chez tous les habitants des communes pour s'assurer s'ils ne recèlent pas des gens suspects. — Ordre est donné aux propriétaires de faire afficher à l'extérieur de leurs maisons les noms, prénoms, âge et profession de tous les individus qui y résident, etc., etc.

Devant cet arrêt de proscription, les religieuses de Porrentruy quittent aussitôt leurs couvents. Déjà les capucins avaient cherché un refuge dans les maisons de leur ordre en Suisse. L'émigration s'augmente des anciens serviteurs du château,

Bron, curé aux Breuleux.	N. Guenat, euré à Boncourt.
F. Brochard, curé à Porrentruy.	J.-P. Hertzels, id. Cornol.
P.-J. Corbat, id. Courchavon.	Et. Huelmann, id. Montfaucon.
J.-J. Crelier, id. Bure.	J. Maltre, id. Saignelégier.
U. Comman, id. Damvant.	Oëuvray, id. Dampfreux.
A. Corbat, id. Cœuve.	Parrat, id. Saint-Ursanne.
F. Demange, id. Alle.	J.-J. Piquerez, id. Epauvillers.
Donzé, id. Lamotte.	B. Paumier, id. Saint-Brais.
Etienne, id. Bressaucourt.	Schwartzlin, id. aux Bois.
Froté, id. Miécourt.	J. Thevenat, vicaire à Grandfontaine.
P. Tièche, id. Bonfol.	

b) District de Delémont.

Arnoux, curé à Movelier.	F.-X. Joray, curé à Undervelier.
Boillat, id. Rebeuveller.	J. Joray, vicaire à Undervelier.
F.-J. Bouvier, euré à Gloveller.	F. Muller, curé à Blauen.
F. Demange, id. Courfaivre.	J. Nusbaumer, curé à Oberwiller.
J. Elsässer, id. Terwiller.	U. Oser, id. Liesberg.
F. Elsässer, id. Alschwiller.	Simonin, id. Courtételle.
J. Fœhndrich, id. Pfeffingen.	Schmidlin, id. Laufon.
G. Froidevaux, id. Arlesheim.	Voisard, id. Develier.
J. Fleury, id. Soyhières.	

72 prêtres dans le district de Porrentruy, et 49 dans celui de Delémont figurent sur la liste des émigrés du 21 ventose an II (11 mars 1794).

des parents et alliés des émigrés, et de tous ceux qui ne se croient plus en sûreté dans un pays envahi par la Révolution : près de 1300 jurassiens sont forcés de s'expatrier. (1)

Le 19 octobre, deux commissaires du comité de salut public, Tirel et Jameth, envoyés par la Convention nationale, arrivent à Porrentruy pour activer la transformation de l'ancien Evêché de Bâle. Ils ordonnent de faire immédiatement conduire à Belfort les cloches de la ville, pour de là être transférées à Strasbourg et être converties en canons. Celles des villages seront amenées à Porrentruy et remises aux autorités qui les feront parvenir à leur destination. Une seule doit être laissée à chaque commune pour l'usage du culte et le service des horloges.

La municipalité de Porrentruy essaie bien de faire quelques timides réclamations sur une spoliation qui prive la commune *d'un de ses plus beaux ornements* ; l'ordre des commissaires ne souffre pas de délai ; 25 cloches, provenant des différentes églises de la ville, (2) prennent le chemin de Strasbourg. Il ne resta à Porrentruy que la grande cloche fondue en 1762 et pesant 4800 liv., et celle de la congrégation bourgeoise, à l'église du collège, dont les commissaires de salut public auto-

(1) Les listes des émigrés dressées par le département du Mont-Terrible, le 21 ventose an II, portent 1299 noms (674 du district de Porrentruy, 625 de celui de Delémont). Dans ce nombre figurent non-seulement le Prince et sa cour, les nobles de l'Evêché, les grands-chanoines, les prêtres, mais de simples et modestes artisans, de pauvres paysans. Nous y trouvons des laboureurs, des menuisiers, des cordonniers, des tisserands, des tailleurs, des bouchers, des maçons, des journaliers, des maîtres d'école, et plus de 30 écoliers, etc., etc., domiciliés dans toutes les parties du département. Tous les villages ont leur place dans ces listes de proscription.

(2) 7 de ces cloches provenaient de l'église paroissiale, pesant ensemble 8867 livres (1^{re} 2824 liv. ; 2^e 1806 liv. ; 3^e 2020 liv. ; 4^e 804 liv. ; 5^e 593 liv. ; 6^e 455 liv. ; 7^e 365 liv.) ;

3 du collège, pesant 1526 liv. (1^{re} 636 liv. ; 2^e 533 liv. ; 3^e 355 liv.) ;

2 de l'église de Saint-Germain, pesant 733 liv. (1^{re} 463 liv. ; 2^e 270 liv.) ;

2 de Lorette, 126 liv. ; 2 des Ursulines (124 liv., 184 liv.) ;

2 des Annonciades, 235 liv. ; 1 des Capucins, 209 liv. ;

3 du Château, 246 liv., 126 liv. ; 1 à l'hôpital, 340 liv.

Avec les cloches de Porrentruy on conduisit en même temps à Strasbourg celles de Saint-Ursanne, qui pesaient 1157 liv. (1^{re} 521 l. ; 2^e 328 l. ; 3^e 308 l.).

risèrent la conservation pour le service des fêtes républicaines.

Privées de leurs cloches et de leurs prêtres, les églises furent bien vite spoliées de tous les meubles et ornements qui pouvaient avoir quelque valeur et tenter la rapacité des spéculateurs républicains. Heureusement que dans presque toutes les communes il se trouva de courageux catholiques qui surent, au péril de leur vie, soustraire à la cupidité révolutionnaire les vases sacrés et les ornements de prix. A Porrentruy, le trésor de l'église paroissiale qui renfermait deux ostensoirs gothiques d'une grande valeur, une croix antique, une lampe en argent et plusieurs calices et ciboires de vermeil décorés d'émaux, échappa, grâce à de pieux larcins, aux recherches des agents de la république. (1) On ne laissa entre leurs mains que quelques objets appartenant aux couvents de la ville et au collège qui avaient déjà été inventoriés, et qu'il était impossible de faire disparaître. (2)

La commune de Porrentruy essaya en vain, dans une assemblée qui se tint le 23 novembre 1793, de protester contre ces spoliations ; elle déclara « qu'elle voulait conserver le » culte de la religion qu'elle avait professée jusque-là ; elle » chargea les membres de la municipalité de porter aux autorités constituées son vœu qui est qu'elle estime être maintenue dans le libre exercice de son culte. » La direction du département, informée de ces vœux de la population de Porrentruy, répondit à la municipalité en lui faisant le reproche « d'alimenter le fanatisme par une assemblée où on avait

(1) Le grand ostensor d'argent de l'église de Saint-Pierre fut fait à Bâle en 1477 par Jean Rutenzvig, orfèvre, sur la commande du conseil de fabrique de Porrentruy. Le marché conclu à cette occasion existe encore aux archives de cette ville.

(2) Les inventaires des objets enlevés aux églises et chapelles de Porrentruy sont des 28 mai, 3 juin, 16 et 20 août, 23 novembre. Aux Ursulines on enleva 3 calices, 1 encensoir, 8 chandeliers d'argent ; aux Annonciades, 1 soleil, 2 calices, 1 grand et 1 petit ciboire d'argent ; à la chapelle de la cour, 2 calices, une grande lampe d'argent, des burettes de même métal ; à l'église du collège, 4 lampes d'argent, 1 soleil, 4 calices, 1 encensoir, l'effigie du bras de saint Xavier, le tout d'argent, etc., etc.

« décidé de conserver l'ancien culte. » C'était une proscription officielle de la religion catholique.

Le culte légal, reconnu par la république française, devait être installé dans l'église du collège qui allait devenir le *temple de la Raison*. A la place des autels renversés on érigea des trophées en l'honneur des institutions républicaines. Une image gigantesque de la *Liberté* se dressa au fond du chœur, offrant à ses adorateurs les emblèmes de l'égalité et de la fraternité. Dans les cartouches, occupés naguères par les saints de la Compagnie de Jésus, on plaça des inscriptions en l'honneur des héros de la République. (1)

Et quand arrivait le *decadi*, qui avait remplacé le *dimanche* supprimé par ordre de la Convention nationale, on obligeait les citoyens à se réunir au *temple de la Raison*. Là on chantait les hymnes républicains, on adorait la déesse du lieu, et quelque fougueux *jacobin* débitait un discours façonné au ton de cette époque.

Les fêtes chrétiennes avaient aussi disparu : mais la Convention avait établi des solennités républicaines qui rappelaient les cérémonies et les turpitudes du paganisme.

Porrentruy eut sa part de ces réjouissances. Le 7 janvier

(1) Cette figure colossale fut peinte par le célèbre sculpteur Dupaty, le fils de l'auteur des *Lettres sur l'Italie*. La déesse, assise, tenait dans sa main droite des couronnes de laurier, la gauche appuyée sur un gouvernail ; à ses pieds, un coq, symbole de la vigilance, et un globe, emblème de son empire. Au-dessous était figuré un autel orné du niveau triangulaire à fil à plomb. C'est devant cette peinture que s'asseyait la femme personnifiant la Raison, dans les fêtes civiques ou décadales.

A l'entrée du chœur, les anciens autels avaient été remplacés par des autels peints sur les murs. Leur entablement reposait sur des canons debout, simulant des colonnes. Ils étaient décorés des drapeaux de la République, et dédiés à la mémoire des héros morts pour la patrie. Au centre de l'un des autels on lisait dans un cadre peint : *Il fut humain dans la guerre et clément dans la victoire*. Dans les cartouches de droite on lisait : 1° *Nul n'est homme de bien s'il n'est franchement et religieusement observateur des lois* ; 2° *Nul n'est bon citoyen s'il n'est bon fils, bon père, bon frère, bon ami, bon époux*. Dans les cartouches à gauche : 1° *Les peuples libres ne reconnaissent d'autres motifs de préférence dans leurs élections que les vertus et les talents* ; — 2° *tous les hommes sont égaux par la nature et devant la loi*. (Voir Trouillat, *Rapport sur la bibliothèque du collège de Porrentruy*, p. 62.)

1794, la prise de l'infâme Toulon fut célébrée par une fête *civique* autour de la ville et au temple de la Raison, des plus *ferventes et patriotiques*. (1) — L'anniversaire du 10 avril 1792 et l'achèvement de la Constitution furent aussi l'objet de réjouissances publiques dont un rapport circonstancié nous donne les détails : « un arc-de-triomphe de feuillage avait été élevé sur la plus grande place de la ville. Au-dessus d'un piédestal était la statue de la Liberté, tenant en main une pique surmontée d'un bonnet phrygien, et de l'autre, un niveau posé sur une règle où étaient tracés ces mots :

Les hommes sont égaux ; ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

» Vers midi la fête commença ; la marche du cortège était ouverte par deux gendarmes nationaux à cheval ; puis venait la musique patriotique, ensuite deux citoyens portant chacun un faisceau d'armes sur lesquels était cette devise : *Forts de notre union*. Ensuite des jeunes filles, habillées en vestales, les cheveux épars, couronnées de fleurs et ornées de rubans tricolores, avec des guirlandes de fleurs dans les mains.

» Les vieillards, appuyés chacun sur l'épaule d'un jeune citoyen, pour exprimer l'appui et la pitié qu'on doit à l'âge ; la masse des citoyens et citoyennes environnés et couverts par les magistrats ; le département était en tête, le district à droite, la municipalité à gauche ; sur les flancs le tribunal et le juge de paix formant le cercle : les tables de la loi s'élevaient du centre.

» Arrivés à l'autel de la Patrie, les citoyens s'arrêtèrent. Alors le maire prononça à haute voix la formule du serment, que tous les assistants répétèrent, les mains droites levées vers l'autel. Ensuite commença la farandole autour de l'autel, en serpentant autour de l'arbre de la liberté ; puis les chants patriotiques ; enfin, le cortège se remit en marche, et s'arrêta devant l'hôtel-de-ville, où le maire fit, du balcon, un discours analogue à la cérémonie. »

(1) Extrait du registre de la municipalité de Porrentruy (18 nivose).

Le 10 ventose an iii (28 février 1795), une fête analogue fut célébrée pour l'inauguration du modèle de la Bastille, que le département du Mont-Terrible avait reçu de la Convention, et qui devait être déposé dans la salle des séances du département. (1)

Le 5 avril de la même année, des malveillants brûlèrent l'autel de la Patrie, qui avait été dressé au *Cras du Banné*, et coupèrent l'arbre de la liberté, qui avait été planté solennellement auprès de la maison commune le 18 mars 1794. La réparation suivit de près le méfait. Le *quintidi* 25 germinal (14 avril 1795), les cloches se firent entendre comme aux jours des grandes fêtes civiques; les boutiques étaient fermées, les maisons ornées des couleurs nationales. Toutes les troupes étaient sous les armes. A 2 heures 1/2, le cortège, où toutes les autorités étaient présentes, se rendit sur la place publique; le président du département, Roussel, fit un discours; après quoi, le nouvel arbre de la liberté fut planté à la droite de la porte de la maison commune, aux cris de joie de toute l'assistance et au son des cloches.

Pour faire respecter ce signe de la liberté, le tribunal révolutionnaire avait fait dresser à quelques pas du jeune tilleul, une guillotine qui resta en permanence pendant toute cette triste période. La première victime de ce redoutable tribunal fut un nommé Gœtschy, ancien chasseur du Prince, à Vendelincourt, qui *avait parlé avec mépris du gouvernement français*; puis un juif étranger, pour être entré sur le territoire français sans passeport. (2)

La mort de Robespierre (29 juillet 1794) préserva le Mont-Terrible des massacres qui avaient signalé les premières années de la Révolution française. La guillotine de Porrentruy ne fut guère qu'un épouvantail, et, à part un meurtrier qui subit la peine capitale le 19 octobre 1797, l'horrible machine resta dans un repos complet.

(1) Ce modèle de la Bastille, exécuté avec une grande fidélité, est aujourd'hui au musée de Berne.

(2) Notes de M. l'avocat Guélat.

Il est vrai que l'œuvre révolutionnaire s'était faite dans le département sans coup férir. L'émigration avait sauvé de la prison et de la mort la plupart des *suspects*. Le reste de la population subissait en silence et en espérant des temps meilleurs, l'oppression des lois républicaines d'alors. Tout avait été brusquement transformé; et, jusqu'au mode de se vêtir, de manger et de vivre, tout était réglé par les lois de la Convention. Défense d'acheter hors du marché; — défense d'acheter au marché avant 9 heures; — défense d'acheter plus de deux livres de beurre, plus de deux douzaines d'œufs à la fois; — défense de réclamer de l'argent en paiement des marchandises vendues; (1) — les *assignats* avaient cours forcé, et étaient, de par la loi, la seule monnaie courante; mais leur dépréciation était telle qu'on vit une paire de bottes payée 10,000 fr. en assignats; une livre de beurre coûtait 6 à 700 fr. : — c'était la ruine des commerçants, qui, en échange de belles et bonnes marchandises, étaient forcés de recevoir ce papier sans valeur; — ils essayèrent bien d'élever d'autant le prix de leurs objets de vente, mais l'Etat établit de son autorité suprême un maximum qui fixait invariablement le prix, contre des assignats, des denrées et des marchandises.

Il n'y eut que les acquéreurs des biens nationaux qui profitèrent de cette dépréciation énorme du papier-monnaie. Les biens du Prince, les propriétés des couvents et des églises furent vendus à l'encan et payés en assignats. L'Etat était bien forcé d'accepter son papier, et au lieu d'encaisser des espèces qui l'eussent tiré de la banqueroute, il entassait des billets sans valeur. C'est ainsi que dans le seul département du Mont-Terrible, la vente des biens nationaux (de 1793 à 1799) atteignit le chiffre énorme de 72 millions 124 mille 517 francs, dont 21,974 seulement furent payés en numéraire. (2) C'est

(1) Un tailleur de Porrentruy, nommé Meusy, homme du meilleur renom, fut exposé au poteau, et condamné à 6000 livres d'amende et à 6 mois de prison pour avoir demandé 6 batz en espèces pour la façon d'une culotte. (Gnêlat, notes.)

(2) Les meubles vendus au nom de l'Etat atteignirent le chiffre énorme de

ainsi que furent vendus les biens du Prince : son château de Porrentruy, acheté par le perruquier Lémame; celui de Delémont, par un fabricant de Bienne nommé Verdan; les métairies et les terres qui formaient la mense épiscopale; puis les dîmes des paroisses, les terres appartenant aux chapitres, fabriques et confréries. A Porrentruy, l'église Saint-Pierre fut sauvée d'une destruction certaine par l'arrêt que prit la municipalité, en 1796, de la réserver pour le culte public, en conformité de la loi du 30 mai 1795, qui accordait à chaque commune un édifice pour son culte; — l'église Saint-Germain fut louée au perruquier Lémame; celle des Annonciades, à un nommé Hoffmann (avril 1795); la chapelle de Lorette fut vendue pour 926 livres au conservateur provisoire des forêts du département du Mont-Terrible, Nicolas Barthélemy, qui fut plus tard commissaire du gouvernement près les tribunaux civil et politique du département (23 mai 1796).

Tous les objets appartenant à ces édifices sacrés qui ne purent être vendus furent brûlés ou détruits. Les tableaux de quelque valeur durent être envoyés à Paris. — Défense de sonner l'*Angelus*; partout sur les routes les croix abattues et renversées; la messe est sévèrement interdite (avril 1795), ce qui n'empêche pas le courageux chanoine de Rosé de la dire en secret à l'hôpital et dans quelques maisons de la ville, où la police révolutionnaire cherche en vain à l'arrêter. Déguisé en jacobin, l'intrépide missionnaire parcourt sans crainte tout le Mont-Terrible, portant partout les secours de son ministère. (1)

Le couvent des Annonciades échappe à la destruction en servant de prison; celui des Ursulines est mis à l'encan et converti en fabrique. L'hôpital, grâce aux services qu'il continue à rendre à tout le pays, reste entre les mains des reli-

338,501 fr.; l'argenterie des églises fut vendue 80,000 fr. — Nous extrayons ces chiffres de documents authentiques recueillis par M. J.-T. Verneur.

(1) M. le professeur Kohler possède le portrait de ce courageux chanoine, tenant dans la main droite une alène de cordonnier, dont le manche lui servait de boîte pour le Saint-Sacrement.

gieuses hospitalières, qui trouvent grâce devant les *jacobins*; six *citoyennes*, présentées par la société populaire, doivent se former à leur école aux soins des malades (11 avril 1794).

Cependant, les biens-fonds appartenant à l'hospice sont vendus, en vertu de la loi du 23 messidor an II, et la plupart des capitaux remboursés en assignats. Lorsque le décret du 2 brumaire an IV suspendit l'exécution de cette loi, il ne restait plus à l'hôpital de Porrentruy que 15,316 livres de Bâle de capitaux; il avait perdu 95,000 fr. (1)



CHAPITRE XIII.

L'hôpital au collège. — Création de l'Ecole centrale, organisée par le célèbre Dupuis. — Professeurs: MM. Boillot, Dupaty, Gressot, Delanoue, Metternich, Gros Lambert, Kuhn, Heinis, Denier, Bordinelli, Lémane. — Ouverture de l'Ecole centrale. — Elèves marquants. — Distribution de prix. — 138 élèves. — Création du jardin botanique. — Suppression de l'Ecole centrale (16 avril 1803). — Souvenirs et regrets. — Gobel et Rengguer.

1794 — 1803.

Pauvre collège! qu'était-il devenu, au milieu de ce vaste écroulement de toutes choses? Un hôpital s'était installé à loisir dans ses vastes bâtiments: les soldats malades ou blessés y affluaient chaque jour; on comptait jusqu'à 120 morts par

(1) Voir X. Kohler, *l'Hôpital bourgeois de Porrentruy*, 1866, p. 15.

mois (1794), qu'on se hâtait d'enterrer aux abords de la chapelle de Lorette. Le directeur de l'ambulance logeait au collège, à quelques pas de l'abbé Gressot, qui, restant presque seul fidèle à son poste, avait continué ses leçons à quelques rares élèves. Les autres professeurs avaient cru prudent de prendre le chemin de l'exil, et d'échapper par la fuite à l'arrêt de proscription qui frappait les prêtres fidèles à leurs devoirs.

Ce triste état de choses se prolongea jusqu'en 1796. Il y avait bien eu en 1793 (16 décembre) un principal nommé : c'était le président même du département du Mont-Terrible, M. Clerget ; mais ses fonctions n'étaient qu'honorifiques, et, malgré la loi du 4 septembre et du 3 octobre 1793, qui maintient les professeurs du collège dans leurs fonctions, à la fin de l'année, M. Gressot criait misère et réclamait à grands cris quelques bribes de son traitement de 2000 fr., qu'un arrêté du département du 20 septembre lui avait assuré.

Le 18 germinal an II (7 avril 1794), la Convention nationale décrète, par une loi, la création d'une Ecole centrale au chef-lieu du département du Mont-Terrible.

Un an se passe, et le collège se trouve tout à coup supprimé par la loi du 7 ventose an III (25 février 1795) ; mais rien n'est encore décidé au sujet de l'Ecole centrale. Le 21 ventose an III (11 mars 1795), le directoire du district de Porrentruy écrit aux représentants du Mont-Terrible Lémane et Rougemont, pour demander l'exécution de la loi qui veut qu'il y ait une Ecole centrale au chef-lieu des districts de 300,000 âmes. Lémane monte à la tribune de la Convention nationale, le 14 avril, et y défend énergiquement l'Ecole centrale, dont la création est disputée au Mont-Terrible. Ses réclamations sont accueillies favorablement, et le célèbre Dupuis, (1) l'auteur de de *l'Origine des Cultes*, envoyé en mission dans le 3^e arron-

(1) Charles-François Dupuis, né le 26 octobre 1742, membre de l'Institut de France, député en 1792 à la Convention, en 1796 au conseil des Cinq-Cents, puis au Corps législatif ; mort en 1809. Son ouvrage, *l'Origine de tous les Cultes*, 1794, 3 vol. in-4^o, où l'impiété le dispute à l'absurde, lui fit un nom parmi les révolutionnaires d'alors.

dissement de la République, est chargé de procéder à l'organisation du nouvel établissement.

L'envoyé de la Convention arrive à Porrentruy dans le courant de mai. Aussitôt il se met à l'œuvre; il décide d'abord que les bâtiments du collège seront rendus à leur ancienne destination; (1) que l'hôpital de la Montagne sera transféré au magasin des sels, où était déjà établi l'hôpital de l'*Egalité*, qui pouvait contenir 150 malades; en même temps il établit un *jury d'instruction publique* qui devra nommer les professeurs de la nouvelle Ecole, et veiller à la bonne tenue de l'établissement (20 mai 1795). (2)

L'Ecole centrale tenait du lycée et de l'académie; on y enseignait à la fois toutes les branches des connaissances: c'était un système nouveau qui faisait marcher de front les études littéraires, scientifiques et réales. Les langues latine, française et allemande, l'histoire, la géographie, la physique, la chimie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la logique, la législation, le dessin, toutes ces branches si variées y avaient leurs maîtres et leurs cours spéciaux.

Le corps enseignant se trouva tout d'abord composé d'hommes qui déjà s'étaient fait connaître par l'étendue de leurs connaissances (20 mai 1795). M. Jean-Pierre Boillot, de Belfort, procureur syndic au district de Porrentruy, fut chargé du cours de législation et morale. (3) — M. Louis-Marie-Charles-Henri Dupaty, de Bordeaux, qui s'est élevé dans la suite au rang des sculpteurs les plus distingués, enseigna les arts et le dessin. (4)

(1) Une loi du 25 messidor an iv du Conseil des Anciens affecta définitivement les bâtiments des collèges aux écoles centrales.

(2) Ce jury se composait, en 1795, de MM. Triponé, Theubet et Lemasson; en 1796, de MM. Moreau, président du tribunal criminel; Goetschy, juge au tribunal civil, et Quilquerez, receveur de l'enregistrement; — en 1798, de MM. Jeannot, Barthélemy et Lémane, remplacés la même année par MM. Binninger, de Montbéliard, et Hymely, greffier.

(3) M. Boillot est mort à Belfort, avocat d'une très-grande réputation.

(4) Charles Mercier-Dupaty, fils du président à mortier au parlement de Bordeaux, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, professeur à l'école royale des beaux-arts, et conservateur adjoint de la galerie du Luxembourg, naquit à Bordeaux le 29 septembre 1775, et se fit recevoir avocat en août 1790.

— La grammaire générale fut confiée à M. l'abbé Gressot, le seul vétéran de l'ancien collège qui lui resta fidèle jusqu'à sa mort, en 1838.

Le représentant Lémane découvrit à Paris un ancien professeur au collège de Navarre, membre de l'Université de Paris, helléniste et littérateur distingué, auteur du *Nouvel Emile* et de plusieurs poésies sacrées, qui vivait retiré aux environs de la capitale. C'était M. Jacques Saulnier-Delanoue, de Chalon-sur-Saône. Elevé au diaconat, il avait passé vingt années dans l'enseignement des lettres. La Révolution brisa sa carrière en supprimant le collège où il était professeur. Lémane le décida à accepter une des places vacantes à l'Ecole centrale de Porrentruy (14 juin 1796). Chargé des cours de littérature latine et française, le savant universitaire s'y distingua par ses connaissances variées et profondes. (1)

Il avait étudié le paysage à Valenciennes, et après avoir servi quelque temps, par suite de la réquisition, dans un régiment de dragons, il fut nommé maître de dessin à l'école centrale du Mont-Terrible. Rappelé par le directoire, qui le plaça près de l'école nationale, il étudia la peinture chez Vincent, puis la sculpture chez Lemot, avec tant de succès, qu'il remporta en l'an VII le grand prix de ce dernier genre, dont le sujet était *Périclès visitant Anaxagore*. Il passa huit ans en Italie, où il exécuta un grand nombre d'ouvrages. En 1816, il fut reçu membre de l'Institut; il fut chargé d'exécuter la statue équestre de Louis XIII, destinée à la place Royale. Une *vierge* de cet artiste, commandée par la ville de Paris, est à l'église Saint-Germain des Prés. Il est mort le 12 novembre 1825. (Feller, *Biographie universelle*, t. IV, p. 425.)

(1) M. Delanoue a laissé à Porrentruy les meilleurs souvenirs : c'était un homme de bien, cherchant la solitude et l'étude. Son ouvrage principal est le *Nouvel Emile*, ou *l'Histoire véritable de l'éducation d'un jeune seigneur français expatrié par la Révolution*. Besançon, 1809, 3 vol. in-48. C'est une très-intéressante réfutation de l'*Emile* de Rousseau, où l'auteur s'attache à montrer son *Emile* trouvant dans la pratique et la connaissance approfondie de la religion, la meilleure et la plus solide éducation. — L'abbé Delanoue était poète; nous avons de lui un opuscule intitulé : *Poésies morales et sacrées*; 16 pages in-8°, Chalon-sur-Saône, 1786, où respire sa belle âme. Il traduisit Horace en vers français; ce manuscrit précieux n'a pas été livré à l'impression. M. Delanoue est mort à Porrentruy le 1^{er} mai 1823, à l'âge de 77 ans; il habitait la maison occupée aujourd'hui par M. Elssesser. On lit encore aujourd'hui, sur la muraille extérieure de l'église de Saint-Germain, du côté du midi, l'épigramme qu'un ami de l'illustre professeur, M. Conrad de Billeux, a composée en son honneur :

Un ancien professeur de l'Université de Munich, nommé Metternich, fut chargé quelque temps de la physique, puis bientôt remplacé par M. Gros Lambert. M. Kuhn, en même temps qu'il tenait un pensionnat entouré de l'estime publique, enseignait l'allemand, l'histoire et la mythologie. M. Heinis eut les langues vivantes. Les mathématiques furent d'abord confiées à M. Moser, mais ayant été préposé aux recettes des contributions en l'an vi (1797), il fut remplacé dans ce poste par l'abbé Denier, qui avait su se faire pardonner le caractère sacré dont il était revêtu, par les soins intelligents qu'il donnait aux malades entassés dans les hôpitaux. Il fut professeur au collège de Porrentruy trente-neuf ans : il était agronome, médecin, apiculteur, géomètre et propagateur pratique de l'irrigation des prairies. (1) Son nom est resté populaire dans le district de Porrentruy.

Hic jacet
R. D. Jacobus Saulnier Deianoue,
Diaconus Cabillonensis,
Universitatis Parisiensis olim professor
Delatus ad nos temporum procellis,
Merito civitate donatus
Vixit Religioni, Juventuti, bonis litteris,
Et pauperibus.
Quam ergo dare non possunt homines
Det illi Deus
Lauream felicitatis.
Obiit cal. maii MDCCCXXIII
an. æt. LXXVII.
Hanc lapidem amico fideli
Poni curavit C. de B.

(1) L'abbé Denier mourut en 1833; il fut enterré auprès de la chapelle de Lorette, suivant le désir qu'il en avait manifesté.

M. L. Cuenin lui a consacré les vers suivants :

Le tombeau de l'abbé Denier.

1.

Heureux enfants, lorsque la violette
S'épanouit aux baisers des zéphyrs,
Vous accourez en foule vers Lorette.
Anges bénis de la Vierge Marie,
Arrêtez-vous au pied de ce coteau ;
Que la prière à vos jeux se marie ;
Semez de fleurs ce modeste tombeau.

Rappelons encore l'artiste Bandinelli, qui remplaça Dupaty dès 1797, et qui eut l'honneur insigne d'être le premier maître de Léopold Robert et de Negelen; — Lémane, exclu par le sort du conseil des Cinq-Cents en 1796, membre du jury d'instruction, puis nommé professeur d'histoire naturelle après le départ de M. Moser (2 avril 1798), — et enfin le bibliothécaire de l'Ecole, M. Raspieler, mort avocat à Strasbourg en 1838.

Le corps enseignant constitué, l'autorité départementale, par une proclamation du 10 floréal an iv (29 avril 1796), annonça au public l'ouverture prochaine de l'Ecole centrale du Mont-Terrible. Ce fut le 11 prairial (30 mai 1796) que se fit l'inauguration du nouvel établissement. Les résultats furent de suite très-satisfaisants. A la rentrée de 1797, l'Ecole comptait

2.

Le prêtre, enfants, qui gît sous cette pierre,
Nous rappelait le Christ et sa bonté.
Comme son Maître, au sein de la chaumière
Il ramenait l'espoir et la santé.
Le saint abbé, toujours de la misère
Avec douceur allégeait le fardeau;
Les malheureux l'appelaient tous leur père;
Semez de fleurs ce modeste tombeau.

3.

Il distillait les trésors de l'abeille
Pour soulager la veuve en son grenier;
Puis, les enfants, de leur bouche vermeille,
Disaient au Ciel : « Gardez le bon Denier ! »
Si des proscrits fuyaient de ville en ville
La Sibérie ou le fer du bourreau,
Il leur offrait un généreux asile;
Semez de fleurs ce modeste tombeau.

4.

Cette colline, oh, jeunesse folâtre,
Vous oubliez le travail et les pleurs,
De ses labeurs fut longtemps le théâtre;
Elle fleurit au prix de ses sueurs;
Et sur le sol qu'envahissait la ronce,
Pour ses petits glane le passereau;
L'homme de Dieu par des bienfaits s'annonce;
Semez de fleurs ce modeste tombeau.

123 élèves, parmi lesquels nous retrouvons des noms qui ont marqué dans la magistrature, les lettres et l'armée. J.-T. Verneur suit assidument le cours de législation donné par M. Boillot, et remplit en même temps les fonctions de sous-chef à l'administration centrale du département; (1) — Antoine Kohler, qui devait illustrer le barreau de Porrentruy et se placer à la tête de nos jurisconsultes les plus distingués; — Joseph Vautre, qui fut successivement procureur impérial à Lubeck, avocat estimé, membre du conseil exécutif du canton de Berne, et qui mourut rédacteur courageux de l'*Observateur du Jura* en 1838; — Casimir Delfils, Ignace Hentzinger, J.-B. Comment, F.-X. Arnold, Népomucène Elsässer, X. Moritz, si longtemps maire de Porrentruy; Louis Treffa, mort l'année dernière maire de Cernay, chevalier de la Légion d'honneur; Joseph Joray, l'astronome encouragé par Arago; François Gressot, un des rares survivants de cette studieuse phalange, étaient assis sur les bancs de l'Ecole centrale.

N'oublions pas une des illustrations militaires de l'Empire, le général baron Neigre, dont le père, originaire de l'île Saint-Domingue (cap français), était en 1797 capitaine d'artillerie attaché à la place de Porrentruy, où il est mort. Joseph-Esperance Neigre obtenait à la fin de cette année scolaire un prix de dessin.

La première distribution des prix de l'Ecole centrale eut lieu avec une grande solennité, dans l'ancienne église du collège, le 28 thermidor (15 août 1797). Toutes les autorités civiles et militaires de la commune de Porrentruy, escortées d'un détachement de la 38^e demi-brigade, s'étaient rendues à cette cérémonie. Après une symphonie d'ouverture, M. Raspieler, le bibliothécaire de l'Ecole, fit un discours très-applaudi sur les avantages que procurait le plan d'instruction suivi dans les écoles centrales de la République. Un chœur patriotique, analogue à l'objet de la fête, précéda la distribution des prix,

(1) M. Verneur fut membre de la Société d'émulation de Colmar, de la Société académique des sciences de Paris en 1808, de la Société de géographie en 1821.

qui furent remis aux élèves par le président du département. Parmi les lauréats, on remarque plusieurs ouvriers qui avaient volontairement suivi quelques cours de l'école. (1) Avec son prix chaque élève recevait en même temps de son professeur un compliment analogue à la circonstance. (2) La fête se ter-

(1) Nous trouvons, en 1797, J.-B. Lapaire, géomètre; M. Berger, tailleur de pierres; J. Scholl, horloger; G. Bendy, charpentier; J. Munier, menuisier; J. Joilat, serrurier; G. Philippe, menuisier; F. Choffat, serrurier.

(2) Nous citerons quelques-uns de ces compliments, assez gracieusement tournés.

1° à A. KOHLER, *prix d'histoire*.

L'autre jour, dans un bois sombre,
Les doctes sœurs portaient un pas errant,
Un enfant dormait à l'ombre
Sous un ormeau (c'était toi, cher enfant!).
La sérieuse Uranie,
Sortant de sa rêverie,
L'aperçoit la première; elle appelle ses sœurs.
A ses côtés on s'empresse.
Ce bel enfant intéresse,
Il faut le couronner de myrthes et de fleurs.
Cléo, Thalie, Euterpe, Melpomène,
Chacune veut lui faire son présent;
Et c'est de cet heureux moment
Que, décoré d'une beauté soudaine,
On a vu briller en lui
Ces grâces, ces talents qu'on couronne aujourd'hui.

2° à ESPÉRANCE NEIGRE, *filz d'un capitaine d'artillerie*.

Gare la bombe!...
La voilà qui tombe!...
Ma foi! c'est bien tiré.
D'un talent admiré
Vous avez l'assurance,
Père Neigre, ma révérence!
C'est un beau coup, à la vérité;
Aussi ce n'est plus l'espérance,
C'est bien réalité.

3° à JOLLAT, *serrurier, fréquentant le dessin (aujourd'hui nonagénaire)*.

Dieu de l'Etna, seigneur Vulcain,
Il va se faire un changement soudain
Dans votre noire échoppe:
Le plus adroit cyclope,
Dessinateur habile, architecte nouveau,
Va vous rendre aujourd'hui tenailles et marteau.

mina par quelques morceaux d'une musique brillante.

En 1798, l'Ecole compta 134 élèves : nous citerons de cette année Théodore Kuhn, né le 22 janvier 1784, le savant modeste, qui a poussé jusqu'à l'extrême vieillesse l'enseignement des sciences exactes, où il excelle ; — M. Negelen, peintre distingué, dont le pinceau n'a rien perdu de sa sûreté et de sa grâce ; — Xavier Kohler, un des propriétaires les plus considérés de Colmar, etc.

A la clôture de l'année scolaire (17 août 1798), les élèves de l'Ecole, de concert avec les *amateurs du théâtre de bienfaisance*, (1) où avait lieu la distribution des prix, donnèrent un spectacle qui fut très-goûté, et suivi d'un discours sur l'objet de la fête, par le vice-président du département. Avec son prix, chaque élève recevait du président de la municipalité une branche de chêne et de laurier.

En 1799, l'abbé Lémane s'occupa activement de la création d'un jardin botanique qui devait remplacer le potager servant jusqu'alors à l'usage de l'école. On abattit d'abord le mur et les galeries qui bornaient désagréablement le jardin du côté de l'Est. La terrasse en pierre qui supportait le quillier des pages fut démolie pour y faire des banquettes de gazon.

Le jardin, d'une étendue de 1532 toises, fut partagé en deux parties : l'une pour les plantes médicinales, comprenant 379 étiquettes dans deux grands carrés subdivisés en 50 planches, d'après le plan de Bernard de Jussieu ; l'autre pour la botanique, partagée en 66 planches couvertes de 287 espèces.

Le jardin du collège s'était enrichi d'un envoi du gouverne-

4^e à VAUTREY (*mathématiques*).

Les pénibles sentiers de l'algèbre profonde
T'ont conduit aux ressorts qui font monvoir le monde,
Et des astres tu suis le cours harmonieux,
Des globes tu connais les nœuds mystérieux ;
Tu domines déjà les plaines du tonnerre.
Adieu... nous te perdons... pour pénétrer les cieux,
Avec le grand Newton tu vas quitter la terre.

(1) Ce théâtre fut établi en septembre 1794 par MM. Schuler, Robert, Lémane jeune, Bourgogne, Gros Lambert et Bernard.

ment, comprenant 240 espèces de plants (avril 1799). Déjà le ministre de l'intérieur, François de Neuchâteau, avait accordé l'année précédente à l'Ecole centrale les plantes et arbustes provenant du château d'Etupes, appartenant au prince de Montbéliard. Cette précieuse collection comptait 230 pots de plantes exotiques, débris de la belle serre de la princesse douairière de Montbéliard.

Lémane projetait encore une butte surmontée d'un drapeau tricolore; 4 pilastres portant un petit toit, couvrant de ses ailes une petite charrue, d'après le plan de Duhamel, avec cette inscription : « *Honneur à l'agriculture !* » Les fonds mis à sa disposition ne lui permirent pas d'exécuter tous les projets qu'il formait pour l'embellissement de ce jardin, qui fait aujourd'hui l'honneur du collège de Porrentruy.

Du reste, à peine créée, l'Ecole centrale était menacée d'une suppression complète. Par la loi du 28 pluviôse an viii (16 février 1800), le département du Mont-Terrible fut supprimé et incorporé au département du Haut-Rhin, dont il forma les 3^e et 4^e arrondissements communaux. L'Ecole centrale de Porrentruy devait avoir le même sort; mais grâce aux démarches du conseil municipal de cette ville, appuyées par le préfet du Haut-Rhin, le ministre de l'intérieur promit à la ville de Porrentruy qu'elle conserverait cet établissement d'instruction publique jusqu'à nouvel ordre (27 fructidor an ix).

L'année scolaire 1799 fut terminée avec éclat par la distribution des prix, qui eut lieu au *temple décadaire*. Ce fut M. Delanoue qui prononça le discours d'usage : sur *l'accord de la science et de la vertu*.

Malgré les promesses du ministre, l'Ecole centrale dut se résigner à une transformation qui la réduisit à l'humble condition d'école secondaire. En 1800, on comptait encore 104 élèves accourus de toutes les parties du département, de l'Alsace, de la principauté de Neuchâtel et de la Suisse. L'année suivante, leur nombre était réduit à 85. Le programme de 1801 constate que « la plupart des auditeurs du cours de lé-

gislation ont quitté avant la fin de l'année pour voler à la défense de la patrie. »

1802 fut la dernière année de l'Ecole centrale : l'établissement était fréquenté, les maîtres entourés de l'estime publique ; parmi les 200 élèves inscrits sur les registres de l'Ecole, on citait J.-B. Delort, d'Arbois, plus tard général de l'Empire ; F. Nizole, qui devait être un jour la gloire du barreau de Bel-fort ; Ignace Pallain, mort l'année dernière, après cinquante ans et plus de services rendus à l'administration du district de Delémont ; F. Cart, chevalier de la Légion d'honneur, capitaine au service de France, etc.

Malgré les espérances que des promesses venues de Paris avaient fait naître, un arrêté du gouvernement du 16 floréal an XI (16 avril 1803) supprima simultanément les Ecoles centrales de Colmar et de Porrentruy.

Quoique l'Ecole centrale de Porrentruy n'ait duré que six ans, elle a laissé des souvenirs qui ne sont pas encore effacés. Nous ne pouvons résister au désir de citer ici quelques pages que la mémoire de cette période brillante de notre collège a inspirées à un de ses plus célèbres élèves, M. X. Stockmar : (1)

« Il régnait à l'Ecole centrale un esprit d'émulation, d'initiative et de progrès qui mérite surtout d'être signalé... Elle possédait trois réalistes véritables... Kuhn, Bandinelli et Denier... Après l'enseignement théorique, venait l'application jusque dans ses conditions les plus modestes ; il est resté longtemps au collège les débris nombreux de cartons recouverts des deux côtés de figures de géométrie, de dessins technologiques, de tableaux d'histoire et de cartes géographiques de toutes les contrées ; les murs des classes et des vestibules en étaient tapissés, et partout où les regards se portaient, ils rencontraient une image qui appelait l'attention ; c'est ainsi qu'on provoquait par les yeux l'amour de l'étude. Kuhn avait un pensionnat plus fréquenté que ne le furent jamais ceux qui lui ont succédé ; il

(1) *Considérations sur l'Acte de réunion du Jura, sur l'Ecole cantonale française et sur les questions qui s'y rattachent*, par X. Stockmar. Porrentruy, 1861, p. 9 et suiv.

voulait que les récréations ne fussent pas uniquement consacrées aux jeux et aux courses, mais que chacun se livrât aussi à un travail manuel. L'un prenait le rabot et la scie, l'autre la lime et le marteau ; les maladroits et les récalcitrants façonnaient le bois. On cartonnait, on reliait des livres ; il fallait les couvrir : vite Bandinelli ouvrait un atelier, presque un laboratoire de chimie, où, après maintes combinaisons, on fabriquait des papiers de couleur. De là on passait naturellement au badigeonnage ; mais les vernis, on ne les achetait pas ; il fallait les composer avec des matières brutes, et c'était encore de la chimie usuelle ; plus d'un artisan curieux de prendre part à ces manipulations en sortait peintre en bâtiments ; puis on broyait les couleurs, et on vernissait à tort et à travers, mais de préférence les étiquettes du jardin botanique. On a pu voir longtemps sur les murs blancs des corridors les initiales L R, noires, rouges, bleues, avec des figures grotesques ; c'était Léopold Robert enfant qui avait essayé son glorieux pinceau.

» Chaque pensionnaire, des externes mêmes, avaient leur coin de jardin, qu'ils devaient bêcher, semer, récolter. Ceux qui avaient pour les animaux un goût qu'on ne cherchait pas à combattre, pouvaient en élever et en soigner.

» Fallait-il des décorations pour le théâtre ? Bandinelli n'était pas embarrassé, car une légion de serviteurs était à ses ordres. Dans l'atelier du rabot on réunissait solidement quatre lambris, et le maître montrait ensuite comment on apprête et on cloue la toile pour un tableau, comment on prépare et on combine les couleurs pour le décor, comment on dessine et on peint à grands traits les sujets, en observant les lois de la perspective.

» Sans être un naturaliste, Bandinelli était un de ces amateurs qui rendent des services à la science ; il a laissé à Porrentruy une galerie remarquable d'oiseaux peints scrupuleusement d'après nature, et qu'on regrette de ne pas voir exposés dans un lieu public ; ses élèves, qui lui en procuraient les modèles vivants ou morts, en traçaient les croquis, qu'il retouchait, et c'est encore avec leur concours qu'il les achevait à

l'huile, à la gouache ou au lavis. Il les conduisait aussi à travers champs et forêts, pour cueillir des plantes en fleur, qu'ils devaient reproduire par le dessin et la couleur, ou enfermer dans un herbier. Quelquefois il dépouillait un animal de sa peau, et donnait une leçon de taxidermie.

» Denier n'était ni moins actif, ni moins soucieux de l'avenir des étudiants; avec lui ils opéraient le nivellement d'une prairie, et en jalonnaient les canaux d'irrigation; mesuraient une propriété et en levaient le plan; assistaient à un défrichement; calculaient la force d'un cours d'eau, observaient et admiraient les travaux des abeilles, et parfois même ils l'accompagnaient chez ses malades pauvres de la campagne....

» Les étudiants de l'Ecole centrale avaient contracté l'habitude de se grouper par société pour entreprendre des courses d'exploration; ceux qui visaient à l'industrie visitaient les minières, les forges, les verreries du Jura et les fabriques naissantes de l'Alsace; les lettrés s'acheminaient vers les ruines de Morimont, vers Pierre-Pertuis, Chasseral, Bienne et l'île Saint-Pierre. Deux fois par an les tambours battaient le rappel dès la pointe du jour, et l'école entière, musique en tête, drapeau déployé, et suivie d'un char de vivres et d'ustensiles, allait camper sur une de nos montagnes et revenait à la nuit... »

A ces souvenirs si pleins de charmes et si délicieusement exprimés, nous en joindrons un autre qui nous reportera à une des plus lugubres scènes de la Révolution.

Le 3 mai 1798, l'administration centrale du département du Mont-Terrible nomma à la place de bibliothécaire de l'Ecole centrale le citoyen Joseph-Antoine Rengguer, de Porrentruy; le ministre de l'intérieur, Letourneur, rejeta cette nomination, et maintint à sa place M. Raspieler. Le pauvre Rengguer dut chercher ailleurs un modeste emploi qui lui était refusé dans ce département du Mont-Terrible, qu'il avait si profondément remué quelques années auparavant. La fortune avait eu pour lui des rigueurs étranges. Nous l'avons vu à la tête de la révolution qui chassa le Prince-Evêque de Bâle de ses Etats; par lui, la république rauracienne prend

existence et vie; par lui, le Mont-Terrible devient département français. Son oncle est évêque de Paris, son crédit paraît sans bornes : Rengguer peut espérer une position brillante, qui paie largement les sacrifices faits à la République et à la Révolution. Mais les événements ont marché. Hier, Gobel croyait se sauver en abjurant à la barre de la Convention sa foi, son sacerdoce et son culte (7 novembre 1793); il avait déposé entre les mains du président sa croix et son anneau pastoral, *ces hochets gothiques de la superstition*; il s'était affublé du bonnet rouge, aux applaudissements de toute l'assemblée ! — Et quelques mois après, Robespierre le faisait arrêter comme *complice de la faction des athées*, avec Chaumette, le comédien Grammont et d'autres impies de cette force. Convaincu d'avoir professé l'*athéisme*, le pauvre évêque de Lydda fut condamné à mort ! Il fut exécuté le 13 avril 1794. « Pendant sa détention, dit la *Biographie moderne*, (1) il se livra de nouveau à ses anciens exercices de religion, et ne parut qu'avec un air contrit et embarrassé devant les autres détenus. Il avait les yeux baissés en allant à l'échafaud; sa contenance était faible, et il récitait avec rapidité les prières des agonisants. » — Il avait pu envoyer à M. Lothringer, un de ses vicaires-généraux, sa confession avec ce billet :

« Mon cher abbé, je suis à la veille de ma mort; je vous
» envoie ma confession par écrit. Dans peu de jours je vais
» expier, par la miséricorde de Dieu, tous mes crimes et mes
» scandales contre sa sainte religion. J'ai toujours applaudi
» dans mon cœur à vos principes. Pardon, cher abbé, si je
» vous ai induit en erreur. Je vous prie de ne me point refuser
» les derniers secours de votre ministère, en vous transportant
» tant à la porte de la conciergerie, sans vous compromettre,
» et, à ma sortie, de me donner l'absolution de mes péchés,
» sans oublier le préambule *ab omni vinculo excommunicationis*. Adieu, mon cher abbé, priez Dieu pour mon âme à

(1) *Biographie moderne*, à Leipzig, 1807, t. II, p. 340.

« ce qu'elle trouve miséricorde devant lui. — J.-B.-J., évêque de Lydda. »

Avec Gobel s'évanouit la fortune de Rengguer; il traîna de longues années encore une existence déshonorée, et il mourut aveugle dans un dénûment presque complet.

CHAPITRE XXIV.

Ecole secondaire (1803). — Léopold Robert. — Rétablissement du collège (1808). — Rhétorique (1813). — Philosophie (1814). — P. Paul Lhoste, P. Imier Cramatte, directeur du collège. — Les religieux de Bellelay. — Rétablissement de la faculté de théologie (1817). — Séminaire (1822); M. Rottet, supérieur. — Professeurs et élèves. — La méridienne du collège (1814). — MM. de Bilieux. — Le théâtre (1820).

1803 — 1830.

Un arrêt du gouvernement du 21 fructidor an xi (8 septembre 1803) établit à Porrentruy une école secondaire qui devait remplacer l'Ecole centrale supprimée. Le même arrêt cédait à la commune ses bâtiments et la bibliothèque de l'ancien collège.

La mise à exécution de cet arrêt nécessita des modifications dans le personnel enseignant, et détermina la suppression des classes supérieures depuis la rhétorique inclusivement. M. Heinis, appelé au lycée de Strasbourg, quitta Porrentruy. (1)

(1) Trouillat, *Rapport sur la bibliothèque*, p. 55.

Les dépenses de l'école secondaire durent être supportées par la ville et par l'arrondissement ; chaque élève devait payer une rétribution mensuelle de 4 fr. 50 dont le tiers passait dans la caisse universitaire. Malgré ces désavantages, l'école prospéra presque à l'égal de l'Ecole centrale ; M. Kuhn était encore là avec son nombreux pensionnat, alimenté par la jeunesse française et helvétique : avec lui, Denier, Gressot, Bandinelli soutenaient la renommée de l'établissement ; Gressot surtout, que l'académie impériale de Strasbourg, dont il relevait, chercha à séduire et à nous prendre, et qui ne l'ayant pu, envoya ses élèves marquants suivre les cours des belles-lettres de ce Quintilien rauraque. (1)

Parmi les élèves marquants de cette époque, nous signalerons Léopold Robert, qui figure en 1805 sur les catalogues de l'école. Son biographe dit de lui : « A Porrentruy, chose curieuse, il oublia le dessin et dévora les livres. Les idées complexes n'allaient pas à cet esprit déjà tout d'une pièce. On le vit même prendre en dégoût son ancienne passion, et, quand la leçon de dessin arrivait, en consacrer obstinément les heures à toute autre étude, quelque aride qu'elle pût être. Son aptitude au travail était remarquable, sa persévérance plus remarquable encore, à tel point qu'il en perdit la santé, jusqu'à faire craindre pour sa vie. Son père dut le ramener à la Chaux-de-Fonds, et c'est avec les ressources que pouvait offrir ce village qu'il acheva tant bien que mal son éducation. » (2)

(1) Stockmar, *Considérations*, etc., p. 14.

(2) *Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance*, par F. Feuillet de Conches. Paris, 1854, 1 vol. in-12, p. 11.

Louis-Léopold Robert naquit le 13 mai 1794, à la Chaux-de-Fonds ; son père était un horloger, monteur de boîtes ; sa mère mourut en 1828. Il eut deux frères, Alfred et Aurèle. D'abord en apprentissage dans une maison de commerce d'Yverdon, il obtint de ses parents de pouvoir accompagner à Paris le peintre Charles Girardet, qui lui enseigna les rudiments de la gravure, et le laissa fréquenter l'atelier de David (1810). Après la chute de Napoléon, Léopold revint à la Chaux-de-Fonds, d'où, grâce à un bienveillant patronage, il put se rendre à Rome (1818). C'est là que le talent du peintre put se développer à son aise et se faire admirer. Léopold peignit successivement *l'Improvisateur napoléon*, son premier grand tableau ; les *Chevaliers des Apennins*, le *Retour de*

Le général Comman fut élève pendant quelques années de l'école centrale et de l'école secondaire. Xavier-Ignace-Joseph Comman était né à Courgenay le 28 janvier 1791. Sorti de l'école militaire en 1810, il fut incorporé dans le 116^e de ligne à l'armée d'Aragon. Il fit avec succès la campagne d'Espagne, où il fut nommé capitaine. Nommé lieutenant-colonel en 1836, il passa en Afrique en 1841; en 1844, il fut promu au grade de général de brigade. Le général Comman mourut à Blidah le 18 juin 1846, universellement regretté. Le gouvernement français lui fit élever en 1861 un monument digne de sa mémoire et des services rendus par le général à la colonie africaine. (1)

L'école secondaire n'eut qu'une courte durée. En 1808, après l'organisation de l'Université impériale, un décret du 17 mars remplaça les écoles secondaires par des collèges. Le département du Haut-Rhin fut doté d'une académie à Strasbourg, et de quatre collèges qui furent installés à Colmar, à Porrentruy, à Belfort et à Altkirch. C'était une réorganisation complète.

Depuis l'Ecole centrale, les événements avaient marché. Le Directoire avait fait place au Consulat, qui avait ramené l'Eglise dans ses temples fermés depuis dix ans. Puis était venu l'Empire, dont la gloire grandissait chaque jour.

Porrentruy avait accueilli avec bonheur ces événements si consolants. Les églises s'étaient rouvertes; ses prêtres étaient revenus de l'exil et relevaient les ruines faites par la Révolution.

la fête de la madone de l'Arc (1827), *la Halte des Moissonneurs* (1831), les *Pifferari devant une Madone*, le *Départ des pêcheurs de l'Adriatique*, son dernier chef-d'œuvre. — En 1831, Léopold parut à Paris pendant l'exposition des *Moissonneurs* au salon du Louvre; il y fut acclamé; son tableau fut acheté par la liste civile, et le roi Louis-Philippe lui remit lui-même la croix de la Légion d'honneur. Léopold, après un court séjour à Paris, se fixa à Venise, où une triste mélancolie s'empara de lui. Il avait à peine achevé son tableau des *Pêcheurs de l'Adriatique* qu'il se donna la mort, le 25 mars 1835. — M. l'avocat Kohler, à Porrentruy, possède un dessin au crayon fait par Léopold Robert pendant qu'il était élève de l'école secondaire de Porrentruy.

(1) Voir dans le 1^{er} vol. du *Jura bernois*, p. 294 et suiv., la notice biographique que nous avons consacrée au général Comman.

Le premier dimanche d'octobre 1800 (5 octobre), M. Stanislas Lhoste, ancien confrère de Saint-Michel, chanta la première grand'messe à l'église Saint-Pierre, et voulut bien provisoirement se charger de l'administration de la paroisse. On pourvut à l'entretien du curé et d'un vicaire au moyen d'une cotisation volontaire. Le concordat conclu en 1802 régularisa la position du clergé et des paroisses. Le P. Jacques-Joseph Cuenin, ancien jésuite, principal du collège avant la Révolution, fut nommé curé de Porrentruy et prit possession le 15 mai 1803. (M. Lhoste était mort le 23 juillet 1802). (1) Il occupa ce poste, entouré de l'estime publique jusqu'à sa mort, arrivée le 11 avril 1808.

Un ancien religieux de Bellelay, le P. Pacifique Migy, lui succéda et continua avec un zèle égal l'œuvre de restauration que réclamaient les ruines faites par les dix dernières années.

Le collège, réorganisé en vertu du décret précité, conserva à peu près le même personnel enseignant (1810). Le P. Ursanne Meusy, ancien religieux de Bellelay, qui avait déjà la direction de l'école secondaire, fut maintenu dans ses fonctions, qu'il occupa jusqu'en 1815. (2) MM. Gressot et Denier conservèrent leurs classes. Le P. Bruno Kilcher, le P. Imier Cramatte, tous deux de Bellelay, M. Maitre et M. Jacques Kilcher, remplacé en 1813 par M. Lienhard, complétèrent le corps des professeurs. (3) M. Meusy se chargea, avec la direction, du

(1) « 1802, 19 avril. Hier on a sonné la cloche pour les offices, et cela pour la première fois. » — « 1803, 12 juin. On a fait la procession de la Fête-Dieu cette année pour la première fois dès la révolution, tout autour de la ville, qui a été une superbe et belle procession. Dieu soit béni ! » (Journal de Nicol.)

(2) Le P. Ursanne Meusy (Laurent) était né à Buix le 10 octobre 1749. Il fit profession à Bellelay le 16 décembre 1770; prêtre le 18 septembre 1773, curé des Genevez en 1785, et dernier prieur de Grandcourt (1793-1798), il fut, après la suppression de son couvent, curé de Charmoille (1803-1805), curé de Boncourt (1805-1810), puis principal du collège de Porrentruy (1810-1816), enfin curé de Buix depuis le 25 janvier 1816 jusqu'à sa mort, arrivée le 6 mai 1834. Il avait atteint l'âge de 85 ans. Il était officier de l'Université de France. (*Rauracia sacra*, par de Mälinen, p. 80.)

(3) Le P. Bruno Kilcher, de Milandre, né le 20 février 1757, profès à Bellelay le 14 juin 1778, prêtre le 5 juin 1784, professeur au couvent; mort professeur à Porrentruy le 16 septembre 1816. — Le P. Imier Cramatte, Jean-Fran-

pensionnat que le départ de M. Kuhn avait laissé sans maître.

En 1811, le collège ne compta que 78 élèves.

En 1813, l'inspecteur de l'Université, M. de Montbrizon, rétablit la chaire de rhétorique, qui fut confiée à M. Gressot. Il y eut cette année-là 98 élèves à Porrentruy.

1814 détacha le collège de l'Université de France : les professeurs durent déposer la simarre noire qu'ils portaient pour faire leurs leçons. Le gouverneur général de la principauté, le baron d'Andlau, affectionnait particulièrement le collège où il avait fait ses premières études ; aussi, au passage des alliés, le prince de Schwartzenberg fit-il, à sa prière, placer un écriteau à la porte du collège qui déclarait que cet établissement *était sous sa sauvegarde*. Il voulut présider la distribution des prix de l'année scolaire 1814, et pour mettre le couronnement à l'édifice, il créa une chaire de philosophie qui était le complément nécessaire des études classiques. En même temps, il nommait directeur des établissements d'instruction du Jura, le chanoine Ignace de Billieux, qui était nanti d'une surveillance spéciale sur les deux collèges de Porrentruy et de Delémont (29 août 1814).

En 1815, le congrès de Vienne céda la plus grande partie de l'Evêché au canton de Berne. L'acte de réunion conclu à

çois, fils de Jean-François Cramatte et d'Ursule née Terrier, était né à Montignez le 1^{er} novembre 1763. Il entra à Bellelay le 10 septembre 1784, et y fit profession le 23 juillet 1786 ; prêtre en 1790, il fut professeur au collège de l'abbaye. Après la suppression du couvent, il fut attaché 14 mois au pensionnat de M. Snetz, à Nyon, puis il remplit les fonctions d'instituteur particulier des enfants du baron de Spath, à Untermargten, cercle de Thigen, au royaume de Wurtemberg. Professeur à Porrentruy en 1813, puis curé à Montignez de 1814 à 1817, principal du collège de 1817 à 1833, il se retira à cette époque à Montignez, où il mourut le 27 septembre 1848, âgé de 83 ans. Il composa pour sa tombe l'épithaphe suivante :

Ipse sibi vivus defuncto carmine fecit.
Canonicus tenuis, quondam Cramatte, insuper exul,
Gymnasii præses, parochus, bisterque professor,
Nunc jacet hic, veniam det Numen, poscite amici,
Ultrix ne sors longo Cramatte igne cremetur.

M. Georges-François Matre, né à Porrentruy le 3 mars 1771, resta professeur jusqu'à l'extrême vieillesse. — M. J.-Baptiste Lienhard, né à Truchstersheim (Bas-Rhin) le 20 juin 1790, bachelier ès lettres.

Bienne garantit expressément l'existence du collège de Porrentruy, *comme par le passé*, et la restitution à cet établissement des fonds de terre non vendus et des capitaux encore existants. Des biens du collège, il ne restait plus à cette époque entre les mains de l'Etat que deux cantons de forêt dite le Rond-Bœchet et le Mont de Miserez, d'une contenance de 95 hectares ; toutes les autres propriétés, dont le revenu s'élevait de 8 à 10,000 fr., avaient été aliénées comme biens nationaux. La ville de Porrentruy payait chaque année 3000 fr. au collège, les communes catholiques du Jura, par un arrêt du 20 novembre 1816 du gouvernement de Berne, durent fournir la même somme ; l'Etat s'engagea à verser le même subside dans la caisse du collège. Cette dotation, jointe aux rétributions scolaires et aux revenus de la forêt de Miserez, était suffisante pour fournir aux traitements des maîtres et aux dépenses courantes de l'établissement.

1815 fut une année florissante pour le collège : on y compta 108 élèves. La direction avait passé des mains du P. Meusy dans celles du P. Paul Lhoste, qui tenait à Cugy, dans le canton de Fribourg, un pensionnat justement renommé.

Le P. Paul, dont le souvenir vit encore parmi ses anciens élèves, avait été religieux à Bellelay. Au couvent, il avait enseigné plusieurs années avec succès. La Révolution lui fit chercher un asile dans le canton de Fribourg, où il reçut le meilleur accueil. A Cugy, il se vit bientôt entouré de nombreux élèves, attirés par la réputation du maître. Quand il quitta Cugy pour accepter la direction de notre collège, ses élèves lui restèrent fidèles et le suivirent à Porrentruy. (1) Malheureusement, une mort prématurée vint enlever dans sa 60^e année cet éminent instituteur de la jeunesse.

Il fut remplacé par le P. Cramatte, qui consentit à reprendre le professorat, qu'il avait quitté depuis deux ans à peine. Sous sa direction, le collège prit de nouveaux accroissements.

(1) P. Paul Lhoste, de Porrentruy, né le 6 mai 1757, profès à Bellelay le 14 juin 1778, prêtre le 5 juin 1781, prieur de Grandgourt de 1789 à 1791, mourut à Porrentruy le 4 mars 1817.

En 1817, deux chaires de théologie furent créées et confiées à d'anciens religieux de Bellelay, les PP. Fleury et Voirol.

Bellelay continuait à donner à notre collège les maîtres les plus distingués; le P. Louis Fleury était un profond théologien. Lors de la suppression de son couvent, il réclama surtout les grandes collections scientifiques de la bibliothèque de Bellelay. Grâce à lui, les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, la collection des conciles de Labbe, les éditions bénédictines des Pères de l'Eglise furent sauvés d'une destruction certaine. Maître de ce précieux trésor, le P. Fleury le légua intact aux mains pieuses qui le recueillirent. Aujourd'hui ces grandes et rares éditions forment les plus beaux joyaux de la bibliothèque de Porrentruy. (1) — Quant au P. Grégoire Voirol, il fut successivement professeur de théologie à Bellelay, curé des Genevez, prieur de Grandgourt (1791 à 93); après la révolution, il retourna dans son ancienne paroisse, qu'il quitta en 1817 pour occuper la chaire de théologie qui lui était offerte. (2)

A ces noms de si douce mémoire, ajoutons encore celui du P. François-Xavier Ertel, qui, vers le même temps, fut chargé de la classe de 2^e d'humanités. Lui aussi avait été professeur à Bellelay; il était opticien distingué. (3)

La faculté de théologie eût été incomplète si on n'y eut joint un séminaire pour les théologiens arrivés aux saints ordres. En 1821 (1^{er} novembre), le bâtiment du séminaire, qui avait servi d'hôpital pendant plusieurs années, fut rendu à son ancienne destination; la direction de la maison fut confiée à M. B.

(1) Le P. Fleury est mort à Porrentruy le 3 octobre 1831.

(2) Le P. Voirol, né le 23 mai 1751, professa le 28 août 1774, prêta le 10 juin 1775, est mort à Porrentruy le 18 mars 1827. On a de lui plusieurs manuscrits historiques très-intéressants.

(3) Il n'est pas étonnant que les mérites des anciens chanoines de Bellelay aient fait naître la pensée de ressusciter l'abbaye qui avait fourni tant d'hommes éminents à notre pays. En 1818, l'administration du collège s'occupa sérieusement d'un projet qui rétablirait l'abbaye de Bellelay au collège de Porrentruy, dont la tenue lui serait entièrement confiée. Les anciens Prémontrés se déclaraient prêts à reprendre la vie commune aussitôt que l'abbaye serait rétablie. Ce projet, discuté très-sérieusement, n'eut pas de suite, quoique l'administration en eut pris chaudement la défense.

Rottet, curé de Mervelier, qui remplit ses fonctions avec zèle et piété jusqu'en 1828. (1) M. Urs.-Conrad Buchwalder, curé de Lamotte, lui succéda dans la tenue de cet important établissement, malheureusement détruit par les événements déplorable de 1836.

Le pensionnat du collège avait trouvé place dans le même local, et offrait aux élèves toutes les garanties désirables. Des mains du P. Cramatte, il était passé sous la direction de M. l'abbé G. Lhoste, dont la mort prématurée priva le collège d'un de ses meilleurs professeurs. M. Friat, professeur de grammaire (1820), puis de théologie après la mort du P. Voirrol (1828), était directeur du pensionnat lorsqu'il fut nommé curé de Delémont (1830). En même temps, suivant les vacances que la mort ou les circonstances faisaient au collège, on compta, parmi les professeurs de l'établissement : MM. les abbés Migy, Ignace, qui fut aumônier du collège et professeur (1814); Laville, ancien novice des jésuites (1817), qui quitta Porrentruy pour occuper un poste brillant en Pologne (1818); G. Caillet, qui fut directeur du séminaire en 1821, et qui aujourd'hui est supérieur général des frères de Marie, à Paris; A. Césard (1826), plus tard liguorien, mort curé à Bonfol (1865); G. Etique et F. Henry, tous deux directeurs du séminaire, puis curés, l'un à Cœuye, l'autre à Beurnevésin; Braichet (1828), enlevé à l'Eglise par une mort prématurée; Varé (1829), qui fut directeur du pensionnat, professeur de 1^{re} d'humanités, curé de Courgenay, mort le 24 juillet 1864, curé de Porrentruy et chanoine de la cathédrale de Soleure; M. Bélet, qui enseigna avec succès la rhétorique; vicaire de M. Cattat en 1831, il partagea le sort de cet héroïque défenseur de l'Eglise; camérier d'honneur du Saint-Père, il est aujourd'hui curé de Grandfontaine; Ignace Champion, mort curé de Bassecourt; Aubry, curé des Bois, professeur de théologie (1834), etc. Nous allons oublier M. Parrat, l'illustre orientaliste, l'éminent philologue, qui a scruté les mystérieux hiéroglyphes de

(1) M. Rottet est mort curé de Mervelier, le 6 mai 1835.

l'Egypte dont il croyait avoir enfin trouvé la clef. Il fut professeur d'humanités et bibliothécaire de 1815 à 1818.

Sous de tels maîtres, le collège de Porrentruy ne pouvait manquer de maintenir et d'étendre son antique réputation. Aussi voyons-nous le nombre de ses élèves croître et grandir, avec les améliorations apportées à l'établissement. Quelques chiffres le prouveront :

Années.	Elèv.	Années.	Elèv.	Années.	Elèv.	Années.	Elèv.	Années.	Elèv.
1817	107	1821	83	1826	176	1830	161	1834	103
1818	87	1823	89	1827	174	1831	148	1835	112
1819	80	1824	120	1828	188	1832	118	1836	120
1820	73	1825	147	1829	156	1833	85		

Parmi ces nombreux élèves nous trouvons quelques noms qui méritent d'être rappelés.

Citons d'abord l'homme qui a exercé une si longue et si puissante influence sur les destinées du Jura, Xavier Stockmar, élève distingué et très-remarqué de l'école secondaire et du collège (1808 et suiv.). Il est mort à Berne, conseiller d'Etat, le 21 juin 1864.

A côté de lui, sur les mêmes bancs, étaient assis Olivier Seuret, mort préfet de Delémont ; Joseph Kohler, notaire et administrateur d'un grand mérite ; le fils du général Delmas qui en 1813 quitta le collège pour suivre, avec Quellain, son père à l'armée ; le Dr Marquis, une des célébrités médicales du Jura (1812) ; L. D'ayllon, de Hambourg ; Ant. Lerat-Magnitot ; Eug. Bornèque, à Beaucourt ; le président Favrot ; le Dr Wolf, à Delle ; l'abbé Zœfel, mort curé de Courchapoix ; Sylvain Theubet ; J. de Montenach, de Fribourg ; l'abbé Braichet ; X. Durthaller, avoué à Altkirch ; le supérieur général G. Caillet ; N. Friat, mort chanoine à Soleure le 31 décembre 1855 ; puis, depuis 1816, Gab. Neigre et son frère Charles Neigre, aujourd'hui général distingué à la tête de l'expédition française au Mexique ; Henri et Louis Joliat, directeurs de la Compagnie française du *Phénix* à Paris ; J. Spahr, vicaire de M. Cuttat, mort curé de Watwiller ; G. Etique, curé de Cœuve ; le baron F. de Mahler ; Casimir Elsässer, officier distingué au

service du roi de Naples ; le général Georges Beuret, né à la Rivière (Haut-Rhin) le 15 janvier 1803, mort glorieusement à la bataille de Montebello le 20 mai 1859. Il était neveu de l'abbé Denier. Entré en 1821 à l'école spéciale militaire, il en sortit sous-lieutenant au 27^e régiment d'infanterie de ligne. Il fit comme lieutenant les campagnes d'Espagne et de Morée (1826 à 1830). En 1849, il fit comme lieutenant-colonel du 60^e partie de l'expédition française à Rome. En 1854, il était en Crimée où il se distingua par plusieurs actions d'éclat et fut élevé à la dignité de général de brigade. En 1859, sa brigade fut une des premières qui passa en Italie. Le général Beuret était décoré des ordres de la Légion d'honneur, de Pie IX, du Medjidie de 1^{re} classe et du Bain d'Angleterre. Son corps a été ramené en France et enterré au cimetière de la Rivière.

Citons encore le docteur L. Jecker (1817), le généreux bienfaiteur de l'hôpital de Porrentruy, qui a fait des legs précieux au Louvre de Paris et à l'Académie ; l'avocat Elsässer, le chanoine Varé, Alphonse d'Ayllon, de Madrid, aujourd'hui ambassadeur d'Espagne à Vienne ; le géologue Thurmann, Xavier Fischer, officier au service de Naples ; M. l'abbé Fischer, ancien aumônier des Suisses à Naples ; V. Gouvernon, des Bois ; Aloyse Migy, mort glorieusement officier supérieur au siège de Gaëte ; A. Bruat, de Grandvillars ; l'abbé Bélet (1821) ; l'illustre auteur des *Saints Lieux*, Jacques Mislin, que nous retrouverons bientôt principal du collège ; Maurice Bouju, un des meilleurs régents du Jura, à qui la ville de Delémont reconnaissante a accordé l'honneur de la bourgeoisie ; le professeur G. Ribeaud ; le doyen de St-Ursanne, J.-P. Girardin ; le liguorien A. Césard ; le professeur F. Hennet ; Al. de Reding ; Adrien Kohler, vicaire si regretté à Porrentruy, peintre distingué, missionnaire apostolique, mort le 10 avril 1864 ; H. Fueg, curé d'Asuel ; Paul Migy, président du conseil exécutif de Berne, ancien procureur de la Confédération suisse ; l'avocat D. Kohler ; le vicaire Chariatte, de Delémont (1827) ; M. Bourquard, mort curé de Courroux ; l'illustre auteur des

Monuments de l'histoire de l'ancien Evêché de Bâle, le savant historien, l'infatigable bibliothécaire, J. Trouillat ; le baron Charles de Reinach (1830), aujourd'hui chargé d'affaires de France auprès de la Confédération ; le chansonnier du Jura, L. Cuenin (1831) ; le poète du Jura, l'érudit président de la Société jurassienne d'émulation, X. Kohler (1833) ; M. Scholler, curé de Rœchentz, etc., etc.

Nous pouvons encore revendiquer pour le collège de Porrentruy, le célèbre graveur Pierre Pelet, de Courtedoux, à qui nous devons des planches justement renommées. En 1818, l'administration du collège s'attacha le jeune Pelet en qualité de commis-expéditionnaire du secrétariat du conseil. Un protecteur bienveillant envoya l'artiste à Paris, où il se fit bientôt remarquer par la sûreté de son burin. *La Mort du président Duranti*, le *St-Jean* du Dominiquin, les *Vierges* de Raphael, la *St^e-Cécile*, etc., sont autant d'œuvres très-remarquées de notre graveur jurassien.

A côté des maîtres et des élèves qui nous ont paru dignes d'une mention spéciale, parmi ces souvenirs du collège de Porrentruy, nous devons une place honorable aux bienfaiteurs et aux protecteurs éclairés qui apportèrent leurs lumières et leurs encouragements à la marche prospère de l'établissement. A la tête de ces hommes dévoués au bien de la jeunesse, nous devons placer le provicaire de Bilioux, qui garda une prédilection constante pour le collège où il avait fait ses études. Non-seulement, on lui dû la restauration de la faculté de théologie, qu'il remit entre les mains des deux plus doctes religieux de Bellelay ; l'ouverture du séminaire, qu'il confia à un prêtre éminent en science et en sainteté, M. Rottet, pépinière féconde qui a donné à notre Jura de saints et dignes prêtres ; mais encore consacrant à des études scientifiques les rares loisirs que lui laissait l'administration diocésaine, il voulut doter le collège du fruit de ses recherches. C'est à M. de Bilioux que nous devons la méridienne si exacte et si ingénieusement établie au premier étage du collège. Le savant provicaire y consacra un temps considérable et en supporta tous les

frais. Nous empruntons à la brochure qu'il publia en 1818 quelques détails intéressants. (1)

« On commença en 1812 à établir le style ou le gnomon. C'est une plaque de cuivre percée d'une ouverture circulaire et scellée dans une pierre placée au-dessus d'une fenêtre du premier étage de la façade méridionale du bâtiment. Extérieurement et du côté du jardin, cette pierre, surmontée d'un soleil doré, est taillée de manière que l'ouverture de la plaque est frappée du soleil près de deux heures avant et après midi pendant toute l'année.

» Le rayon de lumière qui s'introduit dans le gnomon se projette aux approches de midi dans le corridor aboutissant à la fenêtre et disposé pour le recevoir. Les murs et les plafonds ornés d'arabesques ou de peintures analogues à la destination du local, portent plusieurs inscriptions, dûes à la plume de M. Gressot. Sur le mur de gauche, on lit ces quatre vers :

L'astre suit pas à pas la ligne qu'il lui trace,
Et comme dans les cieux, en cet étroit espace,
Fidèle au mouvement que sa main lui prescrit,
Ainsi qu'h Josué le soleil obéit.

» A droite, est ce distique latin :

Josue ait : *sta sol : hoc lito tramite*, dixit
Doctus de Billeux ; parit utriusque libens.

» Le cintre de la fenêtre représente un ciel serein, au milieu duquel on aperçoit le style ; il est inscrit dans un triangle radieux, symbole de la divinité, d'où tout émane : *fons et origo*. C'est de là que jaillit le rayon indicateur dont on calcule la marche et les effets.

» Sous la fenêtre est l'inscription suivante :

1814
Arte et Impensis
D. D. Aloysii de Billeux
Ab Ehrenfeld
Olim D. Ursicini canonici et custodis
Bruntrutani collegii administratoris
Benevolentis.

(1) Cette brochure a pour titre : *Notice sur la méridienne du collège de Porrentruy et sur son usage* ; 14 pages in-12, avec un tableau des heures du passage au méridien des principales étoiles du zodiaque pour le premier jour de chaque mois pour Porrentruy. 1818.

» La méridienne est une barre de fer incrustée solidement dans un obélisque de pierre assez long et assez large pour recevoir l'image du soleil pendant un quart d'heure avant et après midi.

» Lorsque le milieu du spectre ou de l'image du soleil formé par les rayons qui passent par le trou de la plaque, tombe sur cette ligne, c'est le midi vrai. En ce moment l'ovale lumineux est tranché par la ligne en deux parties égales... La méridienne est graduée et ses divisions marquent tous les degrés des signes : ainsi en même temps qu'elle est méridienne, elle représente aussi toute l'écliptique. Chaque jour on peut y observer le lieu du soleil dans son orbite et son mouvement journalier en longitude.

» Les époques où le soleil quitte une constellation pour entrer dans une autre sont marquées par des traits plus forts sur la méridienne, et les caractères des signes correspondants placés à côté. Aux deux extrémités de la ligne on aperçoit une portion des hyperboles solsticiales ; les points mêmes des solstices sont indiqués par des plaques de cuivre qui sont comme les deux bornes de la course du soleil. C'est là que ce superbe géant a l'air de se reposer un peu, et de se ressouvenir du *sta sol*. Lorsqu'il y parvient, son image couvre exactement ces plaques qui en ont la grandeur précise à ces deux époques. Vers le solstice d'hiver elle parcourt à peu près une ligne en 4 secondes, ainsi il est facile de déterminer l'instant du midi avec la précision de deux et même d'une seconde.

» Comme il arrive souvent que le soleil est couvert à midi, et découvert avant ou après, on a tracé des lignes horaires de 5 en 5 minutes pour le quart d'heure qui précède et qui suit midi. On a continué de les décrire, mais seulement de quart d'heure en quart d'heure dans toutes les parties du pavé et des murs où le soleil peut parvenir. On l'a toute l'année, au moins pendant cinq quarts d'heure avant et après midi, et dans quelques saisons il paraît avant dix heures, et ne disparaît qu'à deux heures et quart.

» La longueur totale de la méridienne, prise d'un solstice

à l'autre, est de 20 pieds 1,56 pouces, soit 6,5390 mètres, ce qui fait un peu moins que 13 tierces de l'ancien degré terrestre, et un peu plus de 65 tierces du nouveau grade centésimal. Cette même longueur, en négligeant une petite fraction, fait un $\frac{1}{6,447,000}$ ^{me} de la circonférence de la terre.

» Sur la base de l'obélisque on a gravé, en abréviation, la détermination de la position géographique de Porrentruy, ainsi qu'il suit :

Latitude 47 degrés 25 minutes 34 secondes, Nord ;

Longitude 4 degrés 45 minutes 41 secondes, Est.

» Cette quantité réduite en temps donne 19 minutes 3 secondes à l'Orient de l'Observatoire de Paris. Ainsi, quand il est midi à Paris, ici nous comptons déjà midi et 19 minutes 3 secondes.

» On a aussi indiqué la hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, cette troisième coordonnée, si remarquable de toute position géographique ; prise au collège, elle se trouve de 464 mètres, ou 238 toises. »

Le directeur des écoles du Jura, M. le chanoine Ignace de Bilieux avait, comme son frère, une prédilection marquée pour le collège de Porrentruy. Chaque année, il apportait à la cérémonie de la distribution des prix quelques paroles bienveillantes qui étaient accueillies avec une faveur marquée. Nous avons sous les yeux l'allocution du 31 août 1816 : quelques lignes de ce discours feront revivre pour les anciens du collège, les souvenirs de leurs premières années. Deux des premiers magistrats de la république de Berne, MM. Frédéric de Mutach, conseiller d'Etat et chancelier de l'académie, et Charles-Louis de Haller, alors du conseil souverain et professeur des sciences politiques, l'illustre auteur de l'*Histoire de la réforme en Suisse*, présidaient la distribution des prix du collège et distribuaient, pour la première fois, les médailles d'honneur que le gouvernement de Berne avait bien voulu accorder aux élèves les plus méritants.

« S'il est un beau jour pour la jeunesse, ce plus bel âge de la vie, dit M. de Bilieux, c'est celui où, après une année d'ap-

plication et d'attente, elle vient brillante de contentement et de joie, recevoir, sous les yeux de ses parents, aux applaudissements unanimes de cette assemblée, le prix de sa diligence et de ses succès. Ce jour s'embellit encore par la présence des magistrats illustres qui y président; nous voyons parmi eux cet homme d'Etat distingué par son amour pour les arts, qui met une partie de sa gloire à les encourager et que les beaux-arts ornent à leur tour de leurs faveurs les plus précieuses; ami de Minerve et d'Apollon, il est le Mécène de tous ceux qui cultivent les lettres, qu'il soit aussi le protecteur de notre collège! Le chancelier de l'académie de Berne et un descendant du grand Haller sont tous les deux sur leur terrain dans le temple des arts et des sciences, et lorsqu'ils couronnent de leurs mains nos élèves, ils ajoutent une nouvelle valeur à la récompense et un nouvel éclat aux lauriers. Oui, Messieurs, l'amour des lettres vit tout entier dans leur âme, ils en donnent aujourd'hui une preuve bien flatteuse à notre collège. Ce sont eux qui ont obtenu de la générosité de notre gouvernement ces médailles d'honneur qu'ils vont distribuer et qui, reçues avec enthousiasme par les élèves, graveront profondément dans leur cœur, avec l'amour de l'étude, l'amour du souverain. Les maîtres eux-mêmes verront, dans ce gage de sa sollicitude pour nos études, combien la conservation, la prospérité et l'augmentation de ce collège lui sont à cœur, et tout ce que nous avons à espérer d'un gouvernement qui nous associe si libéralement à ses récompenses et à ses honneurs...

» Venez, chers élèves, disait le chanoine en finissant sa harangue, venez, c'est trop longtemps retarder votre empressement; venez recevoir les couronnes que la justice vous décerne, et que votre cœur doit ambitionner de mériter toujours... »

En 1820, le théâtre du collège avait été complètement transformé. On abandonna les combles du gymnase où il était installé sous les jésuites, et on l'établit au rez-de-chaussée. (1) L'inauguration du nouveau théâtre eut lieu le 4 sep-

(1) Le théâtre du collège fut construit en 1820, sur les plans et sous la direc-

tembre 1820 : les élèves jouèrent le *Petit Don Quichotte* et les *Incommodités de la Grandeur*, de Du Cerceau. M. de Bilieux fit son discours d'usage, où il sut très-adroitement mêler les éloges aux membres de l'administration du collège qui avaient décidé, et à M. Vautrey qui avait dirigé l'heureuse transformation du théâtre. « Lorsque vous ouvrez cette salle à nos fêtes littéraires, que vous renouvelez tout entier cet édifice, asile des lettres et de nos études, vous ne montrez pas seulement votre zèle pour l'éducation de la jeunesse, mais vous prouvez encore votre amour généreux pour les lettres et les sciences... Recevez, Messieurs, tant au nom des maîtres que des élèves, l'hommage de notre reconnaissance ; recevez les témoignages de la joie de tous ces parents qui verront couronner leurs enfants où les pères l'ont été, dans ces murs chéris, témoins de tant de trophées littéraires.... Il est un aimable concitoyen à qui nous devons depuis plusieurs années le succès de nos exercices ; il se plaît à concourir à nos fêtes, parce qu'elles lui rappellent les lauriers qu'il a cueillis et dont il s'est vu chargé si souvent. Il a droit à notre reconnaissance ; qu'il daigne l'agréer. Unissant aux études graves du barreau la connaissance variée de tous les beaux arts, il a dessiné, disposé cette salle, en même temps qu'il a formé nos élèves pour oser paraître devant vous.....

Nous citerons encore, parmi les noms qui doivent rester chers au collège, ceux du grand-baillif de Jenner, qui ne resta étranger à aucune des améliorations apportées à la marche de l'établissement ; — MM. de Diesbach, Joliat, Nizole, Trincano, Kohler, Arnoux, Migy, Cuttat, etc., qui se succédèrent de 1814 à 1830 dans les fonctions de membres de l'administration du collège de Porrentruy.

tion de M. Vautrey, avocat, qui, chaque année, se plaisait à exercer les jeunes acteurs du collège à la répétition de leurs rôles. Les travaux, commencés en juillet 1820, ne furent terminés qu'en août 1822. Le théâtre a 77 pieds $1/2$ de long sur 26 pieds de large et 22 pieds de hauteur.

CHAPITRE XIV.

Le collège en 1830. — M^r Mislin, principal. — Améliorations. — Vente de la forêt de Miserez. — 1836. — Corps enseignant. — M. l'abbé Lhoste, directeur. — L'École cantonale. — Elèves.

1850 — 1865.

En 1830, le corps enseignant du collège de Porrentruy était composé de 10 professeurs ; on comptait 161 élèves.

Le P. Cramatte était principal et professeur de théologie morale.

Le P. Fleury, professeur de théologie dogmatique.

M. Gressot, professeur de physique et de chimie.

L'abbé Denier — logique et mathématiques.

» Bélet — rhétorique.

» Braichet — 2^{me} d'humanités.

» Varé, directeur du pensionnat et professeur de 1^{re} d'humanités.

» Mamie, professeur de 2^{me} de grammaire.

» Mislin — 1^{re} de grammaire.

M. Maistre, — de 6^e et de 7^e.

Le P. Cramatte quitta la direction du collège à la fin de l'année scolaire 1833, et fut remplacé par M. Mislin, dont les talents avaient déjà été appréciés par l'administration du collège. Sous son impulsion active et intelligente, l'établissement continua à prospérer et de nombreuses améliorations y furent introduites. Le cabinet de physique, qui était dépourvu des

instruments les plus nécessaires, s'enrichit de plusieurs et utiles acquisitions. On mit en ordre la collection de minéraux qui devait servir de base au riche cabinet que le collège possède aujourd'hui. M. Thurmann, le géologue, s'occupa de la création d'un jardin botanique : celui de Lemane avait disparu avec l'Ecole centrale du Mont-Terrible et avait fait place à un simple potager.

Pour faire face aux dépenses nécessitées par ces travaux, l'administration vendit, avec le consentement de l'Etat de Berne, sa forêt de Miserez. Cet immeuble, d'une contenance de 173 journaux 82 perches, rendu au collège par un décret du 26 mars 1818, fut acheté par la commune de Miécourt pour la somme de 61,352 fr. 16 cent. Une partie de cette somme fut capitalisée et forme aujourd'hui la fortune du collège ; l'autre servit à couvrir les frais occasionnés par les créations nouvelles faites dans l'intérêt de l'établissement.

Les événements qui, en 1836, bouleversèrent si profondément le Jura, n'épargnèrent pas le collège de Porrentruy. A la suite de mesures vexatoires, qu'il n'entre point dans notre plan de rappeler ici, les professeurs quittèrent l'établissement, suivis de la plus grande partie des élèves. (1) Le collège, qui en

(1) M. Mislin, en quittant le collège, entra comme gouverneur chez M. le comte Charles de Bombelles, frère cadet du ministre extraordinaire d'Autriche à Berne. C'est dans cette position qu'il donna des leçons d'histoire et de géographie aux archiducs d'Autriche, l'empereur actuel et son frère. Ce fut le chemin des dignités pour M. Mislin. Au sortir de cette place, il fut bibliothécaire de Marie-Louise, l'illustre veuve de Napoléon I^{er}, et publia une notice sur la fin de cette princesse, qu'il assista à ses derniers moments. Ce fut avec le legs de Marie-Louise qu'il fit son pèlerinage en Terre sainte. Nommé abbé mitré de N.-D. de Deg en Hongrie, camérier secret de Sa Sainteté Pie IX, et chanoine de l'église cathédrale de Groswarden en Hongrie, M^{sr} Mislin est un des dignitaires ecclésiastiques les plus distingués de la ville de Vienne, où il réside habituellement. En 1856, il fut chargé d'accompagner le duc de Brabant, aujourd'hui roi des Belges, dans son voyage en Orient. Le récit de cette intéressante excursion aux Lieux saints se trouve consigné en partic dans la 2^e édition de l'ouvrage capital de M^{sr} Mislin : « *Les Saints Lieux, pèlerinage à Jérusalem*. Paris, 1858, 3 vol. in-8^e. » La première édition avait paru chez Guyot, à Paris, en 1851, 2 vol. in-8^e ; c'est à Porrentruy (1849 et 50) que M^{sr} Mislin écrivit la relation de cet intéressant pèlerinage aux Lieux saints. Des traductions en plusieurs langues attestent la célébrité que l'ouvrage du savant prélat

comptait 125 en 1836, n'en avait plus que 55 l'année suivante. Le séminaire, qui, depuis 14 ans, rendait d'immenses services au Jura catholique, fut fermé, et les jeunes théologiens durent désormais aller chercher à l'étranger la science sacrée qu'ils ne pouvaient plus trouver dans leur patrie.

M. L. Dupasquier, de Bulle, fut directeur du collège de 1837 à 1854. Durant cette période, le corps enseignant, plusieurs fois renouvelé, fit de précieuses acquisitions. M. Durand est un mathématicien consommé qui a doté nos écoles d'un *Traité d'Arithmétique* très-apprécié, et qui a toujours formé d'excellents élèves. — M. Trouillat n'était étranger à aucune des connaissances humaines, et après avoir enseigné les let-

tre acquise dans le monde savant. M^{rs} Mislin est encore auteur de quelques publications où il est tour à tour poète, historien, archéologue et savant critique; nous citerons : *la Grotte de l'Empereur Maximilien 1^{er} dans le mur Saint-Martin, près d'Innsbruck*. Porrentruy, 1840, 8 p. in-4°. — *Jérusalem*. Paris, Leclerc, 1842, 32 pages in-8° (en vers). — *De quelques sanctuaires de la Palestine*. Paris, Bailly, 1855, 48 pages in-8°. — *La T. Sainte Vierge est-elle née à Nazareth ou à Jérusalem?* 1863, Lecoq, 58 pages in-8°. — M^{rs} Mislin est membre de la Société Tibérienne et des Arcades à Rome, et de plusieurs autres Sociétés savantes. Il est chevalier du Saint-Sépulcre, commandeur de l'ordre constantinien de St-Georges de Parme, commandeur de l'ordre des SS. Maurice et Lazare de Sardaigne, commandeur de l'ordre de Léopold de Belgique, commandeur de St-Jacques de l'Épée de Portugal, grand-commandeur de l'ordre du Sauveur de Grèce, grand-commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, etc. — M^{rs} Mislin est né à Porrentruy le 27 janvier 1807.

M. l'abbé Piquerez, de Saint-Ursanne, qui était professeur d'humanités jusqu'en 1837, quitta le collège avec M. Mislin, et obtint à Vienne, à l'académie orientale, une chaire de littérature française. La traduction d'un conte turc, *le Perroquet*, lui a valu le titre de membre correspondant de la Société orientale de Paris. (Voir Mulinen, *Rauracia sacra*, p. 88.)

M. Joseph Fischer, de Porrentruy, en quittant le collège (1837), où il était professeur depuis 1833, obtint une place d'aumônier des troupes suisses au service du roi des Deux-Siciles; il a occupé ce poste près de vingt-quatre ans, et a fait avec honneur la campagne de Sicile (1848), dont il a reçu la médaille.

A la chute de la dynastie régnante, il suivit François II à Gaète (1860), où il continua à remplir ses fonctions jusqu'à la levée de ce siège mémorable (1861), après lequel il fut décoré d'une médaille d'honneur, en considération des services pénibles que dans l'exercice de son ministère il rendit avec zèle aux nombreux blessés et moribonds des vétérans suisses restés fidèles à leur serment.

M. Fischer est rentré dans sa patrie depuis 1863; il est chevalier de l'ordre militaire constantinien de Naples, chevalier de l'ordre du Mérite civil de François I^{er}, et jouit d'une pension militaire.

tres, il put sans effort se charger des sciences, pour lesquelles il avait une aptitude remarquable. — M. Dupasquier excelle dans la connaissance des classiques, qu'il explique avec talent. — M. Ribeaud est un bon professeur d'humanités; c'est aussi un botaniste et un ornithologue distingué. — M. l'abbé Crelier, chargé plusieurs années de la philosophie, est un des héraïques les plus remarquables de notre temps. — M. X. Kohler est littérateur consommé, poète, historien, archiviste, bibliothécaire; il est l'âme de la Société d'émulation et le membre actif d'un grand nombre de Sociétés savantes. — M. l'abbé Carraz a formé d'excellents élèves qui ont gardé de lui le meilleur souvenir. — M. L. Cuenin a quitté le collège où il avait enseigné de longues années. Sa muse lui a inspiré un *Valeta* qui restera dans les souvenirs des anciens élèves. (1)

(1) *Notre Valeta.*

Nos devanciers dans la rude carrière
Où nous suons le grec et le latin,
Une fois l'an, relevant leur bannière,
Se retiraient sur leur mont Aventin.
Ce mont classique est le *Cras de Lorette*;
Proclamons-y la fin de nos labeurs;
Puis nous prendrons la poudre d'escampette :
Adieu l'étude, adieu les professeurs !

Lorsque la *Perche*, en des jour de misère,
Se couronnait de sinistres clartés ;
Que l'ennemi jurait dans sa colère,
D'anéantir nos droits, nos libertés ;
Qu'il foudroyait résidence princière,
Tour du collège, ignorants et docteurs.
Que fredonnait l'école buissonnière?...
Adieu l'étude, adieu les professeurs !

Ouf, c'en est fait, nous fondons une école,
Loin des soncis, au *Cras de l'Oiseller* ;
Chacun galment versera son obole ;
Plus de *pensum*, plus de triste geôlier !
Non, *Gabriel*, plus de cloche d'alarme,
Pour déchirer nos tympanes et nos cœurs...
Ah ! le collège en ce jour se désarme :
Adieu l'étude, adieu les professeurs !

Si de l'Hymette il nous faut les abeilles,
Sur le *Banné* qu'on leur trouve un abri ;

En 1854, une nouvelle réorganisation plaça le collège sous la direction de M. l'abbé L'hoste ; neveu du P. Paul, dont il semblait avoir hérité les précieuses qualités pédagogiques, M. L'hoste remplit avec succès les fonctions qui lui étaient confiées. Le collège retrouva sa célébrité, et les jeunes gens y affluèrent de l'étranger comme aux beaux jours du P. L'hoste. La loi du 26 juin 1856, qui décida l'érection d'une Ecole cantonale à Porrentruy, apporta de nouvelles modifications à l'ordre de choses à peine établi. A la suite d'une réorganisation qui changea jusqu'au nom de l'établissement et transforma le collège de Porrentruy en Ecole cantonale mixte, M. L'hoste crut de son devoir de quitter une position qui ne lui semblait

Si d'Hippocrène on vante les merveilles,
Nous savourons le lait de *Calabri*.
Nous y buvons le besoin des vacances,
Vingt jours sur dix, par les dieux protecteurs !
Puis les papas tripleront nos finances :
Adieu l'étude, adieu les professeurs !

Que d'aspirants au temple de Mémoire,
Malgré Phébus ont mendié leur pain !
Après la mort, eh ! qu'importe la gloire.
Si la misère encombre le chemin !...
Convertissons les *Chaignons* en Parnasse,
Chacun sans peine atteindra ces hauteurs.
Grimpons, amis ! qu'on emporte la place :
Adieu l'étude, adieu les professeurs !

Nous préférons aux chants du vieil Homère
Les rossignols répondant aux pinsons.
Brillants fusils ! tout bourrés de grammaire,
Jeannot Lapin tremble dans ses buissons,
Maudits auteurs, Lucien, Virgile, Horace,
Ovide enfin, tout arrosé de pleurs,
Demain BISLOT vous vendra sur la place.....
Adieu l'étude, adieu les professeurs !

Ainsi chantait la phalange égarée,
Quant apparut Ménénus Agrippa
Ou l'Eloquence, à la bouche dorée,
En s'écriant : Mes amis, halte-là !...
Ne rêvez plus de réforme impossible,
Nous ferons grâce à vos jeunes erreurs....
Allez en paix, enfants du *Mont-Terrible* ;
Mais à revoir étude et professeurs !

pas compatible avec ses convictions de conscience (1861). (1) MM. Carraz et Turberg suivirent son exemple.

En 1865, l'Ecole cantonale de Porrentruy a compté 82 élèves : son personnel enseignant se compose de 15 maîtres : ce sont MM. Durand, recteur de l'établissement ; Favrot, professeur ; Dupasquier, X. Kohler, Ribeaud, Ducret, Froidevaux, Liausun, Meyer, Dupasquier fils, Bodenheimer, Feusier, Joset, et Gandon.

Pendant les 30 ans qui se sont écoulés depuis 1830, le collège de Porrentruy a vu s'asseoir sur ses bancs des hommes auxquels nous devons une mention spéciale. Ce sont les derniers venus de cette longue lignée qui remonte jusqu'en 1590 et qui compte tout ce que notre pays a possédé d'illustrations dans le clergé, la magistrature et l'armée. (2)

De 1830 à 1840, MM. Bourquard, aujourd'hui curé de Bassecourt ; — J. Carabinier, longues années professeur au collège de Delémont, et son collègue, Ignace Champion ; — Jules de Lestocq, ingénieur attaché aux chemins de fer français ; — l'abbé Cuenat, qui fut successivement gouverneur des enfants du prince de Metternich, curé à Evette près de Belfort, missionnaire dans les Antilles anglaises, professeur de philosophie à Porrentruy (1854), curé à Courchavon, puis vicaire général au Port d'Espagne, dans l'Amérique centrale (1861), etc., etc. ; — C. Berberat, président du tribunal de Porrentruy ; — le Dr Carraz ; — H. Weisser ; — J.-B. Jecker, banquier au Mexique ; — le notaire A. Kohler ; — B. Frund, curé

(1) M. Joseph-Stanislas L'hoste est mort curé de Moutier, le 21 février 1865, à l'âge de 44 ans, entouré de l'estime générale. — M. l'abbé Turberg, à qui la paroisse de Porrentruy doit la restauration de l'église du collège, rendue au culte le 2 février 1858, est aujourd'hui administrateur de la paroisse de Carouge, dans le canton de Genève.

(2) Nous devons une mention spéciale à M. A. Quiquerez, qui a fréquenté le collège de Porrentruy en 1818 et suiv. Archéologue distingué, M. Quiquerez a doté notre histoire nationale d'un grand nombre de publications qui attestent des recherches profondes. Il est membre très-actif de plusieurs Sociétés savantes de Suisse et de l'étranger. Le château de Soyhières, où il a réuni une précieuse collection d'antiquités de tout genre, lui doit la conservation de ses ruines pittoresques. M. Quiquerez est ingénieur des mines du Jura.

de Movelier; — P. Kœtschet, ancien directeur du collège de Delémont; — M. Dubois, curé des Pommerats; — A. Schaller, curé de Courchavon; — le R. P. Etienne Carré, cordelier à Fribourg depuis 1834; — S. Saucy, curé des Bois; — F. Domon, curé de Boécourt; — C. Scholer, curé de Rœchenz; — B. Chavanne, curé de Cornol; — P. Mamie, curé de Saint-Imier; — l'abbé Carraz, professeur au collège; — P. Coullery, médecin à la Chaux-de-Fonds; — J. Froté, préfet de Porrentruy; — M. Vallat, géomètre; — A. Favrot, membre de la cour d'appel à Berne; — V. Bornèque, ancien élève de l'école polytechnique à Paris, capitaine d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur; — René de Lestocq, lieutenant d'infanterie en France; — H. Antoine, substitut du procureur pour le Jura; — Ig. Moritz, curé de Damvant; — le notaire Pape; — Al. Favrot, professeur, etc.

De 1840 à 1850, M. Ed. Hornstein, directeur du séminaire de Soleure; — Xavier et Albert Stouf, anciens élèves de l'Ecole normale de Paris, professeurs agrégés de l'Université de France; — l'ingénieur Wilhem; — l'abbé Chevillat; — H. Terrier, curé de Miécourt; — J. Guédât, mort curé de Soultz; — le Dr Chevillat; — le notaire Fattet; — l'avocat Folletête; son frère Victor, aujourd'hui le R. P. Louis-Antoine, des frères Mineurs capucins, en France; — C. Bodenheimer, professeur; — Séb. Béchaux, professeur en Angleterre, mathématicien distingué; — J. Stouder, curé de Courgenay; — le Dr Schwarmlin; — l'abbé Lotz, mort professeur au collège, etc.

De 1850 à 1860, M. Membrez, curé de Dampheux; — M. Jeanguenat, curé de Bonfol; — M. Terrier, curé de Lamotte; — M. Chèvre, ancien curé de Vendelinourt, directeur du collège de Delémont; — M. Chappuis, curé de Courtételle; — l'abbé Bindy, administrateur de Vermes; — M. P. Kottelat, curé à Brislach; — M. Bloch, vicaire à Mervelier; — l'avocat Mérat; — le capitaine Folletête; — le notaire Terrier; — l'abbé Borne, professeur au collège de Delémont; — X. Hornstein, curé-doyen de Porrentruy; — l'avocat Cuenat; — Ant. Bigenwald, de la Compagnie de Jésus; — l'abbé Schaffner, professeur au collège

de Mariastein ; — P. Etique, curé de Vendlincourt ; — J. Froidevaux, vicaire à St-Imier ; — R. Thurmann, Dr en philosophie ; — A. Mouttet, curé de Bourrignon ; — S. Mouttet, vicaire de St-Ursanne ; — les abbés Seuret, dont l'un est vicaire à Porrentruy ; — l'avocat Frossard ; — l'abbé Gentit ; — Lucien Dupasquier, Dr en philologie, professeur au collège de Porrentruy ; — C. Zuber, élève de l'école polytechnique à Paris ; — l'abbé Desprez, etc., etc.

Longue vie et heureux jours à tous les anciens élèves du collège de Porrentruy !



APPENDICE.

I.

BIBLIOTHÈQUE DU COLLÈGE DE PORRENTUY.

La bibliothèque du collège a fait l'objet d'un travail spécial dû à la plume du savant historien de l'Evêché, M. Trouillat. Nous y renvoyons nos lecteurs ; ils y trouveront des détails fort intéressants sur l'organisation et les accroissements de cette importante collection. (1)

La bibliothèque compte 12,300 volumes : on y trouve quelques manuscrits de liturgie ou de théologie ; — un grand nombre d'incunables d'une grande valeur (2), entre autres la 4^e édition latine de la Bible, imprimée vers 1468 ; — un Juvénal de 1468-69 ; l'édition originale de Valère Maxime, de vers 1470 ; la 1^{re} édition allemande du *Speculum humanæ salvationis*, avec de nombreuses gravures sur bois d'une grande originalité, de vers 1472 ; la belle édition de Virgile, de 1475 ; l'édition originale de Platina, *Vite paparam*, de 1479 ; la cosmographie de Ptolémée avec 32 cartes géographiques gravées sur bois, de 1486 ; la 2^{me} édition de la Bible, traduite par Martin Luther, 1522-23, avec gravures sur bois, etc., etc.

La théologie est largement représentée dans cette bibliothèque. On y trouve les *polyglottes* de Paris et d'Anvers, les bibles de Calmet, de Vence, etc. ; les commentaires de Cornelius à Lape, Toletus, Salmeran, Maldonat, les meilleures éditions des Saints Pères (ed. Bened.) dont plusieurs proviennent de Belletay ; les grands théologiens, les meilleurs sermonnaires, etc.

Le droit canonique est représenté par le *Bullarium*, par les canonistes Schmalzgrueber, Reiffenstuel, Barbosa, de Luca, etc., etc. —

Sciences et arts. — La grande encyclopédie, l'encyclopédie méthodique, 184 vol. — Mémoires de l'académie des sciences. Pline, Buffon, Lin-

(1) *Rapport sur la bibliothèque du collège de Porrentruy, son origine, ses développements et sa réorganisation* par J. Trouillat, bibliothécaire. Porrentruy, 1849, 134 p. in-8°. (Imprimerie Michel.)

(2) M. Trouillat a publié en 1838 un *Catalogue raisonné des éditions incunables de la bibliothèque du collège de Porrentruy*. Porrentruy, 1838, 132 p. in-8°. (Impr. Michel.)

née, Cuvier, Gessner, Lesson, Reaumur, etc. — Tissot, Quesnay, Tou-vry, Lemery, Mariotte, Fabre. — Newton, Reyneau, Lagrange, Bailly, de Lalande, etc.

Géographie. — Strabon, Ptolémée, Pausanias, Barthélemi, Munster, Mabillon, Gerbert, Calmet, Prevost, Tournefort, Chardin, Savary, Coxe, Janson.

Histoire. — L'art de vérifier les dates, 1783. — Bayle, Moreri, Iselin, D. Calmet, Bossuet, Otto ep. Fris., *Theatrum europeum*, 21 in-fol. *Annales mundi*. Berruyer, Natalis Alexander, Baronius, Fleury, Berault-Bercastel, Longueval, Chifflet, Picot.

Acta Sanctorum de J. Bollandus, 51 vol. (de Bellelay), Surius, Murer, Ruinart, Croiset, Mabillon, Bosius, Gerbert, Canisius, *Gallia Christiana*, Grandidier, Richerius, Bellarmin, Malmbourg, Ribadeneira, Dupin, Vertot, Fleury.

Rollin, de Morsy, Robertson, Mariana, Guichardin, Schœpflin, Pellou-tier, D. Martin, G. Daniel, Mezeray, Legendre, Guizot, A. Thierry, D. Bonquet, Joinville, P. de Comines, de Thou, Sully, Heiss, Vorburg, B. Rhenanus, Tschudi, Haller, Zchokke, Hergott, de Rivet, D. Ceillier, Dupin, D. Martenne et D. Durand.

Les belles-lettres sont représentées par les auteurs les plus célèbres dans les langues anciennes et modernes.

Une section spéciale (n° 20) est destinée aux éditions de Porrentruy et aux ouvrages dus à des auteurs jurassiens.

La bibliothèque du collège de Porrentruy eut pour premiers bien-faiteurs le prince de Blarer, dont l'écusson armorié est encore aujour-d'hui sur un grand nombre d'ouvrages importants; le Prince Guillaume Rinck de Baldenstein (1620); Jean Moingenat, auteur du *Jonas fluctuans* (1630), André Schutz, de Pfeilstadt, chancelier de l'évêché, qui légua en 1691, 60 livres bâloises à la bibliothèque; etc.

Lors de la suppression des jésuites, le collège s'enrichit d'un grand nombre d'ouvrages provenant du collège d'Ensisheim en Alsace. Le Prince de Montjoie fit don à la bibliothèque de l'*Antiquité expliquée* de Montfaucon. En 1787, le Prince de Roggenbach fit transporter au collège 1,760 volumes qui formaient la bibliothèque du château de Porrentruy. Gobel, évêque de Lydda; M. Ris, conseiller ecclésiastique du Prince, firent à la même époque des dons précieux à la bibliothèque du collège.

La loi du 8 pluviôse an II (27 janvier 1794) réunit au chef-lieu de chaque district les livres provenant des couvents et des émigrés. 25,000 volumes, furent de la sorte catalogués au collège. Une grande partie avaient appartenu au Prince, aux capucins, au séminaire, à Lucelle, à MM. de Roggenbach, de Schœnau, de Gléresse, d'Eberstein,

Vermeille, curé de Courtedoux, Bauer, de Mervelier, ancien supérieur du séminaire, etc. M. Raspieler fit un choix de ces 25,000 volumes et en forma la bibliothèque de l'Ecole centrale ; 14,000 volumes furent condamnés à être vendus et furent entassés dans les salles du collège. En 1799, 1,256 volumes provenant des doubles de la bibliothèque nationale de Paris furent envoyés par le ministre de l'intérieur, F. de Neufchâteau à l'Ecole centrale du Mont-Terrible. *Le Recueil des chroniques de France* de D. Bouquet, les Glossaires de Ducange, les mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, etc., proviennent de cette donation.

Après M. Raspieler, M. Heinis fut bibliothécaire (1801), puis M. Kuhn occupa ce poste de 1803 à 1810 ; M. Parrat, l'abbé César, M^r Mislin furent successivement chargés de la bibliothèque. Une réorganisation complète fut entreprise en 1837 ; grâce au zèle de M. Trouillat, cette importante collection fut cataloguée, rangée méthodiquement et convenablement disposée dans un vaste local. Aujourd'hui M. le professeur X. Kohler est conservateur de la bibliothèque, à laquelle il consacre quelques-uns de ses rares loisirs. Grâce à lui, des acquisitions récentes ont comblé des lacunes regrettables dans plusieurs branches des connaissances humaines ; l'administration de l'Ecole cantonale met chaque année à sa disposition une somme qui permet l'achat de quelque ouvrage important.

Nous faisons des vœux pour que la bibliothèque du collège de Porrentruy complète ses grandes collections et demeure dans le Jura bernois le sanctuaire où les sciences sacrées et profanes trouvent un asile vénéré de tous.

II.

MÉDAILLER DU COLLÈGE.

La collection de médailles, conservée dans les meubles de la bibliothèque, comprend 6 divisions qui sont dues à l'intelligente disposition de M. Trouillat.

La 1^{re} comprend les médailles antiques et romaines. On y compte environ 700 pièces qui représentent la suite des empereurs romains depuis Jules César jusqu'à la chute de l'empire d'occident.

La 2^e, les monnaies du moyen âge et de l'époque moderne. On y voit des pièces de Lothaire, Philippe le Bel, Henri II, Henri III, le cardinal de Bourbon, etc., quelques monnaies des évêques de Lyon,

Besançon, Gap, des papes d'Avignon, des villes de Strasbourg, Fribourg, Colmar, etc., des monnaies suisses, etc.

La 3^e, les médailles modernes.

La 4^e, les médailles gauloises et romaines découvertes dans l'ancien Evêché de Bâle. On y remarque 1^o 405 médailles romaines du module ordinaire, trouvées près du village de Cœuve, le 4 juin 1840. 2^o Des médailles provenant du camp du Mont-Terrible, etc.

La 5^e, les médailles frappées dans l'Evêché ou à l'occasion de faits relatifs à son histoire.

La 6^e, les monnaies des anciens Princes-Evêques de Bâle.

III.

CABINET DE MINÉRALOGIE.

Ce cabinet, qui occupe une vaste pièce au premier étage du collège, fut établi en 1832 par les soins de M. Ant. Béchoux, membre de l'administration, et de M. Thurmann, à qui fut remise l'organisation des minéraux.

Les collections du chanoine d'Eberstein, de M. Stockmar et de M. Thurmann firent la base du nouveau cabinet. On le divisa en cinq séries d'étude : la 1^{re} des minéraux, la 2^{me} des roches et terrains, la 3^{me} et la 4^{me} des fossiles, la 5^{me} de suites diverses déposées dans les tiroirs. Le tout fut disposé d'une manière élémentaire et appropriée aux études d'un collège. La série des fossiles et des terrains jurassiques est très-développée et attire surtout l'attention des savants.

Le cabinet de minéralogie a été visité par presque tous les géologues qui étudient quelque partie du Jura français, suisse ou allemand ; nous citerons MM. Renaud-Comte, Carteron, Parroz, Agassitz et de Montmollin de Neuchâtel, Merian de Bâle, Wangger d'Aarau, Voltz de Strasbourg, Engelhardt de Gundershofen, Kœchlin-Schlumberger de Mulhouse, Nicolet de Chaux-de-Fonds, Mandelsloh d'Urach, Quenstedt et Rœminger de Tubingue, d'Alberti de Stuttgart, Schmidlin de Lauffenbourg, Viquesnel de Paris, Braun de Carlsruhe, de Beyrich de Berlin, Studer de Berne, Clément Mullet de Paris, Schultz de Madrid, Riepl de New-York, Amsted de Cambridge, Rogers de Boston, de Gourief de Saint-Petersbourg, Derwisch-Effendi de Constantinople, etc., etc.

Le cabinet de minéralogie a par des dons nombreux contribué puissamment à répandre la connaissance des terrains et des espèces jurassiques, au milieu desquels il se trouve si favorablement situé. Il a en-

richi de ses doubles les collections des musées de Strasbourg, Berne, Bâle, Inspruck, Fribourg, Tubingue, Besançon, Aarau, Neuchâtel, etc. (1)

Le buste en marbre de M. Thurmann, l'organisateur du cabinet de minéralogie, dû au ciseau de Christen de Berne, orne aujourd'hui la salle des collections que notre géologue jurassien a tant contribué à augmenter et à faire connaître.

IV.

CABINET D'ORNITHOLOGIE.

Ce cabinet, qui occupe au 1^{er} étage du collège une salle vis-à-vis la bibliothèque, a été établi en 1840 ; il renferme une suite remarquable d'oiseaux du Mexique donnés au collège par M. le Dr Jecker de Porrentruy. M. l'abbé Cuenat l'a aussi enrichi de plusieurs produits d'Amérique. On y voit une collection qui se complète chaque jour des oiseaux du pays et de quelques quadrupèdes pris à la chasse.

V.

EN MÉMOIRE DU CONGRÈS DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE A PORRENTUY DU 5 AU 12 SEPT. MDCCCXXXVIII.

Cette inscription, gravée sur une pierre scellée dans le mur du collège, du côté du jardin, rappelle la session que la Société géologique de France a tenue à Porrentruy du 5 au 12 septembre 1838. Deux jours furent employés à des séances qui eurent lieu dans la classe actuelle de minéralogie.

M. Thurmann fut nommé président du congrès.

C'est dans l'une de ces réunions qu'a été émise pour la première fois avec développement la théorie glaciaire de notre célèbre compatriote Agassiz. Cinq autres jours furent consacrés à des excursions dans le Jura.

On fit la première promenade dans la chaîne du Mont-Terrible, où

(1) Nous avons extrait ces détails d'un *Rapport imprimé fait à la Société jurassienne d'émulation sur l'organisation et les accroissements du cabinet de minéralogie du collège de Porrentruy* ; 1848, 18 pages in-8°. Ce rapport est de M. Thurmman.

la Société dîna à l'auberge de la Croix. Les autres excursions eurent lieu dans le Jura par Delémont, les roches de Moutier, le Weissenstein, Soleure, Bienne, l'île Saint-Pierre, Neuveville, Chasseral, Sonceboz, le Pichoux d'Underveller.

A Porrentruy, un premier banquet fut offert aux sociétaires à l'école normale ; le soir, le jardin fut illuminé, éclairé par les feux d'artifice, orné de transparents et garni sur les murs en lettres lumineuses des noms des sept villes qui avaient déjà reçu la Société. Un second fut donné à l'hôtel-de-ville ; le surtout y représentait une chaîne jurassique, aux deux extrémités de laquelle flottaient les drapeaux français et suisses ; les plats de dessert offraient des fossiles moulés en sucreries et accompagnés de devises paléontologiques.

La société géologique a fait frapper une médaille en mémoire de sa réception par les villes du Jura. (1)

VI.

- • • EN MÉMOIRE
• • • DE LA RÉUNION
• • DE LA SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE
• • DES SCIENCES NATURELLES
• A PORRENTUAY
• • LES 2, 3 ET 4 AOÛT 1853.

Cette inscription est à côté de celle qui rappelle le congrès de la Société géologique de France. La *Société helvétique des sciences naturelles* tint sa 38^e session annuelle à Porrentruy les 2, 3 et 4 août 1853. M. Thurmann en fut nommé président. Il ouvrit la 1^{re} séance dans la salle du Casino, par un discours sur *l'état des connaissances dans le Jura bernois au point de vue suisse et naturhistorique*. Les actes de cette session ont été imprimés à Porrentruy, chez Victor Michel, 1853, 303 p. in-8°.

VII.

LISTE DES RECTEURS DU COLLÈGE DE PORRENTUAY FONDÉ EN 1590
PAR J.-C. ELARER DE WARTENSEE, PRINCE-ÈVÊQUE DE BALE.

PP. Jésuites.

- | | |
|----------------------------------|-----------|
| 1. Georges Witweiler | 1593-1596 |
| 2. Barthélemy Weldenis | 1596-1605 |

(1) Extrait du *Rapport* de M. Thurmann, p. 8.

PP. Jésuites.

3. Adam Strauh	1605-1612
4. Pierre Marius	1612-1615
5. Claude Sudan	1615-1623
6. Jean Roth	1623-1628
7. Conrad Graff	1628-1632
8. Jacques Morel	1632-1636
9. Etienne Parisot	1636-1637
10. — Bienassis	1640-1643
11. Jacques Morel	1643-1646
12. Charles Philibert	1646-1648
13. — Papinus.	1648-1653
14. Daniel Charpentier	1653-1656
15. Charles Diesbach	1656-1660
16. Jacques Michel	1660-1665
17. Jacques Reiff	1665-1668
18. Conrad Castrer	1668-1671
19. Melchior Balthamer.	1671-1674
20. Louis Rossier	1674-1677
21. Jodocus Amrhyn	1677-1680
22. Blaise Maretoud	1680-1683
23. Jodocus Amrhyn	1683-1686
24. Mathias Allerzhaimer	1686-1689
25. Sébastien Beroldingen	1689-1690
26. Maximilien Rieger	1690-1694
27. Henri Lœferer	1694-1700
28. François Roll.	1700-1703
29. François Rassler.	1703-1706
30. François Wanner	1706-1710
31. François Beroldingen	1710-1714
32. François Wanner	1714-1718
33. Edmond Sickingen	1718-1721
34. Jacques Grandvillers	1721-1724
35. Conrad Roppach.	1724-1727
36. Edmond Sickingen	1727-1732
37. Maurice Lergien.	1732-1735
38. Christophe Widenmann	1735-1738
39. Joseph Pfyffer	1738-1741
40. Ignace Schwarz	1741-1744
41. Jacques Grandvillers	1744-1748
42. Léon Bauch , ...	1748-1749

PP. Jésuites.

43. Jacques Dedelley	1749-1752
44. Joseph Welden	1752-1756
45. Louis Ligertz	1756-1761
46. Joseph Bileux	1761-1768
47. Joseph Castella	1768-1773

13 octobre 1773. Suppression des jésuites.

Directeurs du collège.

48. Nicolas Guenat, curé de Bonfol	1774-1778
49. Gobel, évêque de Lydda, et François Ris, ancien jésuite, sous-principal	1778-1784
50. Arbogaste Buol, ancien jésuite	1784
51. M. Helg, curé de Courrendlin	1784-1787
52. J.-J. Cuenin, ancien jésuite	1787-1793
53. M. Clerget	1793

Pour l'école centrale, le jury d'instruction et le conseil de police.

54. Ursanne Meusy, ancien prémontré	1810-1816
55. Paul L'hoste, ancien prémontré	1816-1817
56. Imier Cramatte, ancien prémontré	1817-1833
57. M ^r Mistlin	1833-1837
58. M. L. Dupasquier	1837-1854
59. M. l'abbé J. L'hoste	1854-1861
60. M. J. Durand	1861

VIII.

PIÈCES DE THÉÂTRE REPRÉSENTÉES PAR LES ÉLÈVES DU COLLÈGE DE PORRENTUY DE 1605 A 1865.

- 1605 La Conversion de S. Augustin.
- 1608 Le Triomphe de la Vérité, pièce donnée en l'honneur du Prince Guillaume de Rinck. Elle dura deux après-midi tout entières.
- 1615 Doctor parisiensis.
- 1616 Anastasius Miles.
- 1620 Guillaume, duc d'Aquitaine.
- 1623 Le Bienheureux Aloyse.
- 1626 S. Germain, évêque d'Auxerre.
- 1627 Guarin pécheur et pénitent.
- 1628 Grégoire de Nazianze et Basile le Grand.

- 1629 S. Médard et S. Godard, les deux nobles évêques. — Cette pièce fut représentée à l'occasion du sacre du Prince Jean-Henri d'Ostein.
- 1630 Le comte Thibaud.
- 1631 Le roi Sophronius.
- 1632 La Concorde et la Discorde.
- 1648 S. Martin, évêque de Tours.
- 1649 S. Hippolyte, évêque et martyr.
- 1650 Conversion de Silon.
- 1651 Charles-Quint renonçant au monde.
- 1652 Amor trium gallorum improbas funesto exitu multatus.
- 1653 S. Pantale, 1^{er} évêque de Bâle.
- 1654 Juvenis Leodicensis qui, Deo abnegato, cum Virginem nollet abnegare, à Deo receptus est in gratiam.
- 1655 L'amitié fidèle, forte et sainte de David et de Jonathas. — Cette pièce fut donnée en l'honneur des députés suisses venus à Porrentruy pour un traité d'alliance avec l'Evêque de Bâle.
- 1656 Zénon, empereur, enterré vivant.
- 1657 Arsenius, maître du palais, devenu ermite.
- 1658 Anastase, empereur manichéen.
- 1660 Philothée.
- 1662 Cambyse, assassin de ses parents et de 11 frères.
- 1663 Alphonse, roi d'Aragon.
- 1664 David châtié par le Seigneur.
- 1665 Octavien, bulgare apostat, puni par le roi son père.
- 1666 Barlaam et Josaphat.
- 1668 S. Vitus, martyr.
- 1670 Valéric (tragédie).
- 1671 S. François Borgia.
- 1672 L'enfant prodigue.
- 1673 Arnulphe ermite.
- 1676 Neanias ou Procope, converti par le signe de la croix.
- 1677 Eustache.
- 1679 S. Venceslas et Boleslas frères, ou les fruits d'une bonne et d'une mauvaise éducation.
- 1680 Punition de l'indulgence excessive de Louis le Pieux envers ses sujets.
- 1681 S. Pierre Totonarius.
- 1682 S. Blaise, évêque et martyr.
- 1684 Persécution de princes chrétiens en Cochinchine de 1683.
- 1685 L'innocence de Susanne défendue. — Le jeune Stanislas. — Vengeance cruelle d'un jeune Italien.
- 1686 Amor divinus pro homine famulans et moriens. — Piété et constance de Louis le Japonais. — Georges Castriotus Scanderberg.
- 1687 Insignis tragedia de Pseudopolitiâ à Palladio et Ablavio in aulâ Constantii Imperatoris actâ.
- 1688 Mathias Corvin, couronné roi de Hongrie.
- 1689 Amarin, roi d'Amérique, qui préféra une retraite chez un cordonnier chrétien aux délices de la cour païenne.

- 1690 Othon IV, empereur, modèle de constance.
- 1691 Guillaume, duc d'Angleterre.
- 1692 Jaromir, duc de Bohême, délivré par S. Jean-Baptiste, des mains de ses sujets rebelles.
- 1693 S. Léger, évêque et martyr.
- 1694 S. Philémon, joueur de flûte, martyr.
- 1695 Pilade et Oreste.
- 1696 Charles I^{er}, roi d'Angleterre.
- 1697 La Guerre Invisible entre l'homme et le démon, visiblement représenté au théâtre.
- 1698 La Sagesse divine se jouant au milieu de l'Univers.
- 1699 Godebert, duc de Franconie, privé du trône et de la vie par les entraînements des passions.
- 1701 Baudouin, modèle du triomphe de la chasteté.
- 1703 S. Conon, martyr.
- 1704 Séjan, tragédie.
- 1705 L'Empereur Maurice.
- 1707 Zinga, reine du Congo, vaincue et convertie par les Espagnols.
- 1708 Léandre, sauvé de la mort par l'invocation du nom de Jésus.
- 1709 Henri, comte de Champagne.
- 1711 Constantin le Grand, vainqueur par la croix.
- 1713 Conversion d'un illustre prince musulman.
- 1714 L'Empereur Théodose puni pour sa prédilection excessive pour les Ariens.
- 1715 L'Orgueil d'un roi puni par Dieu.
- 1716 La vengeance chrétienne consiste dans le pardon des injures.
- 1717 Julien l'apostat.
- 1718 Charles, comte de Normandie.
- 1719 Paulinus (tragédie).
- 1720 La simplicité victorieuse de la ruse.
- 1721 La glorieuse pénitence de Manassès.
- 1722 Philindus, type de l'amour filial.
- 1723 Les deux comédiens devenus ermites.
- 1724 Stilicon (tragédie).
- 1725 Néron (tragédie).
- 1726 Godebert, duc de la France orientale.
- 1727 Léon Empereur (tragédie).
- 1728 L'impunité punie dans Anastase, et la piété récompensée en Justin.
- 1729 Sigéric, fils de S. Sigismond, victime de la haine de sa marâtre.
- 1730 Le B. Ferdinand, victime volontaire.
- 1731 Le roi Salomon.
- 1732 La trompette du dernier jugement, vraie cause de la vraie crainte.
- 1733 Resnerus (tragédie).
- 1734 Comédie changée en tragédie.
- 1735 Le fils d'Epaminondas, triste exemple de la justice militaire.
- 1736 Origine de la croix d'Espagne.
- 1737 Munificence de S. Henri envers l'Eglise de Bâle. — Le Malade Imaginaire.

- 1738 L'amour fraternel couronné sur le théâtre.
 1739 Agathocle, victime de l'amour.
 1741 Variscus, chinois.
 1742 Sédécias (tragédie).
 1743 Alphonse le Grand (tragédie).
 1744 Terbolis, roi des Bulgares (tragédie).
 1745 Léontare (tragédie).
 1746 Cunibert, roi des Lombards (tragédie).
 1747 Achille.
 1748 Alexandre.
 1749 Alexis.
 1750 Combats de S. Augustin pour sa conversion.
 1751 Joseph (tragédie).
 1752 S. Clément, pape, fait jaillir une source d'eau vive.
 1753 François, duc de Padoue, victime de l'ambition.
 1754 Henri, gendre de l'empereur Conrad (tragédie).
 1755 Ignace (tragédie).
 1756 Les comtes de la Picardie, d'Epp et de la Marche, héros invincibles de la foi. — Croisade des enfants en Palestine. — Conversion d'un prince maure par Marie.
 1757 Le fils d'Epaminondas (tragédie). — Le prix de diligence, remporté par Pierre Célestin.
 1758 Jules Fabius.
 1760 Vadartius (tragédie).
 1761 Philippe II, roi d'Espagne (tragédie).
 1762 Le roi François (tragédie).
 1763 Flavien, modèle du bon pasteur. — Luponius, exemple tragique d'une mauvaise habitude.
 1764 Amour d'un fils pour son père.
 1765 Phocion (tragédie). — La tête d'un houssard (comédie).
 1766 S. Eustache, martyr, tragédie en 5 actes, intermèdes. — La vérité qui choque. — La supercherie mal concertée. — Le châtimement imprévu.
 1767 La mauvaise habitude des courses nocturnes corrigée.
 1768 La fermeté chrétienne.
 1769 Régulus (tragédie).
 1770 Cyrus (tragédie). — Le bal du ramoneur.
 1771 Celse (tragédie). — L'Avare en deuil de lui-même (comédie).
 1773 La mort de Paul Kieni pénitent. — Toujours du neuf.
 1774 L'avocat Patelin, 3 actes.
 1776 Agapit, tragédie en trois actes.
 1777 Le comte de Waltran, tragédie en 5 actes.
 1778 Isaac, tragédie en 5 actes.
 1780 David et Jonathas, tragédie en trois actes.
 1781 Le Voyageur, comédie en deux actes.
 1782 Les inconvénients de la grandeur, comédie en cinq actes.
 1784 Les Plaideurs, comédie en trois actes.

- 1785 Le Déserteur, drame en trois actes.
 1786 Beverlie, drame en cinq actes. — Les Sabots, remède contre la paresse.
 1787 Jonathas, tragédie en trois actes.
 1788 Le comte de Waitron, tragédie en cinq actes. — L'Antiquaire, trois actes.
 1789 L'honnête Fermier, drame en cinq actes. — Le petit Glaneur, drame en un acte.
 1790 Le fabricant de Londres, drame en quatre actes.
 1811 L'honnête Fermier, drame en quatre actes.
 1812 Les jeunes officiers en garnison, drame en cinq actes. — Education à la mode, drame en un acte.
 1815 Les Joueurs, un acte. — Le Voyageur, comédie en deux actes.
 1816 Les deux petits Savoyards, un acte. — Fanfan et Colas, un acte.
 1817 Charles II, drame en cinq actes. — Le Souper de Henri IV, comédie en un acte.
 1818 Joseph reconnu par ses frères, par M. de Genlis, deux actes. — La partie de chasse de Henri IV, par M. Collé. — Colin Maillard.
 1820 Le petit Don Quichotte, un acte. — Les inconvénients de la grandeur, par du Cerceau, cinq actes.
 1821 L'école militaire et sa suite, un acte. — L'Enfant prodigue, trois actes. — L'attestation, un acte.
 1822 Une Matinée de Catinat, par Marsollier, un acte. — Les Plaideurs, par Racine, trois actes.
 1825 L'indocile corrigé, par Richard, trois actes. — Les Oisifs, par Picard, un acte.
 1826 L'abbé de l'Épée, par Bouilly, cinq actes. — Le Retour imprévu, par Regnard, un acte.
 1827 Le Bourgeois gentilhomme, par Molière, trois actes.
 1828 Un bon cœur fait pardonner bien des étourderies, par Berquin. — Melfort ou le Fils repentant, par Richard.
 1830 L'avocat Patelin, par Brueys, trois actes. — La partie de chasse de Henri IV, par Collé, trois actes.
 1831 Daigremont, par Richard, trois actes. — Les inconvénients de la grandeur, par du Cerceau, cinq actes.
 1834 Le château des Alpes, par Ponet, trois actes. — Le pauvre Arondel, deux actes.
 1836 La cabane du Sabotier, de Scribe, deux actes. — L'habitant de la Lune, deux actes. — La vie de Napoléon racontée dans une fête de village.
 1837 Les Pères réconciliés par leurs enfants, drame en un acte, par Berquin. — Une Scène de 1812, tableau-vaudeville en un acte, par Valory. — Fanfan et Colas, comédie en un acte.
 1838 Colin Maillard, drame en un acte, par Berquin. — La Carte à payer, vaudeville en un acte, par Merle. — Le Camarade de lit, comédie en deux actes, par E. Vander-Burck.
 1839 Le petit Joueur de violon, drame en un acte, par Berquin. — Le siège de Colchester, par le même. — Le Secrétaire et le Cuisinier, comédie-vaudeville, par Scribe et Mélesville.

- 1840 Robert le Diable, comédie en un acte, par E. Vander-Burck. — Les trois Fils de la Veuve, drame en un acte et en six tableaux, par Pontonnier. — L'avocat Patelin, comédie en trois actes, par Bruegs.
- 1841 Michel Perrin, par Mélesville, deux actes. — Le Reste du Gigot, par Eugénie Toa, deux actes. — La partie de chasse de Henri IV.
- 1842 Le Collège et le Monde, par Lévêque, trois actes.
- 1843 Robert le Diable, un acte. — Une Conspiration en province. — Le Sautier et le Financier, un acte.
- 1845 Le Déserteur, drame en trois actes, par Berquin. — Le Gastronomes sans argent, vaudeville en un acte, par Scribe.
- 1846 Sélko ou le petit Nègre, vaudeville en un acte, par Vanderbuch. — La Chaumière béarnaise, vaudeville-anecdote en un acte, par Vanderbuch. — Avant, pendant et après, esquisses historiques en trois actes, par Scribe et Rougemont.
- 1847 (*Au bénéfice des pauvres*), M. de Pourceaugnac, comédie en trois actes, par Molière. — Les Empiriques d'autrefois, comédie-vaudeville en un acte, par Scribe et Alexandre. — Robert le Diable, comédie-vaudeville en un acte.
- (*Fin d'année*). Le petit Joueur de violon, drame en un acte, par Berquin. — Sancho Pança, opéra comique en deux actes, par Poinsinet le jeune. — Bertrand et Raton, comédie, par Scribe.
- 1848 Un coup de canne, trois actes. — Le siège de Colchester, un acte. — L'intérieur d'un bureau, par Scribe. — Edouard en Ecosse, par Duval.
- 1849 Papa gâteau, tableau de famille, par Vanderbuch. — Le Remplaçant ou l'Orphelin, tableau militaire en deux parties, par Domergue et ***. — L'Homme de la Forêt-Noire, drame en trois actes.
- 1850 La Reine de six ans, comédie historique en un acte. — L'Ennui ou le Spleen guéri, comédie-vaudeville en un acte. — Les deux Frères, comédie en trois actes.
- 1851 Un chef-d'œuvre inconnu, drame en un acte, par Ch. Lafont. — Job l'af-ficheur, vaudeville en deux actes, par Coquard et Delaporte.
- (*Fin d'année*). Le Château en loterie, comédie en deux actes, par Saint-Hilaire. — Jeanne d'Arc, tragédie, par A. Soumet.
- 1852 L'Ecole buissonnière, un acte. — Les Suites d'une faute. — Les Frères à l'épreuve, trois actes.
- 1853 Les petits Braconniers, comédie en un acte, par Merle et Brazier. — Jeanne de Naples, épisode historique, par Poujoi et Barrière. — Vatel, comédie-vaudeville en un acte, par Scribe. — Les Ressources de Jonas, comédie-vaudeville en un acte, par Varin et d'Avrecourt.
- 1854 L'Assaut du garde-manger. — Le bourgmestre de Sardam, deux actes. — Le Libérateur mystérieux, trois actes.
- 1855 Les Gitanos, un acte. — Omasis ou Joseph en Egypte, par Baour-Lormian.
- 1856 Le bailli Trilkmann, deux actes. — Parricide et Châtiment, trois actes.
- 1857 Le petit Ramoneur. — Le Pèlerin blanc de Plarécourt, trois actes.
- 1858 Le Page, pièce allemande, un acte. — La Malédiction, drame en trois actes. — L'avocat Patelin, 3 actes.

- 1839 Le Bourgeois gentilhomme, de Molière. — Les Enfants d'Edouard, de C. Delavigne, 3 actes.
1860 Le Savetier et le Financier. — Le Roi boit. — Le Bourgmestre de Sardam, 2 actes.
1861 Le Maître d'écriture. — Jeanne d'Arc, par Soumet, tragédie en cinq actes et en vers.
1862 Louis XI, de Casimir Delavigne, cinq actes. — Le Revers de la médaille, un acte.
1863 Bertrand et Raton, comédie, par E. Scribe. — Le Sourd ou l'Auberge pleine, comédie en un acte.
1864 Le Panier de Figue, vaudeville en un acte. — Concert donné par les élèves.
1865 Mérope, tragédie, par Voltaire. — Shogar, comédie-vaudeville en un acte.

II.

PROCÈS-VERBAL DE LA VISITE DES CAVEAUX DE L'ÉGLISE DU COLLÈGE FAITE LE 1^{er} JUILLET 1857.

L'an 1857, le 1^{er} juillet, nous, Charles-Joseph Varé, chanoine, curé-doyen de Porrentruy; Adrien Kohler, vicaire; Joseph L'hoste, prêtre, principal du collège; Joseph Turberg, aumônier du collège; Louis Vautrey, prêtre, professeur, et Joseph Trouillat, maire de la ville de Porrentruy, nous sommes descendus dans les caveaux qui servent de lieu de sépulture à des Princes-Evêques de Bâle et à des Pères jésuites dans l'église du collège de Porrentruy, afin de constater l'état de ces caveaux avant leur fermeture définitive qui doit avoir lieu incessamment.

1^o Le caveau qui sert de sépulture aux Princes-Evêques de Bâle, situé au centre du chœur offre 2 mètres 80 centimètres de largeur sur 3 mètres 50 cent. de longueur et 4 mètres 20 cent. de profondeur. Ce caveau est voûté, les murs et la voûte assez grossièrement construits laissent voir les pierres à nu. Nous avons constaté qu'il y existe un cercueil fait en 1840 dans lequel sont déposés les ossements des Princes-Evêques qui ont été retrouvés dans ce caveau à l'époque précitée. Au-dessus du cercueil, sur des planches appliquées à la paroi sud, sont placés *neuf* crânes ayant appartenu aux Princes-Evêques inhumés dans ce monument, savoir : J.-C. Blarer de Wartensée, G. Rinck de Baldenstein, R.-A. de Ramstein, J.-F. de Schœnaue, G.-J. Rinck de Baldenstein, J.-C. de Roggenbach, J.-C. de Reinach, J.-S. de Reinach, J.-G. Rinck, S.-N. de Montjoie, F. de Vangen.

2^o A l'extrémité de la nef, à l'entrée du chœur, du côté de l'Épître, existe un autre caveau ayant 2 mètres 40 cent. de

largeur, 2 mètres 90 cent. de longueur, et 3 mètres 20 cent. de profondeur. Dans ce caveau se trouvent encore *quatre* cercueils renfermant chacun un squelette, dont l'un est en parfait état de conservation. Indépendamment de ces restes, il existe encore au moins trente crânes ayant appartenu à des Pères Jésuites, avec des ossements placés sous des planches, déposés dans le même caveau. Le tout disposé sans ordre et de manière à ne pas laisser reconnaître l'identité des personnes inhumées.

3^e Dans un caveau semblable au premier, placé du côté de l'Evangile, nous n'avons pu retrouver que des planches qui recouvrent le fond.

Les inscriptions placées dans les deux premiers caveaux en 1840 sont devenues illisibles.

En foi de quoi nous avons dressé le présent procès-verbal pour servir à l'édification de la postérité.

Fait à Porrentruy, le 1^{er} juillet 1857.

I.

ACTE DE FONDATION DU COLLÈGE DE PORRENTRUY PAR JACQUES-CHRISTOPHE BLARER DE WARTENSÉE, PRINCE-ÊVÊQUE DE BÂLE, DU 9 MAI 1591. (1)

Iacobus Christophorus Dei et apostolicæ sedis gratia Episcopus Basiliensis, notum facimus et recognoscimus, tenore presentium universis. Quoniam divinæ bonitati visum est, nobis administrationem Ecclesiæ Basiliensis commendare, isto præsertim tempore periculosissimo et miserando, quo et cathedralem, cum cæteris Ecclesiis civitatis Basiliensis, multorumque aliorum locorum nostræ diocesis, ab hæreticis occupatas et profanatas, præcipuamque partem gregis nobis commissi, adeoque propriorum nostri Episcopatus subditorum hæreseos peste deterrima penitus infectam aut eadem gravissimè laborantem, dolenter offendimus : Nihil magis à nobis officii nostri rationem duximus efflagitare, quam si omnes curas meditationes et vota nostra, in id studii et operæ conferremus, ut non solum eam nostræ diocesis partem, quæ adhuc integra est, conservare, sed et illam, quæ corrupta est, sanare et ad Christi ovile reducere possemus, faucibus inimici humani generis ereptam. Cumque ista nos exerceret sollicitudo perpetua, et muneris

(1) L'original de cet acte sur parchemin avec les sceaux de l'évêque et du chapitre de Bâle, est déposé dans les collections de la bibliothèque du collège de Porrentruy.

inuncti necessitas, omnium rationum quæ nostro animo obversabantur, nulla huic rei salutaris conficiendæ, aptior fructuosior et potior visa est, nullaque spei plenior uberioris et certioris, quamsi Reverendos Patres Societatis JESU, advocaremus, in istius pii laboris consortium. Memoria enim repentibus nobis, quid quantumque opis et auxilii, ista veneranda et Deo amabilis Societas, Ecclesiæ catholicæ plurimum affectæ, iam à prima sua institutione contulerit, verbum Dei publicè prædicando, fideles privatim ad benè beatèque vivendum exhortando, et ad pias meditationes excitando, pueros et personas rudes, ea quæ ad fidei cognitionem sunt necessaria, docendo, hæreticos vel convertendo vel confutando, denique omnia charitatis officia, spiritualia exercitia et quæ ad animarum consolationem faciunt, quolococunque terrarum mariumque, ad extremos usque orbis terminos, ubi peregrinati et commorati sunt, magna cum laude obeundo, nullibi non summæ pietatis, virtutis et industriæ edito specimine luculento : Non possumus non optima niti fiducia, quin Deo optimo maximo (qui pios et honestos conatus, in gloriam præsertim sui nominis redituros, sua gratiâ et misericordia, minime destitutos esse sed eos benè atque feliciter evenire sinit) suggerente vires, futurum sit, uti talium religiosissimorum virorum adiuti opera, fide, studio et zelo exuberanti, rebus Ecclesiæ nostræ sanè quam fessis laborantibusque opitulari, totque malis eam assidue infestantibus, medicas manus adhibere religionem orthodoxam procurare, cultum instaurare divinum, et collapsam Ecclesiasticam disciplinam, in pristinum splendorem restituere queamus. Proinde re cum venerabilibus et nobilibus fratribus nostris, dominis præposito decano et canonicis Ecclesiæ nostræ Basiliensis, diligenter et capitulariter, pro sua gravitate et necessitate communicata et deliberata, ejusque intuitu, tractatu habito consueto et sufficienti, de eorum scientia, voluntate, consilio et unanimi consensu, collegium Societatis JESU, in nostro oppido Bruntruti, ad Dei omnipotentis gloriam sanetæque ipsius Ecclesiæ incrementum, fidei christianæ et catholicæ propagationem, præcipuamque nostrorum diocesanorum et subditorum salutem et commodum, erigendum, fundandum et instituendum, in quo tot patres aliæque personæ, quot pro Societatis more et instituto, ex que formula pactorum et conventionis inter nos, reverendumque patrem Societatis generalem, seu ex ejus mandato provincialem Superioris Germaniæ, ineundæ et constituendæ necessariæ videbuntur, alendæ et sustentandæ erunt : Eidemque Collegio pro dote seu sustentatione supradictarum personarum his mille florenos Rhenenses, annui et perpetui redditus attribuendos et assignandos esse decrevimus. Sed enim cum multis variis et magnis erogationibus sumptibusque, in constructionem et refectionem nostrarum arcium et ædificiorum proque conservatione nostræ

Ecclesiam et status Episcopalis necessario impendendis, adeo onerati et tantum non attriti et exhausti simus: Ut impræsentiarum facultatis nostræ non sit, tantam sortem principalem, ut æquivalentia bona stabilia et sufficientia, in promptu representare, ex quibus duo millia florenorum Rhenensium, futuro Collegio quot annis præstari possint; interim tamen multorum generum pericula ingravescentia, quæ nos circumstant undique, hæreticorum machinationes, insidiæ et odia implacabilia, quibus in nos infestissimis animis rapiuntur, totque animarum, Cælestis penuria doctrinæ, periclitantium, et ad bonarum artium et disciplinarum humaniorum pastum et cultum avidissimè anhelantium suspiria et gemitus, omnem moram in isto, tantam populo nobis concedito utilitatem allaturo negotio, monent et persuadent penitus amputandam. Nos pro munere pastoralis providentiæ et debito, nihil ampliùs in vinea domini percoleanda procrastinandum, sed rem tam fructuosam et multorum votis exoptatam, quantocius maturandam censentes: consensu nostri capituli accedente, supramemoratorum patrum Societatis JESU, sustentationem et alimoniam omnesque sumptus et impensas, quæ in construendo Collegio, templo, aliisque ad istud opus spectantibus ædificiis, cum idonea suppellectili, bibliotheca et Ecclesiæ ornamentis, necessario faciendæ et erogandæ erunt, ex redditibus nostræ mensæ Episcopalis imposterum et tandiu, donec et quam diu aliter opportunè et sufficienter fuerit supradictis patribus provisum nostro successorumque nostrorum nomine, sine contradictione et incunctanter quotiescumque opus erit, præstandas, preferendas et subministrandas esse atque debere concedimus, largimur et constituimus. Cum autem, ratio eorum quæ ad cultum et sustentationem patrum requiruntur haud dubiè commodiùs et aptius iniri et expediri queat, si ipsis pertacta duo millia florenorum Rhenensium ex certis bonis stabilibus, uti perpetuis redditibus singulis annis suppeditentur, quam si ejusmodi erogationes in nostra nostrorumque successorum potestate et arbitrio, voluntaria et indeterminata subministratiōe et liberalitate sint collocatæ: Quocirca nos collegio futuro convenienter et idoneè prospicere, atque hanc nostram fundatiōem benignitatemque Societati ratam perpetuam et irrevocabilem efficere cupientes: bis mille florenos Rhenenses census annui, quos Prætor Senatus et Cives communitatis Solodorensis nobis et nostræ Ecclesiæ Basiliensi, ex sorte seu capitali quadraginta millium florenorum pariter Rhenensium singulis annis die festo beati Nicolai pensitare et exsolvere tenentur, in futurum cessuros et debituros, cum sex millibus florenorum prædictæ monetæ nobis de annis octogesimo nono, nonagesimo et nonagesimo primo, proximè elapsis et currente, jam debitis et solvendis, in usum, commodum et utilitatem sæpius commemorati futuri collegii etiam

tantisper et tandiu depntamus, attribuimus et applicamus, donec ex tali pecunia, ratione Solodorensis census annuatim obventura, tot tantaque bona stabilia, ut redditus perpetui empti et comparati fuerint, unde futuro collegio, supradicta summa duorum millium florenorum Rhenensium singulis annis plenè et sine aliqua diminutione possit repræsentari, vel aliis rationibus et mediis de simili pecuniarum summa annua et perpetua, per nos vel successores nostros fuerit collegio benè et sufficienter provisum. Adeo et in tantum ut prædictus census Solodorensis, per nos vel nostros successores in alios usus, præterque in emptionem et acquisitionem bonorum stabilium, vel perpetuorum et certorum redditum ante quam collegio uti præmissum est, integrè prospectum fuerit, minimè possit nec debeat converti et applicari. Postquam vero ex perceptione sæpenominati census Solodorensis, tot redditus perpetui, quot pro ratione istius foundationis futuro collegio quot annis præstandi sunt, expleti et confecti fuerint: Tum demùm supradictus census Solodorensis ad nos vel successores nostros reverti debet, ac mensæ nostræ Episcopali, sicut antea fuerat, rursus uniri et annexi. Quamvis autem constructionem collegii, ædis sacræ, aliorumque ædificiorum necessariorum, ex aliis pecuniis, quas favente divina clementia, moderato instituto nostro domestico et frugalitate, bonis rationibus colligemus, conficere et consummare, quemadmodum et suppellectilem, bibliothecam atque paramenta Ecclesiastica comparare, firmiter animo destinemus: Si quid tamen nobis ante plenariam curationem earum rerum et perfectionem humanitus acciderit, aut alias nos periculosus istis temporibus, extraordinariis expensis vel improvisis casibus et fortuitis adeo gravaremur, uti nos in prosecutione istius nostri propositi, vel invitos interpellari et præpediri contingeret: Successor noster immediatus, vel qui deinceps Episcopalem nostram sedem obtinebunt cum fratribus nostris præposito, decano et canonicis Ecclesiæ nostræ Basiliensis modis omnibus astricti erunt et obligati, omnia et singula quæ in fundatione et erectione collegii à nobis, sorte communi, si ita Deo visum fuerit, prærentis, vel aliqua necessitate præter expectationem nostram ingruente, præpeditis, forsitan prætermisissæ, ut aliàs imperfecta et inabsoluta relicta erunt, quæque ad complendam dotationem in ædificationemque prædictam, prout superius dispositum est, necessaria fuerint, ex sæpetacto Solodorensi censu annuo, complere et perficere, donec toties nominatum collegium omnibusque suis partibus convenientibus et necessariis reddiderint absolutum. Idque de eorum religiosa conscientia plurimum confidentes, ipsos summo studio et zelo, suprascripto planè modo, facturos, minimè dubitamus. Nos tamen pariter atque ipsos, hujus rei fideliter et inviolabiliter servandæ gratia firmius obligando, nobis ac successoribus nostris, potestatem et facultatem omnem sæpedictum Solodorensem censum tanquam Deo optatum maximo ista fundatione consecratum, in alium quam supra

memoratum usum convertendi, et erogandi prorsus et omnimodè amputamus, ademptam et abrogatam esse volumus, donec fundatio, dotatio, et constructio istius collegii, destinatum acceperit complementum. Nostros insuper successores ad hæc omnia firmiter custodienda et exequenda, de consensu capituli nostri, sed et amore religionis, tum boni publici contemplatione, quod promptissimis animis procurare satagent, devincientes, atque sub obstestatione divini numinis et Episcopalis functionis commonefacientes, qua se obstrictos esse intelligant, quæ à prædecessoribus suis, piè et utiliter constituta esse viderint, se non modo non violare, sed et sanctè observare debere, pœnasque daturus inevitabiles, si res piis operibus dicatas, in prophanos usus converterint. Statuentes porro et volentes, ut posthac occurrente sedis nostræ Episcopalis vacatione, præpositus, decanus et canonici nostræ Ecclesiæ Basiliensis convenientes, quando super electione novi Episcopi consuetum Juramentum præstabunt, Eos etiam omnia singula superius conscripta, quantum ista res ipsos concernit, integrè et inviolabiliter servaturos esse, jurare debere, nec aliquem ad Episcopale fastigium electuros et assumpturos, qui non iusjurandum præstare paratus sit atque iis quæ hisce literis constituta sunt, pro virili satisfacere. Volumus tamen, et perpetuo hac nostra valitura fundatione sancimus ut Venerabilium fratrum nostrorum DD. Præpositi, Decani et Canonici Ecclesiæ nostræ cathed. Basil. iura privilegia et immunitates nec non singula dignitatum personatum, beneficiorum et præbendarum; omnia denique officiorum et mensæ ipsorum capitularis commoda, proventus, fructus, obventiones et emolumenta perpetuis temporibus ipsis salva maneant, et per præmissam banc nostram fundationem nullatenus impetantur, diminuuntur neque ulla unquam ratione graventur. Sed ut præfata hæc nostra fundatio, omnibus suis muneris, punctis et adhærentiis (eo quo supra modo constitutum est), solum è nostra, et successorum nostrorum Episcopali mensa ejusdemque redditibusque perficiatur et quod Deus faxit conservetur perpetuo. In quorum omnium fidem et testimonium tria originalia aequalia ejusdem prorsus tenoris et continentiae desuper confecta sunt instrumenta, quorumque unum, in nostra Cancellaria repositum est conservandum, Alterum capitulo nostro, tertium vero prædicto provinciali superioris Germaniæ nomine Societatis concreditum. Quibus nos Jacobus Christophorus Episcopus Basiliensis prædictus sigillum nostrum Pontificale literis his appendi jussimus. Et nos Præpositus, Decanus et Capitulum Ecclesiæ Basiliensis, quia omnia et singula quæ superius perscripta sunt, de expresso et unanimi nostro consensu, scientia, consilio, voluntate et approbatione gesta, provisâ, statuta et ordinata sunt, idcirco nostro etiam sigillo majori præfata tria documenta muniri fecimus. Datum in castro nostro Bruntruti, nona die mensis Maii, anno à partu Virgineo, millesimo quingentesimo nonagesimo primo.



TABLE DES CHAPITRES.

PRÉFACE	III
CHAPITRE PREMIER. — Fondation et origine du collège de Porrentruy.— Christophe de Blarer, Evêque de Bâle à 33 ans. — Il a recours aux Jésuites pour l'aider dans ses projets de réorganisation religieuse.— J. Itæus, G. Wittweiler, Martin Conrad.— Fondation d'un collège à Porrentruy.— La ville fournit les premiers bâtiments. — Ouverture des classes (11 octobre 1571).— Le Prince voyage à la recherche d'un collège. — La ville cède gratuitement la Werkoff. — Miserez donné par Clément VIII au collège (1593).— Dotation.— Le Pape approuve la fondation du collège. — Lettre d'Aquaviva. — Pose de la première pierre (27 août 1597). — Consécration de l'église des Jésuites (12 novembre 1604). — Frais de bâtisse. — La ville construit le gymnase. — Pensionnat. — Mort de Christophe de Blarer (18 avril 1608). — 1598-1608	1
CHAPITRE II. — Développements du collège. — 300 élèves en 1593. — Dotation des pauvres écoliers.— Règlements de discipline, 1604. — Programme des études. — Visiteurs marquants : le cardinal d'Autriche, l'archevêque de Besançon, le nonce apostolique. — Sacre du Prince Guillaume de Rinck à l'église des Jésuites, 1609. — Saint François de Sales visite le collège, 1609. — La peste à Porrentruy, 1610. — Examens publics, thèses, etc. — L'ambassadeur de France, le nonce Alexandre Scapius, Robert Miron, l'archiduc Léopold, au collège. — 430 élèves en 1624.— Corps enseignant.— Garnison au collège, 1622.— Guillaume de Rinck enseveli à l'église des Jésuites, 1628. — Bienfaiteurs du collège. — 1608-1628. .	19
CHAPITRE III. — Jean-Henri d'Ostein sacré dans l'église du collège. — Impôts extraordinaires. — Guerre de Trente-Ans. — Renvoi des élèves. — Porrentruy et les Suédois : mars 1634. — La ville délivrée contre toute attente. — Peste.— Troupes françaises à Porrentruy. — Thomas Henrici à Paris. — Le marquis de Bourbonne et les députés suisses. — 1629-1635 .	35
CHAPITRE IV. — Collège fermé. — Garnison française à Porrentruy.—Sauvegarde du duc de Rohan.— Les Hongrois maîtres	

- de la ville (14 avril 1635). — Irlandais, Croates, Ecossais. — Les Bourguignons s'emparent de Porrentruy. — L'armée française, forte de 20,000 hommes, commandée par le maréchal de la Force et le cardinal de Lavalette, fait le siège de la ville. — Journée du 12 juin 1635. — Reddition de la place, capitulation (13 juin). — Occupation de la ville par six compagnies. Collège inquiété. — Départ de l'armée française (15 juin). — Deux compagnies de 70 hommes à Porrentruy. — 1635 . . . 46
- CHAPITRE V. — Nouvelle garnison à Porrentruy. — Occupation militaire du collège. — Les chandelles du Père recteur. — La peste à Porrentruy. — Dévouement du P. Thomas. — Dénonciations contre les Jésuites. — Ils sont expulsés. — Le P. Morel à Paris. — Richelieu le met aux arrêts. — Des Jésuites français envoyés à Porrentruy. — Indigence des Pères. — Impôts excessifs. — Cherté des vivres. — Les Jésuites quittent le collège (1638). — Supplique du magistrat de Porrentruy à Louis XIII. — Retour des Jésuites. — Réouverture des classes (1639). — 1635-1639 56
- CHAPITRE VI. — Le collège de Porrentruy fait partie de la province de Lyon de 1640 à 1643. — Louis XIII protège le collège. — Deux régiments de l'armée du duc de Weimar à Porrentruy (1643). — Dons faits au collège. — Le vent renverse le clocher de l'église des Jésuites. — Mort du Prince d'Ostein (1646). — Bêat-Albert de Ramstein. — Paix de Munster. — Le Prince-Evêque de Bâle rentre en possession de ses Etats (28 juillet 1650). — Frais de la guerre. — Le collège se relève. — Découverte d'un trésor. — 1640-1651 69
- CHAPITRE VII. — Mort de Bêat-Albert de Ramstein (1651). — Jean-François de Schœnan. — Nouveau théâtre du collège. — Sacre du Prince (17 juin 1653). — Grand spectacle : *Saint Pantale, premier Evêque de Bâle*. — Visite du prince de Montbéliard; — du comte de Baden-Dourlach; — du nonce : le prince Carafa. — Agrandissement du collège. — Rétablissement de la prison. — Mort du P. Morel (1655). — Renouvellement de l'alliance avec les VII cantons catholiques (1655). — Mort du prince de Schœnan (30 novembre 1656). — 1651-1656 . . . 75
- CHAPITRE VIII. — Prospérité du collège. — 400 élèves. — Jean-Conrad de Roggenbach ami et protecteur des Jésuites. — Le bon an de S. A. — Sacre du Prince (23 mars 1659). — *Basilea sacra*. — Illustres visiteurs du collège : le prince de Homhourg, le duc de Mazarin, COLBERT, Pierre de Grammont, le marquis de Baden. — La conquête de l'Alsace inquiète l'Evêché. —

Passage de troupes. — Porrentruy devient un lieu de refuge. — Fièvre contagieuse. — Dévouement des Jésuites; trois succombent. — Les Français en quartiers d'hiver en Ajoie. — Miserez pillé. — Intervention des Suisses. — Evacuation de l'Evêché. — Vœu de Porrentruy à N.-D. des Ermites. — Jean-Conrad choisit la Sainte Vierge pour patronne de ses Etats. — 1659-1677	85
CHAPITRE IX. — Restauration de l'église du collège. — Agrandissement du chœur; autels de Saint-Ignace et de Saint-François-Xavier. — Tableau de l'Immaculée Conception. — Translation à l'église du collège des reliques de saint Pacifique. — 1678-1679	93
CHAPITRE X. — Bataille. — Plus de prison. — Les fumeurs en 1666. — Fontaine des Annonciades. — Grande et petite congrégation. — Congrégation des bourgeois. — Extension de la philosophie. — Mort du Prince de Roggenbach (13 juillet 1693). — G.-J. Rinck de Baldeinstein. — Sacres et bénédictions abbatiales. — Fêtes du renouvellement de l'alliance suisse (11 octobre 1695). — Construction du clocher de l'église des Jésuites (1701). — Secondes prémisses du Prince de Rinck (1702). — Sa mort (4 juin 1705). — 1692-1705	100
CHAPITRE XI. — Quelques élèves du collège de Porrentruy. — Six Princes-Evêques de Bâle. — Un médecin célèbre: Jean Prévot de Delémont. — Un grand théologien: Georges Gobat. — Deux saints: le P. Chrysostôme Schenck de Castell et Jean-Louis de Rosengardt. — J.-J. Babé. — J. Moingenat, etc., etc. 1600-1700	111
CHAPITRE XII. — Hiver de 1709. — Peste (1710). — Incendie de Miserez (1711). — Agrandissements de 1681. — Grêle de 1712. — Etablissement du séminaire (1716). — Pagerie. — Retraites ecclésiastiques. — Missions (1718). — Sacre du nonce Ferras, de l'évêque de Lausanne, de l'abbé Sémon, de J.-B. de Reinach, du suffragant Haus, de l'abbé d'Estival. — Dons faits à l'église. — Réception du comte de Reichenstein (1731). — Mort du coadjuteur de Reinach, — de F.-Conrad de Hagenbach (1735), — du Prince de Rheinach (1737, 19 mars). — Ses obsèques. — 1709-1737	127
CHAPITRE XIII. — Le Prince Sigismond de Reinach. — Occupation du collège par les troupes françaises (1740). — Mort de Sigismond (16 décembre 1743). — J.-G. Rinck de Baldeinstein. — Etablissement d'une Faculté de théologie au collège de Porrentruy (1760). — Sacre. — Le Prince bénit les noces d'or de ses	

- parents. — Fêtes du Varioux (1752). — Le P. L. de Ligertz, recteur. — Mort du Prince de Rinck (13 septembre 1762); — du P. Riss (1763). — 1737-1763 138
- CHAPITRE XIV. — Simon-Nicolas de Montjoie, Prince-Evêque de Bâle (27 octobre 1763). — Ses instances auprès de Louis XV et de Clément XIII en faveur des Jésuites. — Le P. Docourt. — Suppression de la Compagnie de Jésus (21 juillet 1773. — Fulmination de la bulle à Porrentruy. — Le frère Rœdel. — Départ des Jésuites. — 1763-1773 146
- CHAPITRE XV. — Bureau d'administration du collège. — M. Guenat, principal. — Règlement des maîtres. — Plan d'études (1774). — Enseignement scientifique : physique, mathématiques. — Le Creugena. — Louis XV rend au Prince les biens des Jésuites (1775). — Mort du Prince de Montjoie (5 avril 1775). — Frédéric de Wangen. — Fêtes de son entrée à Porrentruy. — 1774-1775 150
- CHAPITRE XVI. — Traitement des maîtres. — Le Prince de Wangen, principal du collège de Porrentruy (1778). — 202 élèves en 1780. — L'*extra* et le *signum*. — L'inscription de Lorette. — Incendie au séminaire (1781). — Echange du diocèse (1782). — Mort du Prince de Wangen (11 octobre 1782). — Ses obsèques. — Election au collège du Prince de Roggenbach (25 novembre 1782). — Son sacre. — Mutations dans le corps enseignant. — 1778-1788 159
- CHAPITRE XVII. — Gobel réorganise le collège. — Le P. Cuenin, principal (1787). — Sacre du Prince abbé de Gueviller. — Visite de l'ambassadeur de Vergennes. — Grand hiver en 1789. — Sacre de l'abbé de Pairis (1789). — Passage d'émigrés. — Dernière représentation du collège. — 1787-1791 172
- CHAPITRE XVIII. — Elèves du collège de Porrentruy pendant le XVIII^e siècle : — cinq Princes-Evêques de Bâle; — les nobles; — les frères Gall et Germain Cartier. — Nicolas de Luce; — son pensionnat. — Ambroise Monnin. — Edmond de Luce. — Les Jésuites Theubet, Froidevaux, de Grandvillers, de Rosé, Liechtlé, Schvendiman, Voisard, Cuenin. — Le P. Moreau. — Benoît Noblat. — F. Raspieler. — Les PP. Lhoste, Migy. — MM. Chainois, Cuttat, de Bilioux, Verneur, Joliat, Godin, Jacquet, Kuhn. — 1700-1792. 179
- CHAPITRE XIX. — Gobel, député aux Etats-généraux. — Evêque constitutionnel de Paris (1791). — Demande d'une assemblée des Etats de l'Evêché de Bâle. — Premiers troubles. — Copin, Crétin, Lémane. — Arrivée des Autrichiens à Porrentruy

(20 mars 1791). — Commission inquisitoriale. — Hermann de Greiffenegg, commissaire impérial. — Le Prince accusé de trahison à l'assemblée nationale de France (19 avril). — Joseph-Antoine Rengguer de la Lime. — Ouverture de l'assemblée des Etats (16 mai). — Nouvelles accusations contre le Prince à Paris. — Le chargé d'affaires de France à Porrentruy. — Départ du P. Gouvie, — des députés suisses, — de l'envoyé impérial. — Les émigrés à Porrentruy. — Mort de Léopold. — Déclaration de guerre. — Panique générale à Porrentruy. — Départ du Prince et de sa cour (27 avril 1792). — 1790-1792 199

CHAPITRE XX. — Arrivée des Français dans l'Evêché. — Premières scènes de la révolution. — Journée de l'Ascension (15 mai 1792). — Assemblée populaire à Doncourt (24 mai). — M. de Rinck, commandant le château de Porrentruy. — Troupes françaises à Porrentruy. — Assassinat du curé de Florimont (24 septembre). — Plantation de l'arbre de la liberté. — Le poteau démoli. — Les commissaires de la Convention à Porrentruy. — La garde du Prince évacue le château. — Delmas commandant de place. — Désordres. — *Te Deum* révolutionnaire. — Proclamation de Rengguer. — Sa rentrée triomphale à Porrentruy. — Arrivée de Gobel. — Proclamation du général Biron (10 novembre). — Déchéance du Prince-Evêque de Bâle. — 29 avril 1792-9 décembre 1792 220

CHAPITRE XXI. — Première assemblée de la Rauracie. — Déchéance du Prince. — Fêtes. — Dissolution de l'assemblée. — Mise en accusation de Démars, Rengguer, etc. — Députés du club de Porrentruy à Paris. — La deuxième assemblée rauracienne. — Trois de ses membres députés à la Convention. — Commissaires de la Convention envoyés à Porrentruy. — Votes du 7 mars. — La Convention réunit le pays de Porrentruy à la France, sous le nom de département du Mont-Terrible. — 15 décembre 1792-23 mars 1793 238

CHAPITRE XXII. — Organisation du nouveau département. — Emigration : 1300 émigrés jurassiens. — Les cloches des églises fondues à Strasbourg. — Porrentruy réclame l'exercice du culte catholique. — *Le temple de la Raison*. — Les fêtes républicaines. — La guillotine. — Les assignats, le *maximum*. — Vente des biens nationaux pour 72,124,517 francs. — Le chanoine de Rosé. — Le collège devient l'hôpital militaire de la Montagne. 1793-1796 248

CHAPITRE XXIII. — L'hôpital au collège. — Création de l'Ecole centrale, organisée par le célèbre Dupuis. — Professeurs : MM. Boillot, Dupaty, Gressot, Delanoue, Metternich, Gros Lambert, Kuhn, Heinis, Denier, Bandinelli, Lémame. — Ouverture de l'Ecole centrale. — Elèves marquants. — Distribution de prix. — 138 élèves. — Création du jardin botanique. — Suppression de l'Ecole centrale (16 avril 1803). — Souvenirs et regrets. — Gobel et Rengguer. — 1794-1803	258
CHAPITRE XXIV. — Ecole secondaire (1803). — Léopold Robert. — Rétablissement du collège (1808). — Rhétorique (1813). — Philosophie (1814). — P. Paul Lhoste, P. Imier Gramatte, directeurs du collège. — Les religieux de Bellelay. — Rétablissement de la faculté de théologie (1817). — Séminaire (1822); M. Rottet, supérieur. — Professeurs et élèves. — La méridienne du collège (1814). — MM. de Bilioux. — Le théâtre (1820). — 1803-1830	272
CHAPITRE XXV. — Le collège en 1830. — M ^{re} Mislin, principal. — Améliorations. — Vente de la forêt de Miserez. — 1836. — Corps enseignant. — M. l'abbé L'hoste, directeur. — L'Ecole cantonale. — Elèves. — 1830-1865.	288
APPENDICE.	
I. Bibliothèque du collège de Porrentruy	296
II. Médaille du collège.	298
III. Cabinet de minéralogie	299
IV. Cabinet d'ornithologie	300
V. Inscription en mémoire du congrès de la Société géologique de France à Porrentruy, du 5 au 12 septembre 1838.	300
VI. Inscription en mémoire de la réunion de la Société helvétique des sciences naturelles à Porrentruy, les 2, 3 et 4 août 1853	301
VII. Liste des recteurs du collège de Porrentruy, fondé en 1590 par J.-C. Blarer de Wartensée, Prince-Evêque de Bâle	301
VIII. Pièces de théâtre représentées par les élèves du collège de Porrentruy, de 1605 à 1865	303
IX. Procès-verbal de la visite des caveaux de l'église du collège faite le 1 ^{er} juillet 1857	309
X. Acte de fondation du collège de Porrentruy par Jacques-Christophe Blarer de Wartensée, Prince-Evêque de Bâle, du 9 mai 1591.	310



H. CORNAMUSAZ
RECIEVE
LAUSANNE



